Hist.
RB24
818R

YALE
MEDICAL LIBRARY

GENERAL MEDICAL
LIBRARY

COLLECTION OF

Alfred P. Klebs

Rayer (Pierre). Hist. Anat. Pathol. 1818

Carcassone (David). Hist. méd. des Hebreux. 1815

Amoreux (P.J.). Essai hist. Méd. Arabe. [1805]

Sichel Méd.-oculistes Romains. 1845

George Cleaches

William F. Clay, Bookseller, Edinburgh.

SOMMAIRE

D'UNE

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE,

PAR PIERRE RAYER,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, ex-élève-interne de l'Hôtel-Dieu et de la Maison royale de santé, ancien élève de l'École pratique.

. . . . . Compertum sit in Ægypto, *regibus corpora Mortuorum ad scrutandos morbos insecantibus.*

(PLIN. SECUND. *Histor. Mund.* Lib. 9, Cap. 5).

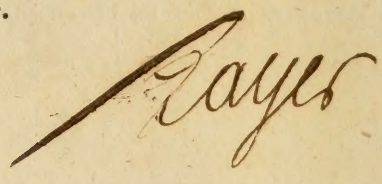
A PARIS,

CHEZ GABON ET MÉQUIGNON-MARVIS,

LIBRAIRES, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

M. D. CCC. XVIII.

Chaque exemplaire de cet ouvrage sera signé par l'auteur.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

Hist.
RB54
1818R

YALE MEDICAL LIBRARY
HISTORICAL
LIBRARY

AUX MÂNES

DU MÉDECIN PHILOSOPHE,

DU SAVANT ILLUSTRE,

DU ZELÉ PROTECTEUR DES SCIENCES,

J.-G. CABANIS,

MEMBRE DU SÉNAT,

DE L'INSTITUT DE FRANCE,

PROFESSEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

http://www.archive.org/details/essaihistoriquee00unse

INTRODUCTION.

Une époque toute nouvelle pour la médecine vient de commencer en France sous les auspices des savans professeurs de cette Faculté : l'analyse appliquée à l'étude des phénomènes physiologiques, un goût éclairé pour les écrits de l'antiquité, la réunion de la médecine et de la chirurgie, l'organisation des écoles cliniques, ont opéré cette étonnante révolution, caractérisée par les progrès de l'anatomie pathologique (1).

(1) *Synonymie.* Inspectio, αὐτοψια, sectio, dissectio, incisio, anatomes, disquisitio cadaverum morbosorum (*Galien*, *Schenck*, *Marcel. Donat.*, etc.) — Anatomia practica (*Bartholin*, *Bonet*). — Anatomie pathologique (*Hoffmann*, *Cam per*, *Vicq-d'Azir*, etc.). — Anatomia practica rationalis (*Blancard*). — Administratio hominis morbo enecti (*Riolan*). — Anatomie pratique (*Vieussens*). — Morbid anatomy (*Baillie*) Pathologische anatomie (*Conradi*, *Meckel*, etc.) — Anatomie cadavérique (*Corvisart*). — Anatomie médicale (*Portal*). — Anatomie comparée (*Sprengel*). — Anatomie pathosique (*Vaulier*). — Anatomie morbide (*Becl.* et *J. Cloq.*), etc.

Tracer une esquisse rapide de cette branche des connaissances médicales, exposer les services importans des hommes qui en reculèrent les bornes, dévoiler les erreurs qui ont retardé sa marche et ses progrès, passer en revue les différens systèmes qui ont modifié ou entravé son étude, signaler l'influence qu'ont eue les grandes découvertes anatomiques sur son avancement, rappeler les secours utiles qu'elle a fournis et peut fournir encore à la médecine et à la chirurgie, suivre enfin sa marche jusqu'à l'époque actuelle, en jetant un coup-d'œil sur les observations les plus remarquables, telle était la tâche que je m'étais

---

Je n'entreprendrai point de faire la critique des différentes dénominations que cette branche de la médecine a reçues. Je rappellerai cependant que *Plouc-quet* (*Biblioth. médic.*) a réuni dans un même article (*Anatome practica*) les ouvrages d'anatomie pathologique, et les suivans, qui y sont étrangers :

1°. *Barbette*, Anatome practica. *Amstelod.*, 1659.

2°. *Ph. Con. Fabricius*, Idea Anatomiæ practicæ. *Weslar*, 1741, *in*-8°.

imposée dans cette dissertation, tâche extrêmement vaste, hérissée d'obstacles, susceptible d'une foule de développemens, et dont l'ensemble eût formé un *Abrégé de l'Histoire de l'Anatomie pathologique* (1). Je ne tardai pas à m'a-

(1) L'anatomie appliquée à l'étude des organes malades, ou ce qu'on appelle l'*anatomie pathologique*, embrasse la connaissance de toutes les altérations sensibles des diverses parties des végétaux, des animaux et de l'homme en particulier. Cet *aperçu* est essentiellement consacré à l'histoire des travaux publiés sur les vices de conformation et de structure des organes de l'homme. La connaissance des altérations matérielles des organes des autres animaux et des végétaux étant d'un moindre intérêt pour le médecin, je me suis borné, dans cette dissertation, à rappeler quelques recherches anatomiques sur les maladies des mammifères. Je crois néanmoins que l'étude des lésions organiques des animaux et des végétaux, considérées isolément ou comparées entre elles, répandrait un grand jour sur plusieurs phénomènes physiologiques; mais pour apprécier les ouvrages écrits sur cette matière, et indiquer les lacunes à remplir, il faudrait nécessairement posséder des connaissances très-étendues et très-variées en zoologie, en botanique, etc.; ces motifs sont plus que suffisans pour éloigner de moi l'idée de traiter un sujet d'ailleurs plus intimement lié à l'histoire naturelle, à l'art vétérinaire et à l'agriculture qu'à la médecine-pratique.

percevoir qu'une pareille entreprise était au-dessus de mes forces, et ce fut à regret que je me vis obligé de restreindre mon sujet dans les bornes d'un *simple aperçu*, destiné seulement à embrasser les points les plus saillans de cette histoire.

Pénétré d'une juste admiration pour les anciens, je n'ai pas cru devoir imiter le zèle inconsidéré de certains auteurs qui ne les ont pas lus pour acquérir la mesure de leurs découvertes et de leurs pensées, mais qui, voulant trouver dans l'antiquité le tableau de toutes les connaissances humaines, auraient cru déroger au respect dû à la mémoire de nos pères en se permettant de fixer des bornes à leur savoir, et de les trouver quelquefois en défaut. Les travaux scientifiques sont, par leur nature, indépendans ; persuadé que celui qui faisait de l'histoire particulière d'une science l'objet de ses méditations ne devait redouter aucune influence étrangère, lors même qu'il s'agissait de parler de ses

contemporains, je me suis rappelé ce beau passage de Lucien : (1) « Le de-
» voir d'un historien est de raconter
» les faits comme ils sont arrivés ; mais
» il ne le pourra pas, s'il redoute Ar-
» taxercès, dont il est le médecin, ou
» s'il espère en recevoir la robe de
» pourpre des Perses, un collier d'or,
» ou un cheval de Nicée pour le sa-
» laire des éloges qu'il lui donne dans
» son histoire. »

L'histoire de l'anatomie pathologique, comme celle des autres sciences, nous montre souvent la même idée reproduite, à des tems éloignés, en sorte que telle observation qu'un écrivain moderne croit lui appartenir, n'est que la répétition d'un fait connu long-tems avant lui. Ces restitutions, par lesquelles on rend à chacun ce qui lui est dû, ne

(1) *Quomodò historia conscribenda sit n.°* 39. *Luciani*, op. ed. *in*-4°. *Amst.*, 1743. T. 2, p. 52. — OEuvres de *Lucien*, par *J. N. Belin de Ballu*. In-8°. *Paris*. T. 2, p. 404.

peuvent pas déplaire au savant qui aime ce qui est juste ; elles doivent être faites par l'historien qui apprécie les événemens de tous les tems, et elles sont agréables au philosophe qui contemple la marche de l'esprit humain.

Je prie mes juges de voir dans ce travail moins ce qu'il est que ce qu'il pouvait être. Si au milieu de tous les défauts qui le déparent, j'ai réussi seulement à prouver combien il peut devenir utile et nécessaire à la médecine, je m'estimerai trop heureux ; enhardi par ce premier succès, je ferai tous mes efforts pour le rendre plus digne de l'attention d'une Faculté justement célèbre.

SOMMAIRE

D'UNE HISTOIRE ABRÉGÉE

DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

Les fondemens de la médecine furent jetés sans le concours de l'anatomie pathologique (1). Les Grecs brûlaient les morts et renfermaient soigneusement dans des urnes les os qui n'avaient pas été consumés par le feu. C'était même pour eux un devoir de religion de rapporter au sein de leur patrie les cendres de leurs parens morts dans une terre étrangère. Ces usages étaient des obstacles invincibles pour les médecins qui auraient voulu se livrer à l'étude de l'anatomie pathologique; mais le plus grand de tous venait de la superstition : on craignait d'interroger la mort, et on ne pouvait envisager sans horreur l'idée de chercher dans

(1) Les Indiens et les Chinois n'ont jamais connu la structure de l'homme (*Specimen medicinæ sinicæ. In*-4°. Fr. 1682, p. 6). On ne doit pas espérer de trouver chez eux l'origine de l'anatomie pathologique.

un cadavre des connaissances utiles à la vie de ses semblables. Ces préjugés tiraient leur source de l'opinion généralement répandue depuis fort long-tems, que l'âme, dégagée de son enveloppe matérielle, était obligée d'errer sur les rives du Styx jusqu'à ce que le cadavre eût été confié à la terre, ou dévoré par les flammes (1).

La médecine fut pratiquée pendant plusieurs siècles dans les temples grecs, où elle faisait partie du culte : la manière dont on l'exerçait mérite une attention toute particulière. Les malades, après leur guérison, faisaient quelquefois modeler en ivoire, en or, en argent, ou en un autre métal, la partie qui avait été *le siège de l'affection*, sorte d'offrande qu'on appelait ἀναθήματα et dont on conservait un grand nombre dans

(1) Une tradition postérieure rapporte que les Spartiates disséquèrent *Aristomènes* le Messénien, leur ennemi mortel, afin de voir si tout était disposé chez lui comme chez les autres hommes, et qu'on lui trouva le cœur hérissé de poils. (*Plin.* XI. 38. — *Stephan Byz.* V. ἀνδάνια, p. 129). Mais Pausanias dit que cet Aristomènes mourut de sa mort naturelle à Rhodes (Lib. IV. C. 24, p. 541), et que ses ossemens furent apportés à Messènes (*Ib.* C. 32, p. 573.).

les temples (1): souvent aussi, ils donnaient des tableaux représentant *les organes affectés* (2), et qu'on suspendait aux murailles. Jusqu'à la cinquantième olympiade, les prêtres continuèrent de former une caste particulière, qui était en possession de la pratique de la médecine et du culte mystérieux de son fondateur. A cette époque, quelques sectes philosophiques commencèrent à enlever cette prérogative aux prêtres d'Esculape. Plutarque rapporte un trait qui prouve que la dissection des animaux était alors l'occupation favorite des philosophes. On avait porté à Périclès un bouc qui n'avait qu'une seule corne; le devin Lampon soulevait le peuple en disant que cette monstruosité annonçait un grand événement politique : Anaxagore propose de disséquer l'animal, ouvre le crâne, et donne l'explication de ce phénomène (3).

---

(1) *Pausan.* Lib. X. C. 2. p. 146. Cette observation explique facilement le passage de Pausanias, dans lequel il est dit que l'on conservait des os d'une grosseur prodigieuse, c'est-à-dire très-gonflés, dans le gymnase du temple d'Esculape, à Asope, près de Sparte. C. Lib. III. C. 22, p. 430).

(2) Grœvii. thesaur. *Rom. antiq.* Tom. XII, p. 754.

(3) *Plutarch. vit. Periclis*, p. 155.

Les éloges outrés que Riolan (1), Bartholin (2) et d'autres écrivains ont faits des connaissances anatomico-pathologiques d'Hippocrate (3) sont peu fondés, ces auteurs ayant pris sans discernement les divers passages de la collection hippocratique. D'un autre côté, Galien (4), Foës (5), Mercurialis (6), Chartier (7), Leclerc (8), Haller (9),

---

(1) *Anthropographia.* L. I. C. 2. *Opera anatomica.* Lutetiæ. 1649. *in-fol.*

(2) *De pulmonibus.* Sect. I, p. 3. — Thomas Bartholin s'exprime différemment : « *Hippocrates parcus fuit in his exercitiis.* »(Consilium de anatome practicâ, p. 26.)

(3) Suivant Suidas (Lexicon. Art. *Hippocrates*), sept médecins ont porté le nom d'Hippocrate. Celui que l'on a généralement révéré naquit dans l'île de Cos, pendant la 81e. olympiade, l'an du monde 3546.

(4) Dans ses Commentaires sur différens ouvrages d'Hippocrate.

(5) Notes placées à la suite de chaque section des OEuvres d'Hippocrate.

(6) *Censura operum Hippocratis.* A la tête de l'édition d'Hippocrate donnée par Mercurialis.

(7) *Ad parisiensium medicorum ordinem oratio.* V. Hipp. et Gal. Op. 1.

(8) Histoire de la Médecine, pag. 237 et suiv. *in-4.* la Haye, 1729.

(9) Bibliothèque anatomique. I, 27.

Sprengel (1), qui ont procédé suivant les principes d'une saine critique à la lecture des anciens ouvrages; qui savent qu'un grand nombre de traités, publiés sous le nom de cet homme célèbre, sont dus à des plumes étrangères, ne partagent pas toujours la même opinion; et tel écrit, placé par un de ces savans dans le nombre des ouvrages authentiques d'Hippocrate, en est exclus par un autre. Au milieu de ces incertitudes, j'ai senti combien il serait difficile d'apprécier les connaissances du père de la médecine en anatomie pathologique; et, fortifié par l'exemple de l'immortel Morgagni (2), je me suis abstenu de porter un jugement que je n'aurais pu baser sur des faits positifs.

Aristote, un des génies les plus étonnans

(1) Apologie des Hippocr. I, 77.

(2) *Vetutissimis temporibus cùm hominum cadavera secare non liceret* (*a*), *in bestiarum extis sedes et causas morborum ab Hippocrate, aut ab iis qui proxim illi successerunt, fuisse quæsitas ex antiquissimis libris patet qui aut ejus sunt aut pro hippocraticis inter ejus scripta leguntur.* (De sedib. et causis. morb. Præf. ad. Lib. 2).

(*a*) Du tems d'Hippocrate, le préjugé d'enterrer les morts avec la plus grande célérité régnait encore généralement. AELIEN fait mention d'une loi des Athéniens qui porte qu'on enterre de suite les morts. (*Var. Hist.* Lib. V. C. 14, p. 32).

de l'antiquité, ne semble pas s'être occupé des altérations matérielles des organes des animaux. On trouve cependant dans ses ouvrages quelques faits relatifs à cette science (1).

La ville d'Alexandrie a la gloire d'avoir offert le premier établissement pour l'instruction et les progrès des sciences. L'anatomie descriptive et l'anatomie pathologique furent tellement favorisées par les rois de la dynastie de Ptolomée, que, suivant le rapport de Pline (2), non-seulement ils abandonnaient les cadavres aux anatomistes, mais qu'ils se livraient eux-mêmes à cette étude, pour détruire, par le poids de leur exemple, le blâme auquel s'exposaient les médecins en faisant de semblables recherches.

Hérophile et Erasistrate illustrèrent l'origine de cette noble institution; mais ils n'eurent pas de successeurs dignes de tels maîtres et d'une telle école. Les écrits d'Hé-

---

(1) *De partibus animalium.* Lib. 3, Cap. 4.

(2) *Compertum sit in Ægypto, regibus corpora mortuorum ad scrutandos morbos insecantibus.* (*Hist. Mundi.* In-fol. *Lugd.*, 1587, Lib. 9, Cap. V, p. 490).

rophile, qui vécut trois cents et quelques années avant l'ère chrétienne, ne sont point parvenus jusqu'à nous, et ce n'est que d'après Galien que nous en connaissons une partie. Les découvertes de cet homme célèbre étonnèrent tellement ses contemporains, qu'on lui reprocha long-tems d'avoir disséqué des hommes vivans, accusation affreuse, répétée et soutenue depuis par Celse (1) et Tertullien (2). Les travaux d'Erasistrate furent moins importans, du moins c'est l'opinion de l'illustre médecin de Pergame, qui lui objecte beaucoup d'erreurs, et ne prononce le nom de son rival qu'avec admiration.

Aux recherches d'Erasistrate et d'Hérophile succédèrent les théories et les discussions des empiriques et des dogmatiques, et nous sommes obligés de descendre jusqu'à Galien, au milieu du second siècle de J. C., pour trouver de nouvelles traces d'anatomie pathologique. Cependant je dois faire une mention spéciale d'une observation qui n'avait pas échappé à Cassius, surnommé *le médecin philosophe*. Il se demande (3) pour-

(1) *De Medicinâ præfatio.*

(2) *De Animâ.* Cap. 10.

(3) *Cassii Jatrosophistæ naturales et medicinales*

quoi dans une plaie de tête, lorsque le cerveau est blessé du côté droit, les parties gauches sont frappées de paralysie, et *vice versâ ?* La solution de ce problème d'anatomie et de physiologie pathologiques est trouvée par ce médecin distingué, qui attribue ces phénomènes remarquables à l'entrecroisement des nerfs.

Galien (1), philosophe et littérateur, médecin et chirurgien, reconnut l'importance de l'anatomie pathologique (2); il donna dans ses écrits de nombreux exemples des avantages qu'il avait retirés de son étude (3), et publia sur cette matière un traité spécial digne de la réputation de son auteur (4). Il

---

quæstiones. Ed. Conr. Gesner. *In*-8°. Tigur., 1562. Probl. 41. — On trouve un fait analogue, sans explication physiologique, dans les ouvrages attribués à Hippocrate : « *Si sinistrâ capitis parte ulcus fuerit, dextram corporis partem convulsio prehendit. Sin verò dextrâ capitis parte ulcus fuerit, sinistra corporis pars convulsione corripitur.* (Hipp. de Vulner. capitis.)

(1) *Claudii Galeni Pergameni omnia quæ extant opera, in latinum sermonem conversa*, etc. *Ex tertiâ officinæ frobenianæ editione.* In-fol. Bas. 1562.

(2) *Ars medicinalis.* Cap. 74. Isagoges, p. 133. A.

(3) *De Locis affectis.* I. 6. A. 4, p. 14.

(4) *De Locis affectis.* Lib. VI. C. 4, p. 1.

énumère dans cet ouvrage les maladies des organes de la tête, du col, de la poitrine et du bas-ventre, désigne les symptômes produits par les diverses altérations, distingue les affections sympathiques des organes, de celles où ils sont idiopathiquement, ou, comme il l'exprime, *essentiellement lésés*, et s'attache d'une manière particulière à ces dernières affections. L'illustre médecin de Pergame reproche à Erasistrate et Archigènes, qui avaient écrit sur le même sujet, d'avoir négligé les affections essentielles, et rejète leurs opinions sur les phénomènes sympathiques. C'était sans doute d'après les mêmes vues qu'il intitula sa thérapeutique particulière, « *De compositione medicamentorum secundùm locos, id est, partes affectas.* »

Après avoir rendu à Galien un juste hommage, avouons cependant que la manière dont il traite *des affections dans l'essence de la partie*, est bien éloignée de nos vues sur l'anatomie pathologique. Ne prévoit-on pas que les changemens matériels et morbides que subissent les organes des animaux dans leur conformation et leur structure ne pouvaient être décrits d'une manière précise qu'à une époque beaucoup plus re-

culée, lorsque l'anatomie descriptive et l'anatomie générale auraient atteint leur perfection ?

L'ouvrage d'Arétée (1) sur les maladies aiguës est un chef-d'œuvre de description et un tableau fidèle de leurs symptômes caractéristiques. On y trouve quelques beaux fragmens d'anatomie pathologique qui prouvent que ce savant auteur ne négligea pas une étude dont il avait probablement senti l'importance. Les varices (2) et les ruptures de la veine cave (3), promptement suivies de la mort, les plaies des veines et des artères (4), l'histoire de la paralysie, et son explication, tirée de l'entrecroisement des nerfs (5), le siége de la pleurésie (6) et de la péripneumonie (7), les fausses membranes et les concrétions membraneuses rendues par les

(1) *Aretei Cappadocis, de causis et signis acutorum et diuturnorum morborum.* Lib. IV. Ed. Herm. Boerrh. *In-fol.* L. B. 1735.

(2) *De causis et signis morb. diut.* II. 8, p. 29 et suiv.

(3) *Id.*

(4) *Id.*

(5) II. 7, p. 34. A.

(6) *De causis et signis morb. diut.* I. 10. D.

(7) *De causis et signis morb. diut.* II. 1. C.

malades atteints de dyssenterie (1), l'inversion de l'utérus (2), le cancer de cet organe (3), n'étaient point échappés à son observation.

Mais l'impulsion donnée par Galien et Arétée ne fut pas de longue durée, et l'anatomie pathologique tomba dans une vraie décadence. Les observations de Leonidès d'Alexandrie sur l'hydrocéphale (4), les hernies (5), les goîtres (6), et les tumeurs enkystées (7), sont peut-être les seules dont on puisse faire mention dans ce genre de recherches. Cependant Freind rapporte que, quelques siècles après Galien, les médecins cherchèrent à éclairer la nature d'une fièvre pestilentielle, par l'autopsie des cadavres (8). Les révolutions des empires amenè-

(1) *De causis et signis morb. diut.* II. 9, p. 61. 8.
(2) *Ib.* II, p. 64. E.
(3) *Ib.* II, p. 64. C.
(4) Aet. tetr. II, Serm. 2. C. 1. p. 241.
(5) *Id.* tetr. IV. Serm. 2. C. 23. col. 693.
(6) *Id.* Serm. 3. C. 5, col. 741.
(7) *Id.* C. 7, col. 743. S.
(8) *Aliquot seculis post Galenum in byzantinâ quâdam pestilentiâ ut præclarè monstrat Freind in suâ eruditissimâ historiâ medicinæ ad annum* 560. *Idem à medicis factum est, sic morborum cau-*

rent les siècles de barbarie ; l'anatomie pathologique eut le sort des lettres, des sciences et des arts. Le génie de Mahomet, mis en mouvement par le fanatisme, opéra cette étonnante révolution : la science, exilée dans les cloîtres, se borna à quelques copies informes des anciens et à des commentaires scholastiques sur leurs ouvrages, et si l'art de guérir jeta encore une faible lueur dans les écoles des Arabes, l'anatomie pathologique y fut étrangère.

L'Alcoran défendait l'attouchement des cadavres comme une impureté; les préjugés des Juifs leur faisaient regarder la pratique de l'anatomie comme impie, et les Chrétiens, par les mêmes motifs, se sentirent encore plus que les Mahométans de l'éclipse dont l'anatomie pathologique fut obscurcie dans le moyen âge.

Dans le douzième siècle, l'Europe vit s'organiser les Universités ; mais l'anatomie pathologique fut proscrite par les ecclésiastiques qui étaient à la tête de ces institutions, sous le vain prétexte que l'Eglise abhorre le sang, quoique alors les évêques

---

sas et varia symptomata investigantibus. (Morgagni. Præf. ad. tom. 2, p. 2, de Sed. et caus. morb.)

se fissent un double mérite de répandre celui des hérétiques et de leurs ennemis.

Si l'histoire de l'anatomie pathologique, pendant les treizième et quatorzième siècles, est enveloppée des plus épaisses ténèbres, les ouvrages qui parurent en Italie à la fin du quinzième siècle, prouvent que cette science se naturalisait sur ce sol si fertile en grands hommes. Le rétablissement de l'étude de l'anatomie descriptive eut à cette époque la plus puissante influence sur la marche que prit la médecine. Le préjugé superstitieux qui faisait regarder les cadavres humains comme des objets sacrés et inviolables, semblait enfin, après tant de siècles, s'affaiblir à mesure que la liberté de penser faisait des progrès. Mondini de Luzzi, dont les ouvrages anatomiques (1) acquirent une si grande célébrité, fit précéder l'histoire des maladies de la description des organes dans lesquels elles se développent. Jacques Berenger, surnommé de *Carpi* (2), « *disertè docuit non modò sano-* « *rum cadavera, sed ægrotantium seligi,*

(1) *Anatome omnium corporis humani membrorum.* Papiæ. *In-fol.* 1478.

(2) *Morgagni. de sed. et caus. morb.* Præf. ad. tom. 2, p. 2.

» *hæc videlicet cùm indagandum est qua-* » *liter alicui membro sit ægritudo* », et contribua, sinon par ses écrits, au moins par son exemple, à fomenter le goût des médecins pour l'anatomie pathologique.

Bartholomée Montagnana (1), professeur à Padoue, trace dans ses ouvrages les maladies des principaux organes; mais il se conforme à l'usage dominant du siècle, en expliquant chaque symptôme par une cause hypothétique.

Des travaux plus importans honorent le quinzième siècle; l'introduction d'un goût plus épuré dans l'étude de la médecine devint l'ouvrage de deux hommes célèbres: ces deux observateurs s'étaient formés d'après le modèle des anciens Grecs; et quoiqu'ils ne fussent pas moins fermement attachés que leurs contemporains aux systèmes généralement adoptés, cependant ils écrivirent avec plus de pureté, et exposèrent beaucoup plus d'observations propres à leur pratique que les médecins de leur tems. Antoine Benivieni est le premier de ces observateurs simples et fidèles. Parmi les cent dix-sept

(1) *Selectorum operum Montagnanæ, etc.* Venet. 1497.

observations qu'il rapporte (1), qui, toutes, ne sont pas exemptes des préjugés qui régnaient alors, on distingue quelques remarques importantes sur les calculs de la vésicule du fiel, les abcès du mésentère, la cataracte et l'opération de la taille. Le second est Alexandre Benedetti, qui, après avoir voyagé en Grèce, exerça dans l'île de Candie, servit en qualité de chirurgien militaire, et publia son grand ouvrage où brillent une foule d'observations rares et remarquables qui le rendent digne d'être lu, même de nos jours (2).

Aucun siècle n'a été plus fertile que le seizième en grandes et importantes découvertes. Il n'est pas d'époque dans laquelle la connaissance de la structure du corps humain ait fait des progrès aussi rapides, et jamais on ne vit autant d'hommes illustres employer tous leurs efforts pour perfectionner la science anatomique, la plus essentielle et la plus importante de toutes. Des circonstances particulières influèrent beaucoup sur ces heureux événemens. Les tra-

(1) *De abditis nonnullis et mirandis morborum et sanationum causis.* Florent. 1507, *in*-4°. — *in*-8°.

(2) Alex. Benedict. opera, *in*-4°. bas., 1539.

vaux de Fallopia, Fabrice d'Aquapendente, Vésale, et des autres grands anatomistes du seizième siècle, furent singulièrement encouragés par la passion passagère des princes italiens qui, pendant quelque tems, mirent tout en usage pour faire fleurir l'anatomie; mais cet enthousiasme se dissipa, et la république de Venise, dirigée par des vues d'économie mercantile, restreignit tellement les fonds nécessaires à l'entretien du théâtre anatomique de Padoue, dont Fallopia et Fabrice d'Aquapendente avaient été les premiers ornemens, que Vesling, dégoûté par cette lésinerie, passa en Égypte (1). L'anatomie renaissante exerça une influence marquée sur la connaissance et l'étude des maladies; on recueillit avec soin les résultats de l'autopsie des cadavres, qui devaient servir de base à une réforme de la pathologie; les établissemens dans lesquels on pouvait se livrer à ce genre de recherches furent recommandés aux magistrats, comme étant l'unique moyen de faire faire de solides progrès à la médecine. Cependant la marche de l'anatomie pathologique est loin de pouvoir être comparée à la rapidité avec laquelle l'a-

(1) *Haller. Biblioth. anatom.* Vol. 1, p. 362.

natomie descriptive s'éleva tout-à-coup à un si grand éclat. Les anatomistes, occupés tout entiers à développer la structure intime des parties, négligèrent d'étudier un grand nombre d'altérations organiques; plusieurs notèrent cependant celles que le hasard leur présenta; et ces observations éparses ou rassemblées ont donné naissance à des ouvrages recommandables, et dont quelques-uns ont immortalisé leurs auteurs. Vésale, à vingt-neuf ans, fit imprimer son grand et immortel ouvrage (1); il indique l'état pathologique des organes (2), et promet de nouvelles recherches, dans lesquelles il se propose d'expliquer les maladies par les dissections nombreuses qu'il a faites dans cette vue. C'est en parlant de ce traité d'anatomie pathologique que Schenck dit (3): « *Vesalium opus alte-* » *rum conscripsisse, quo vel ex occultis* » *diuturnisque morbis demortuorum cor-* » *porum dissectionum historias fusissimè* » *complexus fuerat* »; et quoique cet auteur ajoute que cet écrit, remarquable sans doute,

(1) *And. Vesalii. de corp. hum. Fabricâ.* Lib. VII. *In-fol.* Basil. 1543.

(2) *De corp. hum. Fabricâ.* Lib. V. C. 9, p. 478.

(3) *Præfat. ad. Obs.*

ait été conservé en Espagne, les perquisitions faites à ce sujet en 1812, par M. le comte de Laforest, ambassadeur de France près la Cour de Madrid, ont été infructueuses. Quelques observations d'anatomie pathologique furent publiées par Fallopia, dans son petit traité sur les veines (1), et dans celui sur les parties similaires qu'on lui attribue. Il partage la gloire des premières recherches sur les calculs biliaires (2) avec Benivieni (3) et Vésale (4). Cependant Marcellus Donatus cite Jean de Tormarina et Gentilis de Foligno comme les ayant observées avant lui.

La nature se plaît quelquefois à s'écarter de ses lois, à retrancher comme à ajouter certains organes qui ne sont pas indispensables à la vie. Mathieu Reald Colombus, prosecteur de Vésale, recueillit, dans le dernier livre de son ouvrage (5), plusieurs faits d'anatomie pathologique, et parla le premier de l'absence du péricarde chez l'homme, vice

---

(1) *De Venis. Obs.* V. Opp. p. 596.

(2) *Obs. anatom.* p. 401.

(3) *De abditis morb. causis.* C. 3. 94, p. 140, 263.

(4) *Epistol. de rad. Chinæ*, p. 642.

(5) *De Re anatomicâ.* Lib. XV. Francof. 1590, *in*-8°. p. 263.

de conformation qu'il ne faut pas confondre avec la réunion accidentelle de cette membrane au tissu du cœur. Le célèbre anatomiste Bartholomée Eustachi, qui partage avec Vésale l'honneur d'avoir élevé l'anatomie à un si haut dégré de splendeur, fut l'un des premiers qui regarda comme un devoir d'apprécier les grands secours que les ouvertures de cadavres promettaient à l'art de guérir. A l'occasion de la dissection des reins malades (1), il regrète de n'avoir pas fait, dans sa jeunesse, une étude particulière de l'anatomie pathologique Il fut profondément affecté lorsqu'il vit que son âge avancé, et que la goutte qui l'obsédait ne lui permettant plus de travailler, il ne pourrait achever un ouvrage qu'il avait entrepris sur cette matière.

L'observation attentive des phénomènes physiologiques est le meilleur moyen d'apprendre à connaître les maladies, lorsqu'on la combine en même tems avec l'autopsie des cadavres. Cette idée semble avoir toujours été présente à l'esprit de Volcher Coiter, disciple de Fallopia. Ce médecin célèbre ma-

(1) *Barthol. Eustachi, de rerum administ.* C. 45, p. 119. — Op. ed. L. B.

nifesta publiquement le désir de voir les magistrats favoriser, de tout leur pouvoir, les dissections des personnes mortes de maladies graves et occultes (1). Il prit une place de médecin militaire pour se livrer avec plus de facilité à ce genre de recherches; et quoique la mort l'ait enlevé pendant ce service, en 1576 (2), il a laissé de belles observations qui prouvent son zèle pour l'anatomie pathologique. Il se convainquit, par des ouvertures de cadavres souvent répétées, qu'il ne se forme point de vers dans le cœur de l'homme (3); que beaucoup d'ankyloses sont dues à l'ossification des membranes capsulaires (4); que les convulsions, le délire, la paralysie, sont quelquefois symptomatiques d'épanchemens séreux dans la cavité des ventricules du cerveau, et dans celle des membranes qui enveloppent la moëlle épinière, etc. (5)

---

(1) *Obs. variæ, novis, diversis ac artificiosissimis figuris illustratæ.* Norimb. 1573, *in-fol.* — *Obs. anat. et chir. Præfat.* p. 106.

(2) *Adami vitæ medicorum germanorum.* P. 227. Heidelberg. 1620. *in-8°.* Francof. 1705. *in-fol.*

(3) *Obs.* p. 110.

(4) *Id.* p. 109.

(5) *Id.* p. 114.

Marcellus Donatus reproche à ses contemporains de ne pas se livrer à l'étude de l'anatomie pathologique avec assez d'ardeur, et de mieux aimer languir dans l'ignorance, que de scruter péniblement la vérité (1). Il consacra onze années à rassembler les observations de ses prédécesseurs. S'il adopte sans critique des faits peu vraisemblables, s'il ne se montre pas toujours exempt de préjugés, ce sont des défauts qu'il a rachetés par des observations précieuses. Ses remarques sur les sueurs de sang (2), la superfétation (3), l'inflammation de la langue et du mésentère (4), sont très-curieuses. Un berger s'étant enfoncé un épi de blé dans l'urètre, ce corps étranger sortit par les lombes (5). L'aphonie, par la lésion du nerf pneumo-gastrique (6), la phthisie squirreuse (7), la sécrétion du

(1) *De Medic. Hist. mirabil.* Lib. IV. C. 3. f. 198. B. (Venet. 1588, *in*-4°.)

(2) Lib. I. C. 2. f. 6. A.

(3) Lib. IV. C. 16. f. 225. A.

(4) Lib. III. C. 4. f. 85. A. — Lib. IV. C. 7. f. 203. A.

(5) Lib. II. C. 2. f. 79. C.

(6) Lib III. C. 2. f. 83. B.

(7) *Ib.* C. 10. f. 86.

lait chez les hommes (1), plusieurs exemples de conception avant l'établissement des menstrues (2), de grossesses simulées par l'hydropisie de l'utérus (3), de vomissemens symptomatiques provenant de l'estomac (4), sont des faits dignes d'être remarqués et lus avec attention.

Ces observations d'anatomie pathologique contribuèrent puissamment à faire disparaître une foule d'anciens préjugés, dont un grand nombre reposait sur l'autorité de Galien. Jusqu'alors on avait cru que les concrétions calculeuses se formaient uniquement dans les reins et la vessie. Jean Kentmann, célèbre médecin de Dresde (5), détruisit cette opinion en rassemblant des remarques précieuses sur les pierres qui se produisent accidentellement dans le corps humain. Il envoya ce recueil à Conrad Gesner, qui l'inséra dans son ouvrage (6). Il ne sera pas inutile de faire connaître les

(1) Lib. VI. C. 2. f. 300. B.

(2) Lib. IV. C. 23. f. 242. B.

(3) *Ib.* C. 25. f. 248. A.

(4) *Ib.* C. 3. f. 195. A.

(5) *Comp. Adami. vit. medicorum germ.* p. 56.

(6) *De omni rerum fossilium genere, gemmis, lapidibus, etc. In-8°.* Tigur. 1565.

observations les plus importantes qu'il renferme. La première, due à Jean Pfeil, professeur à Léipsick, concerne une céphalalgie chronique et incurable, produite par une pierre de la grosseur et de la forme d'une mûre, située dans le cerveau. Jean Steidel traita un musicien de Torgau, portant sous la langue une pierre qui l'empêchait de souffler dans son instrument (1). Kentmann trouva dans la vésicule biliaire de Maternus Badehorn, des pierres cristallisées à cinq angles, et profita de cette occasion pour citer quelques remarques intéressantes sur ce genre de calculs (2). Ce savant auteur découvrit aussi des concrétions pierreuses dans les intestins et dans les interstices musculaires. Après lui, Marcellus Donatus, déjà cité, rassembla (3) presque toutes les observations recueillies sur les pierres trouvées dans les diverses parties du corps. Les amis de Valléríola lui envoyèrent aussi des remarques semblables (4).

---

(1) *Kentmann. de Calculis apud. Gesner.* C. L. f. 3. B.

(2) *Ibid.* F. 8. B.

(3) L. C.

(4) *Obs. communic.* p. 348, 253.

Nous devons à Rembert Dodoens un nombre considérable de bonnes observations d'anatomie pathologique. Il raconte, entre autres, l'histoire remarquable d'un homme qui, après avoir été long-tems dâns un état cachectique, fut atteint d'un vomissement purulent, parut ensuite se bien porter, et ne se plaignit au moins d'aucune douleur, jusqu'à ce qu'enfin la gangrène se déclarant spontanément au pied, causa bientôt la mort du malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva les viscères du bas-ventre altérés à un point extrême, et presque entièrement détruits par la suppuration (1). En 1565, Dodoens observa une angine épidémique, qui dégénéra en péripneumonie. L'autopsie des cadavres ne faisait découvrir aucunes traces d'altération dans la trachée-artère, mais les poumons étaient en pleine suppuration (2). Un homme avait pendant longtems exhalé une odeur des plus fétides par la bouche; la cause, qui en fut découverte après la mort, était un ulcère de l'estomac(3). Les observations de Dodoens répandirent un grand jour sur la doctrine des commotions

(1) *Dodon. Medicin. obs. exempl.* C. 27. p. 67.
(2) *Ib.* C. 18, p. 44.
(3) *Ib.* C. 25, p. 61.

du cerveau (1). Il fut, je pense, le premier qui décrivit l'inflammation des muscles du bas-ventre, désignée depuis par Frank, sous le nom de *péritonite musculaire* (2) : il donna d'excellentes observations sur les anévrismes des artères coronaire stomachique et pylorique, accompagnés de signes qui annoncent la présence des saburres gastriques (3). On lit également avec intérêt l'histoire d'une phthisie déterminée par la formation de concrétions pierreuses dans les poumons. Mais que doit-on penser de la description d'une pierre qui *éclata* dans la vessie (4).

La perte du *Sepulcretum* de Pierre Castelli (5), et des observations anatomiques de

---

(1) *Ib.* C. 2, p. 4.

(2) *Ib.* C. 29, p. 70. — *Comp. Frank. de curand. homin. morbis.* Lib. II. §. 215, p. 185. *In*-8. Manhem. 1742.

(3) *Dodon.* L. C. c. 51, p. 122.

(4) *Ib.* C. 23, p. 57. — C. 43. p. 108.

(5) *Petrus Castellus, prof. messanensis in Sicilià, scripsit* Sepulcretum, *seu anatomicas observationes quas in centum cadaveribus sectis, dùm esset Romæ professor, notavit, teste eodem* LEONE ALLATIO. L. A. *Earumdem obs. anatom. de mortuis meminit ipse* Castellus *in indic. libror. proprior. Antidotario*

Marc-Antoine Ulmo (1) est sensible à tous ceux qui se livrent d'une manière spéciale à l'étude de l'anatomie pathologique. Sans les travaux de Jean Schenck de Graffenberg, nous serions bien certainement privés d'une multitude d'autres observations importantes que les médecins de l'Allemagne lui envoyèrent manuscrites, et qui n'ont jamais été imprimées ailleurs que dans ses ouvrages. Nous devons convenir que l'esprit superstitieux du siècle dans lequel il vivait influa sur plusieurs de ses récits; mais le blâme ne retombe pas entièrement sur lui, car il était obligé de faire connaître les observations telles qu'on les lui transmettait. Au reste, le nombre de celles qui sont instructives surpasse beaucoup celui des remarques arides et peu importantes. On s'aperçoit que l'auteur s'efforce de secouer le joug des anciens, sous lequel ses contemporains étaient encore ployés, et qu'il attache plus de prix à penser librement et avec justesse qu'à

---

romano subnexo, et in Lib. de opt. Med. Sect. VI, p. 12. *Ducentas illarum esse asserit.* (Comp. *Th. Bonet*, et *J. B. Morgagni.* Præf. oper.)

(1) *Ab ipso citantur in Elencho operum suorum. Lib. de Utero muliebri præfixo.*

faire parade d'une grande érudition grecque. Ce qui m'a paru digne d'attention, ce sont ses efforts pour introduire dans la pathologie particulière un ordre systématique, et pour classer les maladies d'après les *causes visibles*. L'école d'Italie avait recueilli un assez grand nombre de matériaux propres à fonder un système d'anatomie pathologique ; mais Schenck eut la gloire de laisser à la postérité le premier *traité spécial* (1) publié sur cette matière, depuis la renaissance des lettres. Il rappelle, dans la belle préface qui est à la tête de son immortel ouvrage, que la manière dont on étudie les organes malades est une des prérogatives de la médecine moderne ; que par elle on a acquis des idées plus saines sur un grand nombre de maladies dont les anciens médecins s'étaient fait une fausse idée ; que Benivieni, Cardan, Fernel, Vésale, Wyer, Coiter, Valléricla, Houllier, Dodoens, Gemma, Salius Diversus, Donatus, Foreest, Solenander, sont les auteurs qui ont

(1) *Observationum medicarum, rariorum, novarum, admirabilium et monstrosarum*, Libri 7. Francof. 1600, *in-fol.* — A. J. Georgio Schenck recusæ et auctæ. Francof. 1665. Fol.

commencé ces recherches, dont les résultats se trouvent consignés dans des ouvrages imprimés ou manuscrits : il aurait dû ajouter les noms de Plater, Rousset, et de Bauhin, qui lui fournirent un grand nombre d'observations. On devait s'attendre qu'un ouvrage auquel un discours conçu avec tant de perspicacité sert d'introduction, remplirait le cadre qui y est tracé ; mais il paraît que l'auteur, en augmentant toujours ses collections, n'a plus trouvé le tems nécessaire pour mettre toutes ses observations dans un ordre convenable ; car, dans l'ouvrage publié après sa mort (1), Schenck fait connaître sans doute qu'à la suite de telle maladie on a trouvé certains changemens dans l'organisation, mais on ne peut pas dire cependant que ce travail contienne *un système lié, où la nature des maladies soit éclairée par l'anatomie pathologique.*

L'ouvrage lui-même, divisé en sept livres, est disposé en sorte que la structure de l'organe, dans l'état de santé, précède son histoire pathologique, qui se compose d'un grand nombre d'altérations *organiques.* Le premier livre, *sur les maladies de la tête*,

(1) Ouvrage cité.

contient : les corps à deux têtes, les acéphales, l'hydrocéphale, les excroissances, les formes variées de la tête, etc. Les concrétions calculeuses des poumons et du cœur, les ossifications des artères pulmonaires sont exposées dans le *second livre*. On lit dans le *troisième livre* l'histoire des altérations matérielles des organes de la digestion; calculs et tumeurs squirreuses de l'estomac, endurcissement du pylore, calculs du foie, des veines, de la vésicule du fiel, des reins et de la vessie, maladies de la rate, diverses hydropisies, etc. Les affections des parties génitales sont l'objet du *quatrième livre :* hermaphrodites, développement tardif des organes de la virilité, mauvaise conformation de la verge, altérations matérielles du testicule et du scrotum, imperforation de l'hymen, matrice double, rupture de l'utérus et diverses autres maladies de cet organe, etc. Le *cinquième livre* traite des maladies du tronc et des extrémités; absence partielle ou totale des membres, tumeurs à la nuque et au dos, calculs aux genoux, etc. Les maladies internes et les poisons sont exposés dans le *sixième* et le *septième* livre.

Un autre allemand, Félix Plater, de Sion,

dans le Valais, professeur à Bade, et médecin du Margrave de Bade, se fit également connaître par un recueil d'observations presque toutes faites par lui-même (1). On est étonné de la multitude de remarques rassemblées par cet excellent médecin; mais il serait quelquefois à désirer que le choix fût meilleur. Parmi les observations les plus curieuses, se rangent celles d'un asthme produit par des pierres dans le poumon (2); d'un calcul situé sous la langue (3); d'un squelette de géant qui avait neuf pieds de haut (4); d'une léthargie, suite d'une tumeur squirreuse du cerveau (5); d'une apoplexie mortelle causée par une humeur épanchée dans le même organe (6); un homme perdit la mâchoire inférieure enlevée par un boulet de canon et n'en continua pas moins de vivre (7); après l'extirpation d'une matrice qui faisait habituellement hernie, et qui finit par tomber en gangrène, la femme jouit d'une santé par-

(1) *Felix Plater. Obs. In*-8°. Basil. 1614.
(2) *Ibid.* Lib. I, p. 167.
(3) *Ibid.* Lib. III, p. 841.
(4) *Ibid.* p. 648.
(5) *Ibid.* Lib. I, p. 11.
(6) *Ibid.* p. 14.
(7) *Ibid.* Lib. III, p. 558.

faite, et l'écoulement périodique s'établit par l'anus (1); en ouvrant le cadavre d'un hydropique, Plater trouva les reins criblés de trous, et le foie rempli d'hydatides (2).

Si la nécessité de reconnaître les organes malades dans le traitement des maladies, de tirer les indications curatives de la nature de l'affection, était généralement sentie par les bons esprits, plus d'un auteur confiant dans les ressources *de la nature* dédaigna ce genre de recherches. Louis Mercado, médecin de Philippe II, étaya cette dernière opinion par de singuliers raisonnemens (3) : « *Natura* » *morborum medicatrix;* donc on n'a pas » besoin de connaître la nature des mala- » dies; elle guérit l'homme sans cela, etc. »

Le recueil d'observations de Pierre Foreest (4) est classique pour nous et nos neveux. Ce médecin célèbre ne cherche pas à se distinguer en décrivant des singularités, chose rare parmi ses prédécesseurs et ses

---

(1) *Felix Plater. Obs. In*-8°. Basil. p. 718.

(2) *Ibid* p. 608.

(3) *Lud. Mercati opera. In-fol. Francof.* 1608. Vol. 1. Lib. 1 pars. 1. class. 5. art. 3. quæst. 33, p. 100.

(4) *Observationum et curationum medicinalium.* L. XXVIII. *Francof.* 1602. Fol.

contemporains, mais il s'attache à exposer les phénomènes ordinaires de l'état morbide avec la fidélité et la simplicité d'un homme fait pour l'observation. Il est à regretter qu'il n'ait pas associé plus souvent à l'étude des phénomènes physiologiques qu'il a si bien décrits, celle des altérations matérielles des organes.

Pierre Salius Diversus, connu par ses remarques sur la peste, écrivit aussi sur les maladies des diverses parties du corps un certain nombre d'observations qui méritent d'être lues et méditées. Il décrivit le premier l'inflammation de la substance corticale du cerveau, affection qu'il distingue très-bien de la frénésie, avec laquelle on la confondait sans doute auparavant (1); Spigel constata l'inflammation des membranes muqueuses dans les fièvres malignes (2), observation vérifiée de nos jours.

Jean Fernel s'appliqua dans son jeune âge aux langues savantes, à la logique et aux mathématiques; il fit des progrès extraordinaires dans toutes ces parties, et montra cette liberté de penser, nécessaire à quicon-

(1) *De affectib. particul.* C. 1, p. 199. Patav. 1673. *In-fol.*

(2) L. IV. de la demi-tierce. V. opp.

que veut acquérir des connaissances solides. Parmi les bonnes observations qu'il a recueillies, on distingue celle d'une affection chronique déterminée par la transformation cartilagineuse du cardia (1), et celles des inflammations latentes qui succèdent aux plaies de tête (2). Ses remarques sur les concrétions polypiformes du cœur, les anévrismes, le squirre de l'œsophage, les polypes intestinaux, les calculs, et les observations de Jean Heurnius, annexées à son ouvrage, ne sont pas d'un moindre intérêt (3).

Pierre Paw rend compte, dans ses observations (4), de plusieurs remarques d'anatomie pathologique qu'il a faites en dis-

(1) Pathol. Lib. VI. C. 1, p. 161. *In-folio*, Paris, 1554.

(2) *Ibid.* Lib. VII. C. 10, p. 236.

(3) On peut juger de l'importance que *Fernel* attachait à l'étude de l'anatomie pathologique, par ce passage qui se trouve au commencement de sa Pathologie : « *Nunquàm ullum planè cognitum penitùsque* » *perspectum esse morbum putaverim, nisi com-* » *pertum habeatur et quasi oculis cernatur, quæ in* » *humano corpore sedes primario laboret, et quis* » *in eâ sit affectus præter naturam, etc.* »

(4) P. Paw. *Obs. anatom. select. In*-8°. Hagæ, 1657.

séquant les cadavres de personnes décédées à la suite de diverses maladies. Gaspard Bauhin compile avec une grande érudition des absurdités et quelques anecdotes, dans son ouvrage sur les hermaphrodites (1).

Eugénius rapporte l'observation intéressante d'un fœtus pétrifié, trouvé dans la matrice d'une femme qui avait eu tous les signes de la grossesse, et qui succomba à la suite de vives douleurs dans la région hypogastrique (2).

Un grand nombre de faits recueillis par Cardan, Sennert, Paré, Valléríola, Houlier, Gemma, Solenander, ajoutèrent encore aux connaissances des médecins sur les altérations matérielles des organes de l'économie animale.

Tels sont les auteurs les plus distingués qui illustrèrent le seizième siècle dans ce genre de travaux. Une lecture attentive de leurs écrits conduit au résultat suivant, qui dépeint en peu de mots le génie du tems où ils écrivaient :

« Dans l'étude des altérations matérielles

(1) *De hermaph. et monstror. prœt. naturam.* *In*-8°. Oppenh. 1614.

(2) *Quòd homini non sit certum nascendi tempus.* Libri duo, 1595. *In-fol.* Venet.

» des organes, on s'attachait généralement » à rechercher les cas rares par lesquels on » croyait contribuer davantage à enrichir » la science, et, pour cette recherche, on » négligeait une foule d'autres objets plus » importans. Les médecins, et même les ana- » tomistes, continuaient d'être crédules et » superstitieux, et ajoutaient foi à tous les » récits sans en peser le degré de vraisem- » blance. »

Dans les sciences de faits, toute hypothèse fait reculer la science en proportion des talens et de l'autorité de son auteur; tout pas en avant que l'on fait dans une mauvaise direction, est un pas rétrograde. Le système de Paracelse, les rêveries des Rose-Croix, les opinions des Spiritualistes et des Eclectiques, les systèmes de Van Helmont, de Descartes et de Sylvius, arrêtèrent en partie l'impulsion donnée par l'école d Italie.

On acquit cependant plus que jamais la conviction intime que l'anatomie pathologique était indispensable pour parvenir à une connaissance exacte des maladies. De nombreuses observations se publièrent de toutes parts; quelques hommes supérieurs se montrèrent étrangers aux brillantes illusions des systèmes; un plus grand nombre

portèrent dans leurs écrits l'empreinte des opinions hypothétiques dont ils étaient imbus. Entraînés par leur goût pour le merveilleux, les anatomistes du dix-septième siècle ne rapportent que trop souvent des histoires fabuleuses. La plupart persistent à n'attacher de prix qu'aux choses nouvelles et extraordinaires, et négligent l'étude des altérations organiques que produisent les maladies plus fréquentes. Les lésions des organes sont plutôt indiquées que décrites, et regardées comme des désorganisations inutiles à approfondir. Les dénominations vagues que les médecins donnaient à la plupart d'entre elles font assez voir combien ils en avaient une idée obscure : on confondait sous les noms de *squirre*, de *tumeurs*, les maladies les plus hétérogènes. D'un autre côté, peu familiers avec les lois de l'économie animale, les anatomistes regardaient tout ce qui se présentait à leur observation comme autant de *causes de mort*, sans réfléchir que, parmi ces altérations, un grand nombre tenaient à des variétés de structure ou à des maladies antérieures, et d'autres à la lutte qui s'établit entre la vie et la mort. C'est ainsi que Bennet attribuait la perte des phthisiques à l'adhérence des poumons avec

la plèvre, et que Bonet, lorsqu'il rencontrait des concrétions polypiformes dans les cadavres, ne manquait jamais de les considérer comme la *cause mortelle* de la maladie.

Guillaume Baillou occupe un rang distingué parmi les médecins qui se sont livrés à l'observation des épidémies; mais ses *Paradigmata et Historiæ morborum* (1), fondés sur l'anatomie pathologique, sont incontestablement un des plus grands titres qu'il ait acquis à la reconnaissance de la postérité. Immédiatement après lui parut Charles Le Pois ou Pison, dont l'ouvrage (2) est devenu très-célèbre, quoiqu'il ait pour base la théorie la plus insoutenable. Cependant on ne peut disconvenir qu'il ne renferme plusieurs observations intéressantes: hydrocéphale interne (3) et hydropisie du péricarde, calculs pulmonaires (4), hyda-

---

(1) *Ballonii opera omnia.* T. III, p. 521-549. *In*-4°. *Genevæ*, 1762.

(2) *Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, etc.* Lib. sing. *In*-4°. Ponte ad Monticulum, 1618.

(3) *Ibid.* p. 164.

(4) *Ibid.* p. 195.

tides du poumon (1), môles formées par des hydatides (2), etc.

Les lois, les coutumes et les préjugés apportèrent de nombreux obstacles à l'étude de l'anatomie pathologique chez les Espagnols, aveuglés par le fanatisme et la superstition. On doit savoir gré à Saporta d'avoir appelé l'attention de ses compatriotes sur un sujet d'une aussi haute importance. Les recherches de ce médecin célèbre sur les anévrismes (3), et notamment sur ceux de l'aorte, ses observations sur l'usure du corps des vertèbres méritent d'être lues avec soin.

Cabrol publia quelques faits curieux sur les maladies des voies urinaires, les plaies de tête et du bas-ventre (4).

Jérôme Mercurialis, dans la description des maladies, suivit une marche anatomique, et laissa une compilation informe et fastidieuse sur les monstres (5).

---

(1) *Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, etc.* Lib. sing. *In-4°.* Ponte ad Monticulum, 1618.

(2) *Ibid.* p. 332.

(3) *De tumoribus præter naturam.* Lugd. 1624. *In-12.*

(4) Αλφαβητον ανατομικον. Genev. 1604, *in-4°.*

(5) *Monstrorum historia posthuma.* Bonon. 1642. *In-fol.*

Un grand nombre d'observations particulières, recueillies sur les altérations matérielles des organes de l'homme, acquirent à Jean Chifflet (1) et à Fabrice de Hilden (2) une réputation méritée. Celles de Jean Rudolphe Salzmann ont encore un rapport plus direct à mon sujet, et furent publiées après sa mort (3). On cite encore comme étant de cet auteur un autre recueil moins important que le précédent (4).

Veut-on se faire une idée de ce que peuvent la superstition et le goût pour le merveilleux, joints à l'amour du travail et au défaut de connaissances dans la matière que l'on traite? il suffit de lire l'ouvrage d'Aldrovandi sur les monstres (5). Ces êtres imaginaires, dont il donne la description, n'existèrent jamais que dans l'imagination délirante de leurs inventeurs.

---

(1) *Observationes tam ex curationibus quàm ex cadaverum sectionibus.* Par., 1612, *in*-8°.

(2) *Obs. et curat. chir. cent.* 1, 2, 3, 4, 5. — 1606 *ad* 1627.

(3) *Varia observata anat. In*-16. Amstel., 1669.

(4) *De anatomicis quibusdam epistolæ. In*-4°. Ulm, 1628.

(5) *Monstrorum historia, etc. In-fol.* Bonon, 1642, *cum fig.*

Henri Eysson (1) et Pierre Salmuth (2), médecin du prince d'Anhalt-Kœthen, rassemblèrent un assez grand nombre de faits, sans présenter de résultats généraux qui eussent ajouté un grand intérêt à leurs ouvrages. Je ferai le même reproche à Nicolas Fonteyn (3), professeur à Amsterdam, et à Jean-Daniel Horst (4), professeur à Giessen. Ce dernier rapporte deux observations de céphalite terminée par suppuration, et dont l'une ne fut point accompagnée de lésion apparente des fonctions intellectuelles.

Le petit recueil de Covillard est tellement connu, que je n'en donnerai point d'extrait (5).

L'Enchiridion (6) de Jean Riolan n'offre

(1) *Observationes in cadavere, etc.* 1660, *in*-4°. Groning.

(2) *Observationum medicarum* Cent. III, posthumæ. *in*-4°. Brunsv. 1648.

(3) *Responsionum et curationum medicinalium* Lib. I, *in*-12. Amstelod. 1637. — *Observationum rariorum analecta. In*-4°. Amstel. 1641.

(4) *Decas observationum et epistolarum anatomicarum. In*-4°. Francof., 1656.

(5) Observations chirurgiques pleines de remarques curieuses. *Lyon*, 1639, *in*-8°.

(6) *Enchiridion anatomicum et pathologicum.* Paris, 1648, *in*-12. — 1658, *in*-8°. Leyde. — 1649, *in*-8°. Leips.

rien de remarquable, à moins qu'on ne tienne compte à l'auteur de l'attention qu'il a eue de rattacher l'étude des maladies à celle des organes. L'importance de l'anatomie pathologique, bien sentie par cet anatomiste, est appuyée de l'opinion des auteurs les plus recommandables (1).

Cette époque est une des plus belles dans

---

(1) *Rursùm mortua anatome vel celebratur in corpore sano vel ægro, vi morbi pereunte. Hæc autem administratio hominis morbo enecti tantò utilior est, quantò pars hæc anatomiæ ignotior est. Sed ad causas morborum dignoscendas maximè idonea et ad convenientium remediorum visum explorandum aptissima; quam in usum revocari à medicis suadent et exoptant Eustachi, Dodoneus, Marcellus Donatus. Hanc anatomem videtur agnovisse et approbasse Aristoteles. In dissectis animalibus quæ morbo viciisque pereunt affectus morbosi in corde conspiciuntur. Hæc est anatome quam desiderat Franc. Bacon. de Verulam. Atque utinam isthæc anatome exerceretur in cadaveribus hospitalium ad morborum cognitionem et publicam utilitatem, eâ conditione, ut quæ diligenter observata essent à medicis nosocomii, fideliter attestata ab aliis medicis et chirurgis præsentibus in anatome versatis* quotannis in Commentarios redigerentur instar Diarii ! (*Joan. Riol. fil.* anthropogr. Lib. I, p. 49. Lutet. 1649, *in-fol.*)

l'histoire de la médecine et de l'anatomie pathologique. Il s'établit entre les nations un commerce littéraire réciproque, et les lumières se répandent avec uniformité. En 1603, une société de naturalistes fut instituée par le prince Frédéric Cesi. L'Académie des Curieux de la Nature (1) s'organisa en 1652. Charles II établit en 1658 la Société des Sciences de Londres, et Colbert fonda en 1664 l'Académie des Sciences (2).

---

(1) *Decuriæ ac centuriæ ephemeridum naturæ curiosorum, ab anno* 1670 *usque ad annum* 1722. Elles renferment un grand nombre d'observations d'anatomie pratique indiquées avec soin dans le *Synopsis*, *à paginâ* 73 *usque ad pag.* 99. Voy. *Anatomiæ practicæ utilitas, anatomia practica verum medicum à medicastris discernit, anatomiam practicam Judæi non concedunt, etc.* Il faut savoir faire un choix parmi ces observations; un grand nombre demandent à être confirmées par de nouvelles recherches; quelques-unes même sont tout-à-fait ridicules.

(2) Un grand nombre d'observations d'anatomie pathologique recueillies par Duverney, Méry, Littre, Bordenave, Morand, Malouet, Saviard, Winslow, etc., etc., sont consignées dans ces Mémoires. Voyez celles qui sont indiquées dans la table des Mémoires de l'Académie des Sciences, aux articles: *Anatomie*, *Anévrisme*, *Anus*, *Aorte*, *Artère*, *Articulation*, *Cadavre*, *Calculs*, *Cerveau*, *Cheveux*, *Cœur*, *Estomac*,

Jean Faber de Bamberg, professeur à Rome, avait à peine atteint sa trentième année, qu'il annonça un *Thesaurus* où il devait rassembler les résultats de nombreuses dissections qu'il avait faites dans la vue d'éclairer la nature et le traitement des maladies. S'il est pénible de rappeler que ce travail n'a pas été publié, combien doit-on regretter que Riolan et Harvey n'aient pas exécuté les ouvrages qu'ils avaient projetés sur cette importante matière (1)!

Les observations classiques de Jacques Bontius (2) sur les maladies endémiques des Indes orientales me paraissent d'autant plus remarquables, qu'elles sont quelquefois éclairées par des ouvertures de cadavres faites avec soin.

Le premier résultat du rétablissement de la médecine hippocratique, dans le dix-septième siècle, fut de rappeler l'attention des médecins sur le cours des épidémies; mais l'idée de constitution régnante trop

---

Fœtus, *Hydropisie*, *Intestins*, *Matrice*, *Mésentère*, *Ovaire*, *Péricarde*, *Poumons*, *Reins*, *etc.*, *etc.*

(1) *Bartholini Consilium de anatome practicâ.*

(2) *Histor. natur. indic.* Lib. III. *In-fol.* Amstelod., 1658.

généralisée fit négliger l'étude non moins importante des altérations matérielles des organes. Ces reproches s'adressent sur-tout à l'illustre Sydenham, qui porta dans l'observation des phénomènes physiologiques une constance et une finesse dignes des plus beaux jours de la médecine grecque.

On lira avec intérêt les remarques de Nicolas Tulpius sur les plaies de tête, les fractures, l'hydrocéphale, les polypes des narines, les plaies de la pupille et le spina-bifida. Cet ouvrage (1) est écrit avec pureté : mais parmi nombre de belles observations, l'auteur en rapporte qui sont tout-à-fait hors de vraisemblance.

L'histoire des plaies, des fractures, des abcès, des hernies, des hémorragies, des lésions du cerveau et de l'abdomen, s'enrichit des recherches de Lazare Rivière (2). Ce médecin célèbre publia l'observation rare d'un déplacement de l'estomac qui s'était fait jour dans le thorax à travers une ouverture du diaphragme. Il fit précéder l'exposition

(1) *Observationum medicarum* Lib. III. *cum fig. æneis.* Amstel., 1641, *in*-8°. *Ibid.* Lib. IV. 1652, *in*-8°

(2) *Observationes medicæ, et curationes insignes.* Paris. 1646, *in*-4°.

des maladies, de la description succincte des organes qui en étaient le siége.

Dominique Panaroli, professeur à Rome, contribua au progrès de la science par des observations (1) où règnent moins généralement l'amour du merveilleux et les préjugés qu'on rencontre trop souvent dans les écrits de ses contemporains. On trouve dans les Actes des Curieux de la Nature plusieurs Mémoires de Philippe-Jacques Sachs, qui sont plus curieux qu'utiles ; cet auteur rapporte, dans ses Observations de médecine (2), un exemple de transposition générale des viscères.

Thomas Bartholin s'est acquis une grande célébrité dans l'étude de l'anatomie pathologique, et sous ce rapport sa réputation s'est peut-être élevée au-dessus de son mérite (3). Il puisa une grande partie de son instruction dans ses voyages et dans le commerce de lettres qu'il entretint avec les savans de l'Europe. S'il est juste d'avouer que

(1) *Iatrologismorum pentecostæ* V. *In*-4°. Romæ, 1652.

(2) *Observationes medicinales rariores.* Castris, 1653, *in*-12.

(3) *Vir facillimus in recipiendis historiis et mirè credulus.* Haller. *Meth. studend.*

les *Centuries* (1) renferment un grand nombre de faits intéressans (hydropisies, bubonocèles, pétrifications du fœtus, déviations singulières du flux menstruel, ossifications du diaphragme et de la dure-mère, ulcérations de la vessie, maladies de l'utérus, transposition générale des viscères, remarques importantes sur les anévrismes, etc.), il ne l'est pas moins de rappeler que la crédulité de Bartholin et son peu de connaissances en histoire naturelle l'engagèrent à publier quelques observations ridicules ; *glis à puerperâ editus* (2), *ovum peperit mulier* (3), *homo ex caprâ genitus* (4) ! ! etc.

On lit, dans son histoire *des accouchemens opérés par les voies extraordinaires* (5), plusieurs cas remarquables. Une femme rendit des débris de fœtus par le fondement ; et, dans une autre circonstance, un enfant,

---

(1) *Historiarum anatomicarum centuriæ* I.-VI, *in*-8°. *Hafniæ*, 1654, 1665.

(2) Cent. I. Hist. 10.

(3) *Ibid.* Hist. 86.

(4) *Ibid.* Hist. 4.

(5) *De insolitis partûs humani viis.* Hafniæ, 1664, *in*-8°.

après avoir été porté pendant huit ans dans l'utérus, se fit jour par l'ombilic.

Non contens d'appeler Thomas Bartholin le créateur de l'anatomie pathologique, des écrivains modernes ont avancé sans fondement que son *Consilium* (1) était le premier traité *ex professo* sur cette science, dont il avait rassemblé les matériaux épars avant lui. Cette courte dissertation ne contient pas d'observations particulières sur les altérations matérielles des organes. Le vrai but de l'anatomiste Danois est de démontrer l'importance de l'anatomie pratique (2), et d'inviter les médecins à se livrer à son étude. Il leur applanit les difficultés de ce travail, en leur indiquant les savans distingués qui ont écrit sur cette matière, les lieux où l'on peut l'étudier avec fruit, et les applications utiles qu'on doit en faire au traitement des maladies. L'incendie qui détruisit la bibliothèque de Thomas Bartholin priva la postérité d'un ouvrage manuscrit sur cette

(1) *De Anatome practicâ ex cadaveribus morbosis adornandâ Consilium.* 1674, *in*-4°. Hafniæ.

(2) *Sed prætermissâ* αὐτοψία *ex defunctorum morborumque inspectione oculatâ, ingenio suo usi sunt et conjecturâ in morbis describendis. Pag.* 4, *in Consil.*

branche de la médecine, dont il faisait depuis long-tems l'objet de ses recherches et de ses méditations (1).

Werner Rolfink, auteur de plusieurs dissertations anatomiques (2), pénétré des nombreux avantages que la médecine peut retirer de l'application de l'anatomie à l'étude des maladies, étaya son sentiment par une comparaison assez singulière (3).

---

(1) *Novissimè utilissimo operi annos plusculos dedicavit illust. Thom. Bartholinus, qui universam anatomem (ait ipse dissertatione de bibliothecæ incendio) non ad morem vulgarem aliorum prosectorum, qui hactenùs in hoc pulvere desudarunt, ex sanis corporibus, sed morbo defunctis composuit. Quod opus orbi humano invidit Vulcanus XX annorum laborem, irreparabili jacturâ, momento absorbens.* (Bonet, *Sepulc. in-fol. Præf.* p. 12.)—Le docteur Portal a fait à ce sujet un singulier contre-sens: « Il témoigne (Bartholin) dans ses écrits les regrets » *d'avoir brûlé* quelques manuscrits qui contenaient » l'histoire de plusieurs ouvertures de cadavres. » (*Hist. anat. et chirur.* T. 2, p. 603).

(2) *Dissertationes anatomicæ.* Jenæ, 1656, *in*-4°.

(3) *Frustrà hostem aggreditur qui castrorum positionem non cognoscit, temerè urbem obsidet, cujus munimenta, fossas, et vallum ad unguem exploratà non habet; ita etiam medici humanæ salutis*

On a généralement attribué aux travaux de Christophe Bennet (1), une importance qu'il serait difficile de justifier; cet ouvrage est réellement presque nul, sous le rapport de l'anatomie pathologique. Les recherches de Jean Wepfer sur l'apoplexie et autres maladies du cerveau (2), éclairées par une foule d'ouvertures de cadavres, méritent davantage de fixer l'attention des observateurs. L'auteur s'est élevé par dégrés, des histoires particulières à des résultats généraux. Dans le sujet de la première observation, il remarqua, après la mort, un

---

antistites, valetudinis defensores, morborum debellatores, proprium et præcipuum munus æstiment corporis structuram, familiarissima morborum habere perspecta. Immanè quantùm morbi ad cognitionem pondus habet locorum affectorum cognitio! (*De Anatomicæ artis nobilitate, dignitate, utilitate, etc.*, pag. 7 et seq.)

(1) *Tabidorum theatrum, S. Phthiseos, atrophiæ et hecticæ Xenodochium.*

(2) *Observationes anatomicæ in cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia.* 1658. Schaffhusi. —*Historiæ apoplecticorum observationibus et scholiis anatomico-medicis illustratæ. In*-8°. Scaphus., 1675.

épanchement de sang considérable entre la dure-mère et la pie-mère; et dans une autre circonstance, il trouva un caillot de sang dans la partie moyenne du lobe droit du cerveau. Plusieurs exemples d'ossification des vaisseaux sanguins de l'encéphale, la division de l'apoplexie en *sanguine* et *séreuse*, appuyée par l'autopsie des cadavres, quelques faits rares, tels que la présence du tissu graisseux dans le ventricule gauche du cerveau d'un apoplectique, des hydatides près le corps calleux, une hydropisie dans un ventricule, l'autre étant *sec*, rendent la lecture de cet ouvrage aussi curieuse qu'utile. Il est à regretter que Wepfer n'ait pas publié les observations qu'il recueillit sur d'autres points d'anatomie pathologique, et qu'il annonce dans sa préface.

Dans une science, et dans l'anatomie pathologique en particulier, il est des points plus ou moins importans à étudier. Si l'on conteste l'utilité de certaines observations sur les vues de conformation et de structure des organes, comme n'étant pas immédiatement applicables à la médecine pratique, l'anatomie descriptive, la physiologie, l'histoire naturelle des médicamens, etc., ne sont pas exemptes du même reproche.

Jean Rhodion (1), médecin de Copenhague, décrivit quelques *variétés* que présentent, dans leur nombre, les organes de l'homme. Il dit avoir observé deux releveurs de la lèvre supérieure, un double muscle trapèze, deux canaux cholédoques, deux conduits pancréatiques, tantôt un seul rein, tantôt trois, l'aponévrose palmaire sans le muscle du même nom, et celui-ci sans l'aponévrose, deux muscles lombricaux à une main et quatre à l'autre. Il est présumable que toutes ces observations ne sont pas très-exactes. L'ossification des cartilages des côtes, la transformation graisseuse de la plèvre et celle de la vésicule du fiel sont également indiquées dans ce petit ouvrage. Déjà quelques-uns de ces faits avaient été consignés dans les observations médicales de l'auteur (2).

L'épaississement, la sécheresse, les transformations cornées et les tubercules de la membrane pituitaire furent mentionnés par

(1) *Mantissa anatomica, extat cum Thomæ Bartholini Histor. anatom. et med. rarior.* Cent. V et VI. Hafniæ, 1661, *in*-8°.

(2) *Observationes anatomicæ medicæ.* Patav., 1657, *in*-8°.

Schneider dans un ouvrage diffus et prolixe sur les catarrhes (1). Antoine Molinetti décrivit d'une manière superficielle les altérations des organes des sens, et en particulier celles des organes de l'ouïe et de la vision (2).

Le recueil d'observations (3) de Théodore Kerkring mérite une attention particulière: les gravures sont soignées, et les faits rapportés avec candeur. Le jugement de l'auteur sur son ouvrage (4) paraîtra sévère à ceux qui l'auront médité.

Olaüs Borrich et Jean Conrad Brunner (5) publièrent un grand nombre d'observations particulières d'anatomie pratique, dans les *Actes de Copenhague*. François Glisson prouva qu'il était souvent difficile d'interpréter les altérations que démontrent les

---

(1) *De Catarrho.* Lib. quinti. Witteb., 1660-1662.

(2) *Dissertationes anatomicæ et pathologicæ de sensibus et eorum organis.* Patav., 1669, *in*-4°. — *Dissertationes anatomico-pathologicæ, quibus humani corporis partes describuntur, etc.* Venet., 1675, *in*-4°.

(3) *Spicilegium anatomicum continens observ. anatomicar. rárior. centuriam unam.* 1670, *in*-4°.

(4) *Sunt bona, sunt mediocria.*

(5) *Ann.* 1671-1672, etc.

ouvertures de cadavres, et donna d'excellens préceptes pour éviter les erreurs dans lesquelles les praticiens étaient tombés (1).

On peut sans doute étrangement abuser de l'anatomie pathologique en confondant

---

(1) *Morbos ferè omnes tractu temporis alios diversi generis sibi adsciscere, ideòque chronicos plerumquè ante obitum esse complicatos : ne ergo putet medicus in defunctis corporibus quidquid præternaturale reperitur ad hunc affectum* (rachitidem) *pertinere necessariò : fortè etiam magis ad alium morbum, huic antè mortem supervenientem quàm hunc ipsum respiciat.* (Lib. de Rachitide.) *Anatomici frequenter ad hanc cautionem non satis attenti, graviter in suis observationibus lapsi sunt, dùm quæ ad alium morbum spectant, alteri, cum quo ante obitum complicatus erat, adscripserunt : hunc ergò errorem quo præcaveamus, non temerè ex unius aut alterius corporis inspectione pronuntiandum est, at multiplici seduloque facto experimento distinguendum priùs est quæ perpetuò, quæ plerumquè frequenter, quæ rarò in dissectis ab eodem morbo occumbentibus occurrant ; enimverò sciendum est quicquid non perpetuò adest in corporibus apertis, eodem morbo extinctis, ad primam id intimamque ejus essentiam spectare non posse, utique etiam neque illud quod in variis corporibus reperitur, quibus morbus abest. Neque enim morbus ipse existere potest separatus à suâ essentiâ, neque essentia à morbo.* (Id. Cap. de Gibbositate.)

les effets et les causes des maladies ; mais il n'en demeure pas moins constant qu'on ne saurait établir un bon système de pathologie sans appeler à son secours les résultats des ouvertures de cadavres. François del Boe Sylvius sentit l'importance d'une pareille étude, et s'acquit par ses recherches sur la phthisie une place distinguée parmi les médecins anatomistes (1). Un des premiers (2), il introduisit l'excellente coutume de faire dans les hôpitaux des *leçons cliniques* en faveur des étudians : il ouvrit un nombre prodigieux de cadavres, indiqua l'observation comme étant la pierre de touche de tous les systèmes, sans réfléchir que le sien était, moins que tout autre, fondé sur des expériences exactes et incontestables.

Le nom de Théophile Bonet fait époque dans l'histoire de l'anatomie pathologique.

---

(1) *Opera omnia*, *Genevæ*, 1680, *in-fol.*—*Comp. Collegium nosocomicum. in operib.*

(2) (En 1658). On trouve dans *Kyper* (*Medicinam discendi et exercendi methodus*, Leidæ, 1643) la description d'écoles cliniques antérieures à *Sylvius* : *Guillaume Straten* dirigeait alors, à Utrecht, une clinique très florissante, et *Otho Heurnius* en fondait une à Leyde.

En 1675, ce savant préludait à son grand ouvrage, par une sorte d'esquisse (1) sur cette branche des connaissances médicales. Il me semble qu'on ne s'est pas assez pénétré jusqu'à quel point ce célèbre écrivain éclaira la médecine, et combien ses travaux furent utiles à ceux qui publièrent, après lui, des ouvrages sur les maladies des organes. Bonet réunit dans un même cadre (2) presque toutes les observations recueillies par ses prédécesseurs. Le tableau des auteurs qu'il consulta surprend par son étendue. Duverney, Thomas Bartholin, Ch. Drelincourt, Peyer, Fanton, Horst, etc., comblèrent d'éloges le projet et l'exécution de cet immense travail, qui, dirigeant l'attention des médecins vers les *causes matérielles* des maladies, contribua fortement à les dégoûter de la doctrine ténébreuse des causes prochaines, fruit de la mauvaise métaphysique qui régnait alors dans les écoles. Exposer des faits, rapprocher ceux qui

(1) *Prodromus anatomiæ practicæ, sive de abditis morborum causis ex cadaverum dissectione revelatis.* Genevæ, 1675.

(2) *Sepulcretum, sive anatomia practica.* 2 vol. *in-fol.* Genevæ, 1679. — 3 vol. *in-fol.* Edente *Manget.* Genevæ, 1700.

ont le plus d'analogie entre eux, en tirer quelques conséquences pour le diagnostique des maladies et la thérapeutique, tel est le plan que l'on distingue dans l'ouvrage de Bonet, au milieu du désordre et de la confusion qui y règnent le plus souvent.

Quelques histoires de monstres, avec de mauvaises gravures, donnent peu d'intérêt à l'ouvrage de Gérard Blasius (1). Celles qu'il rapporte sur les organes surnuméraires sont plus utiles; mais peut-on croire à l'absence des reins et de la vessie, qu'il dit avoir observée?

Les recherches de Bernard Verzascha (2) ajoutèrent peu aux connaissances que l'on possédait avant lui.

Si les faits sont les seuls principes des sciences, il n'est pas aussi facile qu'on le pense communément de bien consulter l'expérience, et de recueillir des observations avec discernement. Peu de tems après avoir publié la description des glandes intestinales, Jean Peyer se rendit à Paris. Il fit paraître en faveur des élèves un petit traité

(1) *Observationes medicæ rariores.* Leidæ, 1674, *in*-8°. Amstel., 1677.

(2) *Observationum mediacrum. Cent. In*-8°. Basle, 1677.

sur l'art de décrire les altérations matérielles des organes, et sur celui non moins important de tracer les phénomènes physiologiques qui les accompagnent (1). Cet auteur distingué joignit l'exemple au précepte, en donnant l'histoire remarquable d'une maladie organique du cœur. Il fait observer à cette occasion que la réunion accidentelle de cet organe au péricarde a été confondue, par des médecins peu attentifs dans leurs recherches, avec l'absence congéniale de cette membrane.

Les dénominations vagues et quelquefois bizarres que les observateurs assignaient à la plupart des lésions organiques, leur diction diffuse ou obscure, n'échappèrent pas à la critique de Charles Drelincourt. Il ne crut pas trouver de meilleur moyen de remplir le but qu'il s'était proposé que de tourner en ridicule sa propre diction; c'est ce qu'il fit avec esprit dans des commentaires indiqués par des numéros placés sous tous les mots qu'il avait employés à dessein, dans

(1) *Methodus historiarum anatomico-medicarum.* Paris, 1678, *in*-8°. — *Genevæ*, 1681, *in*-12. *Peyer* dit dans cet ouvrage: « *Bonum esse* omni ægritudinum genere *defunctorum cadavera*, *quorum haberi copia potest*, *dissecari atque describi* ». C. 4.

la rédaction d'un cas de squirre du pancréas (1).

Un des grands caractères de l'anatomie pathologique, pendant le dix-septième siècle, se présente naturellement à l'esprit, étonné de rencontrer si peu de résultats généraux à opposer au grand nombre d'observations particulières. Ne semble-t-il pas que les praticiens avaient oublié que l'art de rapprocher les faits analogues pour en faire ressortir des vérités utiles est bien préférable à cette étude passive et isolée qui présida à la rédaction de leurs *Centuries?* Les écrits de Cattier (2), de Jean Nicol. Binninger (3), de Just. Schrader (4), de Pierre Borelli (5), d'Ehrenfr. Hagedorn (6), de

---

(1) *Libitinæ trophæa cum appendice ad glandulosos doctores.* Leidæ, 1680, *in*-12.

(2) *Observationes medicinales rarœ Borello communicatœ.* Paris, 1656.

(3) *Observationum et curationum medicinalium Centuriæ* V. *in*-8°. Montisbelg., 1673.

(4) *Observationum anatomico-medicarum decades* IV. *In*-12. Amstel., 1674.

(5) *Historiarum et observationum medico-physicarum.* 1676.

(6) *Observationum et historiarum medico-practicarum Centuriæ* III. *In*-8°. Goerlitz. 1698.

Jean Helwig (1), de Jean-Jacques Harder (2), de Corn. Stalpaert. Vander Wiel (3), de Richard Morton (4), de Nicol. Grimberg (5), de Fantoni (6), de George-Jérôme Welsch (7), ont l'empreinte du génie du siècle. De pareils ouvrages ne sont guères susceptibles d'analyse; et exposer sans cesse le catalogue des observations particulières serait un travail d'autant plus ingrat, qu'il répandrait sur cette dissertation une monotonie fatigante dont elle est déjà frappée, et qui ne pourrait être rachetée par de nouveaux aperçus.

---

(1) *Observationes physico-medicæ posthumæ. In*-4°. Augustæ Vindelicorum, 1680.

(2) *Apiarium observationibus medicis. C. refertum. In*-4°. Basil., 1687.

(3) *Observationum rarior. cent.* 1, 2. *In*-8°. Leidæ, 1687.

(4) *Phthisiologia. In op.* Tom. I.

(5) *Observationes medicæ anatomico-practicæ.* Hafniæ, 1695, *in*-4°.

(6) *Observationes anatomico-medicæ selectiores. In*-12. Aug. Taurin. 1699.

(7) *Sylloge curationum et observationum medicinalium. In*-4°. Ulm. 1668. — *Consiliorum medicinalium centuriæ IV. Accedunt exoticarum curationum et observationum medicinalium chiliades duæ. In*-4°. August. Vindel., 1698.

Le célèbre anatomiste Guich. Joseph Duverney éclaira le traitement des maladies des os (1), et de l'organe de l'ouïe (2), par de nombreuses dissections. Jean Henri Brechtfeld, et Jean-Valentin Willi, publièrent plusieurs observations remarquables sur les pierres rejetées par les voies aériennes ou rendues avec les matières fécales, le rétrécissement de l'œsophage, la transposition des viscères, etc. (3).

L'anatomie pratique d'Etienne Blancard (4), divisée en deux Centuries, parut en 1688. Médecin d'un grand hôpital, il rechercha avec zèle toutes les formes hideuses que prend la nature pour opérer notre destruction. Quoique guidé par une bonne méthode, cet auteur distingué ne remplit pas le cadre qu'il s'était tracé. Ses observations laissent beaucoup à désirer;

---

(1) *Traité des maladies des os. Posth. Paris*, 1751, *in*-12, 2 vol.

(2) *Traité de l'organe de l'ouïe*, contenant la structure, les usages et toutes les maladies de l'oreille. *Paris*, 1683, *in*-12.

(3) *Act. Copenhag.*

(4) *Anatomia practica rationalis, sive rariorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio. In*-12, 1688, Amstelod.

les articles d'étiologie sont trop diffus, la description des lésions organiques et de leurs symptômes est en général très-incomplète ; à peine même en est-il fait mention dans quelques circonstances.

Frédéric Ruysch, l'un des plus grands observateurs de son siècle, enrichit la science d'un recueil imposant de faits choisis sur les principales altérations des organes de l'économie animale (1). Parmi les observations également curieuses et utiles que renferme cet ouvrage, je citerai la description des calculs et des polypes de l'utérus, le renversement de la matrice à la suite d'un accouchement laborieux, la rétention des menstrues par la membrane hymen, plusieurs remarques sur les hydatides, le spina-bifida, la carie des côtes produite par les anévrismes de l'aorte, un vice de conformation de la vésicule du fiel divisée en plusieurs loges, la formation du tissu pileux dans l'ovaire et l'épiploon, etc. Tulpius,

(1) *Observationum anatomico-chirurgicar. centuria. In-4°.* Amstelod., 1691. — *Catalogus rariorum Musœi sui.* — *Thesauri anatomici, ab anno* 1701 *ad* 1715. — *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis, etc. Accesserunt quœdam observationes anatomicæ rariores.* 1727.

Thomas Bartholin, Blasius, etc., avaient reconnu que les gravures étaient indispensables pour rendre la description d'un grand nombre de lésions organiques plus claire et plus précise; mais soit qu'ils aient été mal secondés par les artistes auxquels ils en confièrent l'exécution, ou qu'ils n'eussent du dessin qu'une connaissance superficielle, ils ne publièrent que de faibles ébauches. Il était réservé à Ruysch, de former le premier un *muséum* riche en belles injections et en pièces d'anatomie pathologique, et d'embellir ses ouvrages par de bonnes planches dont lui-même avait fait la plupart des dessins.

Jean-Nicolas Pechlin rassembla de précieux matériaux (1) pour servir à l'histoire des lésions matérielles des instrumens de nos fonctions. Il rapporte, entre autres, plusieurs exemples de calculs, de polypes du nez et du cœur, de prolapsus et d'hydatides de l'utérus.

On peut avancer sans crainte que la *nosologie* aurait fait de plus rapides et de plus solides progrès, si les auteurs de

(1) *Observationum physico-medicarum.* Lib. III. Hamburgi, 1691, *in*-4°.

traités généraux eussent constamment fait marcher de front l'exposition des symptômes et celle des ouvertures de cadavres.

J. Jacques Manget dut peut-être à la lecture du *Sepulcretum* d'avoir suivi cette méthode lumineuse, qui comptait alors trop peu de partisans (1). Si l'on ajoute aux travaux que j'ai mentionnés, ceux de Bernardin Ramazzini, de Jean Muralt, de George Wolf. Wedel, d'Edouard Tyson, de Jean Mery, de Charles Patin, de Raymond Vieussens, etc., consignés en grande partie dans des traités de chirurgie ou de médecine, et dans des collections académiques, on aura une idée générale des progrès de l'anatomie pathologique, et des faits dont elle agrandit son domaine pendant le dix-septième siècle.

Un goût plus épuré, des connaissances plus approfondies, un amour moins prononcé pour le merveilleux, distinguent les ouvrages des médecins du dix-huitième siècle, de ceux de leurs prédécesseurs. On avait acquis bien antérieurement la con-

(1) *Bibliotheca medico-practica, etc.* Genevæ, 1695, 4 vol. *in-fol.*

Ibid. *Morbus* { *Symptomata.* / *Anatomicæ inspectiones.*

viction de l'importance et de l'utilité de l'anatomie pathologique; mais on avait rarement porté dans l'observation un esprit exempt de préjugés. On évita les erreurs que les anatomistes avaient commises jusqu'alors, et on apprit à profiter avec plus de circonspection de l'examen des cadavres.

J. Joseph Courtial, l'un des premiers écrivains de cette période, donna la description de quelques altérations extraordinaires du système osseux (1).

Les recherches de Jean-Marie Lancisi (2) et de Dionis (3) sur les morts subites jetèrent un grand jour sur ce point de pathologie. Ils démontrèrent que la rupture des gros troncs artériels et veineux et celle des parois du cœur, la dilacération des oreillettes, l'affaissement ou la commotion du cerveau et de la moelle épinière, etc., étaient les causes les plus fréquentes de ce genre d'accidens. Dans un autre ouvrage (4), Lancisi enrichit

(1) Nouvelles Observations anatomiques sur les os et leurs maladies extraordinaires. *Paris*, 1705, *in*-12.

(2) *De subitaneis morbis.* Romæ, 1707, 1709, *in*-8°.

(3) Dissert. sur la mort subite. *In*-12. *Paris*, 1710.

(4) *De motu cordis et anevrismatibus opus posthumum.* Romæ, 1728, *in-fol.*

la science d'observations précieuses sur les anévrismes, et prouva que la crosse de l'aorte offrait souvent ce genre d'altération.

Bidloo, Gigot de Lapeyronie, Douglass, Winslou, Alexandre Monro, Duvernoy, Malouet, etc., publièrent de belles observations sur l'anatomie et la physiologie pathologiques, mais ce sont leurs moindres titres à l'immortalité.

J. Henri Heucher (1) et Jean Saltzmann (2) développèrent les nombreux avantages que l'on retire de la connaissance exacte de l'organisation de l'homme dans le traitement des maladies.

La dissertation de Jean-Maurice Hoffmann (3) est une compilation qui n'offre de remarquable que l'ordre dans lequel les matériaux sont disposés. L'auteur décrit successivement les altérations de la peau, des muscles, de l'estomac, de l'intestin, du pancréas, des voies urinaires, des organes

---

(1) *De anatome practicâ.* 1710. Witteberg.—*De anatome ad praxim accommodandâ.* 1710.

(2) *De anatome jucundâ et utili.* Arg., 1704. — *Specimen anatomiæ curiosæ et utilis.* Ibid. 1709.

(3) *Disquisitio corporis humani anatomico-pathologica.* Aldorf, *in*-4°. 1713.

de la génération de l'homme et de la femme; les maladies du fœtus, celles des parties extérieures du thorax et des organes qu'il renferme; du larynx, de la tête, du cerveau et des nerfs; des organes, des sens, enfin celles du système osseux. Rapprocher les affections communes aux mêmes organes, aux mêmes appareils, et quelquefois aux mêmes tissus, me paraît avoir été le but de l'auteur, qui, peu riche d'observations particulières, emprunta celles de Th. Bartholin, de Lazare Rivière, de Bonet, etc., et celles consignées dans les *Ephémérides* des Curieux de la Nature.

Auguste-Frédéric Walther ajouta de nouveaux faits à ceux que l'on possédait déjà sur les monstres (1), et décrivit quelques cas peu fréquens de lésion des organes de la respiration (2). La *Centurie* (3) de Conrad Louis Walther ne donne pas une haute idée du talent de son auteur pour l'observation. A-peu-près à la même époque,

(1) *Thesaurus observationum.* Lips., 1715, *in*-8°.

(2) *Historiæ suffocationis et observationes anatomicæ.* Lips., 1729, *in*-4°.

(3) *Thesaurus medico-chirurgicarum observationum curiosarum.* Lip., 1715, *in*-8°.

Vercellioni vérifiait, par des recherches anatomiques, les désordres que produit le virus vénérien dans l'économie animale (1).

Godefroi Klaunig publia un ouvrage particulier (2) pour faire connaître les observations d'anatomie pathologique qu'il avait recueillies dans l'hôpital de Breslau.

Les observations anatomiques d'Adam Brendel (3), de Jean-Jacques Peyer (4) et de Blair (5) sont des faits détachés dont la lecture présente peu d'intérêt.

L'autopsie des cadavres jette un grand jour sur l'étiologie et les caractères d'un grand nombre de maladies. Christian-Bernard Albinus (6) et Abraham Vater (7)

---

(1) *De pudendorum morbis et lue venerea tetrabilion.* Astæ, 1717.

(2) *Nosocomium Charitatis.* *In*-4°. Vratislaviæ, 1717.

(3) *Decades tres observationum anatomicarum.* 1718, *in*-4°.

(4) *Observationes anatomicæ.* Leidæ, 1719, *in*-8°.

(5) *Miscellaneous observations on the practice of physik, anatomy and surgery.* Lond., 1718, *in*-8°.

(6) *Diss. de anatome errores detegente in medicina.* Ultraject., 1723, *in*-4°.

(7) *Pr. de anatomes utilitate in eruendis causis occultis morborum vel mortis subitaneæ.* Witteb. 1723.

mirent cette proposition hors de doute. Ce dernier étudia spécialement quelques altérations matérielles des organes (1), et réunit dans son *Muséum* une belle collection de pièces d'anatomie pathologique (2).

Joseph Ferdinand Gulielmini (3) développa les idées que Glisson avait émises sur l'art d'interpréter les altérations que démontrent les ouvertures de cadavres. Henri-Albert Nicolaï décrivit plusieurs exemples d'ossifications du larynx et du repli falciforme de la dure-mère (4).

L'étude des *variétés anatomiques* ne présente pas, sans contredit, autant d'intérêt que celle des désordres organiques qui précèdent, accompagnent ou suivent le développement des maladies; et, sous ce rapport, les faits publiés par Zacharie Pestche (5) me paraissent plus curieux qu'utiles.

---

(1) *De calculis in locis inusitatis natis, et per vias insolitas exclusis, etc.*

(2) *Museum et observationes anatomico-chirurgicæ.* Hemstel., 1750, *in*-4°.

(3) *De recto morbosorum cadaverum indicio.* Bononiæ, 1724, *in*-4°.

(4) *Decas obs rvationum illustrium anatomicarum.* Argent., 1725, *in*-4°.

(5) *Sylloge. Obs. anatomicarum.* 1727, *in*-4°. — *Obs. anatom. selectæ.* Halæ, 1736, *in*-4°.

Christ. Godefroy Stenzel, dans son Anthropologie appliquée à la pathologie (1), démontra les nombreux points de contact de ces deux sciences. Henri Bass joignit quelques bonnes gravures à ses observations (2); mais les planches de W. Cheselden sur les maladies des os (3) sont bien plus remarquables. Il me semble qu'elles peuvent être mises en parallèle avec celles que Trioen, Camper, Bonn, Sandifort, Scarpa, etc., insérèrent dans leurs ouvrages, à une époque plus éloignée. Polycarp.-Gottl. Schacher (4) rassembla plusieurs cas d'ossifications accidentelles et de pétrifications du fœtus ; il constata l'existence du tissu pileux dans quelques altérations des ovaires.

---

(1) *Anthropologia ad pathologiam applicata.* Witteberg, 1728, *in*-4°.

(2) *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ.* Halæ, 1731, *in*-8°.

(3) *Osteographia or anatomy of the bones. London.* 1733. (Cet ouvrage fut critiqué par Douglass. « *Remark on a late pompous Work* »).

(4) *Observationes circà ossificationem præternaturalem.* 1726. — *De corruptione fœtûs humani abortûs causa.* 1728.—*De pilis in ovariis muliebribus.* 1735.

On distinguera, parmi les observations de Jean Tim (1), celles qu'il rapporte sur les lésions du foie et des poumons.

Pierre Gericke (2) indiqua le véritable emploi que l'on devait faire de l'anatomie, et sur-tout de l'anatomie pratique, dans l'étude et le traitement des maladies. J.-Fred. Crell envisagea le même sujet (3) sous un autre point de vue, et sut en tirer d'utiles conséquences pour la pratique de la médecine.

Les recueils de J.-Fred. Crell (4), de Delthey (5), de Philippe-Adolphe Boëhmer (6), de Pierre Tabarrani (7), de Philippe-

---

(1) *Observationes anatomico-practicæ rariores.* Bremæ, 1735, *in*-8°.

(2) *De anatomes, præsertim practicæ, vero usu.* Hemlstad., 1736.

(3) *Diss. observationes in partibus morbidis factas ad illustrandam corporis sani œconomiam temerè non esse applicandas.* Witteb., 1737.

(4) *Observationes anatomicæ.* Hemlst., 1737, *in*-4°.

(5) *Observationes anatomico-practicæ rariores.* Herbo. 1741.

(6) *Observationum anatomicarum fasciculus* 1, 2. Halæ, 1752-1756.

(7) *Observationes anatomicæ.* Lucæ, 1742, *in*-8°.

Conrad-Fabricius (1), importans uniquement sous le rapport des faits qu'ils renferment, n'offrent point de nouveaux aperçus qui puissent donner lieu à des considérations historiques d'un grand intérêt.

Les médecins de Breslau, Godefroi Klaunig, Samuël Glass, Charles Oehme, Max. Preuss, et autres encore, cherchèrent à expliquer la nature des hydropisies du péricarde et de quelques autres affections du corps, d'après l'examen des cadavres (2).

Si les médecins eussent constamment porté dans l'étude des altérations des humeurs un esprit exempt de préjugés et d'idées systématiques, cette partie de l'anatomie pathologique n'eût pas été si longtems un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, d'hypothèses incohérentes et de conclusions absurdes. Les *dépravations*, *perversions* et *impuretés* des humeurs si longuement dé-

(1) *Observationes nonnullæ anatomicæ.* 1754, *in*-4°. — *Sylloge Obs. anatomicarum.* 1759, *in*-4°.

(2) *Historia morborum qui Vratislaviæ grassai sunt. Ed. Haller, in*-4°. Lausanne, 1746.

crites et si mal constatées par Quesnay (1), trouvèrent un puissant appui dans l'hypothèse non moins ingénieuse des médicamens *dépuratifs*, *incisifs*, *déblayans*, *désobstruans*, etc., dont les auteurs de matière médicale exposèrent avec pompe les propriétés imaginaires. A cette époque, la science des altérations des solides faisait de

(1) Mémoires de l'Académie de Chirurgie. *In*-4°. tom I. (a).

(a) On trouve, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, la description d'un grand nombre d'altérations sensibles des organes. *Voyez* les Mémoires de Bordenave, sur les maladies du sinus maxillaire et les exostoses de la mâchoire inférieure; la description de quelques tumeurs carcinomateuses, par Civadier; celle du bec-de-lièvre de naissance, par de La Faye; de l'encéphalocèle, par Ferrand; des anévrismes faux, par Foubert; les recherches historiques de Hévin sur la gastrotomie, et ses observations sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage et la trachée-artère; l'histoire des pierres enkystées dans la vessie, et des exostoses des os cylindriques, par Houstet; celle des tumeurs fongueuses de la dure-mère, par Louis; les remarques de Moreau sur les ressources de la nature dans les luxations non réduites; celles de Petit sur les tumeurs de la vésicule du fiel et les vices de conformation de l'anus; de Petit le fils, sur les épanchemens; de Pipelet le jeune, sur les hernies de l'estomac et de la vessie; de Quesnay, sur l'exfoliation des os du crâne et les plaies du cerveau; de Verdier, sur la hernie de la vessie, etc. etc. La description exacte des altérations organiques et de leurs symptômes est un premier travail indispensable, qui sert de base à des considérations *thé-*

belles acquisitions : Duhamel (1), Hérissant (2), Bordenave (3) étudiaient les maladies des os, la formation du cal et l'ossification du périoste; Levret (4) décrivait les polypes de l'utérus et des fosses nasales; Guillaume Hunter, les maladies des cartilages articulaires (5); Louis, les calculs de la matrice (6); Fothergill, le déplacement des viscères abdominaux à travers les déchirures du diaphragme (7); Jean Godefroi Zinn, le squirre du cervelet et du cerveau (8); Jean-Georges Rœderer, les alté-

---

rapeutiques auxquelles se sont livrés les auteurs de ces immortels ouvrages. *Les Mémoires de la Société royale de Médecine* ne sont pas aussi riches en observations sur les altérations matérielles des organes. On doit citer cependant les recherches de Vicq-d'Azir sur divers objets de médecine, de chirurgie et d'anatomie; les observations anatomiques du même auteur; le mémoire de Troja sur la régénération des os; celui d'Odier sur l'hydrocéphale interne; l'observation de Carcassonne sur un ulcère carcinomateux du cœur, etc., consignés dans cette précieuse collection.

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences. 1741.
(2) *Idem*, 1743.
(3) Mémoires sur les Os. *Paris*, 1768, *in*-8°.
(4) Obs. sur la cure des polypes, etc., *in*-8°., 1749.
(5) Transactions philosophiques.
(6) Mémoires de l'Académie de Chirurgie.
(7) Transactions philosophiques.
(8) Mémoires académ. de Gœtting.

rations de la matrice et des organes du fœtus (1); enfin, Jean-Fréd. Meckel (2), Fred. Lambrecht (3) et Jos. Weitbrecht (4) faisaient des remarques importantes sur divers genres d'altérations organiques.

Il est peu de parties dans l'économie animale dont les altérations matérielles soient mieux connues que celles du système osseux. Les observations de Corn. Trioen (5) jetèrent un nouveau jour sur ce point de pathologie. On peut sans doute reprocher à l'auteur de n'avoir pas disposé ses matériaux dans un ordre systématique; mais on doit lui savoir gré d'avoir ajouté à son ouvrage des planches soignées qui ont l'avantage de graver les faits dans la mémoire plus facilement que la description la plus exacte.

L'illustre Sénac fit sentir l'importance de

---

(1) Mémoires académ. de Gœtting.

(2) Mémoires acad. de Berlin.

(3) *Compendium anatomico-medico-practicum.* 1747, *in*-8°. — *Observationes anatomicæ.* 1754, *in*-8°.

(4) Mémoires de l'Académie de Pétersbourg.

(5) *Observationum medico-chirurgicarum fasciculus. In*-4°. Lugd. Batav., 1743.

l'étude de l'anatomie pathologique, même dans les maladies incurables (1). « Si on ne » les connaît pas, disait-il, on prononcera » témérairement sur une infinité de cas, » on fatiguera les malades par des remèdes » inutiles ou nuisibles; on hâtera la mort » en traitant de tels maux de même que » ceux qui sont entièrement différens; on » sera exposé à être démenti honteusement » par les ouvertures des cadavres. Enfin le » danger sera pressant lorsqu'on le croira » éloigné ». Combien de médecins, même de nos jours, ont su échapper au fâcheux démenti dont Sénac les menaçait, en s'abstenant prudemment de s'instruire, sur le cadavre, des fautes que l'ignorance des altérations organiques les avait exposés à commettre! Quelque fondées que soient les craintes émises par certains auteurs (2) sur les dangers des recherches anatomico-pathologiques, elles n'arrêteront pas les

(1) Traité de la structure du cœur, de son action et de ses maladies. *Paris*, 1749, 2 vol. *in*-4°.

(2) *Pr. utrùm. assidua tractatio studii medici et anatomici cum primis plus tædii et molestiarum quam amœnitatis conjunctum habent, ac an illa cultores suos ad præmaturam mortem disponit?* Hemlst., 1749 (auctore Fabricio).

médecins jaloux de s'instruire et entraînés par le noble désir d'être utiles à leurs semblables.

La médecine légale est en grande partie fondée sur l'anatomie pratique, puisque, dans la plupart des cas, elle a pour but de déterminer à quelle *cause* est due la mort d'individus soumis à l'examen du médecin. Les Allemands se sont distingués dans ce genre d'étude plus que tous les autres peuples de l'Europe (1).

L'illustre Boerhaave offre un modèle de méthode descriptive et d'une exactitude sévère dans l'exposition d'un fait d'anatomie pathologique très-remarquable(2). Son commentateur Van Swiéten établit, à Vienne, des hôpitaux où cette science fut cultivée avec d'autant plus d'ardeur, qu'on attachait un plus grand prix à son étude (3).

---

(1) Fabricius. *Diss. de præcipuis cautionibus in sectionibus et perquisitionibus cadaverum humanorum pro usu fori observandis.* Hemlst. 1750. (*Vid.* Ploucquet, *Bibl. med. art. anatome forensis.*)

(2) *Atrocis nec descripti priùs morbi historia*, Lugd. Batav., 1724, *in*-8°. — *Historia altera morb. atrocis S. Albani.* ibid., 1728, *in*-8°.

(3) *Utinam liceret sæpiùs corpora mortuorum scrutari! Quàm cauti essent in tractandis morbis*

Si, dans un aperçu général de l'anatomie pathologique, on ne doit point faire l'histoire particulière de chaque altération matérielle des organes, il est cependant des observations qu'on aime à citer à cause de leur rareté et du soin avec lequel elles ont été recueillies; tels sont les motifs qui m'engagent à rappeler les recherches de Got. Chr. Springsfeld (1), Emmanuel Bauhin (2), Godefroi Albrecht (3), L. Heister (4), J.-Frédér. Corvin (5), Eisemman (6), Reeb-

---

medici, si novissent post mortem, in cadavera, se debere demonstrare an benè aut malè de morbi indole judicassent! (Gérard. Van. Swieten, *Comment. in* Herman. Boerh. *Aphorism.* tom. I, p. 13, *in*-4°., Paris, 1771.)

(1) *De partium coalescentiâ morbosâ.* Lips., 1738.

(2) *De tunicis cellularibus earumque morbis.* 1739.

(3) *De morbis cerebri ex structurâ ejus anatomicâ deducendis.* Erford, 1741.

(4) *Medicinische, chirurgische und anatomische Warnehmungen.* Rostoch, 1753, *in*-4°.

(5) *De herniâ cerebri, cum figur.* Argent., 1749.

(6) *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistens, ex decreto Facult. Argentorati, in lucem editæ*, 1752.

man (1), J. L. Leberecht-Lœseke (2), Fr. Ch. Leipoldt (3), Fréd. Baersch (4), etc.

N'exposer que des vérités utiles, tracer avec une exactitude minutieuse l'état des malades, jour par jour, décrire fidèlement les altérations organiques, démontrer les conséquences des faits bien vus, et quel doit en être le fruit, voilà la marche sévère à laquelle s'astreignit Pierre Barrère, qui se fût placé au premier rang des médecins anatomistes, si le nombre des faits qu'il rapporte eût été plus considérable (5).

L'anatomie et la physiologie sont les deux fondemens de la médecine; ces sciences devinrent le patrimoine de Haller (6). Ce grand homme avança, avec raison, qu'on

---

(1) *De omento sano et morbido.* Argent., 1753.

(2) *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ novæ et rariores. In-4°.* Berol., 1754.

(3) *De morbis telæ cellulosæ.* Erlang, 1772.

(4) *De capitis tumoribus tunicatis post cephalalgiam exortis.* Lips., 1775.

(5) Observations anatomiques tirées des ouvertures d'un grand nombre de cadavres, propres à découvrir les causes de leurs maladies, et leurs remèdes. *Perpignan, in-4°.*, 1751-1753.

(6) *Elementa physiologiæ corp. humani.* Lausanne, 1757, *in-4°.*

n'aurait qu'une faible idée de l'organisation et des phénomènes physiologiques, si on n'étudiait les altérations dont cette organisation et ces phénomènes sont susceptibles (1) : c'est là le but de l'anatomie et de la physiologie pathologiques, plus intimement liées à la médecine que les précédentes. Non content d'enrichir *l'anatomie morbide* par ses propres recherches, Haller invita les médecins à s'y livrer, pour découvrir l'usage des organes les plus incompréhensibles de l'économie animale, et pour apprécier les rapports d'action qui existent entre eux. Ses travaux, qui se distinguent par une érudition vaste et choisie, sont consignés dans plusieurs de ses ouvrages (2). Tout le monde connaît ses observations sur des ruptures de l'utérus, les déviations du rachis, les maladies de l'estomac et des poumons, les

(1) *Præfat. ad opuscula pathologica.*

(2) *Opuscula anatomica.* Gœtting., *in*-8°., 1751. — *De ossium formatione in locis insolitis corporis humani.* Gœtting. — *Opuscula pathologica partìm recusa, partìm inedita, quibus sectiones cadaverum morbosorum potissimùm continentur.* 1755, *in*-8°. — *Opuscula minora*, vol. 3, p. 277-382. — *Dissertationes ad morborum historiam et curationem collectæ.* Lausanne, 1757-1760, *in*-4°.

hernies congénitales, les altérations de l'aorte et de la veine-cave, les hermaphrodites, les monstres, et les calculs de la vésicule du fiel.

Christ. Ehrenfr. Eschenbach s'attacha trop à l'étude des *cas rares* (1) dont la connaissance est loin d'être aussi importante que celle des lésions organiques plus fréquentes. Z. Vogel (2) et Bruns (3) publièrent des faits détachés qui sont accompagnés de remarques souvent judicieuses.

L'anatomie pathologique n'est presque d'aucune utilité dans les maladies regardées comme *purement vitales*, par les nosologistes. Se fondant sur ce principe, Ch. Gianella prétendit qu'on ne devait pas toujours espérer de trouver dans l'examen des cadavres le moyen de justifier les médications que l'on avait tentées avant la mort (4). Mais les ma-

(1) *Obs. anat. chir. med. rarior.* Rostochii, 1753. — *Anatomische beschreibung des menschleidren Korpers.* Rostock, 1750, *in*-4°.

(2) *Anatomische, chirurgische und medicinische beobachtungen und untersuchungen.* Rostock, 1759, *in*-8°.

(3) *Obs. anatomicæ et chirurgicæ.* Gœtt., 1760.

(4) *Non semper colligi ex sectione cadaverum an benè curatio sit instituta.* Patav., 1754, *in*-4°.

ladies qui présentent en même tems des lésions vitales et *des lésions organiques sensibles* reçoivent de l'anatomie pathologique un jour qu'en vain elles chercheraient ailleurs. Elle confirme les observations cliniques, les rectifie souvent, convertit les présomptions en certitude, et fixe irrévocablement l'esprit du médecin sur le siége des maladies. Antoine Dehaën rendit ces vérités incontestables dans ses savantes leçons (1) destinées à éclairer certains points de l'histoire et du traitement des maladies. Cet exemple fut suivi ensuite, avec gloire, par Stork (2), Collin (3) et Stoll (4), ses successeurs.

Peu de médecins ont puisé dans leur propre expérience d'aussi vastes connaissances que Jean-Baptiste Morgagni, auquel les soins de son excellent maître, Antoine Valsalva, semblaient avoir inspiré une vocation toute particulière pour l'étude de l'anatomie pa-

(1) *Ratio medendi.* Vindobon. 1760–1776.

(2) *Observationes circa morbos acutos et chronicos adjiciuntur, eorum curationes, et quædam anatomicæ cadaverum sectiones.* Vindobon., 1759, *in*-8°.

(3) *Nosocomii civici annus medicus tertius.* Vindobon., 1764.

(4) *Ratio medendi.* Vindobon. 1777–1789.

thologique. Il serait impossible d'énumérer, dans un cadre aussi étroit que celui que je me suis tracé, tous les avantages que la pathologie et la thérapeutique ont retirés de ses observations. Il s'acquit de nouveaux droits à la reconnaissance de la posterité en insérant dans son ouvrage (1) un grand nombre de faits recueillis par Valsalva.

Si Morgagni ne dissimule point les défauts qu'il a remarqués dans le *Sepulcretum*, d'un autre côté il pousse la modestie jusqu'à regarder ses recherches, dont l'Italie et le dix-huitième siècle sont orgueilleux, comme une simple continuation et une sorte de commentaire de la compilation de Bonet. Cependant le nombre presque infini de remarques nouvelles que renferme l'ouvrage *de causis et sedibus morborum*, la sagacité et le jugement de son auteur, l'immense érudition qu'il déploie, élèvent son travail bien au-dessus de ceux qui avaient paru antérieurement. On sent encore mieux la valeur de cet homme célèbre, lorsqu'on le

(1) *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis.* 2 vol. *in-fol.* Venet., 1761. — 4 vol. *in*-4°. Lugd. Batav., 1768. — 3 vol. *in*-4°. Ebroduni, 1779. *Præfatus est* Tissot.

comparé à ceux qui plus tard ont essayé de marcher sur ses traces : la plupart ne sont que de faibles copies d'un excellent original; et nous verrons qu'ils auraient une réputation bien mieux établie sans un prédécesseur aussi redoutable.

Tous les auteurs n'ont point rendu le même hommage à Morgagni; son ouvrage, suivant M. le docteur Portal, est *incomplet à beaucoup d'égards, et peu propre aux praticiens* (1). D'autres écrivains (2), tout en avouant que les faits sont exposés avec méthode et clarté, les conséquences sagement déduites, prétendent qu'on y cherche en vain cette coordination de faits, ces résultats généraux qui constituent une science, enfin qu'il n'a point fait de l'anatomie pathologique une science à part. L'ordre anatomique qu'il a adopté leur paraît essentiellement défectueux, puisque, d'une part, il rapproche des altérations tout-à-fait disparates et en éloigne d'analogues, et de l'autre, exige des répétitions continuelles et fastidieuses. Ils désireraient que certains faits fussent rapportés d'une manière plus pré-

(1) Anatomie médicale. *Præf.* p. 7.

(2) MM. Baillie, Chaumeton, Cruveilhier.

cise; que les discussions théoriques (1) fussent moins nombreuses et moins prolixes; que les altérations principales ne fussent pas noyées au milieu de mille circonstances minutieuses, et que l'auteur n'eût pas mis sur le compte de telle ou telle maladie, des altérations qui lui sont étrangères. Une lecture plus fréquente, plus attentive, plus approfondie de l'ouvrage de Morgagni, modifiera le jugement de ces auteurs qui se sont montrés si sévères envers lui. Morgagni ne prononce point le nom d'*anatomie pathologique;* il ne peut donc avoir eu l'idée de créer une science nouvelle, et encore moins une science à part. Il se proposait, comme

(1) N'a-t-on pas oublié, dans cette circonstance, qu'il est essentiel d'étudier l'esprit d'un auteur, et d'avoir égard *au genre et à la forme* de son ouvrage pour en faire une saine critique ? Le but de Morgagni, en insérant ses observations dans des *lettres* adressées à son ami, était évidemment de diminuer, par de savantes et d'utiles digressions que ces sortes d'ouvrages permettent, et qui seraient ailleurs déplacées, la monotonie fatigante qu'eût nécessairement entraînée la lecture suivie d'une aussi longue série de recherches anatomico-pathologiques. Doit-on regarder ces discussions comme un défaut, sur-tout lorsqu'elles sont établies sur des faits, et appuyées d'une érudition vaste et choisie ?

l'exprime, sans aucune équivoque, le titre même de son immortel ouvrage, de faire des recherches, le scalpel à la main, sur le siége et les causes des maladies. L'anatomie était un moyen puissant d'investigation, et la connaissance des altérations organiques qu'elle lui découvrait, acquérait bien plus de prix à ses yeux lorsqu'il pouvait y joindre celle des phénomènes physiologiques qui les accompagnaient pendant la vie. Ce sont ces rapports si importans à bien saisir qui ont été l'objet de tous ses soins et de tous ses efforts; s'ils n'ont pas toujours été suivis d'un succès complet, Morgagni le sait, et partage nos regrets sur ce qui manque à ses travaux. Reprocher à Morgagni d'avoir choisi, pour la disposition des matières dont il avait à traiter, l'ordre anatomique, c'est n'avoir point réfléchi qu'il était généralement adopté par les médecins de son temps dans la description des maladies; et en cela il n'a fait que se conformer à l'usage établi, et dès-lors sa classification est telle qu'elle devait être. D'ailleurs, à une époque où la structure intime des organes et leur analogie de fonctions étaient à peine connues, la *nature de leurs lésions* devait offrir des obscurités qui n'auraient pas permis à Morgagni,

quand il l'aurait voulu, de bâtir l'édifice de son ouvrage sur une base aussi mal assurée: on n'a pu s'occuper de ces altérations, ainsi que nous le verrons plus tard, et les considérer d'une manière isolée, qu'à une époque plus éloignée. Morgagni a donc fait, sous ce rapport, tout ce qu'il pouvait faire. Le blâmerons-nous enfin d'avoir pensé et écrit suivant les idées de son tems? Attendons, pour prononcer, que quelques opinions, qui comptent de nos jours beaucoup de partisans, soient mises à leur véritable place et appréciées à leur juste valeur (1).

L'ouvrage *de causis et sedibus*, etc., offre sans doute des imperfections, des lacunes, des erreurs même; mais, par l'immensité de ses travaux et l'excellente direction qu'il a imprimée aux études médicales, Morgagni se tient à une grande distance de ses prédécesseurs; et quels que soient les progrès ultérieurs de la branche de la médecine à laquelle il a consacré sa vie, son nom y demeurera éternellement attaché.

---

(1) Système de Brown. — Système des irritations. — Solidisme.

Bernard-Sigefroi Albinus (1), Tissot (2), Joseph Baader (3), Hasenohrl (4), Biumi (5), rendirent l'histoire de plusieurs altérations organiques moins incomplète, en publiant des observations particulières recueillies avec soin.

Les observations de P. Camper sur les principales altérations des os du bassin; son opinion sur le cancer, dont il place le siége dans le tissu cellulaire; le parallèle qu'il établit entre la fracture de l'olécrâne et de la rotule, méritent une attention toute particulière. Il prouva, en outre, que le tissu réticulaire ne se régénérait pas; que les cicatrices étaient des membranes de nouvelle

---

(1) *Annotationum Academ. Lib. prim.* Lugd., 1754.

(2) *Epistola ad Zimmermann de morbo nigro, scirrhis viscerum, etc., cum cadaverum sectionibus.* Lausan., 1760, *in*-4°.

(3) *Observationes medicæ incisionibus cadaverum anatomicis illustratæ.* Frib., 1762.

(4) *Notabilium observationum decas anatomicarum, in*-4°. Vindobonæ. 1760. — *Historia medica trium morborum qui anno* 1760 *in nosocomio frequenter occurrebant.*

(5). *Observationes anatomicæ scholis illustratæ.* Mediolani, 1765, *in*-4°.

formation; que la piqûre des nerfs produisait des symptômes violens, tandis que celle des aponévroses était peu dangereuse. Ses recherches acquirent un nouveau prix par les belles planches dont il embellit son ouvrage (1).

Samuel Clossy contribua fortement à propager le goût de l'anatomie pathologique en Angleterre. J'ai remarqué, parmi ses observations (2) sur les maladies de la tête, du col et du thorax, du foie, du pancréas, des intestins, des reins et de la vessie, etc., celles qu'il rapporte sur les épanchemens de sang entre les méninges ou dans la cavité de l'arachnoïde, les excroissances fongueuses du cerveau, les épilepsies, paralysies, affections comateuses, symptomatiques de lésions organiques du cerveau, l'angine œdémateuse, l'inflammation chronique du pancréas, et quelques autres affections de cet organe.

Joseph Lieutaud entreprit un travail com-

(1) *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II. Contin. Brachii et pelvis humani fabricam et morbos.* Amstelod. 1760, 1762.

(2) *Observations on some of the diseases of human body taken from the dissection of morbid bodies.* London, 1763, *in*-8°.

plet sur l'anatomie pathologique. Son ouvrage (1) peut être considéré comme un extrait de Bonet et de Morgagni, auquel il ajouta plusieurs observations qui lui étaient propres. L'*Histoire Anatomique* contient quelques tableaux exacts et concis des altérations organiques, et des phénomènes physiologiques produits par les organes malades; mais plusieurs observations sont tronquées, contradictoires, et d'autres tout-à-fait invraisemblables; il en est enfin qui sont multipliées et répétées en divers endroits, ce qui rend la lecture de l'ouvrage plus fatigante qu'utile.

Jean Pringle appliqua l'anatomie pathologique à l'étude des maladies des armées (2), et son ouvrage devint classique pour les médecins militaires.

L'expérience et le bon goût apprennent à faire un juste discernement dans la foule immense d'observations particulières qu'on a publiées sur l'anatomie pathologique.

---

(1) *Historia anatomico-medica sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia, etc.....* Paris, 1764, 2 vol. *in*-4°., 2e. *edit.*, 1767, *in*-4^v. Edente. Portal.

(2) *Observations on the diseases of the army.* London, 1764, *in*-8°.

Celles de Gualt Van Doeveren (1), de Sieboid (2) et de Ch.-Gott. Buttner (3), ne changèrent rien à la science, déjà accablée sous le poids des observations détachées; mais on lira avec intérêt celles de Richard Browne Cheston (4), qui donna une très-bonne description des désordres qui surviennent successivement dans les tumeurs blanches. A-peu-près à la même époque, le célèbre Arnaud publiait les résultats d'une longue expérience (5). L'étude des hernies, des hermaphrodites, de l'anévrisme par anastomose, des différences locales des testicules et de leur nombre indéterminé,

---

(1) *Specimen observationum academicarum ad monstrorum historiam, anatomem, pathologiam et artem obstetricam præcipuè spectantium.* Groning. 1765, *in*-4°.

(2) *Collectio observationum medico-chirurgicarum. Fasciculus I.* 1769.

(3) *Anatomiche Wahrnehmungen.* Kœnisb *und* Leipsick, 1769. — *Sechs seltene anatomische-chirurgiche Wahrnehmungen.* Kœnisb., 1744.

(4) *Pathological inquiries and observations in surgery from the dissections of morbid bodies with an appendix containing twelve cases on different subjects.* Glocester, 1766.

(5) OEuvres complètes, *in*-4°. 2 *vol.* Lond., 1768.

lui fournit de belles considérations qu'il consigna dans ses ouvrages.

Paul Graeuwen (1) et Sandifort (2) rassemblèrent de nouvelles preuves en faveur de l'utilité de l'anatomie pathologique. Ch.-Gott. Ludwig (3) choisit un cas intéressant de lésion organique pour sujet de sa dissertation inaugurale. Ses *Adversaria* (4), rédigés avec le plus grand soin, sont sans contredit un des plus beaux recueils que possède la science, qui gagna peu aux recherches de Werner (5).

Les ouvrages écrits sur l'anatomie pathologique ne peuvent être consultés par tout le monde; ils sont inutiles à ceux qui ne se livrent pas à l'*autopsie* des cadavres; mais, d'un autre côté, quel jour les travaux de nos

---

(1) *Oratio de anatomiæ pathologicæ utilitate et necessitate.* Groning., 1771.

(2) *Oratio de circumspecto cadaverum examine optimo medicinæ practicæ adminiculo.* Leidæ, 1772.

(3) *De causis præternaturalis viscerum abdominalium situs.* 1759. — *Observationes de situ præternaturali viscerum infimi ventris.* 1759.

(4) *Adversaria anatomico-practica.* Lips., 1769. 3 vol. *in*-8°.

(5) *Epist. observata quædam in morbis et sectionibus cadaverum humanorum.* Lips., 1776.

prédécesseurs ne jettent-ils pas sur une infinité de cas que leur peu de fréquence rend difficiles à observer, et que de faits mal interprétés pour ne les avoir pas rapprochés de ceux recueillis par d'autres auteurs! Edouard Sandifort, à l'exemple de l'immortel Morgagni, sut se montrer également propre aux travaux de l'amphithéâtre et aux recherches du cabinet. Ses observations anatomico-pathologiques (1) et ses mémoires, écrits d'après les meilleurs principes, et embellis d'excellentes gravures, doivent être placés parmi les ouvrages du premier ordre, publiés sur l'anatomie *morbide*.

Je n'aurais point fait mention de l'ouvrage de Francis Home (2), si Ludwig ne l'eût pas indiqué dans ses *primæ Lineæ*. Quelques ouvertures de cadavres, faites d'une ma-

(1) *Observationes anatomico-pathologicæ*. Lugd. Batav., 1777, *in*-4°., 1 vol. Lib. 3. — *Thesaurus dissertationum*. Lugd. Batav., 1778, *in*-4°., 3 vol. — *Opuscula anatomica*. Lugd. Batav., 1784, *in*-4°. — *Exercitationes academicæ*. Lugd. Batav., *in*-4°., 1785.

(2) *Clinical experiments histories and dissections, by Francis. Home. third. edit. corrected.* London, 1783.

nière incomplète par l'auteur anglais, donnent peu de prix à cette faible production, qui peut être utile sous d'autres rapports. André Bonn décrivit quelques maladies des os dans son *Thesaurus* (1), dont les planches ne sont pas inférieures à celles de Sandifort.

A cette époque, A. Monro avait démontré l'existence des vaisseaux sanguins dans les cicatrices et les fausses membranes (2); Muller rappelait l'attention des médecins sur l'anatomie pratique (3); J. Bleuland décrivait les lésions matérielles de l'œsophage (4); Jean Rézia (5) et J.-F. Cappel (6) observaient quelques autres altérations organiques.

Tracer un aperçu des altérations des or-

---

(1) *Descriptio thesauri ossium morbosorum hoviani.* Amstelod., 1783. — *Commentatio de humero luxato. In-4°.*, 1782.

(2) *Observations on the structure and functions of the nervous system.* Edimb., 1783.

(3) *De utilitate anatomiæ practicæ.* Giess., 1783.

(4) *Observationes anatomico-medicæ de sanâ et morbosâ œsophagi structurâ, cum fig.* Leidæ, 1784, *in-4°.*

(5) *Specimen observationum anatomicarum et pathologicarum.* Ticini, 1784, *in-8°.*

(6) *Observationum anatomicarum decas I.* Hemlst., 1783.

ganes, indiquer les auteurs qui s'occupèrent spécialement de leur étude, faciliter par ce moyen les recherches des hommes peu versés dans cette science, tel fut le but de Ch.-Frédéric Ludwig en publiant son Introduction abrégée à l'Etude de l'Anatomie pathologique (1). La description des maladies et de leurs phénomènes n'occupe qu'une très-petite place dans un cadre où l'on ne rencontre, pour ainsi dire, que le nom des altérations. Ludwig examine successivement celles des os, du périoste, des ligamens, des muscles, des vaisseaux, des nerfs, des glandes et des viscères. Cet ordre systématique eût pu donner à Bichat l'idée de son *Anatomie générale*, si son génie ne la lui eût inspirée. Un nouveau travail accrut singulièrement la réputation de Ludwig (2). L'ostéosarcome des os du bassin, les caries, les nécroses, les consolidations vicieuses des os des membres; les fractures, les caries du corps des vertèbres; un vice de conformation de fœtus

(1) *Primæ lineæ anatomiæ pathologicæ, sive de morbosâ partium corporis humani fabricâ libellus, in usus discentium.* Leipsiæ, 1785, *in*-8°.

(2) *De quarumdam ægritudinum humani corporis sedibus et causis tabulæ sedecim meditationibus nonnullis illustratæ.* Lipsiæ, *in-folio*, 1788.

humain; la rupture d'une oreillette droite du cœur; trois exemples de *diverticulum* de l'intestin, sont décrits et gravés dans cette précieuse collection, dont toutes les planches ne sont pas cependant également bien exécutées.

La description des maladies des bourses muqueuses et des corps étrangers qui se développent dans leur cavité, par A. Monro(1); celle de plusieurs cas rares, par Heur.-Palm. Leveling (2), et la dissertation de Schinz (3), sont au nombre des bonnes acquisitions que faisait alors l'anatomie des organes malades.

Desault établit à l'Hôtel-Dieu, en 1788, la première école de clinique externe qui ait existé en France. Ce grand chirurgien ne montra pas moins d'ardeur à rechercher dans les cadavres les causes de la mort, que de génie dans l'emploi des moyens propres à

---

(1) *A description of all the bursæ mucosæ of the human body; their structure explained, with remarks on the accidents and disease which affect these several sacs.* Edimb., 1788.

(2) *Observationes anatomicæ rariores. Fasc. I.* Amstelod., 1787.

(3) *De cauto sectionum cadaverum usu ad diju[illegible] morborum causas.* Gœtt., 1786.

la prévenir. Ses excellens ouvrages (1) offrent de nombreuses applications de l'anatomie pathologique à l'étude des maladies dites *chirurgicales*.

Les observations de Chambon de Montaux (2) seraient bien plus intéressantes, si les ouvertures de cadavres eussent été faites avec plus de soin. Il est évident que l'auteur n'examina que les *parties qu'il croyait* malades, et encore le fit-il d'une manière superficielle: il me semble que Stark (3) n'est pas à l'abri du même reproche.

L'anatomie pathologique s'enrichit, en 1790, de l'ouvrage que laissa Jean Ernest Greding (4), et dont une partie avait déjà paru dans les *Adversaria* (5) de Ch. Fr.

---

(1) Journal de Chirurgie, 1791 et suiv. — OEuvres chirurgicales. *Paris*, 1798. — Chopart et Desault, Maladies des voies urinaires, etc.

(2) *Observationes clinicæ, curationes morborum periculosorum et rariorum aut phœnomena ipsorum in cadaveribus indagata referentes.* Paris, 1789, *in*-4°.

(3) *Klin. und. anatom. Bemerk., etc.* Bresl., 1789.

(4) *Saemmtliche, etc.*, c'est-à-dire, OEuvres complètes de Médecine, *in*-8°. Greiz., 1790.

(5) *Melancholico-maniacorum et epilepticorum quorumdam in ptochotropheo woldheimensi demortuorum sectiones tradit Greding. in* 2 *et* 3 *vol.*

Ludwig, médecin de l'hôpital des fous à Waldheim, Greding apporta dans toutes les ouvertures de cadavres une patience infatigable; les résultats de ses travaux consignés dans son ouvrage, jettent un grand jour sur l'histoire de la mélancolie, de la manie, de l'épilepsie et de l'apoplexie. Il étudia, sans en tirer des conclusions précipitées, les variétés de volume de la tête, les degrés de force ou de faiblesse des os du crâne et les irrégularités de la base de cette cavité, les lésions de structure ou les vices de conformation du cerveau, du cervelet et de leurs membranes. Philippe-Frédéric Meckel, dont l'incomparable cabinet est riche sur-tout en pièces d'anatomie pathologique, entreprit, à la même époque, des *cours publics* pour répandre (1) le goût de cette science indispensable au médecin praticien. Plusieurs élèves, formés à son école, choisirent différens points d'anatomie pathologique pour sujets de leurs savantes dissertations inaugurales (2).

---

(1) *Daniel. Gott. Silbermann. Dissertatio de promovendis anatomiæ pathologicæ administrationibus.* Halæ, 1790.

(2) *Othmar. Heer. de renum morbis.* Halæ, 1790. — *David Rahn. de passione iliacâ.* Halæ, 1791.

Le célèbre anatomiste Samuel Thomas Sœmmering décrivit avec une habileté et une précision extraordinaires les monstres acéphales et ceux qui portent plusieurs têtes (1). Mais ne pourrait-on pas élever quelques doutes sur les conclusions physiologiques qu'il déduit de ses observations? Il prétend, entre autres, que les nerfs agissent indépendamment du cerveau, et que ce viscère n'est point indispensable à la vie. Les recherches (2) du même auteur, et celles de Joseph Wenzel (3) sur les os des arthritiques, l'analyse des calculs, par Guillaume Austin (4), les observations de J. C. Reil (5) et de Baumes (6), sur l'existence des tubercules scrophuleux dans le

(1) *Albildungen, etc.*, c'est-à-dire, Figures et descriptions de quelques monstres qui se trouvaient dans le Cabinet de Cassel. *In-folio*, 1791.

(2) *Dissertatio de ossium athriticorum indole. In-4°.* Mogunt., 1791.

(3) *Blumenbach.* Biblioth. de méd. t. 3 (en allemand).

(4) *A treatise on the origin and component parts of the stone in the urinary bladder.* London, 1791, *in-8°.*

(5) *Memorabil. clinic. Vol. 2. Fasc. 1.*

(6) Journal de Médecine, 1791.

cerveau, celles de Henri Osterdaan Craanen (1), sur les tubercules pulmonaires, sont les acquisitions les plus remarquables que fit l'anatomie pathologique à cette époque. On publia en outre plusieurs observations de grossesses extra-utérines. Le principal traité qui ait paru à cet égard, est celui que C. F. Weinknecht exécuta sous les yeux de son excellent maître, Ph. Fréd. Meckel, et qu'il enrichit de fort belles planches (2). Deux autres cas semblables, observés à Londres, furent décrits par Henri Krohn (3), et par Guillaume Turnbull (4). Ch. Frédéric Deutsch, digne élève de Meckel, donna également une dissertation sur le même sujet. (5).

Les connexions de l'anatomie et de la physiologie pathologiques sont tellement

(1) *Dissertatio de tuberculis pulmonalibus, phthiseos causis. In-4°.* Harderovic, 1791.

(2) *Dissert. de conceptione extrà-uterinâ. In-8°.* Halæ, 1794.

(3) *Fœtûs extrà uterum historia. In-folio.* London, 1791.

(4) *A case, etc.*, c'est-à-dire, Cas de gestation extra-utérine d'un enfant ventral. *In-folio*, London, 1791.

(5) *Diss. de graviditate abdominali. In-4°.*, 1792.

étroites, que je ne crois point faire une observation déplacée, en rappelant que A. F. Hecker tenta de remplir une lacune dans la science, en publiant un *Essai sur la Physiologie pathologique* (1). Cet auteur ne justifia pas par la suite la haute idée qu'avait fait concevoir la première partie de son ouvrage.

On reconnut de plus en plus, les années suivantes, combien sont grands les avantages que la médecine peut retirer de l'étude soignée des parties qui ont été altérées primitivement ou par les maladies. Le nombre de ceux qui se livraient à l'étude de l'anatomie pathologique s'accrut de jour en jour, et l'on vit paraître, en 1793, plus d'ouvrages importans que les années précédentes.

Edouard Sandifort, déjà connu par ses observations anatomiques et pathologiques, donna d'excellentes descriptions des préparations anatomiques du Muséum de Leyde, des cabinets de Rau, de Van Doeveren, et enrichit la science de la plus belle collection de planches qui ait été publiée

(1) *Grundriss, etc.*, c'est-à-dire, Esquisse de la Physiologie pathologique, *in*-8°. Hal., 1791.

sur l'anatomie pathologique (1). Mathieu Baillie, possesseur de la collection de Guillaume Hunter, mit au jour un Manuel d'Anatomie morbide (2). Ce n'est, à proprement parler, qu'une espèce de *compendium* ou d'abrégé, qui peut plaire à ceux qui ne veulent acquérir que des notions superficielles sur cette partie de la médecine. Il existe dans cet ouvrage, de nombreuses imperfections qui tiennent à ce que cet auteur n'a pas assez multiplié ses observations, dont quelques-unes ont été faites sur des pièces du cabinet de G. Hunter, qui avaient elles-mêmes subi plusieurs altérations depuis leur préparation. Ce médecin distingué essaya, dans la deuxième édition de son ouvrage, de réunir à la description des altérations matérielles des organes celle des phénomènes qui en dépendent; mais, dans cette entreprise hérissée de difficultés, l'auteur n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé.

---

(1) *Museum anatomicum academiæ*. Lugd. Batav., *in-fol.*, 1793.

(2) *The morbid human anatomy of some of the most important parts of the human body. In-8°.* London, 1793. — *An appendix to the first edition of the morbid anatomy of some of the most important parts of the human body.* London, 1798.

L'histoire des organes surnuméraires, et celle non moins importante de l'absence accidentelle de quelques organes principaux pourrait jeter un grand jour sur l'importance et la hiérarchie des instrumens des fonctions des animaux et de l'homme en particulier. Ces considérations rappellent un petit ouvrage sur les monstres (1), dans lequel Jean Chrétien Klein, après avoir décrit des fœtus sans cerveau, sans cœur et sans poumons, tire de ses observations quelques remarques instructives.

Frédéric-Auguste Treutler enrichit l'histoire des vers intestinaux, de quelques découvertes importantes. Il trouva non-seulement dans les cellules du plexus choroïde, mais encore dans les ganglions lymphatiques du thorax et dans le tissu des ovaires, des espèces nouvelles de vers qu'il décrivit et

---

(1) *Diss. sistens monstrorum quorumdam descriptionem. In-4°.* Stuttg., 1793. Consultez le Mémoire de M. le professeur Moreau, de la Sarthe. (Lavater, *Art de connaître les hommes.* Paris, 1807, t. 8, p. 194 et suiv.); les nombreux ouvrages indiqués par Ploucquet. *Bibl. med.* Art. *monstrum.* et les observations rapportées par Duverney, Méry, Saviard, Winslow, etc., etc. (*Voyez* Table de l'Académie des Sciences, *in-4°.*, *Paris*, 1775, Art. *Monstres*).

figura très-bien (1) Guillaume Gaitskell(2), étudia, d'après l'exemple d'Austin, les concrétions qui se forment dans les intestins des animaux, particulièrement des chevaux, et trouva qu'elles étaient composées d'alumine, de magnésie, d'une huile concrète et d'ammoniaque. Il fit à cette occasion quelques remarques utiles sur l'analogie de ces concrétions avec les calculs urinaires, et sur la manière dont ils se comportent avec les réactifs.

Le recueil de Jacques Penada (3) renferme des observations sur l'ulcération du cœur et de l'intérieur du duodenum, et la description d'un fœtus sans cerveau ni moëlle allongée.

Henri-Guillaume Vander Kolk rassembla aussi d'excellentes remarques d'anatomie pathologique dans son importante disserta-

---

(1) *Observationes pathologico-anatomicæ auctuarium ad helminthologiam humani corporis continentes. In-4°.* Lips., 1793.

(2) *Medical., etc.*, c'est-à dire, Faits et Observations de Médecine. Vol. 4, p. 31.

(3) *Saggio d'osservazioni e memorie sopra alcuni casi singolari riscontrati nell'essercizio della medicina e della anatomia pratica.* Padua, 1793, *in-4°.*, 1794.

tion inaugurale (1). Isenflamm démontra combien il était souvent difficile d'interpréter les résultats des ouvertures de cadavres (2) J. Hunter fit, avec beaucoup de soin, la dissection d'un grand nombre de cadavres d'individus morts d'apoplexie (3). Il observa que la substance du cerveau en contact avec le sang épanché était très-ramollie. Il étudia les membranes qui se forment dans le cerveau, à la suite des apoplexies sanguines, sans leur attribuer l'usage hypothétique d'absorber le sang épanché. Il parut en outre une multitude de Mémoires sur cette science, consignés dans différens recueils. Jean Hunter (4) et Edmond Joseph Schmuck (5) publièrent leurs

(1) *Diss. exhibens observationes varii argumenti. In*-8°. Grœning., 1793.

(2) *Commentationes VIII, de difficili in observationes anatomicas epicrisi.* Erlang., 1793.

(3) *Voyez* Anatomie, etc., du docteur Baillie, traduite par le docteur Gueibois. *In*-8°., Paris, 1815, pag. 372 et suiv.

(4) *Transactions of, etc.*, c'est-à dire, Transactions pour le perfectionnement de la Médecine et de la Chirurgie.

(5) *Dissertatio exhibens observationes medicas de vasorum sanguiferorum inflammatione. In*-4., Heildelb., 1793.

recherches sur l'inflammation des vaisseaux sanguins. Le Mémoire du Médecin allemand répandit un grand jour sur cette maladie, assez mal observée jusqu'alors. Nous devons encore à J. Hunter, à Carlisle et à Baillie, plusieurs observations précieuses sur les hydatides, la rétroversion des intestins et autres altérations des organes.

En 1794, Samuel-Thomas Sœmmering traduisit l'ouvrage du docteur Baillie, auquel il fit plusieurs additions importantes (1). Henri Vander Laar entreprit d'utiles recherches sur les calculs urinaires chatonnés, et sur la différence qui existe entre l'hydrocéphale et le spina-bifida des enfans (2).

La première partie du long article *anatomie pathologique* (3), par Vicq-d'Azir, est écrite d'une manière superficielle, et en grande partie copiée dans Morgagni et Lieutaud : mais l'aperçu qu'il donne de *l'anatomie pathologique comparée* est loin

(1) *Anatomie des Krankhaften baues von Enigen der Wichtigsten theile im menschlichen Korper. Mit Zusazen von Sœmmering.* Berlin, 1794, *in*-8°.

(2) *Observationes chirurgico-obstetricio-anatomico-medicœ. In*-8°., Lugd. Bat., 1794.

(3) Encyclopédie méthodique. Méd., t. 2, p. 236 et suiv.

d'être sans intérêt. En rapprochant les altérations que les maladies produisent dans le corps des animaux, des changemens analogues qu'apportent les mêmes affections dans les organes de l'homme, l'auteur démontra que les principes de la médecine humaine et celle des animaux étaient les mêmes, et que l'une et l'autre n'étaient qu'une seule et même science, qu'il fallait étudier dans son ensemble et connaître dans ses principaux rapports. Les travaux de Ramazzini, Lancisi, Drouin, Gœlicke, Sauvages, Leclerc, Ens, Sandifort, Bourgelat, Dufot, etc., furent mis à contribution par Vicq-d'Azir, dont l'exemple devrait être imité, sur-tout par les médecins vétérinaires.

Je n'ai pu me procurer les ouvrages de Georges-Henri Thilow (1), dont l'un parut à cette époque, et l'autre au commencement du dix-neuvième siècle.

Loder fit décrire ses préparations patholo-

---

(1) *Anatomich-pathologische abhandlung Von den nieren welche keine harnleiter hatten, nebst emigen Esklarungen in rucksicht des geschafhder saugadern.* Erfurt, 1794. — *Beschreibung anatomich-pathologicher gegenstande.* Gotha, 1804, *in*-8°.

giques par Jean-Valentin-Henri Koehler (1). Charles-Gaspard Crève s'occupa des maladies du bassin de la femme (2). Les hydatides et l'hydropisie de l'utérus devinrent l'objet des recherches de Gérasimus-Constant Grégorini (3). Emmanuel-Frédéric Hausleutner examina les résultats de l'autopsie des cadavres des personnes mortes d'apoplexie (4). Georges-Jacques Reichenbach donna le détail des ouvertures de plusieurs cadavres d'hydrophobes (5). Jean-Ferdinand Busser décrivit les désorganisations qui accompagnent le spina-bifida (6). Frédéric-Philippe Stockhausen rassembla les cas dans lesquels on avait vu de l'air se dégager par les parties génitales (7).

---

(1) *Beschreibung, etc.*, c'est-à-dire, Description des pièces physiologiques et pathologiques du cabinet de Løder à Jena. *In*-8°., Leipsick, 1795.

(2) *Von den. etc.*, c'est-à-dire, des Maladies du bassin de la femme. *In*-4°., Berlin, 1795.

(3) *Dissert. de hydrope uteri, et de hydatidibus in utero visis aut ab eo exclusis. In*-4°., Halæ, 1795.

(4) *Diss. de locis in apoplexiâ affectis. In* 8°., Halæ, 1795.

(5) *Diss. de locis in hydrophobiâ affectis. In*-8°., Halæ, 1795.

(6) *Diss. de hydrorrachiâ. In*-8°., Halæ, 1795.

(7) *Diss. de œdoeopsophiâ. In*-8°., Halæ, 1795.

On publia plusieurs observations sur les vices de conformation des organes de la génération. Isaac Bamberger décrivit une intussusception très-remarquable de la membrane interne de l'urètre (1). Thoman (2) et Godefroi Herder (3) firent connaître le prolapsus de la vessie urinaire, l'un chez l'homme, et l'autre chez la femme. Samuel-Thomas Sœmmering (4) rendit un nouveau service à la science en publiant son précieux recueil d'observations sur les maladies des vaisseaux lymphatiques. La grande influence de ces vaisseaux sur l'état morbide fut mise dans tout son jour par ce célèbre anatomiste. Ses recherches sur les calculs biliaires sont moins importantes (5).

Thomas Trotter décrivit une maladie

(1) *Diss. de intussusceptione membranæ urethræ internæ in prolapsu ejusdem. In-4°.*, Wirceb., 1795.

(2) *Salzburger, etc.*, c'est-à dire, Gazette médicale de Salzbourg. *An.* 1795, *tom.* 3, *p.* 321.

(3) *Diss. de nativo prolapsu vesicæ urinariæ inverso in puellâ observato. In-4°.*, 1796.

(4) *De morbis vasorum absorbentium corporis humani. In-8°.*, Traj. ad Mœn., 1795.

(5) *De concrementis biliariis corporis humani. In-8°.* Traj. ad Mœn. 1795.

bleue, produite par des hydatides rassemblées dans le ventricule droit du cœur (1). Les maladies des reins fixèrent l'attention de Carter (2). Jacques Lucas publia un très-beau Mémoire (3) sur les vices de conformation provenant de maladies antérieures à la naissance. Thomas Pole (4) décrivit une double matrice. Titius fit de nombreuses expériences sur l'urine des diabétiques (5), et Meckel démontra les lieux affectés dans l'hydrophobie (6).

La Monographie (7) de C. F. L. Wildberg offre une bonne description de l'organe de l'ouïe et de ses fonctions, et une

(1) *Medical., etc.*, c'est-à-dire, Essais de médecine et de chimie. *In*-8°., Londres, 1796, p. 123.

(2) *Medical., etc.*, c'est-à-dire, Faits et Observations de médecine. *Vol.* 6, *in*-8°., Londres, 1795.

(3) *Memoirs of, etc.*, c'est-à-dire, Mémoires de la Société de Médecine de Londres, établie en 1773. *Vol.* 4, *in*-8°., Londres, 1795.

(4) *Idem.*

(5) *Experimentorum ticinensium, in quibus diabeticorum urina sub examen vocatur, enarratio cum epicrisi. Trolus.* 1-6., *in*-4°., Witteberg., 1795.

(6) *De locis in hydrophobiâ affectis.* Hal., 1795.

(7) *Versuch, etc.*, c'est-à-dire, Essai d'un Traité anatomico-physiologico-pathologique sur l'organe de l'ouïe. *In*-8°., Jéna, 1795.

compilation soignée des maladies auxquelles il est exposé.

Jean Gott. Walter (1) fit commencer la description de son magnifique cabinet par F. A. Walter, son fils. On trouve dans cet ouvrage plusieurs préparations pathologiques, et différentes concrétions pierreuses décrites et gravées avec beaucoup d'exactitude. Une suffisance déplacée dans un jeune auteur, des connaissances bornées en physiologie et en pathologie, un style quelquefois obscur, ôtent un grand intérêt à cet ouvrage. Georges-Christophe Conradi (2) publia un Manuel d'Anatomie pathologique très-superficiel et incomplet. Allen Swainston rassembla les résultats d'un assez grand nombre d'ouvertures de cadavres (3). A. F. Hecker (4) commença un ouvrage pério-

(1) *Anatomiches, etc.*, c'est-à-dire, Muséum anatomique. *In*-4°., Berlin, 1796.

(2) *Handbuch der pathologischen anatomie.* Hannov. 1796.

(3) *Thoughts, etc.*, c'est-à-dire, Faits de physiologie, de pathologie et de pratique. *In*-8°., York, 1796.

(4) *Magazin fur., etc*, c'est-à-dire, Magasin pour l'anatomie et la physiologie pathologiques. *In*-8°., Altona, 1796, *cah. I.*

dique d'anatomie pathologique, mais il ne fut pas continué. Jean-Rodolphe Rahn (1) décrivit le squirre du pancréas. Les excellentes remarques de Ch.-Fréd. Gaertner (2) sur les principes constituans de l'urine dans différentes maladies méritent d'être mentionnées comme ayant précédé les travaux plus importans de Fourcroy, Cruikshank, et de M. Vauquelin.

Les recherches de Sager Walker (3) sur les nerfs et leurs maladies doivent appeler l'attention des médecins sur un sujet qui promet de grands résultats à celui qui saura l'approfondir. L'importance des observations particulières diminuant en raison du grand nombre de celles que l'on possédait déjà, j'avoue que je n'attache pas un grand prix au recueil (4) publié par Christophe-El.-Hen. Knackstedt.

---

(1) *Diss. sistens scirrhorum pancreatis diagnosin observationibus illustratum. In*-4°., Gott., 1796.

(2) *Diss. observata quædam circa urinæ naturam. In*-8. Tubing., 1796.

(3) *A treatise*, *etc.*, c'est-à dire, Traité des Maladies nerveuses, avec des observations sur la structure et les fonctions du système nerveux. *In*-8°., Londres, 1796.

(4) *Anatomisch-medicinisch-chirurgische beobachtungen*, *etc.* Pétesb., 1797.

Guidé par des considérations de physiologie et d'anatomie pathologique, l'illustre auteur de la *Nosographie philosophique* rattacha l'étude des fièvres à celle des organes malades (1). Il plaça le siége de la fièvre inflammatoire dans les vaisseaux, de la fièvre gastrique dans l'estomac et le duodenum, de la fièvre muqueuse dans les follicules de l'intestin, de la fièvre putride dans le système musculaire, et celui de la peste dans les systèmes glandulaire et nerveux. Astley Cooper publia plusieurs cas (2) d'obstruction du canal thorachique dans lesquels les vaisseaux d'anastomoses remplirent les fonctions de ce tronc commun. Ch.-Frédéric Ludwig (3) fit graver une seconde fois ses planches des maladies des os et de quelques autres parties du corps, et joignit à ce travail de nouvelles observations.

Les recherches de Pearson (4), sur les

(1) Nosographie philosophique, *in*-8°., Paris, *an* 6.

(2) *Medical records and researches, selected from the papers of a private medical association. P.* 100, *in*-8°., London, 1798.

(3) *De quarumdam ægritudinum humani corporis sedibus et causis, tab. XIV, meditationibus nonnullis illustratæ. In-folio*, Leips., 1798.

(4 *Philosophical transactions.* 1798, p. 1.

calculs de la vessie et le sédiment des urines, sont de la plus haute importance L'auteur trouva dans le sédiment des urines un acide particulier, différent du lithique, peu soluble dans l'eau, et qui ne se combinait pas avec les alcalis. Fourcroy (1) rencontra aussi, dans différens calculs urinaires, cet acide uni à l'ammoniaque et à une matière animale; d'autres concrétions contenaient de l'oxalate ou du phosphate de chaux, et quelques-unes même de la silice.

Mathieu Baillie, profitant du cabinet anatomique de G. Hunter et de celui qu'il avait formé lui-même, fit représenter les principaux changemens morbifiques des organes de l'homme (2). Les défauts de conformation du cœur et de l'aorte sont exposés dans le premier fascicule de cet ouvrage. Les dépôts mous et friables qui se développent dans les articulations des goutteux furent analysés par Wollaston (3), qui reconnut qu'ils étaient formés d'acide urique et de

(1) Mémoires de la Soc. Méd. d'Emul. *T.* 2, *p.* 64.

(2) *Series of engravings accompanied with explanations, which are intended to illustrate the morbid anatomy of the most important parts of the human body. Fas.* 1, *in*-4°., London, 1799.

(3) *Bulletin. Soc. philomatique.* An 7, p. 21.

soude. Guil. Hunter (1), J.-B. Monteggia (2), Assalini (3), Jo. Abernethy (4), insérèrent dans leurs ouvrages de belles observations d'anatomie pathologique que je ne puis qu'indiquer.

L'étude de la propagation du système chémiatrique, et de l'école jatromathématique pendant le dix-huitième siècle, celle des systèmes de Sthal, Hoffmann, Boerhaave, réunies à l'histoire de l'irritabilité de Haller, de la thaumaturgie médicale, du solidisme et de l'humorisme, des opinions hypothétiques de J. Brown, etc., sont bien propres à dégoûter de toutes les sectes, et à faire sentir la nécessité de suivre constamment la marche sévère de l'observation. On ne s'est pas assez pénétré, ce me semble, combien l'anatomie pathologique contribua, à la fin de ce siècle, à dégoûter les médecins de ces théories plus ou moins brillantes.

---

(1) *Medicinische und chirurgische beobachtungen und heilmethoden. Von Kühn.* Leipzig, 1784, *in*-8°., *vol.* 2.

(2) *Fasciculi pathologici.* Mediol. 1789.

(3) Essai sur les vaisseaux lymphatiques. Turin, 1787.

(4) *Chirurgische und physiologische versuche. Vebers. von* Brandis. Leipzig, 1795-1801, *in*-8°.

L'immensité des faits recueillis sur toutes les altérations organiques, l'exactitude anatomique apportée dans leur description, la publication de plusieurs traités généraux et d'un grand nombre d'excellentes monographies, les belles planches dont les anatomistes embellirent leurs ouvrages, l'application de la chimie à l'étude de l'hygrologie pathologique devenue une science expérimentale, les recherches spéciales entreprises sur la physiologie pathologique, assurent au dix-huitième siècle la première place dans l'histoire de l'anatomie morbide.

Il m'est impossible d'exposer les travaux importans exécutés en Allemagne, en Angleterre, en Italie, au commencement du dix-neuvième siècle. Atome dans le monde médical, privé des relations indispensables pour exécuter une pareille entreprise, je sens combien cet aperçu sera incomplet sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres. Que de Mémoires précieux, que d'ouvrages dont je ne rapporterai pas même le titre! Heureux si cet aveu pouvait me servir d'excuse auprès des hommes éclairés!

Je rappellerai une bonne compilation sur la composition chimique des humeurs mor-

bides, par Chr.-Hen.-Théod. Schréger (1). Charles Bell (2) indiqua la manière d'étudier les variétés que présentent les organes de l'homme dans les maladies. Jacques Conrad Flachsland (3) donna quelques observations sur les altérations matérielles de l'utérus, sur une môle visiculeuse, sur le défaut congénial de palais osseux et de voile du palais, sur différens monstres, etc. T.-H. Spry (4), Blanc (5), J.-B. Behrends (6),

---

(1) *Fluidorum corporis animalis chemiæ nosologicæ specimen. In*-8°. Erlang, 1800.

(2) *A system of dissections explaining the anatomy of the human body, etc.*, c'est-à-dire, Système de dissection exposant l'anatomie du corps humain, ainsi que la manière d'en étudier les parties et les variétés qu'elles présentent dans les maladies. *In-folio*, Edimb., 1798-1800.

(3) *Observationes pathologico-anatomicæ. In*-8°. Rastadt, 1800.

(4) *Physisches, etc.*, c'est-à-dire, Journal de Physique et de Médecine, année 1801.

(5) *Transactions of, etc.*, c'est-à-dire, Transactions de la Société pour l'encouragement de la méd. et de la chirurgie, *vol.* 2.

(6) *Hufeland. journal der, etc.*, c'est-à-dire, Journal de Médecine-Pratique. *T.* 11, *cah.* 2, *p.* 3.

Chizeau (1), Guillaume Schmitt (2), E. Coleman (3), publièrent des observations particulières, et J. Clarke (4) donna d'excellentes remarques sur une rupture du diaphragme, par laquelle les viscères du bas-ventre s'insinuèrent dans la cavité de la poitrine. E. Home (5) décrivit un gonflement des nerfs axillaires. Thomas Clarke (6) exposa les résultats des dissections qu'il avait faites des cadavres d'individus succombés à des fièvres observées dans différens climats. Gérard Sandifort rapporta (7) un cas d'anévrisme de l'artère iliaque interne,

(1) *Physisches, etc.* c'est-à-dire, Journal de Physique, etc.

(2) *Salzburger, etc.*, Gazette Médicale de Salzbourg, 1800.

(3) *Physisches, etc.*, c'est-à-dire, Journal de Physique et de Médecine. *An.* 1801.

(4) *Transactions of, etc.*, c'est-à-dire, Transactions de la Société pour l'encouragement de la médecine et de la chirurgie.

(5) *Id.*

(6) *Observations on the nature and cure of fevers and of diseases on the west-andeast Indies and of America, with an account of dissections perfound in those climates, etc.* Edimb., 1801.

(7) *Tabulæ anatomicæ.* Lugd. Batav., 1801, *in folio.*

qui avait déterminé des douleurs que l'on avait confondues avec la névralgie sciatique. Isenflamm (H.-F.) et Rosenmuller (J.-C.) enrichirent la science de précieuses recherches (1).

Élève de cette école célèbre qui a vu l'anatomie pathologique fructifier sur son sol au-delà de toutes les espérances (2), je dois faire une mention spéciale des travaux qui ont eu lieu dans son sein (3), au com-

---

(1) *Beitrage fur die zergliederungskunst.* Leips., 1800. B. I. und. II.

(2) Presque toutes les thèses sont remarquables sous ce rapport; *voyez* celles de MM. Tartra (J.-A.-B.), Murat (A.-L.), Fizeau (L.-A.), Lahalle (J.-B.), Daillicz (A.-J.), Morin (J.), Rullier (P), Marjolin (J.-N.), Magendie, Riobé (M.), Gintrac (El.). Cruveilhier (J.), Cloquet (Jul.), etc., etc.

(3) Les cabinets de Florence, de Pavie et de Vienne contiennent une quantité prodigieuse de représentations anatomiques en cire. La France dut à Laumonier l'honneur de surpasser l'Italie dans cet art. Persuadée que des préparations en trois dimensions et en couleurs naturelles donneraient des idées plus exactes des altérations organiques que ne le pourraient faire les meilleures peintures, l'École de Médecine de Paris a fait modeler, depuis cette époque, un grand nombre de pièces pathologiques qui sont exposées dans ses cabinets.

mencement du dix-neuvième siècle. Les résultats de ces recherches, qui signalent en quelque sorte le caractère propre de l'époque actuelle de la médecine en France, sont consignés dans plusieurs ouvrages d'anatomie et de pathologie, et dans quelques Mémoires sur différens points d'anatomie pathologique. Toutes les ressources que présentent sous ce rapport les grands hôpitaux de Paris ont été mises en usage avec le plus grand zèle et le plus grand succès.

Bichat avait conçu et exécuté en partie un travail qui sans doute eût été de la plus grande utilité, je veux parler de son anatomie pathologique, dont une mort prématurée empêcha la rédaction définitive. Conduit par des vues physiologiques qu'il avait développées dans ses ouvrages, il divisa toutes les altérations des organes en deux grandes classes, dont l'une comprenait les altérations *générales* ou *communes*, c'est-à-dire qui se développent dans toutes les parties du corps; et l'autre, les altérations organiques particulières, ou qui n'attaquent qu'une seule espèce d'organes. Si cette distinction ne présente rien de bien remarquable ou de bien propre à reculer les bornes de la science, il n'en est

pas ainsi des subdivisions qu'il établit. Les belles idées qu'il avait émises dans son Traité des Membranes lui en fournirent les principales bases. Il prouva que chaque mode de lésion offre des phénomènes analogues dans tous les organes qui tiennent à un même système, quelles que soient d'ailleurs les différences de formes ou de fonctions qui existent entre les parties dans la composition desquelles entrent les organes. D'un autre côté, l'anatomie pathologique devint un des meilleurs fondemens de l'anatomie générale (1). Deux tissus sujets aux mêmes altérations organiques devaient nécessairement être de même nature, et les ouvrages de Bichat offrent de nombreuses applications de ce principe incontestable. Ces observations lumineuses étaient faites pour avoir une grande influence sur l'anatomie pathologique; mais ces mêmes idées, trop étendues, devinrent pour lui une source d'erreurs. Ce furent elles qui le portèrent sur-tout à croire que chaque système d'organe a un assez grand nombre d'altérations qui lui sont *propres;* ainsi il pensait que les tubercules étaient propres aux poumons, les kystes séreux au

(1) Anatomie générale. Paris, 1801, *in*-8°.

tissu cellulaire, l'ossification au système fibreux, etc. De là il fut conduit à fixer à deux le nombre des altérations organiques communes : il ne reconnut pour telles que l'inflammation et le squirre.

M. le professeur Corvisart, l'un des premiers fondateurs de la *clinique interne* en France (1), puisa dans l'anatomie pathologique cette précision de diagnostique qui a si souvent étonné ses auditeurs. Dans un Mémoire lu à l'Institut (2), ce Médecin célèbre émit l'idée d'un ouvrage analogue à celui de Morgagni, et qui aurait eu pour titre : « *De sedibus et causis morborum per » signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis* ». L'anatomie descriptive, l'anatomie comparée, et l'anatomie pathologique, réunies en un seul faisceau, se prêtant des secours mutuels, acquirent un nouvel éclat dans les savantes leçons de MM. les professeurs Chaussier et Dumé-

(1) La chaire de clinique établie en 1786 dans l'Université de Caen est la première qui ait été créée en France. (*Edit du Roi*, 4 août 1786, art. 34, 37 à 51.)

(2) Discours préliminaire de l'Essai sur les Maladies du Cœur, p. 15.

ril. A l'exemple de Peyer, Sandifort, Isenflamm, Schinz, etc., Oechy (1) traça les règles auxquelles on doit s'astreindre pour retirer, de l'autopsie des cadavres, tout le fruit que l'on peut en espérer. Autenrieth, auteur d'une bonne dissertation sur l'hydrophobie (2), fit observer, avec raison, que l'examen anatomique du système nerveux avait été généralement négligé dans l'étude des maladies.

En 1803, M. le professeur Dupuytren fit son premier *Cours d'Anatomie pathologique* : alors chef des travaux anatomiques de la Faculté de Médecine, il avait un champ vaste pour exercer le talent observateur qu'il possède à un si haut degré. Soumettre un nombre donné de cadavres pris au hasard, à des recherches attentives et uniformes; recueillir toutes les lésions organiques qu'ils présentent; déterminer la nature de ces altérations, leur nombre absolu, leur nombre

---

(1) *Anweisung zu zweckmasigen und zierlichen leichen offungen und untersuchungen.* Prag., 1802, *in*-8°.

(2) *Dissert. de hactenùs prætervisâ nervorum lustratione in sectionibus hydrophoborum.* Tubing., 1802.

relatif dans les différens appareils, dans les divers organes, dans les divers élémens organiques, aux diverses époques de la vie, dans les sexes et dans les saisons différentes; rechercher dans leur foule immense celles qui ont pu produire la mort et celles qui n'étaient qu'accessoires; donner un tableau comparatif des unes et des autres; déterminer celles qui coïncident le plus communément; en un mot, faire ressortir de toutes les observations devenues importantes par leur réunion, des résultats généraux, tel est en aperçu l'esquisse (1) du travail immense entrepris par ce célèbre professeur. Ces recherches donnèrent à l'anatomie pathologique un nouvel essor. On distingua les altérations organiques simples, formées par un seul tissu morbide, des altérations organiques composées, dues à la réunion de plusieurs solides accidentels. Les caractères de ces tissus de nouvelle formation furent assignés avec presque autant de précision que ceux des élémens qui

(1) Bulletins de la Faculté de Médecine de Paris, *t.* 1, *in*-8°., 1804. — *Voyez* les Observations d'Anatomie pathologique, consignées dans le même ouvrage.

entrent dans la composition de l'homme et des animaux dans l'état sain. L'art de disséquer les altérations organiques devint une branche importante de l'anatomie morbide. La classification des altérations organiques fut établie sur la nature des tissus qui les composaient, abstraction faite de l'ordre anatomique, et des classifications nosologiques; on les suivit dans leurs périodes, on étudia leurs terminaisons, enfin on les rapporta à des genres peu nombreux dont les caractères sont clairs, positifs, matériels. Un grand nombre de médecins distingués, parmi lesquels on remarque surtout Bayle et M. le docteur Laennec, contribuèrent par leurs observations, à propager l'impulsion donnée par l'illustre chef des travaux anatomiques, dont la thèse inaugurale renferme plusieurs propositions sur l'anatomie pathologique en général, et les fausses membranes en particulier (1).

Les cabinets de Hunter à Londres, de MM. Sandifort et Brugmans à Leyde, Bonn à Amsterdam, Walther à Berlin, Meckel

(1) Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique. Paris, 1803, *in* 8°.

à Halle, ceux de Vienne, de Pavie, de Florence avaient offert d'importans objets de recherches : grâce aux soins de l'Ecole de Médecine de Paris, la France n'a plus rien à envier à ses voisins, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres. M. le professeur Duméril indiqua, dans une dissertation (1) bien au-dessus de mes faibles éloges, les pièces pathologiques qui doivent faire partie des collections anatomiques, et l'ordre dans lequel les parties préparées doivent être méthodiquement rangées pour en faciliter l'étude.

Fourcroy et M. le professeur Vauquelin, dans une série de beaux Mémoires sur les Calculs et les Bézoards, exposèrent les caractères distinctifs des matériaux qui forment ces corps étrangers (2), comparèrent les calculs des animaux avec ceux de l'homme (3), firent une classification méthodique des premiers (4), analysèrent les cal-

(1) Essai sur les moyens de perfectionner et d'étendre l'art de l'Anatomiste. Paris, *in*-8°., *an* 11.

(2) Annales du Muséum d'Histoire Naturelle, *ann.* 1802.

(3) *Id.*, *ann.* 1803.

(4) *Id.*, *ann.* 1804.

culs du chien (1), et donnèrent l'histoire remarquable d'une concrétion formée autour d'un hameçon (2). M. le professeur Deyeux (3) et le docteur J. Clairon (4) étudièrent la coloration jaune des liquides des ictériques. Le dernier prouva que la bile était la cause matérielle de ce phénomène, et fit marcher de front dans son travail les observations cliniques, les recherches chimiques et les ouvertures de cadavres. On avait démontré en 1778 l'existence du sucre dans l'urine des diabétiques. Cette découverte, due à Canley, et constatée en 1791 par Franck, avait tout au plus été pressentie par Willis, au commencement du dix-septième siècle. Mais Canley, en portant son attention sur la matière sucrée de ces sortes d'urines, avait cependant laissé beaucoup à désirer. Il était nécessaire de rechercher si elle ne contenait pas d'autres

(1) Annales du Muséum d'Histoire Naturelle. *Ann.* 1811.

(2) *Id.*, *ann.* 1807.

(3) Considérations chimiques et médicales sur le sang des ictériques. Paris, 30 *nivôse an* 12.

(4) Mémoire sur la couleur jaune des ictériques, (journal de MM. Leroux, Corvisart, Boyer, *t.* 10, *an* 13).

principes ; c'est ce que firent Nicolas et Gueudeville (1).

La *Société anatomique* formée dans le sein de l'Ecole pratique, le 12 frimaire an 12, arrêta, dès sa première séance, que l'anatomie de l'homme malade serait un des objets principaux de ses recherches. On jugera, par les rapports (2) qu'elle adressa à la Société de l'Ecole de Médecine, combien les travaux de cette réunion d'élèves et de médecins distingués auraient pu devenir utiles à la science.

Le docteur Ferral traduisit en français l'ouvrage du docteur Baillie, dont il changea le titre (3). M. le docteur Portal, qui depuis long-tems, s'attachait dans ses leçons à comparer l'état malade des organes à l'état sain, fit paraître son *Anatomie médicale* (4). Cet ouvrage est divisé en trois parties distinctes, quoiqu'elles se réunissent pour concourir au même but, l'anatomie descriptive, la

(1) Annales de Chimie, n°. 130, *ann.* 1803.

(2) Bulletins de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, *ann.* 1805, *pag.* 68–218 ; *ann.* 1806, *pag.* 2.

(3) Traité d'Anatomie pathologique du corps humain, par Baillie. Trad. de l'angl. Paris, 1803.

(4) Cours d'Anatomie médicale, Paris, 1803, 5 *vol. in*-8°.

physiologie et l'anatomie pathologique. L'anatomie descriptive était portée à un tel dégré de perfection à l'époque à laquelle l'ouvrage de M. Portal parut, qu'il était difficile de l'enrichir de faits d'un véritable intérêt. On ne pouvait qu'ajouter aux détails des descriptions, en changer l'ordre, etc.; et l'on sait assez quel peut être le mérite d'un tel travail. La partie physiologique n'est pas à beaucoup près complète. La partie pathologique, celle qui a dû fixer principalement mon attention, et que l'auteur regardait comme la principale de son ouvrage, laisse beaucoup à désirer, sur-tout si l'on réfléchit au grand nombre de matériaux précieux qui étaient à la disposition de ce médecin distingué. Un précis des affections morbides auxquelles sont exposées les différentes parties du corps, une description superficielle des phénomènes qui les accompagnent, donnent peu de prix à un ouvrage dont la préface annonçait de si grands résultats (1).

« L'anatomie la plus intéressante, sans » doute, est celle qui a pour objet de re- » chercher dans les lésions organiques la

(1) Anatomie médicale. *Préface*, *p.* 7 *et* 9.

» cause aussi bien que le siége des maladies ;
» c'est la véritable anatomie médicale ; elle
» redresse beaucoup d'erreurs, dissipe
» beaucoup de préjugés, et devient d'autant
» plus utile à la pratique qu'elle est souvent
» plus dangereuse pour la vanité des pra-
» ticiens, etc. ». C'est ainsi que le célèbre Cabanis (1) s'exprimait sur l'utilité d'une science pour laquelle on avait alors, en France, une sorte d'enthousiasme qui ne s'est pas ralenti.

Un langage clair et précis est le signe le plus infaillible des progrès que font les connaissances humaines. Les médecins firent tous leurs efforts pour purger l'anatomie pathologique d'un grand nombre d'expressions barbares. Quelques auteurs me semblent, dans cette circonstance, avoir oublié que la réforme dans le langage des sciences, doit plutôt consister dans le soin qu'on prendra d'assigner aux mots un sens précis, que dans celui d'en créer de nouveaux, dont le moindre inconvénient est d'être inutiles (2).

(1) Révolutions et réforme de la médecine. *In*-8°., Paris, 1804, *p.* 324 *et suiv.*

(2) Quelques expressions nouvelles ont en outre le défaut essentiel d'offrir des images inexactes : par exemple, quel rapport y a t-il entre le *cancer* et ces

M. le docteur R. T. H. Laennec (1) divisa toutes les altérations organiques en quatre classes : 1°. altérations de texture; 2°. altérations dues à des corps étrangers animés; 3°. altérations de nutrition; 4°. altérations de forme et de position. Cette classification avait été également adoptée antérieurement par M. le professeur Dupuytren, dans ses Cours publics (2).

G. L. Bayle exposa, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait avant lui, les caractères anatomiques des squirres de l'estomac (3), des ulcères de la matrice (4), et ceux par lesquels les corps fibreux diffèrent des squirres (5) : il enrichit l'histoire des tubercules (6), des indurations blanches (7), et

---

mois employés pour le désigner, *matière cérébriforme*, *matière encéphaloïde*, etc. ?

(1) Note lue à la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, 6 nivose *an* 13.

(2) Observation de M. Dupuytren, sur une note relative à l'anatomie pathologique, publiée par M. Laennec, (Journal de MM. Roux, Corvisart, etc., *tom. IX*, *pag.* 441).

(3) Journ. de MM. Leroux, Corvisart, etc., *t. V*, *p.* 72.

(4) *Id. p.* 238.

(5) *Id. p.* 62.

(6) *Id. p.* 3.

(7) *Id. t. IX*, *p.* 285 *et suiv.*

de la dégénération non enkystée des organes (1), d'un grand nombre d'observations précieuses.

La partie physiologique des observations du docteur Prost (2) est négligée. Elles seraient d'ailleurs bien plus importantes, si l'auteur, au lieu de les rapporter sans ordre ni méthode, eût rapproché les faits analogues pour s'élever à des considérations générales, bien préférables aux observations particulières que l'on trouve partout. M. Prost reconnut la gastro-entérite (3), trop souvent confondue avec les fièvres cérébrales, ataxiques, nerveuses et adynamiques (en supposant qu'il en existe d'*essentielles*); mais, guidé par une opinion hypothétique, il attribua la production de cette phlegmasie, dans quelques circonstances, à l'action de la bile douée de propriétés irritantes.

Giov. Pozzi (4) traduisit en italien le Manuel de Conradi, auquel il fit plusieurs ad-

(1) Journal de MM. Leroux, Corvisart, etc., *t. X*, *p.* 32 *et suiv.*

(2) Médecine éclairée par les ouvertures de cadavres. *Paris*, 1804, 2 vol. *in*-8°.

(3) *Id.* p. 56.

(4) *Traduzione*, *etc.* Milano, 1804.

ditions. Il parut en Allemagne, à la même époque, un ouvrage dans le même genre, et beaucoup plus important, par F. G. Voigtel (1), avec des remarques de P. F. Meckel. M. le professeur Chaussier (2) publia, cette année et les suivantes, un grand nombre d'observations recueillies avec le plus grand soin et la plus sévère exactitude. Schwilgué (3) reprit les travaux d Evérard Home, Darwin, Salmuth, Grassemeyer, Brugmans, sur le pus, et obtint des résultats plus certains. Le but du Médecin français était de rechercher, s'il était possible, de distinguer le pus des autres liquides animaux, et sur-tout si l'on pouvait reconnaître à quel organe il appartenait.

On aime à voir les beaux-arts concourir avec la typographie, à répandre et à embellir les productions scientifiques, surtout lorsque celles-ci joignent, au mérite littéraire, le mérite bien plus précieux d'é-

---

(1) *Handbuch der pathologischen anatomie.* Halle, 1804, *in*-8°. 2 vol., 1805, 3 vol.

(2) Bulletin de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris. — Procès-verbaux des distributions de prix aux élèves de la maternité.

(3) Mémoire lu à la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, *ann.* 1804.

tendre et de perfectionner nos connaissances sur des sujets qui se rapportent directement à la conservation et au bonheur des hommes. Quelle belle collection que la réunion des travaux de Camper (1), de Cooper (2), de Scarpa (3), de Sœmmering (4), de Hesselbach (5), sur les hernies; de Scarpa (6) sur les anévrismes; de Wardrop (7), de Scarpa (8), de Demours (9),

---

(1) *Iconès herniarum, editœ à* T. Sam. Sœmmering. Francof., *in-folio*, 1801.

(2) *Anatomy, etc., of inguin and cong. hernia.* London, 1804. — *Anatomy etc., of crural and umbilic hernia.* London, 1807.

(3) *Sull'Ernie memorie anat. chirurg.* Milano, 1809.

(4) *Ueber die ursache, Erkenntniss., etc.* Francof., 1797–1811.

(5) *Disquisitio anatomico-patholog. de ortu et progressu hern. ing. et crur.* Wurtz, 1806 et 1816.

(6) *Sull anevrysma, reflessioni ed osservazioni anatomico-chirurgic.* Pavia, 1804, *in-folio.*

(7) *Essays on the morbid anatomy of the human eye.* London, 1808.

(8) Traité des Maladies des Yeux, etc. Paris, 1802, *in*-8°.

(9) Traité des maladies des yeux. 3 vol. *in*-8°., 1 vol. de Pl. *in*-4°. Paris, 1818.

sur les maladies des yeux ; de Willan (1) et d'Alibert (2) , sur les maladies de la peau!

J. Frédéric Meckel entreprit (3) un journal destiné à recueillir les faits les plus importans de l'anatomie pathologique , et à propager le goût des médecins pour son étude. MM. Dupuytren et Thénard étudièrent l'urine des diabétiques (4) ; Ténon (5) publia le recueil de ses Mémoires , dont un grand nombre avaient déjà paru. La cataracte, les vices de conformation du palais, l'exfoliation des os , avaient été les objets principaux de ses recherches. Parmi tous ces travaux d'anatomie pathologique se distinguent éminemment ceux de M. le professeur Corvisart (6) , sur les maladies orga-

---

(1) *Description and treatement of cutaneous diseases.* London , 1798 , *in*-4°.

(2) Description des Maladies de la Peau. Paris, 1805 et années suiv. , *in-fol.*

(3) *Journal für anatomische varietaten feinere und pathologische anatomie.* Halle, 1805.

(4) Annales de Chimie , tome 9, page 41 , 1806.

(5) Mémoires sur l'Anatomie , la Pathologie, etc. Paris, 1806 , *in*-8°.

(5) Essai sur les Maladies et les Lésions organiques du Cœur. *Paris* , 1806, *in*-8°. — Deuxième edition , 1811.

niques du cœur. MM. les professeurs Pinel (1), Richerand (2) et Boyer (3) s'attachèrent non-seulement à écarter tout abus de raisonnement, à ne prendre pour caractères des maladies que des signes qui tombent sous les sens, mais ils firent connaître les résultats de l'examen des cadavres, lorsque les malades succombèrent malgré leurs soins éclairés. M. J. Fréd. Lobstein (4) nota quelques altérations des os, des muscles, des vaisseaux, des membranes et des viscères, et G. Henr. Ohle fit paraître un bon recueil d'observations anatomico-pathologiques (5).

Parmi les altérations que les tissus organiques du corps humain peuvent présenter, et dont les ouvrages d'anatomie patholo-

---

(1) Médecine clinique. *In*-8°., Paris, troisième édition, 1815.

(2) Nosographie chirurgicale, 2e. édition, *in*-8°. Paris, 1818.

(3) Traité des Maladies chirurgicales. *In*-8°. Paris, 1814.

(4) Rapport sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg. 1807.

(5) *Observationes anatomico-pathologicæ*. Dresden, 1806, *in*-4°.

gique renferment de nombreux exemples, il en est peu de plus remarquables que les changemens profonds qui, par une suite de transmutations, rendent certains tissus semblables à d'autres avec lesquels ils n'avaient primitivement aucune ressemblance; les cartilages devenus osseux, les muscles changés en tissu adipeux, etc., tels sont les faits que Dumas indique dans la première partie de son Mémoire (1). La seconde est tout-à-fait étrangère à mon sujet; et ne doit-on pas abandonner aux annales du magnétisme animal le cas d'une jeune personne qui rapportait les sensations de la vue, de l'ouïe et de l'odorat à l'estomac (2)? (*Echanges de fonctions.* DUMAS.)

Le docteur Marandel (3) essaya de donner une classification des maladies, fondée sur l'anatomie pathologique: les *irritations*, les *atonies*, les *transformations organiques*, les *corps étrangers*, les *vices de conformation et de structure originels*, les *déplace-*

(1) Aperçu physiologique sur les transformations des organes (Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris, tome 15, année 1806).

(2) Ouvrage cité.

(3) Essai sur les Irritations. Paris, *in*-4°., 1807.

mens des parties, les *fièvres*, les *dérangemens des fonctions cérébrales*, forment les neuf classes dans lesquelles l'auteur range toutes les maladies. La 1ere. et la 2e. classe sont une modification du système de Brown; l'anatomie pathologique fournit les bases des 3e., 4e., 5e., 6e. et 7e. classes; celle des fièvres ne se rattache à rien, et l'idée d'étudier les maladies suivant les appareils d'organes est évidente dans la 9e. et dernière classe.

L'histoire des phlegmasies chroniques, par M. Broussais (1), contient une série d'observations propres à l'auteur, et recueillies avec le plus grand soin. Les phénomènes des catarrhes pulmonaires, de la pleurésie, des inflammations lymphatiques du poumon, les variétés multipliées des phlegmasies abdominales, sont rapprochées, dans cet ouvrage, avec beaucoup de talent, des altérations organiques qui ont été remarquées après les terminaisons funestes de ces mêmes maladies.

Dans la production des phénomènes na-

(1) Histoire des Phlegmasies ou Inflammations chroniques, muqueuses ou séreuses, fondée sur de nouvelles observations cliniques, etc., 2 vol. *in*-8°., Paris, 1808.

turels et morbides, les organes manifestent diverses propriétés (propriétés vitales) dont l'étude a dû nécessairement fixer l'attention des physiologistes et des auteurs de pathologie; mais on ne peut, pendant la vie, isoler ces propriétés des organes, et les considérer abstractivement. Tous les phénomènes physiologiques, en santé comme en maladie, sont *organiques ;* les Mémoires de MM. Martin et d'Alb.-Math. Vesing tendaient donc à consacrer une dénomination essentiellement vicieuse (1).

Je citerai les recherches de Bayle (2) sur la phthisie pulmonaire, comme un bel exemple de la manière dont l'anatomie

(1) Mémoires en réponse à cette question : « Quelles » sont les maladies que l'on doit *spécialement regarder* » *comme organiques*, *etc.* » (Mémoires de la Soc. Méd. d'Emulat., *t.* 7. Paris, 1809). C'est ainsi que l'on a dit : lésion *organique* du cœur, lésion *organique* du foie, etc. Cette épithète forme un pléonasme vicieux, et employée inutilement; seulement, dans quelques circonstances, elle tend à donner une idée fausse des maladies, parce qu'elle semble supposer qu'il en existe dans lesquelles les organes ne sont point affectés, ou, ce qui serait bien plus ridicule, qu'il y a des lésions des *organes* qui ne sont point *organiques*.

(2) Recherches sur la Phthisie pulmonaire. Paris, 1810.

pathologique peut être appliquée à la médecine avec le plus de fruit. L'Auteur se proposa d'établir, d'après un nombre considérable d'histoires particulières recueillies avec la plus sévère exactitude, les rapports plus ou moins constans qui peuvent exister entre les diverses lésions organiques des poumons et les symptômes propres aux différentes espèces de phthisie qui en sont le résultat. C'est ainsi qu'en portant toute son attention sur la liaison des lésions matérielles avec les phénomènes physiologiques, il prit la seule voie qui pût le conduire à perfectionner le diagnostique, et, par suite, le traitement de cette cruelle maladie.

L'histoire de l'homme malade, si féconde en recherches utiles et variées, donna lieu à une suite de faits curieux et de remarques importantes dans l'ouvrage du professeur Pelletan (1). Plusieurs savans du Nord, MM. Pallas, Wagler, Zoëga, Fabricius, Goeze, Muller, etc. avaient écrit, avec beaucoup de succès, sur les vers intestinaux ; M. Rudolphi (2) donna une plus

(1) Clinique chirurgicale. Paris, 1810, 3 vol. *in*-8°.

(2) *Entozoorum, sive vermium intestinalium historia naturalis. Fig.* Argent., 1810, 3 vol. *in*-8°.

grande étendue à ce genre de connaissances dans son traité aussi remarquable par l'exactitude des descriptions que par l'immense érudition qu'il y déploie. Nysten (1) analysa les collections gaseuzes formées dans diverses parties du corps, qui ne communiquent avec les organes de la digestion et la peau qu'au moyen des vaisseaux absorbans et exhalans. A. Monro (2) enrichit la science d'une bonne Monographie des altérations matérielles des organes de la digestion.

M. Orfila établit que l'urine des ictériques contenait de la bile, mais que dans quelques cas il n'avait pu y découvrir que la matière résineuse verte (3). Haslam, dans l'étude de l'aliénation mentale (4) suivit la marche lumineuse tracée par Greding, et publia les résultats de ses dissections.

---

(1) Recherches de Physiologie et de Chimie pathologiques. Paris, *in*-8°., 1811.

(2) *The morbid anatomy of the gullet stomach and intestiness.* Edimb., 1811.

(3) Nouvelles Recherches sur l'Urine des ictériques. Paris, 1811.

(4) *Observations on insanity with pratical remarks on the diseases and on account of the morbid appearances on dissections.* London, 1811.

M. Laennec, auquel on était redevable de plusieurs observations importantes (1), reproduisit sa classification des altérations organiques (2). Bayle apprécia (3), en médecin profond, les secours que l'anatomie pathologique peut fournir à la médecine. Ses observations anatomiques (4), et celles de M. Cayol, sur le cancer (5), joignent au mérite de la nouveauté celui d'une utilité reconnue. M. Galès (6) décrivit les cirons de la gale humaine indiqués par Avenzoar (7), observés et caractérisés par Cestoni (8), et joignit à sa dissertation des dessins

(1) Observations sur la Péritonite. (Journal de MM. Roux, Corvisart, Boyer, etc., *an* 10 *et* 11.) — Extrait d'un Mémoire sur la Mélanose (Biblioth. médicale, 1806). — Observ. d'Anat. patholog. (Bulletins de la Faculté de Méd. de Paris.)

(2) Dictionnaire des Sciences médicales. (Art. *Anatomie pathologique.*)

(3) *Id.* même article.

(4) Dictionnaire des Sciences médicales. Art. *Cancer.*

(5) *Id.*

(6) Essai sur le Diagnostique de la gale, etc. Paris, 1812.

(7) *Tract.* 7, *cap.* 19, *folio* 98, *de assoab.* Ed. Lyon, *in*-8°. 1531.

(8) Lettre adressée par le docteur *Bonomo* à *Redi.* 1787.

faits sur des dimensions beaucoup plus grandes que celles du même insecte grossi de 250 fois au microscope. Le domaine de la science s'agrandit par les travaux de Fréd. Tiedemann (1), Kelch (2), et J. Fréd. Meckel (3), qui cultivent l'anatomie pathologique avec un zèle bien digne d'éloges.

M. R. Villermé (4) exposa les conditions nécessaires à la formation des fausses membranes, leur formation, leur accroissement, leur organisation, et les étudia dans les divers systèmes d'organes. M. Riobé (5), appela l'attention des médecins français sur les membranes accidentelles qui succèdent quelquefois aux épanchemens de sang dans le cerveau. Ces membranes,

---

(1) *Anatomie der Kopflosen Missgeburten.* Landshut, 1813.

(2) *Beytrage zur pathologischen anatomie*, Berlin, 1813.

(3) *Beytrage zur menschl. und vergleichend anatomie.*

(4) Essai sur les Fausses Membranes. Paris, 1814, *in*-4°.

(5) Observations propres à résoudre cette question : L'apoplexie dans laquelle il se fait un épanchement de sang dans le cerveau est-elle susceptible de guérison ? *In*-4°., Paris, 1814.

selon lui, sont destinées à verser un liquide séreux propre à dissoudre le sang dont elles opèrent l'absorption. Leur nombre est toujours égal à celui des attaques d'apoplexie. Cette vérité, entrevue par Morgagni (1), avait été déjà signalée par Hunter (2) et le docteur Rochoux (3). M. le professeur Lallement publia l'observation remarquable d'une hernie du cervelet (4), et celle non moins intéressante d'une hernie crurale contenant l'utérus, les ovaires, une partie du vagin, etc. (5).

Les kystes osseux de la thyroïde, les ossifications de l'aorte, de la plèvre, des ovaires, des ganglions lymphatiques et du cerveau, furent analysés par M. Thénard (6), qui reconnut qu'ils devaient principalement leur dureté au phosphate de chaux.

La traduction française du Manuel de

(1) *Epist. anat. medic.* III, art. 6 et 7.

(2) Lieu cité.

(3) Recherches sur l'Apoplexie. Paris, *in*-8°., 1814, pag. 90-91.

(4) Bulletins de la Faculté de Médecine, *ann.* 1813, 3e. vol., pag. 351.

(5) *Id. ann.* 1816, 5e. vol., pag. 1.

(6) Traité de Chimie élémentaire, *in*-8°., Paris, 1815, 3 vol., pag. 632.

M. Baillie était épuisée lorsque M. le docteur Guerbois en donna une nouvelle (1) qu'il enrichit de notes et de planches, et dans laquelle il inséra l'histoire remarquable d'un testicule ossifié. Les ouvertures de cadavres de God. Fluschmann (2) sont accompagnées de considérations physiologiques qui ajoutent beaucoup d'intérêt à ce travail, dont il serait à désirer que l'auteur eût élagué quelques faits trop connus pour mériter d'y être consignés. A la même époque, Hodoson publia un Traité spécial sur les maladies des artères et des veines (3); et Marshal (4) fit connaître plusieurs altérations organiques observées dans le cerveau des maniaques et des hydrophobes.

N'a-t-on pas lieu d'espérer que la chimie, appliquée avec discernement à l'étude des gaz qui s'introduisent ou se développent

---

(1) Anat. pathol. des organes les plus importans du corps humain. Paris, 1815.

(2) *Leichenœffnungen.* Erlang., *in*-8°., 1815.

(3) *A treatise on the diseases of arter. and veins.* Lond., 1815.

(4) *The morbid anatomy of the brain in mania and hydrophobia, with the pathology of theses two diseases.* Lond., 1815. (Ouvrag. posth. publié par *Sawrey.*)

accidentellement dans les organes du corps humain, rendra ce point de pathologie moins obscur ? Depuis long-tems quelques observations éparses ou rassemblées sur les fluides élastiques dégagés par l'intestin, l'urètre, le vagin, l'utérus, les veines, etc., avaient attiré l'attention des médecins (1). P. Frank (2) établit deux genres distincts de pneumatoses, l'un produit par l'air atmosphérique, et l'autre par des fluides élastiques dégagés en nous et dépendans d'un changement dans les combinaisons chimiques. M. N. V. Gerardin (3) attribua l'origine de ce second genre de pneumatoses à une véritable sécrétion, et pensa qu'on devait en admettre deux espèces, les *idiopathiques* et les *symptomatiques*.

L'Essai du docteur J. Cruveilhier (4) sera

---

(1) *Voy.* Ploucquet. *Biblioth. med.* art. *flatus*, *flatulentia*. — *Diction. scienc. médic.* art. *emphysème*, *gaz*.

(2) *De curandis hominum morbis epitome*, *in* 8°., Tubing, 1811, *t.* 6, *pag.* 38 *et suiv.*

(3) Diss. Recherches physiologiques sur les gaz intestinaux. Paris, 1814, *in*-4°.

(4) Essai sur l'Anatomie pathologique en général, et sur les transformations et productions organiques en particulier. Paris, 1816.

remarqué comme une production distinguée par tous ceux qui se plaisent à trouver réunis dans un même livre un grand nombre d'idées et un grand nombre de faits. L'indispensable nécessité de l'étude de l'anatomie pathologique, ses rapports avec les autres sciences médicales, son histoire abrégée, sont traités dans une première partie de l'ouvrage. L'auteur expose ensuite les caractères des transformations et des productions organiques, la division des kystes en ceux qui se développent spontanément, ou se forment autour des corps étrangers, la transformation fibreuse des artères blessées ou anévrismatiques, les transformations cartilagineuses et osseuses du périoste et des muscles, la théorie du cal, celle de la cicatrisation des plaies, les transformations et les productions muqueuses, enfin les productions pileuses, épidermiques et cornées. M. Cruveilhier, abandonnant, avec raison, le projet de traiter l'anatomie pathologique comme une science à part, développe dans la dernière partie de son ouvrage, de belles considérations sur les transformations et les productions organiques qui s'opèrent dans les hernies, et rapporte d'excellentes observations recueillies sur ce sujet.

M. Vincenzo Rochetti remplit une lacune dans la science, en se livrant à l'étude des maladies de la moëlle épinière (1), trop négligée jusqu'à ce jour. M. F. Ribes (2) prouva que, dans le phlegmon, les artères capillaires étaient principalement affectées, fit quelques observations curieuses sur l'état des vaisseaux capillaires veineux, artériels et lymphatiques dans l'érysipèle, et mit hors de doute l'absorption du pus par les veines, qui d'ailleurs avait été démontrée antérieurement.

J'avais projeté de rassembler à la fin de cette dissertation les résultats les plus remarquables fournis par l'étude de l'anatomie pathologique ; mais, pour que ce travail devînt d'un grand intérêt, il eût été indispensable de passer en revue chaque altération matérielle des organes (3), et cela m'eût

---

(1) *Della struttura, etc.*, c'est-à-dire, Traité de la structure des fonctions et des maladies de la moelle épinière. *Milan*, *in*-8°., 1816.

(2) Exposé sommaire de quelques recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques. (Mém. de la Soc. Méd. d'Emplat. 1817, Paris, *in*-8°.)

(3) Morgagni, Sandifort Ludwig, Jos. Frank, Ploucquet, etc., donnent des détails historiques qui faciliteraient ce travail.

entraîné bien au-delà du plan que je me suis tracé. Si je rappelle quelques-unes de ces applications heureuses, je n'ai donc en vue que d'indiquer un sujet qui présenterait de belles considérations à celui qui saurait le traiter convenablement.

Anatomie et Physiologie. En étudiant tous les genres, toutes les espèces d'altérations matérielles dans les différens organes, les divers appareils, les divers élémens organiques, dans les sexes, aux différens âges, etc., en rapprochant ces altérations des phénomènes qu'elles développent, ou qui les accompagnent, les anatomistes ont acquis à-la-fois des idées plus exactes sur la nature des altérations, sur celle des organes, des élémens organiques, des propriétés vitales, des sympathies, des fonctions des organes, considérés dans leur ensemble ou isolément, etc. (1).

Physiologie pathologique et séméiotique. La science réclame un traité complet de physiologie pathologique. Quelques essais

(1) Haller, Bichat, Dupuytren, *l. c.* — Observations pathologiques propres à éclairer plusieurs points de physiologie. Paris, *in*-4°., 1818, par le docteur Allemand.

ont été publiés (1), et promettent des ouvrages plus importans et mieux conçus. Tout en payant un juste tribut d'éloges aux auteurs modernes de *séméiotique*, ne doit-on pas convenir que l'étude isolée des phénomènes physiologiques à laquelle ils se sont livrés trop exclusivement, n'est pas le moyen d'acquérir une connaissance profonde des maladies, et que la *science des signes* ne sera véritablement ce qu'elle doit être, que lorsqu'on fera marcher de front l'étude des phénomènes physiologiques et celle des altérations organiques? « Qu'est » l'observation, si on ignore là ou siége le » mal? Vous auriez pendant vingt ans pris, » du matin au soir, des notes au lit des ma» lades, sur les affections du cœur, des pou» mons, des viscères gastriques, que tout » ne sera pour vous que confusion dans » les symptômes, qui, ne se ralliant à rien, » vous offriront nécessairement une suite » de phénomènes incohérens (1) ».

Si l'étude des organes malades apporta

(1) Hecker, *l. c.*

(2) Bichat. *Anatomie générale.* T. 1er. pag. 99. — *Wichmann* (*Jean-Ernest*), Ideen zur diagnostik. B. I. 1794. B. II, 1797.

d'abord de nombreux argumens en faveur du système des *solidistes*, si elle détruisit tant de vaines chimères, étalées avec pompe par les *humoristes*, elle constata, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, plusieurs altérations des fluides organiques, propres à concilier ces deux opinions également fondées sur des faits (1).

La Pathologie prit une excellente direction dans les nouvelles écoles empiriques(2) qui comptent aujourd'hui de nombreux sectateurs : plus on se dégoûtait des frivoles spéculations sur les causes premières, plus la médecine pratique s'asseyait sur des bases solides.

Une véritable révolution (3) s'est opérée dans la *Nosologie*. L'anatomie pathologique a prouvé que presque toutes les fièvres (4)

---

(1) Fourcroy, Vauquelin, Thénard, Orfila, Clairion, Schréger, Pearson, Wollaston, etc., *l. c.* — Berthollet, Proust. (*Annales de Chimie.*)

(2) Richter et Stoll, Desault et Corvisart, se sont placés à la tête de ces écoles.

(3) Cette révolution avait été préparée par les écrits de Schenck, de Th. Bartholin, de Bonet, de Morgagni, etc.

(4) Comparez Frank, *Epitome*, lib. 1. — Tissot, *Historia epidemiæ biliosæ, Lausannensis, ann.* 1755;

continues et intermittentes étaient symptomatiques de lésions organiques matérielles. La connaissance des phlegmasies (1) est devenue plus exacte, et le nombre de ces maladies s'est considérablement augmenté à mesure qu'elles ont été mieux connues. On a été conduit à douter de l'existence des maladies nerveuses sans lésion matérielle des organes qui en sont le siége, en même tems que l'on a démontré, le scalpel à la main, un grand nombre de ces altérations, méconnues jusqu'alors (2). Les avantages inappréciables que l'on a retirés de l'anatomie pathologique, dans l'étude des hémorragies et des maladies appelées *organiques* par quelques auteurs (toutes les maladies dites *chirurgicales*, et l'innombrable classe des lésions organiques des nosologistes modernes), sont généralement sentis,

---

et Finke, *de morbis biliosis, etc.*, 1776. — Rœderer et Wagler, *Tractatus de morbo mucoso*. Gœttingæ, 1783. — Puguet, *Mémoires sur les fièvres pestilentielles du Levant*. — Torti, Sarcone, Reil, Stoll, etc., *in var. oper.*

(1) Stoll, Reil, Pinel, Broussais, etc. *l. c.*

(2) *Compar.* Morgagni, Voigtel, Autenrieth, Sœmmering, Greding, Kelch, Marshal, Haslam.

et trop faciles à exposer pour insister davantage sur ce sujet (1).

La matière médicale et la *thérapeutique*, presque toujours soumises aux théories qui ont successivement régné dans les écoles, suivaient cette heureuse impulsion. On étudia les phénomènes que produisent les médicamens sur les organes sains et malades (2), et l'on regarda comme un axiome, que toutes les indications thérapeutiques doivent être puisées dans la connaissance du tissu, de l'organe, de l'appareil, du système ou des systèmes organiques affectés (3), et dans celle de la nature de l'affection. Que de belles applications ont été faites de ce principe au traitement des fractures, des hernies, des anévrismes,

(1) *Compar.* Richter, Desault, Abernéthy, Scarpa, Boyer, etc., et les auteurs de recherches spéciales sur l'anatomie pathologique indiqués dans cet aperçu.

(2) J. B. Barbier. *Principes généraux de pharmacologie. In*-8°., Paris, 1805. — Dissert. inaug. sur le même sujet. *Paris, an* 11. — *Compar.* Bichat, *Anatomie générale*, t. 1er., p. 46 et suiv.

(3) *Nam sicuti ex malis moribus bonæ leges nascuntur, ita ex morbosis corporibus visis salutaria artis medendi præcepta construi possunt.* (Jean. Maur. Hoffmann. *Diss. anat. path.* p. 360).

des luxations, des phlegmasies, des hydropisies, des hémorragies, etc.! On se plaît à opposer, pour l'honneur de la médecine, ces précieuses recherches aux savantes divagations, aux discussions subtiles et frivoles des méthodistes anciens et modernes, qui repoussent l'étude de l'anatomie pathologique comme superflue.

L'examen attentif des causes qui produisent les altérations organiques, ou favorisent la production de plusieurs d'entr'elles donna lieu à Ramazzini (1), à Tissot (2), etc. de faire d'utiles observations *hygiéniques*. Enfin l'anatomie pathologique appliquée à la *médecine légale*, continua d'être cultivée avec zèle, sur-tout par les médecins allemands (3).

Considéré sous un autre point de vue, ce faible aperçu établirait, comme une vérité incontestable, que la médecine ne peut entrer en parallèle avec la chirurgie sous

(1) *De morbis artificum, etc., opera omnia.* Genevæ, 1717.

(2) Essai sur les maladies des gens du monde. OEuvres, tom. IV, de la Santé des gens de lettres, *l. c. t.* VIII.

(3) Consult. Ploucquet, *Bibl. méd.*, art. *cadaver*, et *anatome forensis*.

le rapport des avantages que la science de l'homme malade a retirés de l'étude des altérations organiques matérielles. La cause principale de cette différence me paraît évidente. Les médecins montrèrent souvent un trop grand attachement aux dogmes des écoles : l'histoire de la chirurgie offre moins d'exemples d'études aussi mal dirigées. Tandis que les premiers cherchaient à cacher l'obscurité et la diffusion de leurs idées sous le voile officieux du néologisme (1), la simplicité, la clarté, la précision, distinguaient les écrits des chirurgiens dont les connaissances étaient puisées dans l'inspection des organes et des *lieux affectés*. Ne soyons donc pas étonnés de ce que la chirurgie, après qu'elle eut fait quelques progrès, ne rétrograda plus, comme il est

(1) Foreest, Lælius à Fonte, Bartholin, Tulpius, Sydenham, Baglivi, Ramazzini, Wepfer, Huxham, Morgagni, Torti, Pringle, Roupe, Dehaen, Stork, Stoll, Sénac, Zimmerman, Wagler, Fothergill, Fordyce, etc., font une noble exception. Tous ces auteurs sont des sources pures où l'on doit puiser les vrais principes de la médecine, et ce serait se montrer étranger aux connaissances solides que de confondre ces hommes célèbres avec les créateurs et les partisans des théories variables des diverses sectes, tour-à-tour mises en vogue, et dignes d'un éternel oubli.

arrivé tant de fois à la médecine, même aux époques les plus rapprochées de nous.

C'est par ces considérations que je termine *cette ébauche* de l'Histoire de l'Anatomie pathologique (1). Ses progrès ont été long-tems entravés par les lois, les coutumes, les préjugés, les systèmes, etc. On l'a vue naître du sein de l'anatomie et de la médecine, marcher à la suite de ces sciences, s'allier à leurs progrès, se confondre avec elles, s'enrichir successivement d'une foule de faits, réfléchir sur l'anatomie, la physiologie, la médecine et la chirurgie, la lumière qu'elle en avait reçue, s'isoler momentanément de ces sciences dont le concours lui est indispensable, prendre de nouveau l'anatomie pour guide, la médecine, la physiologie et la chirurgie pour appuis, comme étant la seule route pour atteindre à la hauteur des destinées qui lui avaient été assignées par les travaux de l'immortel Morgagni.

(1) Je dois à la bienveillance dont m'honore M. le professeur DUMÉRIL, une grande partie de mon instruction. Heureux s'il daigne agréer l'hommage de ma reconnaissance! Peut-être un jour me sera-t il possible d'exprimer d'une manière plus éclatante et plus digne de lui tous les sentimens dont mon âme est pénétrée.

FIN.

EXCERPTA

Ex operibus variorum scriptorum.

I.

Quoñiam interiorum membrorum corporis humani passiones erant ignotæ, placuit veteribus medicis, et maximè *Galeno*, ut per anatomiam brutorum animalium interiorum partes manifestarent. (*Galen.* de anatome parvâ., *in-fol.*, Venet., 1565).

II.

Oportet hominem exercitatum ratione esse, qui voluerit non solùm *affectûs ipsius qualitatem*, sed *affectum quoque locum*, probè dignoscere, *Erasistratus* dicere solebat. (*Galen.* de locis affectis, lib. prim., pag. 4, in-fol., Venet. 1565).

III.

Observavêre priores medici, ut si qui ignotis morbis interiissent, dissectis cadaveribus, occulta morborum initia perscrutarentur, ut pari exemplo vivis prodessent. Idem in simiâ suâ facere non puduit *Galenum*, ignotâ mortis caussâ. Sicut et nos in morbo gallico fecimus. Hunc resecandi modum pontificales constitutiones jam pridem permisêre, aliàs execratissimum atque abominabile, sive irreligiosum haberetur. (*Alexander Benedictus*, cap. 1, l. 1, anatomices).

IV.

Erit administratio in corpore hominis, qui aliquâ ægritudine affectus fuerit, et si propter eam obierit, tantò utilior, quantò prior pars hæc anatomiæ ignotior

est, et ad caussas morborum dignoscendas magis idonea, atque ad commodum remediorum usum explorandum aptior. Utinam dùm junior ætate fui et bonâ valetudine præditus, huic potiùs anatomiæ parti studium navassem, et tot annos quot in illâ consumpsi, in istâ posuissem, neque tam serò ad agrum adeò fertilem excolendum aggressus essem ! absolvissem, Deo adjuvante, nisi et me spes fefellisset, inceptum opus ; et honesti laboris à me suscepti aliquem fructum commendatione et laude dignum adeptus essem, quod exequi ampliùs nequeo, coactus tùm ob ingravescentem jam ætatem, tùm propter continuos ingentesque articulorum cruciatus, ab incœpto desistere animumque penitùs despondere ; quam equidem jacturam multò molestiùs fero, quàm alia damna ac incommoda, quæ multa et summa aliquot ab hinc annis accepi et passus sum. (*Bartholomæus Eustachi*, lib. de renum administrationibus, C. 45.)

V.

Utinam sæpè multùmque in dubiis præsertim ac periculosis casibus similiter fieret, atque ab extinctorum cognatis precibus obtineretur secare corpora ut integrum esset ! non dubito ejusmodi sæpè res oblatum iri, quæ usu notatuque utiles atque dignæ forent. (*Jo. Kentman.* lib. de Calculis.)

VI.

Utinam ubique magistratus et vulgus medicis chirurgicis veris, in sectionibus corporum versatis (.....) ad morborum incognitorum eorumdemque causarum indagationem, aperiendi corpora copiàm facerent medicis fidis ! nonnulli morbi faciliùs curarentur. (*Volch. Coiter*, in præfat., lib., obs. anat. chirurg.

VII.

Viderint, qui cadaverum sectiones non admittunt, quanto in errore versentur: cùm enim de morbi caussâ minimè constat, sectiones medicis interdicentes, cadaveri proximè vermium escâ futuro, nihil proficiunt, ac mortalium generi plurimùm obsunt, cùm medicis obstent (qui alioquin prudenti conjecturâ, quæ interiùs latitant, nonnunquàm minimè assequi possunt) quò minùs in eam rerum scientiam deveniant, quæ in posterum consimili morbo laboranti maximè ex usu sit futura. Nec minùs medici quidam reprehensione vacant, qui, laboris impatientes, fœtoremque dissecti cadaveris (ut aiunt) aversantes, delicatuli sanè, in cæcis ignorantiæ latebris quotidiè versari malunt, quàm veritatis curioso studio teneri, Deum interim, se ipsos, humanumque genus universum non contemnandâ injuriâ damnoque afficientes. (*Marcel. Donatus*, de hist. mirabil. medic., lib. 4, cap. 3.)

VIII.

Zootomiam, sive ægrarum bestiarum dissectionem, negligendam neutiquam esse censemus, quâ apostemata mesenterii, vermes in plerisque corporis partibus, abscessus ossium, hepatis scirrhos, pulmonum cerebrique vitia aliaque deteximus, quæ humanis morbis accommodari possunt. Non veterinariis tantùm hæc possunt sed et medicis cum judicio inserviunt. (*Th. Bartholin*, de anatome practicâ.)

APPENDIX.

De nouvelles recherches m'engagent à mettre sous les yeux du Lecteur, plusieurs ouvrages dont j'aurais dû faire une mention spéciale dans cette dissertation.

XVI.e SIÈCLE. *Arantius* (*Jul.-Cœsar*). Observationes anatomicæ. *Venet.*, 1587, *in*-4.

XVII.e SIÈCLE. *Willis* (*Thomas*). Pathologia cerebri et nervosi generis. *Oxon.*, 1677, *in*-4.

Horst (*Grégoire*). Specimen anatomiæ practicæ. *Francof.*, 1678, *in*-4.

Bidloo (*Godef.*). Observationes de animalculis in hepate ovillo detectis. *Lugdun. Batav.*, 1698, *in*-4. — Exercitationes anatomico-chirurgicæ. *Ibid.*, 1708, *in*-4.

XVIII.e SIÈCLE. *Hofmann* (*Frédéric*). De anatomes in praxi medicâ usu. *Hal.*, 1707.

Salzmann (*Jean*). De ossificatione præternaturali. *Argentor*, 1709, *in*-4.

XVIII.e SIECLE. *Timmermann* (*Théod.-Gér.*). De notandis circà naturæ in humanâ machinâ lusus. *Duisb.*, 1750, *in* 4.

Palfyn (*Jean*). Anatomie chirurgicale, augmentée par Portal. *Paris*, 1753, *in*-8.

Meckel (*Jean-Fréd.*). Physiologische und anatomische abhandlungen von ungewohnlicher Erweitrung des herzens und der Spannadern des angefichts. *Berl.*, 1755, *in*-4. — Sur les maladies du cœur. (Mémoires de l'Acad. des Sciences de Berlin, 1755).

Metzger (*Jean-Daniel*). Observationes nonnullæ anatomico-pathologicæ. Ç. Epierisi. *Regiom*, 1757.

Hartmann (*Pierre-Jean*). Anatom. practica quædam observata. *Francof.*, 1763.

Benvenuti (*Joseph*). Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt. *Lucæ.*, 1764.

Cotunni (*Dominique*). De sedibus variolarum. *Vindob.*, 1771. — De ischiade nervosà. *Ibid.*, 1774.

Insfeld (*Jean-Charles*). De lusibus naturæ. *Lugd. Bat.*, 1772, *in*-4.

Isenflamm (*Jacq.-Fréd.*). Versuch einiger praktischen anmerkun-

XVIII.e SIÈCLE.

gen über die Nerven. *Erlang.*, 1774, *in*-8. — Versuch einiger praktischen anmerkungen über die muskeln. *Ebend.*, 1778, *in*-8. — Versuch einiger praktischen anmerkungen über die knochen. *Ebend.*, 1782, *in*-8. — Versuch einiger praktischen anmerkungen über die Eingeweide. *Ebend.* 1784, *in*-8.

Gennari (*Franç.*). De peculiari structurâ cerebri nonnullisque ejus morbis. Paucæ aliæ anatomicæ observationes accedunt. *Parm.*, 1782, *in*-8.

Koch (*Christophe-Martin*). De morbis bursarum tendinum mucosarum. *Lips.*, 1789.

Knackstedt (*Chr.-C.-H.*). Anatomische Beschreibung einer Misgeburt, Welche ohne gehirn und hirnschedel lebendig gebohren wurde. *Petersb.*, 1791; *in*-8.

Fischer (*Jean-Léon.*). Anweisung zur praktischen zergliederungskunst. 1.ster. Theil. *Leipz.*, 1791, 2 ter. th. *ebend.*, 1792.

Weidmann (*Jean-Pierre*). De necrosi ossium. *Francof.*, 1793, *in-fol.*

Fremery (*Nicol.-Corn.*) De mutationibus figuræ pelvis, præsertim iis, quæ ex ossium emollitio-

XVIII.e SIÈCLE. ne oriuntur. *Lugd. Batav.*, 1793, *in*-4.

Schmidt (*Jean-Adam.*). Commentarius de nervis lumbalibus eorumque plexu anatomico-pathologicus. *Vienn.*, 1794, *in*-4.

Wildberg (*C.-F.-L.*). Versuch einer anatomisch-physiologisch-pathologischen abhandlung über die gehoriverkzeuge des menschen. *Jéna*, 1795, *in*-8.

Heekeren (*J. Van*). De osteogenesi præternaturali. C. tab æneis. *Lugd. Batav.*, 1798, *in*-4.

XIX.e SIÈCLE. *Wetter* (*Aloys-Rudolph.*). Aphorismen aus pathologischen anatomie. *Wien.*, 1803.

Laennec (*Théophile*). Mémoire sur les vers vésiculaires, et principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain. *Paris*, 1804, *in*-4.

Roux (*Phil.-Jos.*). Mémoire sur les polypes. (Mélanges de chirurgie et de physiologie. *Paris*, 1809.)

Mérat. Dictionnaire des Sciences médicales, t. 27, art. *Lésions organiques. Paris*, 1818.

Breschet (*G.*) Considérations générales sur les fistules et sur la formation d'un tissu *accidentel* dans

XIX.e SIECLE.

leur trajet, etc. (Journal universel des Sciences médicales.) Juin 1818.

Un grand nombre de Monographies ont été publiées; particulièrement dans ces derniers tems, sur les altérations des organes de l'homme. Je n'aurais pu les indiquer sans dépasser de beaucoup les bornes que je me suis prescrites; il me semble préférable de renvoyer aux ouvrages de Haller (*Method. studendi*), Plouc-quet (*Bibliothe. medic.*), et au savant Traité de Voigtel (*Handbuch der pathologischen anatomie*).

TABLE DES AUTEURS.

A

Pag.

Abernethy. 124-162
Aélien. 15
Albinus (Bernard Sigef.). 97
Albinus (Christ. Bern.). 77
Albrecht. 87
Aldrovandi. 49
Alibert. 144
Anaxagore. 13
Arantius (Jul. Cæs.) 169
Archigènes. 19
Arétée. 20-21
Aristote. 15-51
Arnaud. 100
Assalini. 124
Austin. 108-113
Autenrieth. 161
Avenzoar. 151

B.

Baader. 97
Bâcon de Verulam. 51
Baersch. 88
Baglivi. 164
Baillie (Math.). 5. 93. 111. 114. 115. 123. 137. 154
Baillou. 47
Bamberger. 118
Barbette. 6
Barbier. 162
Barrère. 88
Bartholin (Th.). 5. 14. 53. 55. 56. 57. 58. 61. 65. 72. 76. 160. 164. 168
Bass. 79
Bauhin (Émanuel). 38-87
Bauhin (Gaspard). 44
Baumes. 108
Bayle. 134. 140. 148. 151
Bell (Charles) 126
Behrends. 126
Benedetti. 25-100
Benivieni. 24. 28. 57
Bennet. 46-59
Benvenuti. 170
Bérenger. 23
Berthollet. 160
Bichat. 104. 129. 158. 159. 162
Bidloo. 75-169
Binninger. 68
Biumi. 97
Blair. 77
Blancard. 5-70
Blane. 126
Blasius. 66-72
Bleuland. 103
Boehmer. 80
Boerhaave. 86-124
Bonet. 5. 47. 58. 64. 66. 76. 99-160
Bonn. 79. 103. 134
Bontius. 53
Bordenave. 52. 82. 83
Borelli. 68
Borrich. 62
Bourgelat. 116
Boyer. 145-162
Breschet. 172
Breschtfeld. 70
Brendel. 77
Broussais. 147-161
Brown. 96-124
Brugmans. 134-142
Brunner. 62
Bruns. 90
Busser. 117
Buttner. 100

C.

Cabanis. 179
Cabrol. 48
Camper. 5. 79. 97. 143

	Pag.
Canley.	136
Cappel.	103
Carcassone.	83
Cardan.	37-44
Carlisle.	115
Carter.	119
Cassius.	17
Castelli.	35
Cattier.	68
Cayol.	151
Celse.	17
Cestoni.	151
Chambon de Montaux.	106
Chartier.	14
Chaumeton,	93
Chaussier.	131-142
Cheselden.	79
Cheston.	100
Chifflet.	49
Chizeau.	127
Civadier.	82
Clairion.	136-160
Clarke.	127
Cloquet (J.).	128
Clossy.	98
Coiter.	29. 37. 167
Coleman.	127
Collin.	91
Colombus.	28
Conradi.	5. 120. 141
Cooper (Astley).	122-143
Corvin.	87
Corvisart.	5. 131. 144. 160
Cotunni.	170
Courtial.	74
Covillard.	50
Craanen.	109
Crell.	80
Crève.	117
Cruikshank.	121
Cruveilher.	93. 128. 155

D.

Dailliez.	128
Darwin.	142
Dehaen.	91-164
Delthey.	80
Demours.	143
Desault.	105. 160. 162
Descartes.	45
Deutsch,	109
Déyeux.	136
Dionis.	74
Dodoens.	34-37
Donatus.	5. 28. 31. 33. 37 51-168
Douglass.	75
Drelincourt.	65-67
Drouin.	116
Dufot.	116
Duhamel.	83
Dumas.	146
Duméril.	131. 135. 165
Dupuytren.	132. 140. 144. 158
Duverney.	52. 65. 70. 112.
Duvernoy.	75

E.

Eisemmann.	87
Ens.	116
Erasistrate.	16. 17. 19
Eschenbach.	90
Eugenius.	44
Eustachi.	29. 51. 167
Eysson.	50

F.

Faber de Bamberg.	53
Fabrice d'Aquapendente.	26
Fabrice de Hilden.	49
Fabricius.	6. 81. 86 149
Fallopia.	26. 28. 29
Fantoni.	65. 69
Faye (de la).	82
Fernel.	37-42
Ferral.	137
Ferrand.	82
Finke.	161
Fischer.	171
Fizeau.	128
Flachsland.	126
Fluschmann.	154
Foës.	14
Fonteyn.	50

Pag.

Fordyce. 164
Foreest. 37. 41. 164
Fothergill. 83-164
Foubert. 82
Fourcroy. 121. 123. 135. 160
Frank (Jos.). 157
Frank (P). 35. 136. 155. 160
Freind 21
Frémery. 171

G.

Gaatner. 121
Gaitskell. 113
Galès. 151
Galien. 5. 14. 17. 18. 19. 21 32-166
Gemma. 37-44
Gennari. 171
Gentilis de Foligno. 28
Gérardin. 155
Géricke. 80
Gesner. 32
Gianella. 90
Gigot de la Peyronie. 75
Gintrac. 128
Glass. 81
Glisson. 62-78
Goëze. 149
Gœlicke. 116
Graeuwen. 101
Grassemeyer. 142
Greding. 107. 150. 161
Gregorini. 117
Grimberg. 69
Guerbois. 114-154
Gueudeville. 137
Gulielmini. 78

H.

Hagedorn. 68
Haller. 14. 26. 55. 81. 88. 89 124. 158. 173
Harder. 69
Hartmann. 170
Harvey. 53
Hasenohrl. 97
Haslam 150-161
Hausleutner. 117
Hecker. 120-159
Heekeren. 172
Heer. 107
Heister. 87
Helwig. 69
Herner. 118
Herissant. 83
Herophile. 16 17
Hesselbach. 143
Heucher. 76
Heurnius (Jean). 43
Heurnius (Otho). 64
Hevin. 82
Hippocrate. 14-15
Hodoson 154
Hofmann (Fréd.). 169
Hofmann (Maurice). 5. 75 124. 162
Home (Everard). 127-142
Home (Francis). 102
Horst (Grégoire). 169
Horst (Jean-Daniel). 50-65
Houllier. 37-44
Houstet. 82
Hunter (Guill.). 83. 111. 125 124. 134
Hunter (Jean). 114. 115. 153
Huxham. 164

I.

Isenflamm. 114. 128. 132. 170
Insfeld. 170

K.

Kelch. 152-161
Kentmann. 32. 33. 167
Kerkring. 62
Klaunig. 77-81
Klein. 112
Knackstedt. 121-171
Kock. 171
Koehler. 117
Kolk. 113
Krohn. 109
Kyper. 64

L.

Laar (Vander). 115
Laennec. 134. 140. 151. 172

	Pag.
Laforest.	28
Lahalle.	128
Lallemand.	158
Lallement.	153
Lambrecht.	84
Lampon.	13
Lancisi.	74-116
Laumonier.	128
Lebrecht-Lœseke.	88
Leclerc	14-116
Leipoldt.	88
Leonidès.	21
Leveling.	105
Levret.	83
Lieutaud.	98-115
Littre.	52
Lobstein.	145
Loder.	116
Louis.	82-83
Lœlius a Fonte.	164
Lucas.	119
Lucien.	9
Ludwig (Ch.-Fréd.).	102. 104 107. 122. 157
Ludwig (Ch.-Gott.).	101

M.

Magendie.	126
Malouet.	75
Manget.	65-73
Marandel.	146
Marjolin.	128
Martin.	148
Marshal.	154-161
Meckel. (J.-Fréd.).	84. 144 152. 170
Meckel. (Ph.-Fréd.).	5. 107 109. 119. 134
Meckel. (P.-Fréd.).	142
Mérat.	172
Mercado.	41
Mercurialis.	14-48
Méry.	52. 73. 112
Metzger.	170
Molinetti.	62
Mondini.	23
Monro (A.).	75
Monro (A.).	103. 105. 150
Montagnana.	24
Monteggia.	124
Morand.	52
Moreau.	82
Moreau de la Sarthe.	112
Morgagni.	15. 22. 23. 91. 92 93. 94. 95. 96. 99. 102. 115 131. 153. 157. 160. 161 164. 165
Morton.	69
Morin.	128
Muller.	103-149
Muralt.	73
Murat.	128

N.

Nicolaï.	78
Nicolas.	137
Nysten.	160

O.

Odier.	83
Oechy.	132
Oehme.	81
Ohle.	145
Orfila.	150-160

P.

Palfin.	170
Pallas.	149
Panaroli.	55
Paracelse.	45
Paré.	44
Patin.	70
Pausanias.	13
Paw.	43
Pearson.	122. 160
Pechlin.	72
Penada.	113
Petit.	82
Petit, fils.	82
Périclès.	13
Pestche.	78
Peyer (Jean).	65. 66. 67. 132
Peyer (Jean-Jacq.).	77
Pfeil.	33
Pinel.	122. 145. 161
Pipelet, jeune.	82
Pison.	47

Pag.

Plater. 38. 39. 41
Pline. 1. 12. 16
Ploucquet. 6. 86. 112. 155. 157. 163. 173
Plutarque. 13
Pole. 119
Portal. 5. 58. 93. 99. 137. 138
Pozzi. 141
Preuss. 81
Pringle. 99-164
Prost. 141
Proust. 160
Ptolomée. 16
Pugnet. 161

Q.

Quesnay. 82

R.

Rahn. (D.). 107
Rahn (J.-R.). 121
Ramazzini. 73. 116. 163. 164
Rau. 110
Reichenbach. 117
Reil. 108-161
Rézia. 103
Rhodion. 61
Ribes. 157
Richerand. 145
Richter. 160-162
Riobé. 128-152
Riolan. 14
Riolan, fils. 5. 50. 53
Rivière. 54-76
Rochetti. 157
Rochoux. 153
Rolfink. 58
Rosenmuller. 128
Roupe. 164
Rousset. 38
Roux. 172
Roederer. 89-161
Rudolphi. 149
Ruilier. 128
Ruysch. 71-72

S.

Sachs. 55

Pag.

Salius-Diversus. 37-42
Salmuth. 50-142
Salzmann. 169
Salzeman. 49
Saltzmann. 75
Sandiford (Edouard). 79. 101. 102. 103. 110. 116. 132. 134. 157
Sandifort (Gérard). 127
Saporta. 48
Sarcone. 161
Sauvages. 116
Saviard. 52-112
Scarpa. 79. 143. 162
Schacher. 79
Schenck. 5. 27. 36. 37. 38. 160
Schinz 105-132
Schmidt. 172
Schmitt. 127
Schmuck. 114
Schneider. 162
Schrader. 68
Schréger. 126-160
Schwilgué 142
Sénac. 84 85. 164
Sennert. 44
Siebold. 100
Silbermann. 107
Solenander. 37-44
Sœmmering. 108. 115. 118. 143. 161
Spigel. 42
Sprengel. 5-15
Springsfeld. 87
Spry. 126
Stark. 106
Steidel. 33
Stenzel. 79
Sthal. 124
Stockhausen. 117
Stoll. 91. 160. 161. 164
Stork. 91. 164
Straten. 64
Suidas. 14
Swainston. 120
Sydenham. 54-164
Sylvius del. Boe. 45-64

T.

	Pag.
Tabarrani.	80
Tartra.	128
Tenon.	144
Tertullien.	17
Thenard.	144. 153. 160
Thilow.	116
Thoman.	118
Tiedmann.	152
Tim.	80
Timmermann.	170
Tissot.	97. 160. 163
Titius.	119
Tormarina.	28
Torti.	161-164
Treutlner.	112
Trioen.	79-84
Troja.	83
Trotter.	118
Tulpius.	54. 71. 164
Turnbull.	109
Tyson.	73

U.

Ulmo.	36

V.

Valléríola.	33. 37. 44
Van Dœveren.	100-110
Van Helmont.	45
Van Swieten.	86-87
Vasalva.	91-92
Vater.	77
Vauquelin.	121. 135. 160
Vautier.	5
Vercellioni.	77
Verdier.	82
Verzaschia.	56
Vésale.	26. 27. 28. 29. 37
Vésing.	148
Vesling.	26
Vetter.	172
Vicq-d'Azir.	5. 83. 115. 116
Villermé.	152
Vieussens.	73
Vogel.	90
Voigtel.	142. 161. 173

W.

Wagler.	149. 161. 164
Walther (Aug.-Fréd.).	76
Walther (Conr.-Louis).	76
Walther (Jean-Gott.).	120-134
Walter (Fréd.-Aug.).	120
Wedel.	73
Weidmann.	171
Weinknecht	109
Weitbrecht.	84
Welsch.	69
Wenzel.	108
Wepfer.	59. 60. 64
Werner.	101
Wichmann.	159
Wiel (Vander).	69
Wildberg.	119-172
Willan.	144
Willis.	136-169
Winslou.	52. 75. 112
Wollaston.	123-160
Wordrop.	143
Wyer.	37

Z.

Zoéga.	149
Zimmermann.	164
Zinn.	83

FIN DE LA TABLE.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE DES HÉBREUX

ANCIENS ET MODERNES ;

PAR

M. David CARCASSONNE,

Ex-Chef des Cliniques médicale et de perfectionnement pour les maladies chroniques, et Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, ancien Médecin militaire.

Emitte lucem tuam et veritatem, ut me ducent.
Psalm. XLIII. v. 3.

A MONTPELLIER,
Chez SEVALLE, Libraire, Grand'rue, n.° 121.
Et à NISMES,
Chez l'Auteur, rue de Roussy, n.° 128.

1815.

MONTPELLIER,
De l'Imprimerie Royale de Tournel Frères,
rue Aiguillerie, n.° 43.

A

MON PÈRE,

A

MA MÈRE,

Tribut d'Amour et de Reconnaissance.

D. CARCASSONNE.

INTRODUCTION.

En 1811, je soutins, à la Faculté de Médecine de Montpellier, une Thèse sur l'histoire de la médecine des Hébreux. Cet ouvrage que je fais réimprimer aujourd'hui sans aucun changement important, fut accueilli avec beaucoup d'indulgence, et MM. les Professeurs me tinrent compte, sans doute, des nombreuses difficultés qu'offrait un pareil sujet. Je présentai ensuite cette dissertation à l'Académie du Gard, qui, approuvant le rapport de M. le Docteur Phélip, un de ses membres, accueillit mon hommage avec intérêt. L'approbation que je reçus de cette Société savante, est consignée dans le compte-rendu des travaux de l'Académie, par M. Trélis, secrétaire perpétuel (1). Une pareille approbation est trop honorable, pour qu'on ne me permette de la rapporter ici; et si je la méritais dans l'exercice de ma profession,

(1) Voyez la notice des travaux de l'Académie du Gard, pendant l'année 1811, I.re partie, pag. 249.

je serais amplement dédommagé de neuf années consacrées à l'étude et à la pratique de la Médecine, dans les écoles de Montpellier et de Paris, et dans les hôpitaux civils et militaires.

« *Sur la Médecine des Hébreux, par*
« *M. David Carcassonne, et rapport de*
« *M. Phélip sur cet ouvrage.*

« Un rapport clair à la fois et détaillé de
« M. Phélip, nous a fait connaître un écrit
« de M. Carcassonne, dont ce jeune médecin
« a fait hommage à l'Académie. Il a pour
« titre: *Essai historique sur la Médecine des*
« *Hébreux*, et il a été présenté sous forme
« de thèse à la Faculté de Médecine de
« Montpellier.

« La science de la Médecine, dit le rapporteur, ou cette histoire de tous les phénomènes que présente l'économie animale, se trouvant en même temps liée aux progrès de l'esprit humain, il ne paraît point extraordinaire que ceux qui se dévouent à son exercice, aillent fouiller dans les plus antiques annales, pour connaître les peuples qui l'ont cultivée avec plus d'avantage, et les hommes, en particulier, qui l'ont étudiée avec le plus d'émulation. Si cette heureuse curiosité n'applanit pas

« les difficultés de la science, elle en embellit « au moins la route, et la fait trouver moins « difficile : tel a été sans doute le motif qui « a dirigé M. Carcassonne dans son choix « d'un sujet d'inauguration médicale. Il a dû « en exister un de plus pour lui, c'était celui « de montrer ce qu'a de droits à la recon- « naissance de l'humanité, un peuple non « moins célèbre par ses malheurs, que par « la singularité de son histoire, et que notre « mépris trop souvent injuste persécute en- « core. Que faut-il de plus pour exciter « notre attention et notre intérêt?

« Nous ne saurions suivre M. Phélip dans « l'exposé de l'ouvrage qu'il analyse ; bor- « nons-nous à transcrire ici sa conclusion.

« M. Carcassonne termine, dit-il, son « travail, en témoignant le regret de n'avoir « pu réunir des connaissances assez vastes « pour lui donner toute l'étendue dont il « était susceptible. Il ne l'aurait pas entrepris, « s'il avait apprécié les obstacles qu'il devait « rencontrer : *mais*, comme le dit Montaigne, « *les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent « en aucune science que par ceux qui y ont « entrée*. Pour nous qui avons lu avec plaisir « son ouvrage, qui avons été content de « l'esprit qui l'a dicté, de la pureté du style, « de l'étendue des connaissances qu'il sup- « pose, nous ne pouvons qu'applaudir à ces

« premiers efforts de l'auteur, et inviter « l'Académie à lui témoigner sa satisfaction, « en l'exhortant à continuer de justifier, par « des travaux dignes du premier, les heu- « reuses espérances qu'il fait concevoir.

« L'Académie, conformant son opinion « à celle de M. Phélip, a accueilli avec « d'autant plus d'intérêt l'essai de M. Carcas- « sonne, que l'auteur appartient lui-même « au peuple dont il retrace les travaux en « Médecine ; et qu'elle ne peut voir sans « plaisir une nation, trop long-temps victime « de ses propres préjugés et de ceux des « autres, sortir d'une longue oppression, et « recevoir enfin l'influence d'une lumière « bienfaisante et trop tardive. »

M. le rapporteur commence par examiner les motifs qui m'ont dirigé dans le choix de ma dissertation, sans doute parce qu'il a remarqué que je me suis écarté de la marche ordinaire des élèves, dont la plupart prennent une maladie pour le sujet de leur thèse. Outre les motifs reconnus par M. le rapporteur, j'ai été bien aise d'écrire sur une matière qui pût présenter quelqu'intérêt, même aux personnes étrangères à l'art de guérir ; l'étude de l'histoire de cet art, est d'ailleurs de la plus grande importance pour le praticien. C'est en recherchant ce qu'a été la Médecine dans tous les temps et chez

tous les peuples, en suivant les travaux successifs des médecins, et les changemens qu'ils ont introduits dans la théorie et dans la pratique, en appréciant les progrès qu'ils ont fait faire à la science, qu'on est mieux à même d'acquérir une connaissance exacte de son état actuel ; c'est en reconnaissant les succès et même les erreurs de nos dévanciers, qu'on tire parti des uns et des autres : et lorsque nous profitons de leurs travaux, devons-nous oublier les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité? Et que penserait-on de celui qui ignorerait l'histoire de la science en laquelle il s'honore d'avoir le nom de docteur?

Je me suis proposé dans cette dissertation, de présenter un tableau abrégé des services rendus aux sciences, et particulièrement à la médecine, par une classe d'hommes, dont les travaux ont été d'autant plus utiles, que l'époque la plus glorieuse de leur histoire scientifique et littéraire, correspond à ces siècles d'ignorance et de barbarie, pendant lesquels toutes les connaissances acquises semblaient devoir disparaître de dessus la terre. Ce fut au milieu des persécutions et des misères, et alors que sans patrie, ils n'obtenaient sous les Princes les

plus humains qu'une tolérance passagère, que les restes dispersés d'Israël étudièrent les sciences, obtinrent les plus grands succès dans la pratique de la médecine, et méritèrent de faire époque dans les fastes de cet art divin, qui a pour objet le soulagement de l'humanité souffrante, et dont l'étude et les progrès sont si intimement liés au bonheur des hommes. Répandus sur toute la surface du monde connu, ils portèrent partout les premiers germes des connaissances médicales dont ils avaient hérité de leurs pères, et auxquelles ils avaient ajouté celles des peuples avec lesquels ils avaient eu des relations dans leurs fréquentes migrations.

Originaires de la Perse Orientale, les Hébreux habitèrent d'abord la Mésopotamie. Ils passèrent de là dans la Palestine et puis dans l'Égypte, où les conduisit la vente de Joseph et son élévation. Après un séjour de 4 siècles, pendant lesquels ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse, et empruntèrent des Égyptiens plusieurs usages, et les principes d'idolâtrie qui leur attirèrent si souvent la colère de Dieu, ils revinrent dans cette terre promise à leurs pères, et qui devait être le siége de leur gloire et le théâtre de leur valeur.

Ce peuple uniquement occupé des ses

champs et de ses troupeaux, n'eut d'abord que de faibles relations avec les habitans des pays voisins. Une suite de guerres commencées et terminées dans peu de jours, remplissent le livre des Juges. On y voit continuellement des laboureurs et des bergers, abandonnant pour quelque temps leurs travaux journaliers, armés à la hâte, emportant chacun leurs provisions, aller repousser l'ennemi, et rentrer triomphans dans leurs chaumières. Ce ne fut que sous le Roi David, qu'ils eurent des troupes soldées et entretenues aux dépens du Prince. Le sage Salomon, son fils et son successeur, souverain d'un état puissant, affermi et étendu par les victoires de son père, fit fleurir le commerce et la navigation. Ses vaisseaux osèrent affronter la mer rouge, et aborder les rivages de la mer des Indes et du golfe Persique, d'où ils rapportèrent les richesses immenses que ce grand Roi consacra à la construction du temple de Dieu. Mais cette prospérité fut de courte durée: par la séparation des royaumes d'Israël et de Juda, les guerres intestines et l'oubli du vrai culte, la Palestine devint la conquête des Rois de Médie, de Babylone et d'Assyrie, jusques à ce qu'enfin Nabuchodonosor ayant ruiné Jérusalem, dispersa les habitans de la Judée dans tout l'Orient.

Un grand nombre de familles se retirèrent dans l'Égypte, où elle se provignèrent considérablement et vécurent presqu'ignorées jusqu'à Alexandre-le-Grand. Ce conquérant ayant rangé ce pays sous sa domination, et voulant peupler cette ville devenue si célèbre, qu'il venait de fonder, et à laquelle il avait donné son nom, leur accorda les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens. Une circonstance aussi favorable attira beaucoup de Juifs à Alexandrie, et quoiqu'ils éprouvassent dans la suite des changemens dans leur sort, selon le caprice du Prince qui gouvernait, ils ressentirent pendant long-temps les effets d'une aussi puissante protection. Profitant de cette heureuse tranquillité, ils étudièrent les sciences, qui fleurirent de bonne heure dans cette ville naissante, et où elles devaient trouver de si puissans protecteurs. Ils obtinrent même un tel degré de considération, que Ptolomée Philadelphe qui les traitait avec beaucoup de douceur, désirant connaître leur histoire, leur fit faire la traduction grecque de la bible, connue sous le nom de version des Septante.

Alexandrie ne fut point le seul théâtre de leurs travaux littéraires, et après la ruine de Bither, chassés par Adrien de la Palestine et particulièrement de Jérusalem, ils

se joignirent à leurs frères qui avaient été transportés par Nabuchodonosor sur les rives de l'Euphrate, et fondèrent les académies de Sora, de Nahardéa, etc., qui devinrent si célèbres et se maintinrent jusqu'au onzième siècle. Ce fut à cette même époque que, cherchant un asile contre la persécution des Romains, ils se répandirent dans l'Éthiopie et l'Arabie, peuplèrent une partie de ce pays, et devinrent si nombreux et si puissans, qu'on les vit dans la suite lever des armées et livrer bataille à Mahomet, pour s'opposer au cours impétueux de sa religion, qu'ainsi que ses premiers successeurs, il ne cherchait à établir que par les combats et les victoires.

Mais bientôt les inclinations des Arabes changent: après s'être distingués par les conquêtes rapides de la Palestine, de la Syrie, de la Perse, de l'Égypte; avoir porté atteinte à l'empire des Grecs, établi celui des Sarrazins et réuni l'Espagne à leur vaste domination, leurs Khalifes, ces fiers conquérans qui ne semblaient vaincre que pour l'entière destruction des lettres, et pour réduire, comme l'avait voulu Omar, tous les livres au seul Alcoran, devinrent les protecteurs les plus zélés des sciences dont l'histoire nous ait transmis les noms. Ce fut Abou Giaffar Almanzor, le 21.e Khalife, le 2.e de la famille

des Abassides, l'an 136 de l'hégire et 754 de l'ère chrétienne, qui fit cette heureuse révolution. Il attira auprès de lui un grand nombre de savans Nestoriens ou Juifs. Ceux-ci avaient cessé depuis Omar d'être persécutés; ils concoururent puissamment à la fondation des écoles, communiquèrent aux Arabes toutes les connaissances qu'ils avaient acquises, s'adonnèrent à l'étude de l'astronomie et de la médecine, et traduisirent et commentèrent les ouvrages d'Hippocrate, d'Aristote, d'Euclide, de Galien, etc. Enfin, les Sultans Buides ou Dilémites s'étant emparés du pouvoir des Khalifes, ne leur laissèrent qu'un fantôme d'autorité. Ils persécutèrent les Juifs, détruisirent leurs célèbres écoles; et les savans qui les composaient s'étant répandus par l'Espagne dans l'Occident, fournirent ces nombreux médecins, qui pendant trois siècles furent les seuls qui traitassent les maladies avec méthode.

Outre la fondation de l'université de médecine de Montpellier, qui a illustré cette époque, elle mérite d'autant plus de fixer notre attention, que les Sarrasins entièrement chassés d'Espagne, en 1252, par Ferdinand III, repassèrent en Afrique, où ils portaient le goût des sciences qui s'y perdit bientôt. Celles-ci auraient peut-être disparu de dessus la terre, si les Juifs qui

avaient à Cordoue, à Grenade, à Tolède, des écoles particulières où la médecine s'enseignait avec soin, n'eussent conservé le dépôt précieux qui échappait aux Arabes, et par une suite de cette fraternité qui unissait les Israélites de tous les pays, n'eussent transmis partout les connaissances qu'ils possédaient.

Telle et la marche des événemens ; c'est aussi celle que j'ai suivie pour tracer l'histoire de la médecine chez les Hébreux anciens et modernes. J'ai divisé cette dissertation en deux parties. Dans la première, après avoir recherché l'origine de l'art de guérir, j'examinerai son état chez les Hébreux formant un corps de nation. Dans la seconde, suivant ce peuple dans les pays où il a eu une influence plus ou moins marquée sur les sciences, nous le verrons étudier le grec à Alexandrie, fonder des académies sur les bords de l'Euphrate, passer sous l'empire des Arabes, et étudier la médecine avec succès ; enfin, se répandant dans l'Occident par les conquêtes des Sarrasins en Espagne, et leurs guerres en France, propager le goût des sciences, et contribuer à la fondation des écoles de Salerne et de Montpellier.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE DES HÉBREUX

ANCIENS ET MODERNES.

Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille,
Au miel dont la jeune Abeille
Compose son cher trésor.

J. B. Rousseau, *Odes sacrées.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les recherches de tous les savans sur l'antiquité des nations, ont prouvé qu'aucun peuple ne possède de monumens littéraires plus anciens que la bible. Cet ouvrage précieux n'est pas moins recommandable par les beautés du style, et la sagesse des pré-

ceptes. Comme histoire, il commence à la création du monde, et finit à l'arrivée des Hébreux aux rives du Jourdain. Il renferme en outre toutes les ordonnances civiles ou religieuses qui ont été données à ce peuple. Parmi ces ordonnances, il en est qui ayant une influence plus ou moins marquée sur la santé, tendent à prévenir les maladies propres au pays qu'il allait habiter, et décèlent dans le législateur des connaissances exactes en médecine et surtout en hygiène. Cette manière d'envisager quelques préceptes de la bible, ne blesse aucunement le respect dû aux écritures, et en y reconnaissant une utilité temporelle, on ne porte point atteinte à la sainteté de leur origine. S'il était au reste nécessaire d'invoquer des autorités pour justifier cette assertion, il suffirait sans doute de citer l'exemple d'écrivains très-distingués parmi les Rabbins et les pères de l'Église, tels que S. Chrysostôme, Tertulien, S. Augustin, Maimonide, Aben-Ezra, etc. Les prophètes fournissent aussi des documens sur l'état de la médecine dans ces temps reculés. On y trouve quelques passages d'où l'on peut inférer quels étaient les médecins d'alors, les maladies qui exigeaient leurs soins, et leur manière de les traiter. Mais avant d'entrer dans cette matière, il ne sera pas peut-être hors de propos d'accorder quelques instans

à l'examen de la naissance de l'art de guérir, et de voir à quelle époque et par quelles causes les hommes ont été obligés de chercher des remèdes.

Si pour connaître l'origine de la médecine, l'on consulte les nombreux ouvrages écrits sur l'histoire de cette science, on trouve que son invention a été attribuée chez tous les peuples, à des hommes auxquels la reconnaissance publique a élevé des autels (1). Tous les auteurs s'accordent à la regarder comme le présent d'une divinité bienfaisante, et ils étayent tous leur opinion sur des autorités sacrées ou profanes. Les premiers ont inféré de ce qu'il est dit dans la Genèse, que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam pour qu'il leur donnât des noms, que ce premier homme avait reçu en même temps une connaissance parfaite de leurs qualités, aussi bien que de celles des autres créatures; d'où il s'ensuit qu'il n'ignorait pas les usages qu'elles devaient avoir par rapport à la médecine. Ils s'appuient surtout sur ce passage de l'Ecclésiastique: *Honorez le médecin à cause du besoin que vous en avez, car c'est le Très-Haut qui l'a créé; c'est de*

(1) Leclerc, histoire de la médecine; *Barchusen, hist. med*; etc.

Dieu que vient toute guérison (1). Les autorités qu'invoquent les derniers sont bien plus nombreuses ; s'ils attribuent l'invention de la médecine à Apollon, ils citent Ovide (2) et Callimaque (3). Homère (4) dépose en faveur de Pæon, Æschile de Prométhée, Pindare de Chiron, etc. Les Égyptiens, d'après le témoignage de Diodore de Sicile (5), défèrent cet honneur à la déesse Isis.

En examinant d'une manière impartiale ces différentes prétentions des auteurs, toutes fondées sur la tradition et sur d'anciennes autorités, on sera naturellement amené à conclure que l'invention de la médecine ne doit pas être attribuée exclusivement à aucune nation, et encore moins à un seul homme (6); puisque tous les peuples, avant même qu'ils eussent des relations les uns avec les

---

(1) Ecclésiastique, XXXVIII. 1, 2.

(2) *Inventum medicina meum est, opiferque per orbem Dicor, et herbarum est subjecta potentia nobis.* Métam. liv. I. 521.

(3) Dans son hymne sur Apollon. . . . *Ab ipso Et medici didicere moras innectere morti.*

(4) Iliade, liv. V.

(5) Liv. I, c. 25.

(6) *Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia.* Baglivi, *praxis medica, lib. I, cap. 1.*

autres (1), avaient des moyens de soulager leurs maux. On sera sans doute confirmé dans cette manière de voir, si l'on étudie la nature humaine, et qu'on apprécie les nombreuses causes qui rendent les maladies inséparables de l'état de vie.

Toutes les substances élémentaires que l'analyse démontre dans les corps organisés et vivans, se rencontrent aussi dans les corps inorganiques et non vivans. La matière qui les compose, jouit chez les uns et les autres des mêmes propriétés générales qui constituent l'essence des corps, et sans lesquelles nous ne pouvons concevoir leur existence. Mais la composition chimique du règne de la vie, est essentiellement caractérisée par la multiplicité de ses principes constituans, et la condensation qu'y éprouvent certaines substances simples (2), douées d'une très-grande élasticité, qui dans les corps bruts sont presque toujours à l'état gazeux, ou du moins engagées dans des combinaisons liquides. Il résulte de là, que ces substances

---

(1) On trouve des vestiges de la médecine chez les peuplades grossières de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande, de la Laponie, du Groënland. Cabanis, *Révol. de la méd.*

(2) Berthollet, Statique chim., tom. II, append.

font un effort continuel contre les forces vitales qui tendent à les soustraire aux forces physiques et chimiques ; et cette lutte perpétuelle rend l'état d'équilibre qui constitue la santé, facilement altérable.

Le corps humain éprouve constamment, d'après les lois même de la vie, et par ce mouvement interne qui agite nos liquides et nos solides, des pertes modifiées par l'action des corps ambians. Pour réparer ces pertes (1), il doit faire éprouver à certaines substances une série d'altérations, en vertu desquelles elles deviennent parties intégrantes de son organisation. Pour qu'un individu jouisse d'une santé parfaite, il faut qu'il y ait une juste compensation entre les pertes et les acquisitions.

L'entretien de la vie demande en général la présence de l'air ; cette présence est indispensable pour tous les individus de l'espèce humaine, du moment qu'ils ont vu le jour.

---

(1) La nécessité de ces réparations amenée par les pertes journalières, reconnue par tous les médecins, a été développée et présentée d'une manière très-méthodique par le savant professeur Dumas dans ses Principes de Physiologie (t. I, 2.e sect.), ouvrage recommandable sous tous les rapports, et qui réunit l'élégance du style à la profondeur des pensées.

Mais ce corps gazeux qu'Hippocrate et les Anciens appelaient avec tant de raison *pabulum vitæ*, n'est pas le même dans les divers lieux de la terre. La nature du sol, son exposition, la manière dont il est regardé par le soleil, le voisinage des eaux vives ou croupissantes, des bois ou des montagnes, changent entièrement les qualités de l'atmosphère, en vertu desquelles elle produit des effets nuisibles ou salutaires sur les êtres qui le respirent.

Enfin, la sensibilité des organes de l'homme, les dispositions morbifiques que leur développement produit à certaines époques, font qu'il est faible et malade, tout aussi naturellement qu'il est sain et vigoureux.

Ces causes ne produisaient pas sans doute aussi fréquemment des maladies dans l'enfance du monde. Les premiers hommes sortant des mains de la nature, doués d'une constitution robuste que n'avaient point altérée les excès, accoutumés dès leur naissance aux intempéries des saisons, durent résister avec d'autant plus d'avantage à leur action; étrangers aux passions factices, ils ne connaissaient pas assurément les maladies nerveuses, que la civilisation et le luxe ont rendues si communes. Mais, obligés de conquérir par la force ou par la ruse une subsistance toujours incertaine, contraints quelquefois de la

disputer aux espèces nuisibles, ils durent recevoir de bonne heure de fréquentes blessures, et s'adonner à la recherche des moyens propres à les guérir. Les guerres, en multipliant ces maux, multiplièrent les occasions d'observer, et rendirent la connaissance des secours plus nécessaire. Aussi la médecine a commencé chez tous les peuples par ces maladies simples, qui sont aujourd'hui du ressort de la chirurgie. Il était d'ailleurs bien plus aisé d'apprendre à panser une plaie, qu'à juger de l'état intérieur de nos organes par les phénomènes extérieurs, en déduire des indications thérapeutiques, et connaître les substances propres à les remplir.

Si l'état morbide est dans la nature, s'il résulte de ses lois, et même en quelque sorte de celles qui sont établies pour la conservation de la vie, les maladies doivent être aussi anciennes que l'espèce humaine. Mais l'homme souffrant, sa première détermination a été sans doute vers la connaissance d'un soulagement. Il a attribué son mal à certaines causes, et en a cherché le remède dans des substances qu'il a crues capables d'agir dans un autre sens, et de produire des effets contraires. C'est ainsi qu'il saisit le premier anneau d'une chaîne d'observations, et qu'il devint bientôt médecin et chirurgien.

En partant de la nature constante des

choses, on voit donc que l'homme, soumis à une foule de circonstances qui peuvent troubler l'harmonie de ses fonctions, a dû s'occuper de bonne heure des moyens d'appaiser les douleurs, et de guérir les maux dont il était si fréquemment atteint ; et que c'est par conséquent, chez les peuples les plus anciens, chez ceux qui les premiers ont figuré sur le vaste théâtre du monde, que l'on doit trouver les premières traces de la médecine, puisque l'espèce humaine n'a pu exister sans maladies, et que cette fatalité a nécessairement amené à la connaissance des remèdes propres à les combattre.

Dans les premiers temps, la médecine n'était pas une profession départie à un petit nombre d'individus, qui en eussent fait une étude particulière. Tout le monde était médecin, et celui qui avait fait quelque expérience sur lui-même ou sur autrui, la réitérait dans un cas qu'il jugeait pareil à celui qu'il avait déjà vu. Au rapport (1) d'Hérodote, les malades étaient placés à Babylone dans des lieux publics, et restaient exposés à la vue des passans, auxquels on demandait pour eux des conseils et des moyens de guérison. Le premier venu, s'il reconnaissait ou

---

(1) Livre I.

s'il croyait reconnaître dans leur état quelque analogie avec des maladies, qu'il eût déjà eu occasion d'observer, indiquait les remèdes ou les plans de traitement, d'après lesquels ces dernières avaient été guéries. Strabon (1) nous apprend la même chose des Égyptiens, chez lesquels la médecine fit des progrès rapides; il est bien digne de remarque que c'est parmi eux que parurent les premiers médecins de profession, puisqu'en l'an du monde 2315 (2), Joseph ordonna à ceux qu'il avait à son service, d'embaumer le corps de son père.

Les prêtres qui avaient, dans cette ancienne Égypte, regardée à juste titre comme le berceau de la sagesse, et l'une des premières écoles du genre humain, l'empire exclusif des lumières, étaient aussi les seuls qui cultivassent l'art de guérir. L'usage où ils étaient d'embaumer les corps, dut leur donner de bonne heure des connaissances sur l'anatomie, sur le siége des maladies et les désordres qu'elles occasionnent.

Clément d'Alexandrie (3) rapporte que le fameux Hermès avait renfermé toute la phi-

---

(1) Livre 3, p. 115.

(2) Genèse, chap. L.

(3) *Stromata*, *lib.* 6.

losophie des Égyptiens dans quarante-deux livres, dont les six derniers concernaient la médecine, et traitaient de la structure du corps humain en général, de quelques-unes de ses parties en particulier, des instrumens nécessaires pour les opérations chirurgicales, des maladies, et enfin des accidens propres aux femmes. Il y avait aussi des médecins payés par l'état (1), et qui n'exigeaient aucun salaire des malades.

Quelques auteurs ont fait des recherches pour savoir si les Hébreux avaient reçu les premières connaissances médicales des Égyptiens (3), ou s'ils les avaient apportées parmi eux. Sans entrer dans aucune discussion à cet égard, il suffira d'observer que ces deux peuples ayant habité long-temps le même pays, durent se communiquer leurs habitudes et leurs lumières ; et Clément d'Alexandrie (3) dit en termes formels, que Moyse était instruit de la médecine, aussi bien que des autres connaissances qui étaient en réputation dans l'Égypte.

Ce législateur prophète en a donné des preuves dans ce qu'il dit de la lèpre et des

---

(1) Éloy, diction. histor. de la médecine.

(2) *Simeon Lindinger, de Hebræorum veter. arte med.*

(3) *Strom., lib.* 1, *pag.* 343.

moyens de la discerner (1) ; il décrit les symptômes de cette maladie commencée, invétérée et guérie. Cunæus (2) a prétendu que sous le nom de lèpre il renfermait les dartres, la gale, les ulcères sordides, et d'autres maladies de la peau. Il paraît cependant que cette maladie est celle qui a été décrite par Celse (3), sous le nom de lèpre blanche.

Dans le Lévitique (ch. XVIII. v. 11.) et dans la Genèse (ch. VIII. v. 4.), il interdit à son peuple de manger du sang ; car, dit-il, le sang est l'âme. Un homme qui s'exprime ainsi connaissait sans doute l'importance de ce fluide vital, et le rôle principal qu'il joue dans l'économie animale.

Il est aussi fait mention dans les livres saints (Lévit. ch. XV. v. 2.), d'un écoulement purulent de l'urètre, désigné sous le nom de *fluxus seminis ;* la nature contagieuse de cette affection, l'a fait considérer comme une vraie blennorrhagie. Quelques auteurs ont même avancé qu'elle était siphilitique, et se sont appuyés là dessus pour prouver

---

(1) Lévit. chap. XIII.

(2) *De repub. Hebræorum , lib.* 2, *cap.* 24.

(3) *Cels., lib.* 5, *cap.* 28.

l'ancienneté de cette maladie ; mais on ne partagera pas cette opinion, si l'on considère que l'écoulement est le seul symptôme de siphilis dont il est parlé, et que cette gonorrhée guérissait en peu de jours et par le seul usage des bains.

Moyse, remplissant en cela les devoirs d'un bon législateur, s'est plus occupé de prévenir les maladies que de les guérir. Les préceptes qu'il donne à ce sujet, considérés sous leur rapport hygiététique, prouvent une connaissance très-étendue des désordres que peuvent introduire dans l'économie vivante, les corps avec lesquels elle a des rapports immédiats. Il fallait bien qu'il eût apprécié l'influence du climat chaud de la Palestine, puisque tous ces préceptes tendent à en neutraliser les mauvais effets.

La chaleur modérée est peut-être le stimulant le plus actif que nous connaissions ; elle augmente la transpiration, qui humectant d'une manière continue le tissu dermoïde, favorise l'action de ses papilles nerveuses, et les rend capables de sentir les plus légères impressions des corps extérieurs. Mais par l'action continuelle de cet agent appliqué à la surface du corps, la peau acquiert bientôt un relâchement très-considérable ; sa faiblesse la rend l'aboutissant de tous les mouvemens fluxionnaires, et le siége

d'un grand nombre de maladies (1). La transpiration abondante qui s'en échappe, entraîne avec elle des matières excrémentitielles, qui dans les climats froids passent par les urines. Ces matières concrétées à la surface de cet organe obstruent ses pores, et sont une cause fréquente des affections cutanées communes dans les pays méridionaux, et auxquelles les Hébreux étaient très-sujets. C'est sans doute pour remédier à cet inconvénient et détruire la cause occasionelle de ces maladies, que Moyse avait rendu l'usage des bains si familier. Aidés de la tonsure et du séquestre, ils étaient les seuls moyens qu'il employait contre la lèpre. Outre les nombreuses purifications qui se faisaient de la même manière, les Hébreux se baignaient toujours après les exercices forcés (2).

La loi imposée aux femmes pendant la durée des menstrues, était très-sage et même nécessaire dans le climat de la Palestine; car la chaleur, cause bien avérée d'hémor-

---

(1) *Si qua ante morbum pars laboraverit, ibi morbi sedes.* Hipp. Aphor. sect. 4, 33.

(2) Les soldats se baignaient après le combat, et les voyageurs prenaient toujours un bain de pied en arrivant.

ragie, fait que les femmes des contrées méridionales perdent, par les règles, deux fois plus de sang que celles des pays septentrionaux. Ce sang charrie souvent, même chez les femmes les plus saines en apparence, des humeurs âcres qui, appliquées sur les parties génitales de l'homme, produisent des écoulemens et des ulcères, différens de ceux qui sont produits par le virus siphilitique, mais qui ne sont ni moins dangereux, ni moins difficiles à guérir (1).

La politique, dans le dessein de favoriser la population, contribua aussi à l'établissement de cette loi, qui interdisant toute fréquentation entre le mari et la femme pendant la durée des règles et quelques jours après, rendait cette séparation périodique et assez fréquente. Les Hébreux portés au plaisir de l'amour, et obligés par la loi (Exode, chap. XXI. v. 9. 10) de rendre à leurs épouses les devoirs nuptiaux, trouvaient dans ce temps de privation le meilleur remède contre les excès auxquels ils pouvaient s'abandonner : de là, naissait aussi pour les femmes un moment très-favorable à la conception. L'habitude qui perfectionne le jugement émousse le sentiment; les stimulans

(1) Swediaur, tom. I, page. 20.

les plus actifs et les mieux appropriés à la manière de sentir de nos organes, finissent par ne produire que des effets presque nuls, si leur application est trop souvent répétée ; ils épuisent pour ainsi dire la sensibilité. Mais si leur action est suspendue pendant un temps proportionné à leur abus, les choses reviennent à leur état primitif, et la nature reprend ses mœurs altérées et changées par l'habitude. Il me parait, d'après ces considérations, que cette pratique qui, au premier coup-d'œil, ne semble être qu'une mesure de propreté, doit avoir eu beaucoup d'influence sur la population. Les causes les plus légères en apparence, sont quelquefois celles qui donnent les résultats les plus importans. Personne n'ignore que les femmes qui abusent des plaisirs vénériens, cessent de bonne heure de faire des enfans, et l'histoire des Juifs prouve que constamment et partout où ce peuple a joui de quelques années de repos, il s'est multiplié d'une manière très-rapide.

L'usage des bains rendu si fréquent par les pratiques religieuses, a valu aux Hébreux un reproche qni n'est fondé sur aucune preuve, mais qui est trop répandu pour qu'on dédaigne de le réfuter. Des soins qu'avait pris le législateur pour entretenir la propreté, on en a conclu que ce peuple était

très-sale ; en suivant cette manière de raisonner, nous devons dire que les Spartiates étaient corrompus et efféminés, puisque les lois de Lycurgue tendaient à produire des hommes vertueux et robustes.

La transpiration augmentée diminue les autres évacuations et même les sécrétions. De la diminution de la salive et des sucs intestinaux naît une sensation continuelle de soif, qui fit tant de fois murmurer les Israélites dans le désert. Les excrétions alvines se durcissent, et ne sont rendues qu'à de longs intervalles. C'est sans doute afin que les alimens ne vinssent encore augmenter cette cause des hémorroïdes et des fistules à l'anus, que Moyse avait interdit à son peuple le lièvre et le lapin, dont la viande dessèche et constipe (1) L'écoulement purulent de l'urètre, les catarrhes de la vessie, les néphréties dont il est souvent fait mention dans les livres saints (2), dépendaient des mêmes causes. Les urines étant peu abondantes, leurs sels acquéraient une telle concentration, que les voies uropoëtiques conti-

---

(1) *Leporina caro sicca est, et alvum moratur.* Hipp., *de sanor. vict. rat.*

(2) Liv. I des Rois, chap. V. 6, 9., Ps. LXXVII. 66 ; ps. XXVII. 8.

nuellement irritées devaient être singulièrement disposées à ces affections.

Parmi les sécrétions diminuées on ne doit pas ranger la bile qui au contraire abonde dans les pays chauds, a même quelque chose d'acrimonieux, et décide le tempérament bilieux qui est propre aux habitans des contrées méridionales. Ce tempérament était celui des Hébreux. Outre les inductions tirées du climat, cela est prouvé par les portraits les plus anciens de cette nation (1), par divers passages de la bible, et par la nature des maladies auxquelles ils étaient le plus sujets; qui telles que la gale, les dartres, ont leurs causes dans les exaltations des propriétés d'une bile que la chaleur rend ardente et diffusible, et dans l'influence du système hépatique sur le système dermoïde.

Cette connaissance rend raison de la défense que fait Moyse à son peuple de manger du cochon (2); une viande grasse, venteuse et difficile à digérer aurait rendu ces maladies encore plus fréquentes. C'est sans doute au même motif, que nous devons rapporter l'interdiction du sang et des poissons sans

---

(1) Joseph, antiq. judaïques.

(2) Lév. chap. XI. v. 2.

écailles (1) ; ce liquide animal est de tous les alimens celui qui a le plus de tendance à la putréfaction. On pourrait presque ranger dans la même catégorie les poissons sans écailles, dont la plupart vivent dans des eaux stagnantes et bourbeuses.

Parmi les ordonnances de Moyse relatives à la santé, on doit distinguer la circoncision. Si les descendans d'Abraham n'ont pas été les premiers à donner l'exemple de cette pratique, ils y ont du moins attaché la plus grande importance en la regardant comme le sceau de leur alliance avec la divinité. Outre la cérémonie religieuse, deux avantages, l'un relatif à la politique, et l'autre à l'hygiène, peuvent en rendre raison.

La sensibilité exquise des organes dans les pays chauds, fait rechercher les jouissances physiques avec une espèce de fureur. Les Hébreux étaient souverainement émus par tout ce qui avait rapport à l'union des sexes, et leurs désirs étaient si violens, qu'ils ont été quelquefois la cause des plus grands crimes. Tout le monde connaît l'histoire d'Urie, exposé dans la mêlée d'une bataille, par les ordres de David amoureux de sa femme. Ezéchiel, ch. XXII. v. 11, Mala-

(1) Deutéron. chap. XIV. v. 9.

chias, ch. II. v. 14, leur reprochent d'avoir violé les engagemens sacrés du mariage. *Equi amatores facti sunt. Unusquisque ad uxorem proximi hinniebat*, leur dit Jérémie, chap. V. v. 8. Il était du devoir d'un sage législateur, d'opposer la force des lois à cette aveugle passion qui entraînait de si grands désordres. On pensa avec raison que le retranchement du prépuce émousserait la sensibilité de la peau délicate qu'il recouvre, par l'épaississement et la dureté que celle-ci devait acquérir, et qu'on parviendrait par là à affaiblir ces passions honteuses.

La même circonstance du climat qui, agissant sur la peau, augmente la transpiration, affaiblit cet organe, et devient une cause féconde de maladies cutanées, portant son action sur les glandes sébacées qui fournissent l'humeur qui lubrifie la membrane interne du prépuce, doit augmenter la quantité de cette humeur et lui faire acquérir une fétidité capable de produire des maladies désagréables, et même dangereuses par leurs suites (1). Les Otaïtiens, dit le capitaine Cook, pratiquent la circoncision sans autre motif que celui de la propreté. C'est dans la même

(1) C'est ce qu'on désigne dans les traités de maladies vénériennes sous le nom de gonorrhée fausse.

vue que les insulaires de la mer du sud se fendent le prépuce (1).

Les prêtres juifs paraissent avoir été dans l'origine les premiers médecins de la nation. Moyse prescrit de s'adresser à eux pour la guérison de la lèpre : ils décidaient du sort des hommes et des maisons atteints de cette maladie. Ce fut sans doute afin d'augmenter leur influence sur le peuple, et de le rendre plus soumis aux ministres de la religion, que ce législateur voulut que ceux qui par la nature de leurs fonctions étaient en quelque sorte intermédiaires entre lui et la divinité, fussent aussi capables de soulager les maux physiques. L'exercice de la médecine ne leur appartenait cependant d'une manière exclusive, que pour le traitement de cette maladie grave qu'on regardait comme une plaie de la main de Dieu (2). Ils le partageaient autrement avec les principaux de la nation, et les Rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de s'en occuper.

---

(1) Tourtelle, hyg., tom. I. pag. 198.

(2) Nous l'avons vu frappé de Dieu, dit Isaïe, chap. LIII. v. 4. Lorsque Naaman vint à Samarie avec des lettres du Roi de Damas pour qu'on le guérit de la lèpre, le Roi d'Israël déchira ses vêtemens, et dit : suis-je un Dieu, moi, pour donner la vie et la mort ?

Il paraît d'après Isaïe, (chap. III. v. 6), que les Princes devaient être instruits des secrets de l'art de guérir. « En ce temps là, dit-il, l'homme prendra son frère et lui dira : vous avez un habit ; soyez notre Prince et guérissez-nous de notre chute. Et il répondra, en disant : je ne suis point médecin, ne m'établissez point Prince du peuple. » Osée, ch. V. v. 13, Zacharie, chap. XI. v. 16, et Jérémie, chap, VI. v. 14, étayent encore cette opinion. La manière dont ils s'expriment, prouve que l'ignorance de la médecine était presque une exclusion de la royauté.

Un pareil motif ne dut pas sans doute faire rejeter ce monarque fameux si connu sous le nom de sage. Au rapport de Flavius Joseph, Dieu avait rempli le Prince Salomon d'une sagesse, d'une intelligence si extraordinaires, qu'il surpassait de beaucoup les plus capables des Égyptiens. L'Écriture Sainte nous apprend que Salomon connaissait toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope qui croît sur la muraille, et qu'il avait écrit touchant les reptiles, les poissons, les oiseaux et tous les autres animaux. Salomon lui-même assure au chap. V de la Sapience, qu'il était instruit de la différence des plantes et de la propriété des racines. Il avait aussi composé un ouvrage

intitulé, livre des guérisons, et qui n'est pas parvenu jusqu'à nous; ce livre, selon le sentiment commun, était exposé dans un lieu public où le peuple allait le consulter; cependant quelques Rabbins ont prétendu, et ils ont été suivis par Suidas, qu'il avait été gravé dans le vestibule du Temple.

Il y avait parmi les Hébreux, dès la sortie d'Égypte, des gens dont la profession était de traiter les maladies, et qui exigeaient un salaire pour leurs soins. « Quand deux hommes, dit le législateur, prendront querelle, si l'un d'eux est blessé au point de garder le lit. . . . . , celui qui aura frappé lui payera la perte de son travail, et ce qu'il aura dépensé pour se faire guérir. » Un passage de Jérémie prouve que cette profession était très-commune de son temps: « n'y a-t-il point de résine à Galaad, ou manquez-vous de médecins, et pourquoi la blessure de ma fille n'est-elle pas fermée? » (Chap. VIII. vers. 22.) Sous le règne de Salomon, qui forme l'époque la plus brillante de la nation juive, parurent des savans qui, s'ils étaient inférieurs à ce grand Roi, ne sont pas du moins indignes d'être nommés après lui: tels furent, entr'autres, les quatre frères Athan, Héman, Chalcol et Dorda fils de Machaol. (V. le liv. I.er des Rois, et Flavius Joseph.)

Le principal emploi de ces médecins était

sans doute de traiter les plaies et les ulcères, de réduire les luxations ou les fractures, de soigner, en un mot, les maladies que nous désignons sous le nom de chirurgicales; mais ils n'étaient pas absolument étrangers au traitement des maladies internes. Asa, attaqué de la goutte aux pieds, s'adresse aux médecins (1). Salomon conseillait de vomir, lorsque l'estomac était surchargé par un amas de saburres, ou par un repas trop copieux (2). Il parle aussi des incommodités qui sont la suite de l'incontinence et de l'abus des plaisirs; il dit que cette maladie ronge et consume les os et la chair (3). Saül étant tombé dans une noire mélancolie qui lui revenait d'une manière périodique, était dans un état si violent pendant les accès, qu'il paraissait possédé (4). On employa contre cette maladie un remède dont l'efficacité est attestée par plusieurs observateurs, et David le guérit en le ravissant par les sons harmonieux de sa harpe.

Les maladies externes étant plus fréquentes, leurs connaissances, à cet égard, étaient

---

(1) Liv. III des Rois, chap. XV.

(2) Prover., chap. XXIII. vers. 8.

(3) *Ibid*, Chap. V, vers. 2.

(4) Liv. I.er des Rois, chap. XVII, vers. 23.

plus avancées. Les topiques qu'ils employaient dans le pansement des plaies, étaient principalement la résine de Galaad et l'huile (1).

La manière de réduire les fractures et de les contenir, est décrite avec quelques détails par Ezéchiel. (chap. XXX. v. 21.) « Fils de l'homme, dit-il, j'ai brisé le bras de Pharaon, Roi d'Égypte; et il n'a point été étendu pour pouvoir être guéri. Il n'a point été lié de linges, ni enveloppé de bandelettes pour s'affermir; il ne pourra plus manier l'épée. »

Ces connaissances médicales, examinées d'une manière superficielle, paraîtront peu avancées, surtout si on les compare à l'état actuel des sciences; mais est-ce ainsi qu'on doit les juger, si l'on veut les apprécier à leur juste valeur? Transportons-nous à l'époque reculée de la sortie d'Égypte et de l'établissement des Hébreux dans la Palestine, et nous nous en formerons une idée bien plus avantageuse. Le résultat de cette considération serait qu'elles étaient supérieures, ou au moins égales à celles de tous les peuples alors existans, et même de ceux dont l'origine est bien moins ancienne. L'exemple d'Asa prouve

---

(1) Jér. *loc. cit.* ch. XLVI. 2., ch. LI. 8 et 9.; Isaïe, ch. I. 6.

que l'art de guérir n'était pas réduit, d'une manière absolue, au traitement des maladies externes; et cependant ce reproche pourrait être adressé, avec juste raison, aux Grecs du temps du siége de Troie, bien postérieur à Moyse; car Machaon et Podalyre qui traitaient les plaies, ne furent pas seulement consultés, lorsque la peste exerçait ses ravages dans le camp (1).

SECONDE PARTIE.

(2) Après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor fit emmener les principaux habitans à Babylone; il en dispersa un grand nombre dans tout l'Orient, et ne laissa dans la Judée que la lie du peuple, à laquelle

---

(1) Homère, Iliade.

(2) Afin de diminuer le nombre des notes, j'ai supprimé presque toutes celles qui, n'étant relatives qu'à des détails historiques, n'intéressent la médecine que d'une manière indirecte. Les principales sources où je les ai puisés sont la Bible et les Prophètes, les antiquités judaïques de Flavius Joseph, l'histoire des Juifs et des peuples voisins par Prideaux, l'histoire des Juifs et de leur religion par Basnage, la grande bibliothèque rabbinique de Bartoloccius, la bibliothèque hébraïque de Wolfius, et la bibliothèque orientale de d'Herbelot.

il établit pour gouverneur un nommé Godolias, homme de bien et d'origine noble. Nabusardan, général de son armée, conformément à ses ordres, avait brûlé le temple, après avoir pillé les vases sacrés et les trésors immenses qu'y avait accumulés la piété du peuple ; il ruina la ville de fond en comble, et réduisit en cendres le palais royal. Les malheureux qui avaient resté dans la Palestine, chargés d'impôts, et ne pouvant supporter la vue des décombres qui avaient remplacé les monumens de leur grandeur passée, se réfugièrent en Égypte, et laissèrent leur patrie presque sans habitans.

Cet état durait depuis soixante et dix ans, lorsque Cyrus parut et changea la face de l'Orient. Ce conquérant que Dieu avait désigné par son nom et promis à son peuple comme un vengeur, renversa l'empire des Babyloniens, et sur ses ruines éleva celui des Perses et des Mèdes. Il permit aux Juifs de retourner dans la Palestine, et de rebâtir le temple de Dieu. Les peuples voisins et surtout les Samaritains, jaloux de la prospérité qui leur était promise, sous la protection de ce puissant monarque, mirent tous les obstacles possibles à l'exécution de ce dessein. Après la mort de Cyrus, ils obtinrent de Cambyse son fils la suspension des travaux, qui furent cependant repris et

terminés sous Darius. Mais depuis leur rétablissement jusqu'à leur entière dispersion sous Adrien, les Hébreux réunis en un corps de nation, ne présentent rien d'intéressant pour l'objet de mes recherches. La partie de ce peuple qui était retournée dans la Palestine ne forma un état indépendant, que sous l'administration courte mais glorieuse des Machabées. Obligés de soutenir contre les peuples voisins une lutte inégale ; tributaires des Rois de Perse, d'Asie ou d'Égypte ; passant ensuite sous la domination des Romains ; toujours déchirés par des factions intestines, pouvaient-ils songer aux sciences ?

Lorsque Alexandre-le-Grand passa en Égypte, il y trouva beaucoup de Juifs qui s'étaient répandus dans ce pays, pendant la durée de la première captivité, et dont la majeure partie ayant des établissemens, n'avaient pas voulu retourner dans la Palestine, lors de l'édification du second temple. La faveur que leur accorda le Roi des Grecs pour peupler Alexandrie, en leur donnant les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens, en attira un très-grand nombre. Après la mort d'Alexandre, ses généraux partagèrent son empire, et Ptolomée Lagus, devenu Roi d'Égypte, s'étant emparé de Jérusalem par surprise, envoya une partie des habitans dans ses états. Ayant fait, dix ans après,

un second voyage dans la Judée, il employa un moyen tout opposé pour en engager un plus grand nombre à aller peupler son royaume. Il fit valoir la confiance qu'il avait témoignée aux premiers, en leur donnant la garde de ses places; et ceux qui étaient déjà établis, se louant de la douceur du gouvernement, attirèrent leurs frères ébranlés par les promesses de Ptolomée. Philadelphe leur fut encore plus favorable. Il acheta la liberté de six-vingt mille qui étaient captifs dans son royaume, et les laissa maîtres de s'établir où ils jugeraient à propos. Ce dernier fait peut donner une idée de la quantité qu'il y en avait alors en Égypte; on en comptait plus de cent mille à Alexandrie.

Cette ville était la patrie des sciences; la magnificence des Ptolomées attirait les savans de tous les pays, qui tous étaient accueillis; philosophes, astronomes, poètes, médecins, ressentirent également l'influence de leur amour pour les lettres. L'histoire de ses bibliothèques amassées à grands frais, et qui devaient avoir une fin si affligeante pour les savans, est connue de tout le monde. César assiégé dans un quartier d'Alexandrie, voisin du Bruchion, fait mettre le feu à la flotte, et l'incendie se communique aux bâtimens qui renfermaient le dépôt des connaissances humaines. Ce fut un guerrier du premier

ordre, qui occupait à Rome le second rang parmi les orateurs, qui porta un pareil coup aux lettres. Mais cette perte fut bientôt réparée, et quelque considérable qu'elle fut, ce n'est point de l'incendie de la première bibliothèque que datent nos regrets.

On mit la plus grande activité à rassembler les manuscrits les plus précieux, pour les joindre à ceux qui avaient échappé aux flammes. La Reine Cléopâtre cherchant à surpasser la magnificence de ses prédécesseurs, y fut aidée par une circonstance des plus favorables. Le troisième des Attales, Rois de Pergame, étant mort sans successeurs, institua le peuple Romain pour son héritier. Ces Rois avaient été les émules des Ptolomées (1); ils avaient formé aussi une

---

(1) Le roi Eumène fonda la fameuse bibliothèque de Pergame destinée à l'usage public. L'ardeur de rassembler les meilleurs ouvrages fit naître une extrême jalousie entre les savans de cette ville et ceux d'Alexandrie. Elle fut poussée si loin à Pergame, qu'on y forgea des livres sous les faux noms d'anciens écrivains. (*Galen. in Hipp., de naturâ hominis, lib.* 4.) Ptolomée, guidé par le même motif, défendit l'exportation du papyrus. (*Ibid. lib.* 13.) L'industrie des Pergaméniens se tourna d'un autre côté, et ils perfectionnèrent l'art de préparer les peaux de mouton. L'usage du parchemin devint alors si commun, qu'on leur en a attribué l'invention. (Winckelmann, tom.

grande bibliothèque composée, dit-on, de deux cent mille volumes, et qui rivalisait avec celle d'Alexandrie. Cette bibliothèque étant au pouvoir des Romains, Marc-Antoine en disposa en faveur de Cléopâtre, et elle servit par-là à enrichir celle dont elle avait été quelque temps la digne rivale ; mais la fin de l'une et de l'autre fut aussi malheureuse que l'avait été la première.

En 640, le général Amrou s'étant emparé d'Alexandrie, conserva tout ce que cette ville immense renfermait, qui lui parut digne de ses soins. La grande bibliothèque n'était pas alors susceptible d'exciter la cupidité des Arabes, et sa perte fut résolue. Un homme de lettres, nommé Jean le Grammairien, usa pour la sauver d'une feinte assez hardie ; il avait des liaisons avec Amrou, et lui demanda ces livres dont il faisait peu de cas. Ce général n'ayant point voulu prendre cela sur son compte, écrivit au Khalife,

---

III, pag. 115.) Mais cette découverte est beaucoup plus ancienne, puisque Isaïe, chap. VIII, Jérémie, chap. XXXVI, Ézéchiel, chap. II, III, parlent de rouleaux écrits, plusieurs siècles avant Eumène. Diodore de Sicile, liv. 2, rapporte que les Perses écrivaient autrefois leurs registres sur des peaux de mouton, et Hérodote, liv. 5, ch. LVIII, dit la même chose des Indiens.

et Omar ayant fait la réponse négative si connue, les livres furent distribués aux bains publics, et servirent à les chauffer pendant six mois (1).

L'histoire de ces bibliothèques et le grand nombre de volumes qui les composaient, doivent nous donner une idée fort avantageuse de l'état des sciences à Alexandrie, et de l'ardeur avec laquelle elles étaient cultivées, sous des monarques qui les protégeaient d'une manière si spéciale, et qui firent pour elles de si beaux établissemens. La médecine dont l'étude remonte, chez les Égyptiens, à la plus haute antiquité, reçut une nouvelle impulsion sous la domination des Ptolomées. Elle fit d'autant plus de progrès, que les médecins purent pro-

---

(1) J'ai suivi au sujet de l'incendie de la grande bibliothèque, l'opinion la plus généralement reçue quoiqu'elle ne soit pas peut-être la plus vraie. Ceux qui voudront avoir des connaissances plus étendues sur cet évènement historique, et les discussions polémiques qu'il a fait naître, peuvent consulter l'abbé Marigny, hist. des Arabes sous le gouvern. des Khalifes, tom. I.; Lassus, disc. sur les découv. faites en anatomie; de Sainte-Croix, dans ses recherches sur les bibliothèques d'Alexandrie; Langlès, mémoire lu à l'Institut en l'an 8; Prunelle, de l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres. etc. etc.

fiter des travaux de leurs devanciers, et leurs connaissances éclairées par l'anatomie furent plus exactes. L'usage d'embaumer les corps avait donné quelques notions sur la structure et la position des organes ; et grâces à Hérophile et Erasistrate, dont les noms feront à jamais époque dans l'histoire de cette science, sur laquelle repose l'édifice entier de la médecine, ces notions vagues furent converties en des connaissances réelles. Ils disséquèrent un grand nombre de cadavres humains, et firent beaucoup de découvertes, que des anatomistes modernes se sont attribuées à la renaissance des lettres.

Celse et Tertulien ont accusé ces deux hommes célèbres, d'avoir disséqué des criminels vivans condamnés à mort. Il paraît même que cette accusation est fondée, puisque les dogmatistes se sont déclarés les apologistes de cette conduite. Mais l'utilité même des recherches pourra-t-elle jamais excuser un tel degré d'inhumanité ? Les maladies attaquent, disaient-ils, les parties intérieures; comment remédier à leurs dérangemens, si l'on n'a pas une connaissance exacte de leur structure : il est donc nécessaire d'ouvrir des cadavres humains, et l'on ne peut, ajoutaient-ils, que louer Hérophile et Érasistrate d'avoir eu le courage de disséquer des criminels vivans. Il n'y a point de cruauté

à chercher, dans le supplice d'un petit nombre de scélérats, des connaissances qui peuvent servir dans tous les âges à la conservation d'une infinité d'innocens (1).

Des circonstances aussi favorables, et la facilité qu'ils avaient d'étudier également les diverses branches de l'art de guérir, donnèrent la plus grande vogue aux médecins de cette ville; aussi comme le remarque Marcellinus (2), il suffisait d'y avoir étudié pour obtenir la vogue dans la pratique. Barchusen, pour donner une idée juste de la réputation de ses écoles, la compare à celle que se sont acquise depuis long-temps celle de Padoue et de Montpellier (3).

Les Juifs, comme je l'ai remarqué au commencement de cette partie, jouissaient des mêmes priviléges que les autres citoyens et étaient très-nombreux à Alexandrie. A peine furent-ils établis dans cette ville, qu'ils s'adonnèrent à l'étude des sciences et des lettres, et composèrent sous Philadelphe,

---

(1) *Celsus*, *præfat.* Lassus, Essai hist. et crit. sur les découv. faites en anatomie. On conservait aussi à Alexandrie des squelettes humains pour l'instruction des élèves.

(2) *Lib.* 22, cité par Barchusen, p. 8.

(3) *Historia medicinæ*, *ibid.*

et par son ordre, la version grecque de la Bible connue sous le nom de version des Septante. Ce souverain en choisit un certain nombre parmi ceux de ses états, et leur en adjoignit quelques-uns qu'il fit venir de la Judée, comme étant plus versés dans les Écritures Saintes. On peut voir dans Flavius Joseph, avec quelle magnificence il traita ceux qu'il avait appelés de la Palestine, et les dépenses que lui occasionna cette traduction, qu'il regardait comme un des plus précieux ornemens de sa bibliothèque. Dans ce temps, et sous le règne de ses successeurs, fleurirent un grand nombre de savans hébreux, tels que Philon, Eupolème, Ezéchiel le poète tragique, Aristobule le péripatéticien, Justin de Tibérias, etc. (1). Adonnés à l'étude des sciences, ils n'avaient pas négligé celle de la médecine ; mais les guerres qui nous ont privé des trésors littéraires d'Alexandrie, nous ont à peine laissé le souvenir de leurs travaux.

Pendant que la partie d'Israël établie en Égypte, profitant des priviléges dont elle jouissait sous les Ptolomées, s'instruisait dans

---

(1) Clément d'Alex., *stromata*, l. 1, p. 344. Eusèbe, *præparatio evangelica*, *lib.* 6, *cap. XIV*, *lib.* 8, *cap. X*. Photius, *bibliotheca*, *codex XXXIII*.

les langues et les connaissances étrangères, ceux qui avaient été tranférés à diverses reprises sur les bords de l'Euphrate, tiraient un parti tout aussi avantageux du domicile et de la tranquillité qu'on leur avait accordés. Un grand nombre de familles ayant refusé de suivre Esdras, avaient conservé leurs établissemens à Sora, Nahardéa et dans d'autres villes; au rapport de Philon, ils étaient maîtres de Babylone et de plusieurs provinces. Pendant la durée du second temple, ils venaient de là adorer à Jérusalem qui était le centre de la religion, et où l'on apprenait la loi écrite et les traditions qui constituent la loi orale. Mais après la ruine de cette ville et du temple par Titus, ce lieu de réunion n'existait plus; la succession des sacrificateurs étant anéantie, personne n'était chargé du dépôt des dogmes religieux, qui auraient été bientôt perdus, si, pour prévenir ce malheur, on n'eût élevé, à l'imitation des anciennes écoles, des prêtres, des académies pour l'instruction de la jeunesse.

On place la première de ces institutions à Japhné, qui fut depuis appelé Ivelin (1); il y en avait dans le même temps une à Lydde qui est la Diospolis de St.-Jérôme (2);

(1) Benjamin Tudel, *Itiner.*

(2) Basnage, hist. des Juifs, liv. VI, p. 96.

mais la plus considérable de la Judée fut celle de Tibérias, où enseignèrent les plus grands maîtres, tels que Juda le Saint, Chanina, Jonathan, les Massoréthes qui ont ponctué la Bible et plusieurs autres. Ces académies ne subsistèrent pas long-temps, et ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans leur histoire, c'est qu'elles servirent de modèles à celles qu'on établit à Sora, à Nahardéa, Pumbédita, etc. Ces dernières fondées dans le 2.e siècle, et après la ruine de Bither et l'entière dispersion des Juifs sous Adrien, se maintinrent dans tout leur éclat jusque vers l'an 1039. La religion était sans doute le point essentiel de l'instruction ; si l'on a égard cependant aux connaissances médicales consignées dans le Thalmud de Babylone, et que l'on considère que les principaux collaborateurs de cette vaste compilation étaient chefs des académies, on conviendra sans doute qu'on y donnait aussi des leçons de l'art de guérir. Cette opinion a été adoptée par plusieurs historiens de la médecine (1) ; et il est bien digne de remarque, qu'au com-

(1) Éloy, dict. hist. ; Freind, hist. de la méd. ; et Nogués son trad., idée générale de l'ouvrage; Clifton, état de la méd. ancienne et mod. ; Cabanis, révol. de la méd.; Haller, *bibliot. méd. pract., lib.* 2.

mencement du 11.e siècle, lorsque ces académies furent fermées et les savans qui les composaient chassés de l'Orient, le nombre des médecins juifs augmenta d'une manière considérable dans l'Occident, et comme on le verra dans le courant de cette dissertation, ce fut là l'époque la plus glorieuse de l'histoire littéraire des Hébreux.

On pourra apprécier jusqu'à un certain point les idées des Thalmudistes sur la médecine, par ce qu'en dit Haller (1). Les exemples qu'il rapporte, quoique peu nombreux et pris au hasard, prouvent qu'ils avaient des connaissances sur les différentes parties de l'art de guérir. Ils n'étaient pas étrangers à l'anatomie, puisqu'ils avaient attribué la claudication des membres postérieurs, chez un agneau, à un cal qui s'était formé autour de la moëlle épinière. Ils avaient reconnu

---

(1) *Loco citato. Dudum aliqua apud Judæos medicina fuerat. In Thalmude quo traditiones doctiorum ejus gentis virorum continentur, multa sunt quæ et peritiam produnt et sagacitatem.* Les exemples cités par Haller, et auxquels je me suis borné, sont extraits de Ginzburger, *medicina ex Thalmudicis.* Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, qui m'eut été d'un grand secours; le peu de temps qui me reste ne me permettant pas de compulser l'immense recueil du Thalmud.

que les mouvemens fébriles étaient des efforts de la nature, qui tendaient à expulser les matières morbifiques et à rétablir la santé. Ils avaient dit que le meilleur remède contre les nausées était le vomissement, qu'un changement subit de nourriture était nuisible quand même il serait en mieux, que le lait pris immédiatement des mamelles était meilleur, qu'on devait prendre plus d'alimens que de boissons avant quarante ans, et plus de boissons que d'alimens après cet âge; ils avaient, enfin, rejeté les remèdes infidèles, et qui trompent l'espérance de ceux qui les emploient.

Tel était l'état des Juifs dans l'Orient, lorsque les Arabes s'élevèrent et changèrent entièrement la face de cette partie du monde. Enfans de Mahomet, à peine ont-ils embrassé cette nouvelle religion, que la fureur du prosélytisme s'empare d'eux : des jouissances éternelles sont assurées par le prophète à ceux qui mourront les armes à la main pour la propagation de la foi; et dès-lors, rien ne peut résister à ce peuple fanatique et guerrier, qui ne voit dans les pays qui l'entourent, que des conquêtes offertes à son courage, et dans leurs habitans des sectateurs promis à son Dieu. Ennemis acharnés, vainqueurs impitoyables, ils ne laissent aux nations vaincues, que le choix entre l'Alcoran et la mort.

Les sciences et les lettres suivant l'affaiblissement de l'empire, éprouvaient une décadence lente et graduelle en Orient (1); et les Arabes Mahométans, dispersant les savans, renversant les écoles, incendiant les bibliothèques, semblaient devoir en achever la ruine. Les efforts du génie et l'activité des hommes étaient peut-être perdus sans ressource, si les successeurs du farouche Omar eussent suivi son exemple. Mais ces Khalifes, croyant peut-être qu'il n'y avait plus rien à faire pour assurer le triomphe de l'Alcoran et l'oubli des connaissances, ou trop ignorans pour fixer sur elles leur attention, ne s'en occupèrent pas le moins du monde. S'ils furent bien éloignés de les protéger, du moins ils ne les proscrivirent pas. La faveur des Souverains augmente le nombre des savans : c'est bien souvent elle seule qui décide leur vocation ; mais la tolérance suffit à ceux qui, ayant déjà cultivé les sciences, ne demandent que de n'être pas inquiétés dans leurs travaux, pour s'abandonner entièrement à leur penchant.

Dans ces temps où l'instruction publique n'était pas à beaucoup près l'objet des solli-

---

(1) Prunelle, de l'influence exercée par la médecine, etc., ouv. cit.

citudes des Khalifes, les Arabes restèrent étrangers aux lettres. Lorsqu'ils entreprirent la conquête de la Perse, les Juifs y étaient persécutés, leurs académies avaient été fermées, et leurs synagogues données aux Mages. Mécontens d'un pareil sort, espérant un avenir plus heureux dans un changement de maître, animés surtout par le désir de venger leurs frères morts victimes de la tyrannie d'Isdigerde, on croit qu'ils favorisèrent l'invasion des ennemis. Il est du moins constant qu'ils eurent à se louer des Arabes, qui ne leur firent aucune violence, et leur laissèrent la liberté de professer leur religion.

Toute la nation jouit d'une pleine et entière tranquillité sous les successeurs d'Omar; et Moavias I.er, le chef des Ommiades, ajouta encore à cette faveur, en leur permettant de rouvrir leurs académies fermées par les Perses. Le nombre des savans avait tellement diminué durant cette révolution et par les persécutions d'Isdigerde, qu'à peine en trouva-t-on un nombre suffisant pour occuper les chaires. Mais le goût de l'étude n'était pas entièrement perdu, il ne tarda pas à se ranimer, et la médecine reprit bientôt son ancien éclat (1). Ce fut

(1) Basnage, ouv. cit., tom. VIII, pag. 331.

alors que parut ce médecin célèbre qui rendit de si grands service aux sciences par ses travaux, et surtout par l'exemple qu'il donna.

D'après le témoignage d'Albupharage (1) et de tous les historiens, Maserjawaich, juif syrien, fut le premier qui mit les ouvrages écrits dans les langues étrangères, à la portée de tout le monde. Il traduisit d'abord du syriaque les pandectes médicinales d'Aharoun, prêtre et médecin d'Alexandrie : il est parlé, dans cet ouvrage, de la petite-vérole, dont la première description n'appartient pas à Rhasès, comme on le pense communément. Son activité se tourna ensuite d'un autre côté, et de fidèles traductions présentèrent aux Arabes, dans leur propre langue, les écrits d'Hippocrate, de Dioscoride, d'Aristote, etc. Nous ne possédons aucun ouvrage original de ce savant traducteur; on ne peut cependant douter, d'après les citations de Rhasès, qu'il n'eût aussi recueilli ses observations particulières. Cet auteur, qui a altéré son nom de plusieurs manières (2), s'appuie de son autorité

---

(1) Albupharajii, *historiæ compendium dynastiarum latinè versum ab Ed. Pocoke. Oxoniæ*, 1650. *p.* 126.

(2) Haller, *op. cit.*, *p.* 336. *Obscuro tamen eo seculo septimo exeunte, imperante Califâ Ommiade Abdal-*

presque à chaque page : il le cite au sujet de la manière d'agir des médicamens, de l'inflammation de l'estomac, de la paralysie, de l'ictère, de l'épilepsie, des hernies, des signes de la mort, etc. (1).

Pendant que, d'un côté, l'esprit humain rétrogradait rapidement, et que cette révolution s'opérait en Grèce et en Italie (2), l'Asie, cet ancien berceau des connaissances humaines, en conserva le dépôt précieux. Dans une province de la Perse, Gondisapor servait de retraite à des savans juifs et nestoriens, qui y avaient établi une école de médecine célèbre dès le 7.e siècle. Encouragés par l'exemple et les succès de Maserjawaich, ils traduisirent en syriaque et quelquefois même en arabe, les ouvrages des médecins et des philosophes grecs. Il y avait près de leur école, un hôpital dans lequel les jeunes disciples étaient initiés à la pratique de l'art et recevaient des leçons cliniques ; on comptait même quelques Arabes parmi eux.

Cependant le goût des sciences n'était pas

---

malec, cœptum est Græcorum opera arabicè reddi, à Judæo Syro medico, cujus nomen integrum est Maserjawaich, à Rhaseo sæpe corruptum.

(1) Voyez le continent de Rhasès, l. 5, l. 7 et l. 8.

(2) Prunelle, ouv. cit.

encore venu à ces derniers ; le fanatisme religieux régnait dans toute sa force, et la soif de la gloire militaire n'était pas éteinte par les conquêtes de la Syrie, de la Perse, de l'Égypte, de l'Arménie, d'une partie de l'Afrique et de l'Espagne. Mais un siècle était à peine écoulé, depuis l'incendie de la bibliothèque et la dispersion des savans d'Alexandrie, que les Arabes désirèrent les lumières après leur avoir livré la plus terrible des guerres. Le sceptre avait passé entre les mains des Abassides ; Abou Giaffar Almanzor, le deuxième Khalife de cette famille, est atteint d'une maladie grave ; il appelle un médecin (1) des écoles Nestoriennes ; et rendu à la santé par ses soins, il sent le prix de la médecine, et devient le protecteur des sciences. Dès-lors il se fait toujours gloire d'avoir auprès de lui des médecins, des philosophes et des mathématiciens. Les livres grecs qui avaient échappé aux recherches de Maserjawaich et des Nestoriens, sont traduits par ses ordres, et ces travaux, continués sous ses successeurs, et surtout sous son petit-fils Haroun Al-Raschid, contribuèrent puissamment à donner aux Arabes le désir de l'instruction.

---

(1) Abul-Pharajii, *hist. comp. dynast.*, p. 143.

Ce Khalife fut en relation avec Charlemagne ; c'est lui qui lui envoya, vers l'an 805, cette célèbre ambassade, et l'horloge de laiton qui excita l'admiration de l'Europe barbare. Il faisait tant de cas des médecins, qu'il fonda la ville de Tauris, comme un monument de la cure faite à son épouse. Il protégea l'école de Gondisapor, en établit une à Bagdad, où il choisit pour y enseigner les plus célèbres d'entre les médecins juifs et les médecins chrétiens ; il leur assigna un salaire honorable, et ordonna que ceux qui voudraient se livrer à l'exercice de la médecine seraient examinés par ces professeurs, comme cela avait lieu dans les écoles Nestoriennes d'où il les avait appelés, et où l'on retrouve ainsi l'origine des degrés académiques.

Le fils aîné d'Haroun qui lui succéda, nommé Al-Amin, était un prince fainéant et indigne du trône ; heureusement pour les sciences il ne régna que quatre ans. Il n'en fut pas de même d'Al-Mamoun son frère et son successeur. Élevé parmi les gens de lettres, il les avait cultivées dans sa jeunesse, et avait eu un célèbre médecin pour précepteur. A peine est-il parvenu au Khalifat, qu'il ne néglige aucun moyen pour répandre l'instruction autour de lui. Il employa des sommes considérables pour attirer les

savans dans ses états, logea dans des écoles publiques qu'il fit construire, ceux qui étaient destinés à l'enseignement, et établit une académie séparée pour les sciences les plus relevées. « L'on vit alors, pour la première fois, un Souverain dont les vastes états s'étendaient depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux extrémités de l'Orient, présider aux travaux des savans, prendre une part active à leurs discussions, les éclairer lui-même, et protéger à la fois, sans acception de religion ni de patrie, l'historien et le géomètre, le théologien et le philosophe, le poète et le médecin. » Prunelle, ouv. cit.

Après les travaux et les encouragemens efficaces d'Al-Mamoun, il ne restait à ses successeurs pour faire fleurir les sciences, qu'à ne leur pas être contraires. L'amour de l'étude était généralement répandu, il était parvenu à toutes les classes de la société ; il suffisait par conséquent que les Souverains favorisassent les moyens d'instruction qui ne leur occasionaient presque plus de dépenses, et n'exigeaient pas une protection aussi active qu'elle avait été nécessaire pour leur établissement. Les sciences continuèrent d'être cultivées sous ces Khalifes, et l'histoire nous a conservé peu de choses de ce qu'ils firent pour elles ; sans doute que les ayant trouvées suffisamment établies, leurs

bienfaits se bornèrent à quelques gens de lettres. Nous devons cependant excepter de cette loi générale, Motassen qui succéda à Al-Mamoun, Vatheck-Billah qui fut guéri d'une hydropisie, Motavakel son successeur, Mothaded qui fut le 35.e Khalife, et Mostanser qui établit à Bagdad un collége de médecine, et un dispensaire pour les médicamens.

Une protection aussi constante ne pouvait manquer d'obtenir les plus heureux résultats. La médecine, vers laquelle les travaux des Arabes furent toujours dirigés, fit de véritables progrès parmi eux. Ils observèrent et décrivirent quelques maladies nouvelles et jusqu'alors inconnues ; ils enrichirent la matière médicale des préparations chimiques et des purgatifs minoratifs, et introduisirent dans la pharmacie, l'usage du sucre et du miel. De toutes les branches de l'art de guérir, l'anatomie fut la seule dont ils négligèrent l'étude ; les préjugés religieux s'opposant à ce qu'ils fissent des dissections sur les cadavres humains, ils se contentèrent de lire et de commenter les écrits de Galien, qui, n'ayant disséqué que des singes ou d'autres animaux, dont la structure anatomique, quoique rapprochée de celle de l'homme, en diffère dans plusieurs points, n'était pas toujours un guide fidèle.

Les Juifs qui avaient si glorieusement

coopéré à cette révolution, et auxquels Maserjawaich assure l'avantage d'avoir donné l'exemple de ces traductions, qui furent les premiers pas des Arabes vers les sciences, puisqu'il florissait sous les Ommiades, et que ce fut sous les Abassides seulement, que les Khalifes encouragèrent les travaux des savans; les Juifs, dis-je, excités par la munificence des Souverains, s'adonnèrent à l'étude avec une nouvelle ardeur, et produisirent bientôt un grand nombre de savans médecins, dont plusieurs furent appelés en cette qualité auprès des Khalifes: tels furent, entr'autres, le célèbre Meshalla qui vivait sous Al Mamoun, et Hebat Allah Ben Melkan Abul Baracal, surnommé Ahouad Alx Aman, l'unique ou le phénix de son siècle; et à cause de ses cures merveilleuses, Aboul Berekiat, le père des bénédictions (1). Alors parurent Yusef Ebn Yahia Ebn Ishak, al Mogrebi al Sebti, médecin-philosophe et mathématicien, Abubacar Muhamed ben Zacharias Al Rasi, Abu Achmad Ibn Ibraïm, qui ont écrit des traités de médecine-pratique; Isaac ben Salomon, Iehuda al Pharizi, traducteurs de Galien; Isaac ben Chanen, Meir, Ali Ismaëlita, qui ont traduit et commenté

(1) Amoreux, hist. de la Médec. des Arabes.

Aristote ; Abusaid ben Abi-Surur, abréviateur d'Avicenne ; David al Antaki, qui a paraphrasé les écrits du même auteur ; Isaac ben Erram, médecin de Zaïde, Vice-Roi d'Afrique (1) ; Avil Memni Ibn Avi Negid, et Abou Iacoup Ishak ben Soliman, al Israïli al Thabid al Kairouani, qui se sont occupés de l'emploi et des préparations des médicamens, etc. (2).

Pendant que les Arabes mettaient à cultiver les sciences, plus de zèle qu'ils n'avaient eu de fureur pour les détruire, et que par les soins des Abassides, la nouvelle Babylone, fondée par le second (3) Khalife de

---

(1) S'étant trouvé en compromis avec un autre médecin de la cour qui affectait de le contredire, il cessa de suivre la maladie. Mandé et interrogé sur sa conduite par le Vice-Roi, il lui répondit : la division de deux médecins est plus dangereuse qu'une fièvre tierce. Ce médecin mourut l'an 183 de l'hégire ; il écrivit quelque chose sur la cure des accidens des poisons. N'eût-il rien écrit, dit judicieusement Eloy, sa réponse vaut un livre, où les médecins trouveront des raisons bien fortes pour se guérir de la jalousie qui déshonore autant leur profession, qu'elle est préjudiciable aux malades.

(2) Voyez *G. B. de Rossi Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere ;* et les ouvrages cités à la pag. 27.

(3) Abou Giaffart Almanzor fit bâtir la ville de Bagdad, l'an 145 de l'hégire, et 762 de l'ère chrétienne.

cette famille, était devenue le centre des connaissances humaines ; la partie de ce peuple qui, après avoir étendu ses conquêtes sur les côtes de l'Afrique, avait pénétré dans l'Espagne, et réuni dans 14 mois ce vaste pays à sa domination (1), en fut à peine tranquille possesseur, que le désir de l'instruction se joignit à l'ambition de tout asservir.

Cette dernière guerre, quoique courte, avait été très-meurtrière ; et la population étant diminuée dans plusieurs provinces de ce royaume, Muza, gouverneur d'Afrique, et au nom duquel le général Tarif venait de faire cette nouvelle conquête, fit publier dans ses états et dans tous les pays qui obéissaient aux Khalifes, qu'on donnerait des terres et des habitations à tous ceux qui passeraient en Espagne. La proclamation produisit l'effet qu'on en attendait ; un grand nombre d'Arabes changèrent de patrie ; et l'on compta parmi eux 50,000 familles juives (2).

Les écoles se multipliaient dans toutes les contrées soumises aux Musulmans ; les bons

---

(1) Abulcacim, Hist. de la conquête d'Espagne par les Maures.

(2) Abulcacim, ouv. cit.

écrivains se formaient en foule, et le peuple s'instruisait et avançait à grands pas vers la civilisation. L'Espagne devint le siége de la littérature Arabe, lorsqu'Abdérame proclamé Khalife d'Occident, eut fait de Cordoue le théâtre de sa nouvelle grandeur. L'exemple de ce Khalife suivi par ses successeurs, répandit l'instruction parmi les Arabes Occidentaux, qui peut-être l'emportèrent sur les Orientaux leurs modèles. Ils ne se contentèrent pas d'être simplement traducteurs ou répétiteurs des savans qui les avaient devancés ; Avenzohar est parmi les médecins un observateur indépendant ; Albukasis fit faire des progrès à la chirurgie ; Averrhoës fut un grand philosophe ; Ebn Beithar cultiva la botanique et la médecine vétérinaire (1).

La réflexion générale que fait naitre la comparaison des travaux des Arabes en Orient et en Occident, est applicable aux Juifs en particulier. C'est en Orient et sur les bords de l'Euphrate qu'ils fondèrent ces académies, qui, en conservant le dépôt des dogmes religieux, entretinrent l'instruction parmi eux. Ce fut dans la Syrie et sous le khalifat de Merwan, Ebn Hakem et d'Abdalmelek, que Maserjawaich commenca ses

(1) Amoreux et Prunelle, ouv. cit.

traductions ; en Perse ils avaient, de concert avec les Nestoriens, fondé l'école de Gondisapor ; ce fut enfin à Bagdad, qu'appelés pour l'enseignement, ils traduisirent et commentèrent les écrits des Grecs ; mais le nombre de savans qu'ils eurent en Espagne, fut bien plus considérable, et ils comptèrent parmi eux bien plus d'écrivains originaux. On leur avait assigné pour demeure Tolède, Cordoue et Grenade ; ils eurent dans toutes ces villes des écoles particulières où la médecine s'enseignait avec soin, et dont Avenzohar appelle les professeurs, des hommes sages (1). De ces écoles sortirent Machmet Aben Isaac, Mordechai Cohen Ben David Cohen qui ont recueilli des observations de médecine, Mosé, Nachmanide qui fut auteur à 16 ans, Nissim fils de Ruben médecin et Rabbin de Barcelonne, Alguadès Meir médecin du Roi de Castille et président de la Synagogue de ce royaume, Jonas Ben Ganach médecin et grammairien, et enfin Maimonides et Aben-Ezra, les deux hommes les plus célèbres qu'ait produits la nation juive depuis sa dispersion.

Haschem II, Roi de Cordoue, que les Juifs appellent Aschasez (2), rivalisa avec

(1) Éloy, Dict. de la méd.

(2) Basnage, liv. 9, pag. 131.

Philadelphe pour la protection qu'il leur accorda. Il fit traduire en arabe le Thalmud de Babylone, afin de le mettre à la portée de tout le monde ; et ce fut le Rabbin Joseph, disciple de Moyse, *vêtu de sac*, qui entreprit ce grand ouvrage et l'acheva heureusement (1).

La tranquillité dont toute la nation jouissait en Orient depuis long-temps, fut troublée au commencement du 11.e siècle. Hakim, 3.e Khalife d'Égypte, de la maison des Fathémites, était encore jeune lorsqu'il monta sur le trône. Un fourbe nommé Hamzah, et qui régnait sous son nom, lui persuada qu'il était Dieu ; on dressa un catalogue des personnes qui le reconnaissaient pour leur divinité (2), et les Juifs ayant refusé de signer furent persécutés, et se retirèrent en grand nombre dans les états des Abassides, où ils ne trouvèrent pas le repos qu'ils attendaient.

Les Sultans Buides s'étant emparés du pouvoir des Khalifes, ne leur avaient laissé qu'un vain titre sans autorité. Les sciences souf-

---

(1) Gantz, Tsemach David, pag. 130.

(2) C'est de là que s'est formée la secte que d'Herbelot, dans sa bibliothèque orientale, appelle Durariah, et de Lacroix, dans sa traduction du Kitap Almakaid, Druzes.

firent beaucoup des changemens qui survinrent alors dans le gouvernement. Ces Sultans aussi ignorans que les Khalifes étaient zélés pour étendre les lumières, fermèrent les académies de Sora et de Pumdebita, qui depuis huit siècles n'avaient éprouvé d'interruption dans leurs travaux, que du temps d'Isdigerde. Toute la nation fut proscrite ; et obligés encore une fois de changer de patrie, ils passèrent en Espagne, où réunis à leurs frères qui vivaient également en repos sous les souverains chrétiens (1) et musulmans, ils augmentèrent de beaucoup la population juive de ces contrées, et surtout le nombre des savans.

---

(1) Ils essuyèrent cependant peu de temps après une révolution, qui les eût fait périr si les Evêques et le Pape lui-même n'étaient venus à leur secours. Ferdinand, poussé par sa femme qui était dévote, déclara la guerre aux Sarrasins ; et comme l'intérêt de la religion était le seul motif de cette guerre, on résolut, avant de marcher contre les infidèles, de faire main-basse sur tous les Juifs du royaume ; mais les Evêques s'y opposèrent vigoureusement, et arrêtèrent par leurs remontrances l'impétuosité du Peuple, des troupes et de la Reine. Le pape Alexandre II, qui tenait alors le siége de Rome, écrivit à ces Evêques pour les louer de ce qu'ils avaient fait, et leur allégua l'exemple de Grégoire-le-Grand qui avait réprimé un zèle semblable, et empêché qu'on abattît une synagogue. Basnage. Alexand. II, *epist. XXXIV*, *pag.* 1183.

Cinq ans s'étaient à peine écoulés depuis que les Arabes avaient fait la conquête de ce dernier pays, que poussés par leur insatiable ambition ils franchirent les Pyrénées. Ce fut au commencement du huitième siècle, que les Sarrasins, guidés par Zama, entrèrent dans la Septimanie, et soumirent rapidement cette province. Méditant le dessein de s'établir en France, ils ne bornent pas là leurs exploits, et dix-huit mois après leur première invasion, ils investissent Toulouse, dont la prise leur ouvrait l'Aquitaine. Repoussés par Eudes et obligés de repasser les Pyrénées, il ne perdent ni le dessein, ni l'espoir de revenir; et en 725 ils inondent de nouveau la Septimanie, sous la conduite d'Ambiza (1). Celui-ci moins cruel ou plus habile que Zama, se montra plus avide de sujets que de victimes, et à force de sollicitations et d'adresse, inspirant tantôt la crainte par ses menaces, tantôt la confiance par ses promesses, il étendit sa domination jusqu'à Nismes.

---

(1). L'oiseau de rapine qui épie sa proie, se précipite sur elle, la déchire, s'en éloigne au premier bruit pour y revenir ensuite avec plus d'acharnement, est l'image des Sarrasins fondant à tout moment sur la France, sans cesse repoussés et revenant sans cesse. *Précis hist. des guerres des Sarrasins dans les Gaules.* 1810.

Les Arabes se maintinrent pendant long-temps dans la Septimanie ; la fameuse victoire que remportèrent sur eux en 732, Charles-Martel et le Duc d'Aquitaine, entre Tours et Poitiers, augmenta leur nombre dans cette province plutôt que de le diminuer. Le soulèvement de Mauronte et son alliance avec Jussif-Abderame, les attira dans la Provence, d'où ils ne furent entièrement chassés qu'en 970, par Guillaume I.er Après cette époque, ils ne tentèrent plus rien au-delà des Pyrénées, et n'eurent de rapports avec les pays qu'ils avaient ravagés que par les relations commerciales.

Confondus depuis long-temps avec les Musulmans, les Juifs multiplièrent encore leurs liaisons avec les Maures Espagnols, qui les employaient à l'approvisionnement de leurs armées. Cette condition les rendait moins ennemis des pays que les autres dévastaient, et leur procurant des fréquentations avec les habitans dont ils achetaient les denrées, leur facilita les moyens de se fixer parmi eux. Ils étaient très-nombreux dans la Gaule Narbonnaise après l'expulsion des Maures, et le devinrent bien davantage, lorsque les persécutions d'Orient les firent retirer dans les provinces méridionales de la France et de l'Espagne.

Ils eurent alors des synagogues et des

académies dans presque toutes les villes du Languedoc et de la Provence, et particulièrement dans celles où les Sarrasins avaient prolongé leur séjour, à Carcassonne, Béziers, Beaucaire, Tarascon, Arles, Marseille, Draguignan, etc. ; mais les plus célèbres furent celles de Narbonne (1) et de Lunel (2). Ces académies formées sur le modèle de celles qui venaient d'être détruites sur les bords de l'Euphrate, suivirent la même marche dans l'enseignement. La religion en fut la base, mais la médecine n'y était pas négligée, et Juda Ben Tibbon enseignait à Lunel, lors du passage de Benjamin de Tudèle. Toutes ces écoles n'ont jeté qu'une lueur passagère, et fermées lors de l'exil de France, avant qu'elles eussent formé un établissement durable, elles n'ont été utiles qu'à leurs contemporains.

---

(1) Cette ville est une des plus célèbres par rapport à la loi : c'est de là qu'elle s'est répandue dans toutes ces contrées. Benj. Tudel. c. I. Cette académie fut la première qui excommunia les adversaires de Maïmonides.

(2) Il y a à Lunel une sainte congrégation d'Israélites, qui s'exercent jour et nuit dans la loi. . . Ils nourrissent tous ceux qui viennent chez eux des pays éloignés pour s'instruire dans la loi. On leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, tant qu'ils vont au collége. Benjamin de Tudèle. *Ibid.*

Cependant l'étude de la médecine s'était plus spécialement établie dans une ville naissante qui, placée entre les deux plus célèbres de ces écoles, en reçut de bonne heure le goût de l'instruction, et qui, par son heureuse situation, semblait devoir être le séjour éternel de la santé. Vers l'an 738, Charles-Martel assiégeait dans Narbonne, Athim, général des Arabes, lorsque la mort de Thierri IV rendant sa présence nécessaire en France, il laissa un corps de troupes devant cette place, et remontant le long de la mer, s'empara de Béziers, d'Agde, de Maguelonne et de Nismes; et afin de les empêcher de protéger de nouveau les Sarrasins contre lui, il les livra aux flammes après avoir démoli leurs remparts (1). C'est à cette époque que les historiens rapportent la fondation de Montpellier. Cette nouvelle ville fut formée du concours des habitans du voisinage; elle s'accrut rapidement, et fut dans le onzième siècle un des entrepôts du commerce

---

(3) *Urbes famosissimas Nemausum, Biterras, Agatham, funditus muros et mœnia destruens, igne supposito concremavit, suburbana et castra illius regionis vastavit. Aimonius Monachus, lib. 4, cap. 25. Magdalonam destrui præcepit. Nemauso verò arenam civitatis illius atque portas cremari jussit.*

du Levant. Les Juifs chassés de l'Orient étaient alors sans patrie, et ces circonstances réunies en fixèrent un grand nombre à Montpellier, où ils trouvaient une retraite avantageuse. Ils y furent à peine nombreux, qu'ils y établirent une académie qui devint bientôt célèbre, et qui fut le berceau de cette antique Université de médecine, qui pendant long-temps n'eut en Europe que l'école de Salerne pour rivale.

L'établissement de l'école de Montpellier est antérieur au douzième siècle, et les preuves démonstratives de cette assertion ont été recueillies par Astruc (1). Cette époque s'accorde parfaitement avec celle de l'expulsion des Juifs de l'Orient, qui les fit passer en si grand nombre en Espagne, et répandit leurs savans dans tout l'Occident. Ils furent alors, d'après le témoignage de tous les historiens (2), les seuls qui traitassent les maladies avec méthode; et leur supériorité sur les autres médecins était tellement reconnue, qu'Huarte, un des meilleurs esprits qu'ait produits la nation Espagnole, a cherché à prouver par les théories galéniques que

---

(1) Hist. de la Fac. de Montp.

(2) Haller, Cabanis, Freind, Prunelle, Eloi, Astruc, ouvr. cit.

leur tempérament était celui qui convenait le mieux à la médecine. Les subtilités dont il étaie son opinion, dit Cabanis, peuvent ne pas convaincre, mais il est sûr que de son temps encore les médecins les plus recherchés et vraisemblablement les plus habiles étaient des Juifs.

Personne n'a disputé à ces médecins la gloire d'avoir établi un enseignement médical à Montpellier; mais on a dit que les Sarrasins y avaient aussi contribué. Ils ne peuvent cependant y avoir participé que d'une manière indirecte, puisqu'il n'y avait peut-être point de médecins parmi ceux qui faisaient leur résidence dans cette ville. Le commerce fut le seul et unique motif qui les y attira, et l'on ne voit pas trop pourquoi leurs savans les auraient suivis.

Les Grecs qui partageaient quelques bénéfices du commerce avec les Sarrasins et les Juifs, ont aussi partagé avec eux la gloire d'avoir fondé l'école de Salerne, dont la durée fut aussi courte que l'origine est ancienne. Plusieurs langues y furent usitées, et pour s'accommoder aux besoins de leur auditoire, Pontus enseignait en grec, Abdalla en arabe, et Elisée en hébreu (1). Il en fut de même

(1) Clifton.

à Montpellier dans les commencemens, et l'observation que fait Salisburi, évêque de Chartres qui vivait dans le douzième siècle, que ceux qui en venaient étaient chargés de mots barbares, prouve que l'enseignement s'y faisait dans une langue étrangère. Le grec y eût été rarement entendu, et les médecins de cette ville qui descendaient des Arabes par l'intermédiaire des Juifs (1), se servirent d'abord de l'hébreu, et puis du provençal qu'on trouve employé dans les traductions dès le douzième siècle.

Dans ces temps d'ignorance et de superstition, tout était suspect aux Chrétiens de la part d'une autre nation. Étonnés du succès des médecins on y vit des mystères; l'on ne tarda pas à les accuser de magie et à attribuer leurs cures à des causes surnaturelles. Cette crainte avait beaucoup gêné l'exercice de la médecine; on était presque parvenu à le leur interdire, lorsque Guillaume, fils de Malthide, par un édit donné en 1180, rendit toute la liberté nécessaire aux progrès de cet art. Les Juifs se maintinrent à Mont-

---

(2) Ils étaient aux 10.e, 11.e, 12.e siècles, les seuls dépositaires de cette science (la médecine) en Europe, qu'ils ont communiquée des Arabes aux Chrétiens. Astruc, 168.

pellier jusqu'à leur entière expulsion de France, puisque Profatius était régent de la faculté vers 1300.

Il n'entre point dans l'objet de ma dissertation de parler en détail des services importans qu'a rendus cette faculté, et de tout ce qu'elle a fait pour les progrès des lumières et la civilisation des peuples. Cette tâche bien au-dessus de mes forces a d'ailleurs été remplie par des hommes d'un grand mérite ; et que pourrait ajouter un élève à la gloire toujours croissante de cet illustre corps enseignant, alors que deux professeurs célèbres ont écrit son histoire (1) !

C'était sans doute avoir beaucoup fait pour les sciences, c'était s'être acquis des droits à une reconnaissance éternelle, que d'avoir fondé un pareil établissement ; et cependant une circonstance accessoire est encore venue augmenter l'importance de ce bienfait. Après une suite de guerres où les

---

(1) Jeau Astruc, prof. de la Fac. de Montpellier, docteur-régent de celle de Paris, prof. royal, publia en 1737, l'hist. de la Fac. de Montpellier.

Le professeur Prunelle a présenté en l'an 9, pour sa dissertation inaugurale, des fragmens pour servir à l'histoire de cette Faculté. La manière dont il a tracé celle des deux premières époques, fait vivement désirer la continuation de son travail.

avantages furent souvent partagés, les Sarrasins affaiblis en 1180 furent entièrement chassés d'Espagne en 1252 par Ferdinand III. Quoique pendant leur séjour dans ce royaume, ils aient vécu quelques instans en paix avec les chrétiens, qu'ils se soient même quelquefois coalisés ensemble pour attaquer d'autres rois, ces liaisons passagères, uniquement dictées par des intérêts politiques, ne produisirent pas des rapprochemens assez intimes, pour que les Musulmans pussent communiquer leurs connaissances à ces derniers. L'expulsion des Arabes aurait replongé l'Occident dans les ténèbres et la barbarie, si les écoles juives de Tolède, de Cordoue et de Grenade, les médecins de cette nation répandus dans toute la France, et l'université de Montpellier, n'eussent conservé le dépôt précieux qui échappait aux Arabes, et par des travaux constans et soutenus n'eussent amené la révolution que les lettres éprouvèrent dans le 12.e et le 13.e siècle.

Dans ces temps, les Juifs ne se bornaient pas à l'étude de la médecine, et ils eurent des hommes qui se distinguèrent dans tous les genres de connaissances. Au commencement du 13.e siècle fleurirent David Kimchi, le plus célèbre de leurs grammairiens; Isaac le vieux, qui était toujours entouré

d'une foule de disciples ; le Rabbin Gerson, surnommé la lumière de la captivité française; Jacob Ben Jekar, habile musicien ; Levi Gersonide, de Bagnols, qui a commenté Aristote et traduit en hébreu plusieurs livres d'Averrhoës ; Abram Badresei, de Béziers, et Jedadia Apennini son fils, hommes de lettres et écrivains élégans ; Bonet, de Lattes, médecin et astronome ; Juda Charizi, un des plus fameux poètes rabbiniques, etc. etc.

L'Allemagne avait reçu les Juifs depuis long-temps ; ils n'y eurent cependant d'académies, que lorsque leurs frères du midi leur eurent transmis le goût des sciences. Les plus anciennes sont celles de Germesheim, où présidaient Baruch et Éliézer ; rien ne prouve qu'on s'y soit occupé de médecine. Ces écoles établies d'ailleurs dans un temps où l'instruction commençait à se répandre parmi les chrétiens, ne peuvent être mises en parallèle avec celles de France et d'Espagne, pour les services qu'elles ont rendus aux lettres.

Quoique les savans hébreux aient paru un peu plus tard en Italie, ils n'y ont pas été pour cela moins nombreux. Les dépenses que faisait Daniel Bomberg, imprimeur à Venise, pour l'impression des bibles hébraïques et des ouvrages des Rabbins, y en attira un grand nombre. Il en entretenait plus

de cent à ses dépens, pour corriger les épreuves et composer des livres à l'usage des Juifs. Dans le courant du seizième et du dix-septième siècle fleurirent David Gantz, auteur du livre de chronologie, intitulé, germe de David; Abraam Léon Porta, né d'une famille de savans, et dont le grand-père avait été médecin de Ferdinand I, roi de Naples; Raphaël Rabbeni, dont les talens furent si précoces, qu'il fut docteur et rabbin à quinze ans; Mosé Alatino, qui fut médecin à Spolette; Alatino Vital, littérateur distingué et savant médecin; David de Pomis, qui fut médecin des princes Sforza et du pape Pie IV; Jacob Martino, philosophe et archiatre de Paul III. Le dix-huitième siècle produisit Marini Sabtai Chajim, médecin, rabbin de Padoue; Isaac Lampronti, premier rabbin et célèbre médecin à Ferrare, etc.

Cependant l'inquisition s'étant établie en Espagne et en Portugal, l'on condamnait à des supplices cruels ceux que le hasard avait fait naître de ces hommes qui apportèrent les sciences en Occident. Auprès de ce tribunal dont le nom seul fait frémir, le moindre soupçon de judaïsme était un crime capital; il fallait dissimuler au milieu des tortures pour échapper à une mort certaine. C'est à cette cause que l'on doit rap-

porter le passage de plusieurs familles juives et surtout des savans, en Hollande et à Venise. Ceux-ci s'exilaient avec d'autant moins de regrets, qu'abandonnant leurs possessions, ils portaient loin de cette patrie ingrate ce qu'ils avaient de plus précieux. Tels furent Isaac Orobio, qui avait étudié la médecine à Salamanque, et professé à Séville, et qui étranger et sans protecteur, concourut et obtint une chaire à Toulouse, d'où il passa ensuite à Amsterdam; Isaac Cardose qui avait été professeur à Madrid; Rodrigue de Castro qui se retira à Hambourg, ainsi que Jacob Emmanuël Rosales, médecin philosophe et Comte Palatin; Jacob fils d'Uziel, médecin et poète; Abraam Zacutus, Portugais, qui se réfugia à Amsterdam à l'âge de 50 ans, où il reçut la circoncision, pratiqua la médecine, et publia des ouvrages qui lui ont justement acquis une grande réputation; les principaux sont : *de praxi medicâ*, *de medicorum principum historiâ*; *de calculorum morbo*.

J'aurais pu beaucoup grossir ces différentes séries d'hommes illustres, et donner des notices sur la vie et les ouvrages de tous ceux qui ont vécu jusqu'à ce jour; mais mon intention étant d'écrire l'histoire de la médecine et non celle des médecins, j'ai cru devoir passer légèrement sur les détails, envisager

les objets d'une manière générale, et m'arrêter là où les savans hébreux confondus avec ceux des peuples qui leur avaient donné un asile, ne présentent rien de particulier.

Pour traiter d'une manière convenable le vaste sujet que j'avais embrassé, il eût fallu réunir des connaissances très-variées, et être à portée de consulter une foule de livres rares, qui ne se trouvent que dans un petit nombre de bibliothèques. Privé de ces secours indispensables, mon ouvrage laissera sans doute beaucoup à désirer, et je ne l'aurais peut-être pas entrepris si j'avais bien apprécié d'avance les obstacles que je devais rencontrer ; mais, comme dit Montaigne, « les « difficultés et l'obscurité ne s'apperçoivent « en aucune science, que par ceux qui y « ont entrée », et quand j'ai bien connu le danger, il ne m'était plus permis de reculer.

FIN.

ESSAI

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA MÉDECINE

DES ARABES.

ESSAI

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA MÉDECINE

DES ARABES.

Par P. J. AMOREUX, Médecin de Montpellier; de plusieurs Sociétés savantes, littéraires et d'agriculture.

A MONTPELLIER,

Chez Auguste RICARD, Imprimeur, rue de l'Arc d'Arènes, maison Plagniol, n.° 9.

AVERTISSEMENT.

Occupé depuis long-temps à reproduire, avec des notes critiques, littéraires, bibliographiques, etc. l'histoire de la médecine, publiée autrefois par Daniel Leclerc, médecin de Genève, et par Jean Freind, médecin de Londres; avant d'oser livrer le résultat de mon travail au public, j'ai cru devoir pressentir son goût et son indulgence par cet essai sur la médecine des Arabes, qui pourra servir de complément à l'ouvrage de Freind.

Je place ici une légère notice de ces deux ouvrages, pour inviter ceux qui sont intéressés à les connoître, à les rechercher s'ils en ont l'occasion; car ils ne sont plus communs, le premier sur-tout échappe depuis plusieurs années au commerce de la librairie. Daniel Leclerc, dont il est inutile de faire l'éloge, publia d'abord, à Genève, la première partie de son histoire de la

médecine, en 1696, en un volume in-12; il l'augmenta considérablement dans une édition d'Amsterdam 1702, in-4.° avec figures. Cet ouvrage reparut à Amsterdam avec quelques corrections, en 1723, en plus grand format in-4.°; et enfin à la Haye, en 1729, in-4°. Ce n'est ici qu'une réimpression de l'édition précédente, page par page et avec les mêmes fautes: ce qui est le sort des plus belles éditions des ouvrages français imprimés dans les pays étrangers, et par des artistes qui n'ont pas l'habitude de notre langue.

Cet ouvrage savant et curieux renferme l'histoire de la médecine depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la fin du deuxième siècle de notre ère, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Galien, qui, quelque incertaine qu'elle soit, n'a pas dû dépasser beaucoup le second siècle, puisqu'il étoit né l'an 131, la 15.e année du règne d'Adrien; la médecine des Grecs est parfaitement bien exposée par Leclerc, celle d'Hippocrate sur-tout. L'auteur fait connoître les différentes

sectes qui ont prévalu, les noms des médecins qui se sont distingués par leurs découvertes, leurs opinions et les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Il nous a paru que Leclerc auroit pu satisfaire davantage la curiosité des lecteurs sur bien des points qui regardent les auteurs et leurs ouvrages ; c'est sur quoi nous avons principalement dirigé nos remarques, outre celles qui concernent divers points de doctrine, la chronologie et l'histoire. Dans les deux éditions de 1723 et 1729, on trouve de plus un plan de l'auteur pour servir à la continuation de l'histoire de la médecine depuis la fin du siècle second, jusqu'au milieu du dix-septième. Quoique ce plan soit esquissé largement, on voit que l'auteur, s'il avoit vécu plus long-temps, l'auroit rempli avec la même abondance et le même jugement qu'il avoit employé à parcourir quarante siècles, ou plus exactement douze, en ne comptant que pour peu de chose les vingt-huit premiers siècles du monde,

sur lesquels il ne règne qu'obscurité, fable, allégorie, superstition. Mais au 29.e siècle paroissent les Asclépiades fondateurs de la vraie médecine, dont le presque divin Hippocrate fut un des plus illustres descendans. Cet homme unique, dont on a dit que la nature avoit brisé le moule, se glorifioit d'être le 18.e des descendans d'Esculape ; il n'étoit pas moins noble du côté de sa mère, dit l'historien que je cite, puisqu'il étoit le 19.e des descendans d'Hercule. Mais ce grand homme se créa, par la force de son génie, un genre de noblesse, le seul auquel doivent aspirer ses plus dignes émules; il surpassa tous ses prédécesseurs, dans l'art d'observer la marche des maladies; c'est sur quoi personne ne l'a encore surpassé, quoique ce soit le point le plus essentiel en médecine.

L'ouvrage de Leclerc n'a point été imprimé en France, il est temps qu'il le soit ; sa rareté autant que son importance le font désirer depuis longtemps; on ne le trouve plus que dans

les bibliothèques de quelques anciens médecins, et il devient de jour en jour plus nécessaire aux jeunes. J'ai donc cru faire une chose qui leur seroit agréable, que de leur mettre entre les mains un ouvrage, où ils trouveront tant à s'instruire. J'ai tâché de l'approprier au temps présent, en y ajoutant bien des notions qui le rendront en quelque sorte classique.

Quant à l'histoire de la médecine de J. Freind, elle fait la continuation depuis le temps de Galien, jusqu'à la fin du 16.e siècle; non moins curieuse, non moins instructive, elle présente cependant moins d'intérêt par rapport au laconisme qu'affecte l'auteur, et aux connoissances qu'il suppose dans ses lecteurs. C'est ce qui nous a porté aussi à faire des remarques et des additions à cet ouvrage, qui fera suite à celui de Leclerc ou qui en sera indépendant.

Le docteur Freind produisit la première partie de son histoire de la médecine, en Anglais, en 1725, et la suite en 1726. Elle reparut en Anglais en 1751;

quoique le docteur Wigan l'eût mise en latin en 1733, elle a reparu de même en 1734 et 1735 avec les autres écrits de l'auteur. Étienne Coulet, qui peut-être n'étoit pas français, s'avisa d'une traduction française, à Leyde en 1727, in-4.°, et 1728, 3 vol. in-12. La diction et les fautes nombreuses en rendent la lecture insoutenable, de l'aveu même de M. Freind qui donna son approbation à une autre traduction française, attribuée assez généralement à M. P. Noguez. Celle-ci parut à Paris, en 1728, en 1 vol. in-4.° assez mince; c'est celle dont je me suis servi, puisqu'elle est avouée, pour faire mes remarques tant critiques, qu'historiques et médicales, outre les corrections d'une infinité de fautes de toute espèce. L'ouvrage de M. Freind est divisé en trois parties: dans la première, il traite des derniers médecins Grecs; dans la seconde, des médecins Arabes; et dans la troisième, de leurs successeurs que l'on qualifie ordinairement d'Arabistes comme ayant suivi, pour la plupart, la doctrine des

médecins Arabes. Sous cette dernière époque, se trouvent les établissemens des écoles de Salerne, de Montpellier et d'autres, dont l'auteur Anglais n'a pas parlé avantageusement. Nos remarques serviront à dissiper quelques doutes et à développer un peu plus l'histoire de ce temps-là.

Pour le moment, nous n'avons voulu que nous assurer des voies à l'indulgence du public, par cet essai qui va lui présenter le tableau des connoissances médicales chez les Arabes, pendant la durée de leur empire, et bien des notices sur les médecins. Nous prions les lecteurs disposés à nous favoriser dans notre entreprise, à se livrer d'avance aux réflexions suivantes, et de les approfondir selon leur portée.

A mesure que l'on s'éloigne des temps, dont l'histoire n'est déjà plus qu'un aperçu ou un ancien souvenir, il est nécessaire de rappeler les faits dignes d'être conservés, de même que les époques les plus marquantes et les événemens qui ont contribué à amé-

ils vous feront apercevoir que bien des choses de divers genres, données pour des nouveautés, sont tirées des anciens. Ce n'est pas que les modernes n'aient leurs découvertes, leurs conceptions, leurs systèmes et, sur-tout, un nouvel ordre dans la manière de présenter leurs idées: ce qui leur appartient, ne peut leur être enlevé sans injustice.

Tel est l'ordre que je vais suivre dans cet écrit: je tracerai rapidement l'état de la médecine après Galien, pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire; j'indiquerai l'époque de l'établissement du mahométisme, et la série des Califes; je dirai en quoi ces princes ont influé sur les sciences et sur la médecine en particulier; j'exposerai la doctrine, en général, des médecins Arabes, leurs

---

Ambergæ, 1599, 1602, 1607, 2 *vol.* in-8.° — *Francof*, 1660, in-4.°; traduit en français par Delanoue, Lyon 1617 in-12.

** *Inventa nov-antiqua*, *id est brevis enarratio ortûs et progressûs artis medicæ ac præcipuè de inventis vulgò novis*, *etc. Amstelodami*, 1684 in-8.°

*** Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes. Paris 1766, *in*-8.°, et 1776.

travaux pour les progrès de l'art; ce qui distingue les principaux d'entre eux; quelques particularités concernant les moins connus; le titre de leurs ouvrages et celui de plusieurs manuscrits conservés dans les grandes bibliothèques; j'appelerai, enfin, en témoignage leurs historiens et leurs bibliographes.

Si j'avois pu écrire cette histoire comme je la conçois, je l'aurois rendue digne des lecteurs les plus délicats; mais ceux pour qui je destine cet Essai, recherchant plutôt l'instruction dans les faits, que dans l'ornement du discours, me sauront peut-être quelque gré de le leur présenter sans une parure dont n'a pas besoin la vérité. Sans m'attacher donc à un style étudié qui n'est qu'un choix de mots, je rapporterai simplement des faits et quelques discussions littéraires. Je n'écris point d'ailleurs pour les médecins de profession, mais pour ceux qui ont la bonne volonté de le devenir, auxquels il faut de l'étude, et auxquels l'histoire de l'art qu'ils embrassent, est nécessaire pour qu'ils ap-

prennent à en mesurer toute l'étendue. Je désire aussi que ces recherches leur inspirent le goût du bon emploi du temps ; ils s'apercevront facilement que ce genre de travail ne peut se faire au milieu du tumulte du monde et dans la dissipation.

Montpellier, le 1.er Septembre 1805.

ESSAI

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA MÉDECINE

DES ARABES.

Galien avoit laissé, sur la fin du deuxième siècle, la médecine dans un état florissant à Rome et à Pergame, sa patrie; il avoit dissipé les sectes, rétabli la bonne doctrine d'Hippocrate, qu'il enrichit sur bien des points, qu'il embellit même de sa diction; il écrivit avec cette abondance qui part d'un grand fond de science, et d'une grande subtilité de raisonnemens; ses écrits, après être échappés à tous les ravages de la barbarie et de l'ignorance, sont parvenus jusqu'à nous presque dans leur intégrité, même dans une surabondance qui fait

craindre qu'ils ne soient pas sortis tous de sa plume savante.

Les ouvrages immortels d'Hippocrate et de Galien étoient connus de toute la Grèce, principalement dans l'Asie mineure ; ils étoient répandus dans tous les pays de la domination des Romains ; mais leur célébrité déchut dans l'Occident, avec la gloire de la capitale du monde. La propagation de la foi, les persécutions qu'elle eut à éprouver (1), la décadence de l'Empire, sa division en deux sceptres, les guerres intestines et celles qu'apportèrent des hordes du nord, tout contribua à changer la face de cette métropole : durant les 8 ou 9 siècles que l'on peut appeler obscurs, on perd presque la trace des sciences, il faut la chercher dans les monastères et les écoles épiscopales, où elles s'étoient réfugiées et comme cachées. Cependant la médecine des Grecs se soutint pendant quelques siècles en Orient. Alexandrie et Constantinople eurent encore un

(1) Plusieurs médecins Chrétiens souffrirent le martyre : tels furent trois contemporains de Galien, Papile, Alexandre et Sanctus ; tels Césaire, médecin de Julien ; Côme et Damien, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, et vingt autres.

petit nombre de médecins de réputation. La patrie de Galien donna un Oribase qui alla exercer la médecine à Constantinople, il y mourut vers la fin du IV.e siècle ... Aëtius, d'Amide, en Mésopotamie, vécut à Alexandrie vers la fin du même siècle ou au commencement du suivant ... Alexandre, de Tralles, en Lydie, étoit médecin à la Cour de l'Empereur Justinien ..... Jacques Psychrestus fut médecin de Léon le Grand... Paul-d'Egine étudioit à Alexandrie au VI.e siècle. Il a pu voir dans son éclat la bibliothèque de Cléopatre, peut-être eut-il la douleur de la voir détruire ; les Arabes ont recherché dans la suite ses ouvrages ; ils l'ont surnommé *alkawabeli* ou l'accoucheur. Ce sont là les principaux des médecins Grecs du dernier temps sous les Empereurs de Constantinople. La médecine avoit perdu de son lustre, malgré les faveurs dont jouirent les médecins de la Cour, qui firent peu pour le soutenir. On trouve une lacune dans l'histoire des médecins Grecs de 500 ans, depuis l'an 560 jusqu'au règne d'Isaac-Comnène en 1060. Dans cet intervalle, on connoît peu de médecins de réputation, si ce n'est un Palladius, surnommé l'iatrosophiste, l'un des derniers élèves de l'école

d'Alexandrie ; un Théophile qui a beaucoup puisé dans Aëtius; un Étienne l'Athénien, encore médecin d'Alexandrie ; un Nonus qui dédia son ouvrage à Constantin-Porphyrogenete, septième du nom ; un Psellus qui dédia aussi un livre à un autre Empereur Constantin, surnommé Ducas ; enfin, Actuarius, le dernier ou le plus récent des médecins Grecs, étoit de Constantinople; il emprunta quelque chose pourtant des médecins Arabes, tandis que la médecine de ceux-ci fut d'abord formée des débris de la médecine des anciens Grecs. Les Arabes, ainsi que les derniers médecins Grecs, peuvent être comptés parmi les auteurs du moyen âge.

Les commencemens de la médecine des Arabes furent insensibles jusqu'à ce que la puissance des Mahométans fût affermie. Il faut remonter à leur origine, pour suivre le fil de leur histoire.

L'histoire des Arabes, pendant qu'ils furent Ismaëlites, trop obscure par elle-même, ne présente rien qui puisse éclairer l'histoire de la médecine ; ce n'est que depuis l'établissement de l'islamisme, c'est-à-dire, à l'avenue de Mahomet, leur grand Prophète, que ces peuples commencent à nous fournir quelques faits intéressans pour l'objet qui

nous occupe. Le Prophète lui-même ne fut pas sans quelque connoissance en médecine, à ce que l'on prétend ; mais s'il n'en eût pas assez pour se guérir d'une maladie rebelle à tous les secours humains, il sut en tirer parti pour se faire passer pour inspiré de Dieu ; il ne revenoit de ses accès épileptiques que plus illuminé.

Les Musulmans devinrent puissans sous le règne de leurs Kalifes (ou Khalifes, ou Califes) dont l'autorité étoit sans bornes, puisqu'ils réunissoient le pouvoir temporel et spirituel ; ils étendirent leurs conquêtes ; ils eurent beaucoup de guerres à soutenir ; ils se divisèrent après la succession de Mahomet. On vit naître du sein de leur Empire trois dynasties : la première nommée des *Rachedis*, parce qu'ils tenoient de plus près à Mahomet ; ceux-ci siégèrent ordinairement à Médine, lieu où leur Prophète étoit mort.

La seconde dynastie porta le nom d'*Ommiades*, à cause qu'ils eurent pour chef Moavie, qui fut siéger à Damas en Syrie, en 661, et quatorze Princes lui succédèrent jusqu'en 749.

La troisième dynastie fut celle des *Abassides*, du nom d'Abbas. Ceux-là furent s'éta-

blir à Bagdad. Trente-sept de leurs Califes ont régné jusqu'en 1258.

Sous la troisième dynastie, dont la durée fut la plus longue, il y eut des scissions dans l'Empire des Arabes, qui le troublèrent d'une part, et l'agrandirent de l'autre. De petits Califes s'élevèrent et furent régner, en particulier, hors de la mère patrie, ou en Egypte, ou en Espagne, en Perse, en Afrique, sur la côte de Barbarie; on nomma ceux-ci Miramamolins; j'en dirai la raison ci-après.

Quelques-uns se sont soutenus en Egypte jusqu'en 1517, avec une moindre autorité, qui ne regardoit que le spirituel; enfin, l'Empire Ottoman a subjugué l'Empire des Arabes, et les Muftis ont succédé aux Califes dans cette dernière fonction. Les sciences et les lettres étoient bien déchues en Orient, lorsque les Arabes Mahométans commencèrent à régner; ils en achevèrent d'abord la ruine, puis ils s'efforcèrent d'en ramasser les décombres dans les ouvrages des Grecs, après avoir contribué eux-mêmes à disperser les savans, à renverser les écoles, à incendier les bibliothèques publiques. La ville qui renfermoit le plus de monumens du goût et du savoir, celle où la médecine

avoit autrefois fleuri avec éclat sous le règne des Ptolémées successeurs d'Alexandre, la magnifique Alexandrie (fondée 332 ans avant l'ère Chrétienne) fut en proie à la barbarie des Sarrasins, qui prêtèrent leurs forces à Mahomet et à ses premiers successeurs ; ce fut environ l'an 640, que cette grande bibliothèque fut consumée par les flammes comme nous l'expliquerons bientôt. Le despotisme prononça sa ruine, car on ne peut se persuader que ce fut l'ignorance seule ; les Mahométans établissoient leur domination par la force, mais ils vouloient aussi la fonder sur l'ignorance même des peuples qu'ils soumettoient à leur joug, en leur ôtant toute occasion de s'instruire ; tous les livres devoient être sacrifiés à l'Alcoran qui étoit le livre par excellence. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument de la munificence des rois d'Égypte, en faveur des savans qui en jouirent pendant environ dix siècles, fut comprise dans la proscription générale. C'étoit le malheureux sort de ces trésors littéraires, d'être dissipés presque en un clin d'œil après bien des siècles employés à les accumuler. La plus fameuse sans doute des bibliothèques d'Alexandrie, fut celle que commença Ptolémée Philadelphe

(d'autres disent Soter) et qu'on prétend avoir contenu plus de huit cents mille volumes, lorsqu'elle fut en partie la proie des flammes pendant les guerres civiles de César et de Pompée, comme si Mars et les Muses ne devoient pas être en perpétuelle fédération ! Mais les armes en fureur soumettent tout, anéantissent tout ; cependant la bibliothèque ne fut incendiée que par accident. Cent historiens ont rapporté le détail de ce premier événement si funeste aux sciences, un petit nombre seulement a fait la distinction de deux bibliothèques qui existoient alors dans la même ville, comme nous le rapporterons dans la suite.

On se mit bientôt à réparer cette grande perte (1); on rassembla de toutes parts les

---

(1) Il n'y a peut-être qu'un critique hardi comme l'abbé Lenglet Dufresnoy, qui ait pu ne pas déplorer cette grande perte, lorsqu'il a dit : « ..... La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui a eu tant de réputation, et qui est encore aujourd'hui regrettée de tous les savans : je ne sais s'ils ont raison ; car accablés comme ils sont déjà par une multitude effroyable de livres bons ou mauvais, que feroient-ils de cet amas prodigieux, où le choix ne régnoit pas plus, qu'il ne règne aujourd'hui dans nos bibliothèques ». M. Lenglet n'a

manuscrits les plus précieux, pour les joindre à cette partie de la bibliothèque sauvée. Dans la suite, la reine Cléopatre se fit un mérite de surpasser la magnificence de ses prédécesseurs; elle fut aidée par une circonstance des plus favorables. Le troisième des Attales, rois de Pergame, étant mort l'an 621 et sans successeurs, il institua pour son héritier le peuple Romain. Ces rois avoient été les émules des Ptolémées; ils avoient formé aussi une grande bibliothèque qui rivalisoit avec celle d'Alexandrie.

Cette bibliothèque composée, dit-on, de deux cents mille volumes, étant au pouvoir des Romains, Marc Antoine en disposa gracieusement en faveur de Cléopatre. C'est peut-être la seule fois, que l'amour ait fait un cadeau de cette nature; mais c'étoit flatter le goût de cette belle reine, qui réunissoit en elle tant de charmes et tant de savoir.

La bibliothèque de Pergame passa donc à Alexandrie et servit à enrichir celle avec

---

pas craint d'augmenter le nombre de ces ouvrages, par 27 qu'il a faits ou édités, en près de 80 volumes; il ne les a pas cru de la classe des mauvais, et en effet ils n'en sont pas.

laquelle elle avoit rivalisé (1); mais la fin de l'une et de l'autre fut bientôt aussi malheureuse, que l'avoit été la première.

Ce fut en l'année 640, que la ville d'Alexandrie fut prise par le général Amrou (Amrus Ebnolas); on conserva ce que cette ville immense renfermoit de plus précieux; mais la grande bibliothèque ne fut pas l'objet de la cupidité des Arabes ni celui de leur soin; sa destruction étoit prononcée, lorsqu'un homme de lettres, nommé Jean le grammai-

---

(1) Le roi Eumène fonda la fameuse bibliothèque de Pergame, destinée à l'usage public. Pline, livre 35, c. 2, paroît avoir été indécis pour prononcer laquelle des deux bibliothèques, celle de Pergame ou celle d'Alexandrie, avoit été fondée la première dans ce dessein. L'ardeur de rassembler les meilleurs ouvrages, fit naître une extrême jalousie entre les savans de Pergame et ceux d'Alexandrie : elle fut poussée si loin à Pergame, qu'on y forgea des livres sous les faux noms des plus anciens écrivains. C'est Galien qui le dit. *Galen. in Hippocr. de natura hominis*, *l.* 24. Au rapport de Galien, *ibid*, l. 13, c. 21, Ptolémée, animé de cette même jalousie, défendit l'exportation du *papyrus* ou du papier d'Égypte, et excita par-là l'industrie des Pergaméniens, qui trouvèrent l'art de préparer les peaux de mouton pour écrire dessus.» Winckelmann, t. III, pag. 115. C'est ce qu'on nomme parchemin.

rien (1), usa d'une feinte hardie, mais pardonnable à ses bonnes vues ; comme il avoit quelques liaisons avec Amrou, il lui demanda de lui accorder les livres dont il ne faisoit pas cas. Amrou en écrivit au Calife, en lui faisant l'éloge du mérite du grammairien. Omar fit alors la réponse négative si connue ; et d'après ses ordres absolus, les livres furent distribués aux quatre mille bains publics, et servirent à les chauffer pendant six mois. Le peu de cas que les Arabes firent en cette occasion de ces richesses littéraires, ne doit pas être imputé aux lettrés, ni aux médecins qui sans doute trouvèrent le moyen de sauver des flammes quelques manuscrits, mais à l'esprit national ou plutôt à la fureur des armes qui comptent leurs victoires par des destructions ; le fier Omar fut avide de cette espèce de gloire pendant un règne de dix ans, qui finit par le poignard en 643, (mais la bibliothèque étoit détruite) ; les

(1) Il existe de ce Jean le grammairien, jacobite du 7.e siècle, un manuscrit sur la chirurgie, dans la bibliothèque Bodleyene, n.° 3500, que cite de Vigiliis von Creutzenfeld, en sa bibliothèque de chirurgie, pag. 1.

Arabes se rendirent maîtres de trente-six mille villes, places et châteaux, détruisirent quatre mille temples des Chrétiens et des Idolâtres, et firent bâtir quatorze cents mosquées. On a dit que dans l'espace seulement de 74 ans, les Sarrasins firent plus de conquêtes, que les Romains en 400 ans.

Dans des temps où l'instruction publique n'étoit pas à beaucoup près l'objet des sollicitudes des Califes, les écoles d'Alexandrie s'évanouirent ; on sait seulement qu'en l'année 721, on les transféra à Antioche, capitale de la Syrie, et à Harran en Mésopotamie, alors occupée par les Syriens, puis par les Arabes. Soit que les Syriens eussent plus le goût des lettres, que les Arabes, soit qu'ils fussent plus à même de se procurer les ouvrages des Grecs, ils firent beaucoup de traductions des livres de médecine, et l'on a prétendu que dans la suite les Arabes n'avoient lu et traduit de nouveau ces mêmes livres, que d'après les versions syriaques. Cependant, des connoisseurs ont réfuté cette injurieuse imputation; il est prouvé qu'Honain, leur grand traducteur, avoit fait des versions arabes d'après le texte grec ; d'autres ont pu le faire aussi, mais toujours le syriaque étoit-il plus fami-

lier aux Arabes, que le grec. D'ailleurs, comme le savoit M. Clifton, qui n'étoit pas porté pour les Arabes, des médecins de cette nation furent élevés dans l'Orient et dans les principales villes, où la doctrine d'Hippocrate étoit fort connue, depuis que l'Empereur Aurélien y avoit envoyé des médecins Grecs, pour faire plaisir à sa fille, mariée à Sapor, roi de Perse, qui résidoit à Nisabur, capitale du Chorasan. En effet, il est plusieurs médecins connus qui étoient natifs ou qui avoient vécu dans cette belle province: le fameux Rhazès dédia plusieurs de ses livres à un seigneur du Chorasan, nommé Almansor, que l'on a confondu avec l'un des Rois de ce nom ; mais celui-ci présidoit dans la ville de Rey, patrie de Rhazès.

Heureusement, les livres de médecine n'étoient pas de ceux qui faisoient le plus ombrage à la croyance des Mahométans; il s'en trouva assez de ceux, où ils s'attendoient à trouver les moyens de dissiper ou prévenir les maladies qui les affligeoient. Ces livres, dont les uns étoient originairement écrits en grec, et les autres, comme nous l'avons dit, traduits du grec en syriaque, furent ceux sur lesquels leurs médecins s'exercèrent à démêler ce qui leur étoit in-

connu, et à le cacher même aux autres, car on a prétendu que leurs versions en Arabe étoient peu fidèles; si ce n'est pas ignorance, c'est donc de dessein prémédité.

Pour le bonheur des hommes et celui de la nation Arabe en particulier, un prince plus éclairé et mieux intentionné ordonna de nouvelles versions plus exactes : ce fut le Calife Almamon Abdalla, qui monta sur le trône en l'an 197 de l'hégire, ou l'an 813 de l'ère chrétienne. On rechercha donc les ouvrages des Grecs avec autant d'empressement, qu'on en avoit mis à les bannir; on s'appliqua à les mieux traduire, il résulta de ce travail un bien général : ce fut l'éveil de l'émulation qui ralluma le goût des sciences, et les Arabes eurent pour cette fois l'ambition de devenir savans; ils le furent principalement en profitant des dépouilles des Grecs. Les Arabes soutinrent la médecine et les sciences, tout le temps que l'ignorance couvrit de son voile épais les autres nations.

Quels n'auroient pas été les progrès de la médecine, si les Arabes, en se déclarant les émules des Grecs, avoient tâché de les surpasser en s'adonnant comme eux à l'observation; ils ne les surpassèrent que dans

leurs vaines spéculations et leurs raisonnemens infinis ! La médecine ne gagna rien ou peu, au milieu de ces subtilités ; aussi parmi un grand nombre de médecins Arabes, car la profession étoit déjà estimée parmi eux, un petit nombre s'est distingué par l'observation et en allant à la recherche de la vérité. Ce qui fut le plus solide pour plusieurs, ce fut d'amasser de grandes richesses ; mais c'est le foible de tous les hommes, de tous les temps et de tous les états.

En partant d'autres principes que ceux des médecins Grecs, les Arabes écrivirent beaucoup, et quoique la plupart de leurs ouvrages aient à peine survécu à leurs auteurs, que même le moindre nombre soit parvenu jusqu'à nous ; on ne peut douter, d'après les titres et les citations qui nous en restent, que cette nation n'ait été très-féconde en écrivains de tous les genres, et les médecins ne furent pas les seuls à se faire un nom. C'est donc à tort qu'on leur a imputé de n'avoir été que les copistes des Grecs ; ils ne mirent que trop souvent du leur en s'écartant trop de la bonne voie tracée par les Grecs : les plus estimables furent ceux qui surent ne pas perdre de vue les pas de leurs

maîtres. Les Arabes ne manquoient ni d'esprit ni de pénétration, mais la vanité les dominoit ; leur imagination est peinte dans leurs expressions souvent exagérées ; leur esprit est guindé sur leurs paroles, mais leur langue, moins propre que celle d'Athènes et de Rome à tous les genres, n'a pas été assez généralement cultivée pour qu'on puisse juger de son énergie et de sa richesse ; elle n'a pu franchir que par quelques échappées l'espace qui nous sépare, et la différence des mœurs y a mis peut-être quelque obstacle ; un petit nombre de savans l'a cultivée.

Il est à remarquer que les médecins Arabes eurent, en général, plus de penchant pour les ouvrages de Galien, que pour ceux d'Hippocrate ; c'est que l'esprit de Galien plus discoureur, étoit plus conforme au goût de ces Orientaux pour les systèmes et le langage diffus ; le génie d'Hippocrate les auroit trop assujettis à la réflexion, à la contemplation des phénomènes des maladies. Il est pourtant des versions et des commentaires des livres d'Hippocrate faits par les Arabes : nous en citerons plusieurs ; mais ceux de Galien leur plurent davantage, puisqu'il eut beaucoup plus de sectateurs. Ils renchérirent sur Galien dans l'emploi des

remèdes; c'étoit là leur but dans l'examen qu'ils faisoient des maladies sans trop les approfondir. La maladie connue ou nommée, ils visoient à la combattre par une infinité de moyens qu'ils mettoient en usage, par la combinaison et la préparation des remèdes dont ils avoient en main un plus grand nombre que les Grecs. Leur pharmacie s'accrut et ils en furent prodigues. Leur sol, leur commerce avec l'Inde les favorisoient en cela ; les simples plus abondans, et les drogues qu'on leur apportoit de l'étranger, rendirent leur matière médicale plus riche, sans les rendre plus sobres et plus circonspects dans le choix. L'amplification de la matière médicale ne fut qu'une suite du grand usage qu'ils surent faire des matières alimentaires.

Les Arabes nous ont transmis les simples de leur cru et leur produit, la casse, le senné, la manne, la rhubarbe, les tamarins, les myrobolans, l'aloë, etc. (1), et

(1) Je remarque que l'île Soccotora qui fournit le meilleur aloë, se trouve entre l'Arabie heureuse et l'Afrique. Je croirois que l'on doit dire aloë soccotrin, non aloë succotrin, mot qui s'est peut-être introduit parce que le suc d'aloë se tire d'une plante fort suc-

nous dispensons ces remèdes avec plus d'intelligence et d'économie, c'est-à-dire, avec plus d'à propos. On n'emploie plus comme eux les feuilles d'or et d'argent, dont ils enveloppoient avec un faste inutile leurs pilules et leurs *bolus*: le proverbe dorer la pilule n'en est pas moins resté. On a laissé de même au joaillier les pierres précieuses ou gemmes, dont les fragmens et les poudres n'ajoutoient qu'un vain prix aux remèdes, sans en augmenter la vertu ; et leurs compositions pénibles ou monstrueuses ont été réduites à leur juste mesure par nos pharmaciens, qui manipulent sur d'autres principes et avec plus d'intelligence. Les Arabes se piquoient d'avoir un grand appareil pharmaceutique ; c'est à eux qu'on doit apparemment l'invention ou l'idée des alembics, des cornues, des matras, des aludels, etc.; ils distillèrent de toutes les eaux ; ils firent des sirops de toute espèce, etc. Enfin la polypharmacie arabesque est grandement

---

culente ; mais on en tire certainement de plusieurs espèces ou variétés d'aloë qui ne sont pas l'*aloë socotrina* des botanistes, et qui fait espèce distincte des *aloë vera*, *perfoliata*, etc. si communs dans les jardins des curieux.

élaguée et réduite à ce qu'elle a présenté de plus strictement utile. On en a retenu, entre autres, le sucre et le miel qui entrent dans beaucoup de préparations nécessaires, et sans lesquels la pharmacie et l'office n'auroient rien d'agréable ; il faut convenir que leur sorbet est plus rafiné que notre dure limonade, sur-tout quand elle est faite sans limons.

Après les Arabes, on n'a pu profiter des connoissances qu'ils avoient acquises dans la botanique, ou à proprement parler, dans la propriété des simples vulgaires ; les noms qu'ils nous ont laissé des plantes, sont aujourd'hui inintelligibles même dans leur ancienne contrée (1) ; ils eurent pourtant des bota-

(1) Il nous est resté deux ou trois plantes qui nous rappellent le temps, auquel les Arabes ou les Maures ont occupé une partie des Gaules : l'une est celle qu'on nomme blé Sarrasin, qui pourtant n'est ni blé ni graminée ; on l'appelle aussi blé noir, parce que sa graine qui est noire à l'extérieur, donne en effet une substance farineuse alimentaire. Les Croisades ont ramené cette plante du Levant, ainsi que le maïs faussement nommé blé de Turquie, puisqu'il est aussi Américain.

L'autre plante est la sarrasine, plus communément l'aristoloche. Ne seroit-ce pas par une méchante allusion, qu'on auroit appelé de ce nom une plante qui

nistes dans leurs sens, et Abenbitar ou Beithar, dont nous parlerons en son lieu, ne fût pas le moins distingué d'entre eux.

Dioscoride fut à cet égard leur auteur favori, comme il l'avoit été des Grecs depuis Galien. Mais les Arabes auroient pu avoir leur Dioscoride, sans être perpétuellement les commentateurs de celui qui les avoit dévancés ; ils ne l'ont pas pour cela mieux éclairci.

Si les Arabes ont le mérite d'avoir introduit la chimie dans la médecine, ils ne l'ont pas rendue plus recommandable, autant que nous pouvons en juger par le peu qui nous en reste. Les mots *kimia* et *simia* sont certainement Arabes, s'il ne sont Egyptiens. Un des grands chimistes ou alchimistes du 8.e

---

infeste les champs et les vignobles ? Disons, en passant, qu'anciennement on employoit une sorte de brique à crochet pour les toitures, qu'on nommoit brique sarrasine ; on en trouve quelquefois des fragmens dans nos environs, parmi les décombres d'anciennes masures. Ce qui s'est mieux conservé, c'est l'usage des sarrasines, espèces d'armures ou de défenses qu'on mettoit aux portes des villes, soit que les Sarrasins qui entendoient l'attaque et la défense, en fussent les inventeurs, soit que nos aïeux opposassent cette fortification aux incursions de ces brigands.

siècle, Geber, n'étoit pas médecin ni même Arabe, il étoit Grec ; mais il écrivit en arabe, il crut au remède universel. Parmi les auteurs Musulmans, les uns veulent pourtant que la chimie ait été inventée par Kirou ou Caroun, le même que Coré dont il est parlé dans le livre de Moyse ; les autres disent qu'elle lui fut enseignée par Moyse même. Cette tradition n'a pas suffi sans doute aux Orientaux pour écrire, autant qu'ils l'ont fait, sur un art où ils mirent beaucoup du leur, sur-tout lorsqu'ils cherchoient cette pierre philosophale, si difficile à trouver et introuvable, si ce n'est métaphoriquement. Toujours ont-ils distingué par-dessus tous les autres, Giaber et l'*Esvir* ou *Canun Alkebir*, etc. voyez ces mots au répertoire.

Les Arabes travaillèrent sur quelques métaux ; ils employèrent les sels, et firent usage des eaux minérales. Il faut prendre une juste idée de leur savoir, dans la savante histoire de la chimie de M. Gmelin.

L'anatomie des Arabes ne compte pas : tout leur savoir en ce genre étoit dans les écrits de Galien ; il est vrai que leur dogme religieux s'opposoit à de plus amples recherches ; ils ne furent que trop scrupuleux à ne pas enfreindre leur devoir. C'étoit chez eux une

infamie, que de troubler le repos des morts, ils restèrent donc en paix avec eux. Cependant, il y avoit des Arabes chrétiens qui pouvoient n'avoir pas les mêmes raisons de se dispenser des dissections ; sans doute qu'ils se piquoient aussi d'être plus pieux que savans : j'observe qu'on trouve dans Mesué, Rhazès et Albucasis, des méthodes d'embaumer ; ils touchoient donc les cadavres.

La chirurgie ne fut cultivée que tard parmi les Arabes ; le grand usage qu'ils firent de l'ustion, disons aussi l'abus, est sans doute une suite de leurs foibles connoissances en anatomie. Albucasis ou Alsaharavius, qui fut leur plus habile opérateur, du moins le seul connu comme tel par les ouvrages qui nous en restent, a rempli son premier livre d'instrumens à cautériser, brûler, cerner, etc. Il n'y a pas à s'en étonner, c'est en cela que consiste presque toute la chirurgie des peuples ignorans ou barbares ; Haller en a rapporté divers exemples, dans sa bibliothèque de chirurgie, t. 1, p. 115, etc. ; on peut consulter sur cela Lafiteau, mœurs des Sauvages Américains, etc. ; cependant, il n'est aucun des ouvrages que nous possédons encore des principaux médecins Arabes, où il ne soit question du traitement des mala-

dies externes. Il paroît qu'ils avoient en affection les maladies des yeux, sans doute, parce qu'elles sont très-communes en Orient.

L'anatomie manqua donc à la médecine des Arabes, et c'est une tache. Cependant, il semble que les ouvrages de Galien, qu'ils se plaisoient tant à suivre et à commenter, les livres sur-tout des administrations anatomiques et de l'usage des parties, ainsi que 5 ou 6 autres de ce genre (compris dans le t. IV de la grande édition de Chartier) devoient leur donner à connoître combien l'étude de l'anatomie étoit nécessaire, encore n'étoit-ce pas purement de l'anatomie humaine. S'il se fût trouvé parmi eux quelques inspirés pour l'anatomie, comme le furent Hérophile et Erasistrate, qui jouirent sur ce point de la faveur des Princes d'Alexandrie, les Arabes auroient eu les mêmes protecteurs dans les Princes les plus éclairés de Bagdad : ils auroient pu les éclairer eux-mêmes par la confiance extrême que quelques-uns de ces Princes mirent en leurs médecins.

Mais il n'est pas toujours libre aux savans de suivre l'impulsion de leur génie, quand les lois et la religion y mettent un frein. Les

anciens Egyptiens ne purent ouvrir des corps morts qu'en des lieux déterminés, pour les embaumemens ; le même scrupule et non le même motif subsista chez les Arabes. Observons, en passant, combien l'impulsion des Gouvernemens est différemment marquée sur les progrès des sciences et des arts, selon qu'on fait parler les lois. Les Rois d'Égypte élevèrent, pour éterniser leur gloire, des monumens qu'ils croyoient devoir durer autant que les siècles, et l'architecture fut en honneur : les Empereurs Romains s'occupoient politiquement des âmusemens du peuple qui aidoit à leurs victoires, et les arts furent employés avec magnificence à leur triomphe et au plaisir des jeux du cirque : les Ptolémées aimèrent les lettres ; ils fondèrent d'immenses bibliothèques pour répandre le savoir et le perpétuer, et les lettres fleurirent à Alexandrie : les Califes, par esprit de religion et d'humanité, élevèrent de superbes mosquées et de grands hôpitaux ; ils firent honneur aux gens de lettres, aux savans, mais les tinrent soumis sous le joug du despotisme. Ainsi les médecins Arabes, pouvant à peine sortir du cercle étroit dans lequel les circonscrivoient les circonstances, se bornèrent

à l'anatomie de Galien. Il faut croire que les choses en étoient ainsi, puisque, avant eux et après eux, l'on a vu de grands anatomistes et de plus grands médecins.

L'activité des Arabes se porta donc d'un autre côté, et ce fut sur des idées chimiques, que leur imagination aima le plus à errer. Quelle chimie ! ô Fourcroy, ô Vauquelin, génies tutélaires de la chimie en France, pardonnez-moi si j'ose rappeler ces vieilles erreurs semées de quelques étincelles de vérité, tandis que vous avez dissipé les unes, et dévoilé toutes les autres ! La chimie avoit devancé les Arabes en Égypte, mais cette chimie mystérieuse qui ne s'exprimoit que par des signes, par des représentations hiéroglyphiques, n'étoit pas celle qui convenoit à des médecins ; leur pronostic empruntoit assez de la vanité de l'astrologie, sans s'envelopper encore d'autres mystères. Ils allièrent cependant l'astrologie à leur chimie, comme leur astrologie régloit le temps et l'ordre de la prescription des remèdes. Les remèdes chimiques prévaloient souvent sur les pharmaceutiques, et c'est dans la prescription des uns et des autres, que consistoit le plus souvent toute l'importance de la médecine des Arabes, sur-

tout de ceux qui l'exercèrent en Espagne.

Les Grecs observateurs assidus avoient aperçu les jours décretoires dans les maladies ; ils se régloient d'après certains signes, pour annoncer les crises et l'issue des maladies ; les Arabes, avec leur futile science astrologique, établirent la distinction des jours heureux et des jours malheureux, qui n'ont servi qu'à égarer les esprits. En partant de ces folles idées, on a peut-être dérangé plus d'une fois le cours naturel des maladies, et l'on n'a pas toujours avoué de bonne foi quand la science précaire du devin se trouvoit en défaut. Du reste, les Arabes ne sont pas les inventeurs de l'astrologie judiciaire ; ils n'en ont fait qu'une application opiniâtre à la médecine, et cette science chimérique n'a pas fini avec eux ; les médecins en ont été entachés jusques près du dix-huitième siècle (1) : on n'étoit pas exempt de ces rêveries en France ; et sous les règnes de Henri III, de Henri IV et même de Louis XIII, on ajoutoit encore

(1) Vers le milieu du seizième siècle, Fernel avoit encore un penchant décidé pour les Arabes qu'il associoit avec Galien ; mais personne n'embellit leur doctrine, comme il le fit par son style.

beaucoup de foi aux prédictions des astrologues ; que dis-je ! Bien des gens consultent encore avec une sorte de bonhomie ridicule qui tient de l'ignorance , les ambiguës prophéties du médecin Provençal Nostradamus.

La vertu des *talismans* que les Arabes nommèrent ainsi à cause des figures qu'ils représentoient , n'étoient que les *amulettes* empruntés des Grecs et les *abracadabras* des auteurs du bas Empire. Les uns et les autres attestoient la foiblesse de l'esprit humain , et peut - être aussi la fourberie de leurs inventeurs. On distinguoit les talismans magiques, et les talismans astronomiques. L'imagination prévenue accordoit beaucoup de pouvoir à leurs représentations par certaines analogies. Les Orientaux modernes en ont conservé l'usage , et les Siamois y ajoutent encore beaucoup de foi: ce qui est parfaitement digne de leur philosophie. Ce n'est pas de ces peuples, que nous voudrions relever le ridicule , mais plutôt des Grecs qui n'ajoutoient pas moins de confiance aux songes. Galien lui-même qui n'étoit pourtant pas le plus superstitieux de sa nation , ne se décida à embrasser la médecine que par rapport à un songe ; il faut l'en croire ,

puisque c'est lui qui nous apprend cette particularité de sa vie.

L'astrologie judiciaire et la crédulité en la vertu des talismans entraînèrent les Arabes dans cette autre science mystérieuse, qu'on pourroit croire avoir été imitée des prêtres d'Esculape, si l'on vouloit leur en ôter le mérite de l'invention ; c'est l'interprétation des songes, nommée *onéirocritique*, dans laquelle les Arabes ont beaucoup surpassé les Grecs : Heureux, s'ils en avoient fait une juste application au diagnostic et au pronostic des maladies ! Il paroît qu'ils ne voulurent être que devins, en se flattant d'interpréter favorablement les songes. Leurs médecins ont beaucoup écrit sur cette vaine science pleine de forfanterie, d'incertitude et de superstition. Nous ferons connoître ci-après, par leurs titres, quelques-uns de ces ouvrages, très-inutiles d'ailleurs quand ils seroient moins rares. Voyez aux mots *Abou Abdalla*, *Ketab*, *Tabir*, etc.

La nature n'avoit pas épargné aux Arabes les maladies les plus communes aux autres climats; elle les destinoit peut-être à être plus habiles encore, que les médecins Grecs, en les affligeant de deux maladies inconnues aux Grecs : maladies qui, par leur univer-

salité, devinrent chez eux les plus ordinaires, les plus épidémiques, contagieuses même. La petite-vérole sortie de l'Éthiopie, et une sorte de lèpre éléphantiaque, furent ces maux affligeans dont la maligne influence s'est répandue depuis par toute la terre (1).

C'étoit bien le cas que les Arabes fussent détrompés, à cette occasion, de leurs connoissances précaires en astrologie : eux qui prétendoient tout expliquer par l'accord et le discord des astres, combinés avec les actions et le tempérament des foibles mortels. Eh bien, ils s'endurcirent encore plus dans leur vaine illusion ; ils s'efforcèrent d'expliquer l'apparition de ces maladies, par

---

(1) Le docteur Jenner, de Milan, le patron de la vaccine, a eu l'idée que la petite-vérole doit son origine à une matière équine, dégénérée en Arabie, suivant des circonstances particulières au climat de ce pays et à l'espèce de société, dans laquelle les nations nomades vivent avec leurs chevaux. Le docteur de Carro, de Vienne, a développé cette opinion et en a fait plus qu'une hypothèse. Voy. sa lettre aux éditeurs de la bibliothèque Britannique, t. 29, X année, N.° 1, an XIII, et l'histoire de la vaccination, en Turquie, de ce Médecin. J'insisterai davantage sur ce point dans ma bibliographie vétérinaire, en parlant des chevaux Arabes.

l'effet de certain concours de causes plus inexplicables, que les maladies même, et les maladies leur restèrent à guérir.

Ce qu'il y eût de plus fâcheux, c'est qu'ils transmirent cette espèce de propriété, dont personne n'eût été jaloux. Ils transportèrent avec eux la petite-vérole, et la répandirent avec une profusion qui l'a rendue indestructible. Les conquêtes des Arabes ont été en cela doublement funestes aux peuples, sur lesquels ils étendirent leur domination, la Syrie, la Phénicie, la Perse, la Lybie, les trois Arabies, l'Égypte, la Mauritanie, la Sicile, l'Espagne, une partie de la France, etc.

De là cette désolante maladie s'est propagée en étendant de plus en plus ses ravages dans toutes les contrées et chez les peuples les plus lointains au delà et au centre des mers, chez lesquels le commerce et la cupidité ont eu quelque accès. Encore de nos jours, elle a été portée dans quelques îles de la mer du Sud, où elle étoit restée inconnue : funeste présent, qui n'est pas le seul redoutable de la part des Européens, pour les peuples dont ils vont troubler le repos et le bonheur. La petite-vérole fut donc comme une autre boîte de Pandore,

qui, ouverte au sein de l'Arabie, a laissé échapper les maux les plus cruels par toute la terre.

La lèpre des Arabes, *elephantiasis arabum*, qu'il faut distinguer de la lèpre des Juifs, *vitiligo*, ou morphée blanche, et de la lèpre des Grecs, *lepra*, ou la lèpre ordinaire : cette maladie, dis-je, n'étoit pas née cependant dans l'Arabie, elle étoit connue en Égypte, en Syrie et ailleurs (1), et les trois espèces se manifestèrent aux Arabes, comme on l'apprend des écrits d'Avicenne ; mais les Arabes accueillirent pour ainsi dire la grosse lèpre ou ladrerie et la nourrirent dans leur sein. On fut presque la leur enlever ou leur en demander communication, en s'adressant à leurs voisins avec lesquels ils l'avoient partagée. Pompée ne la comptoit pas sans doute parmi ses glorieuses conquêtes ; il la transporta cependant dans ses entrées triomphales en Italie ; et les bons Français pieu-

(1) La lèpre est aussi endémique en Amérique et dans le Nord de l'Europe. On pourra consulter l'ouvrage de Schilling, *de lepra commentationes. Ultrajecti.* 1769. --- *Recensuit J. D. Hahn. Lugd. bat. et traj. ad Rhen.* 1778. in-8.°, avec une dissertation d'Auselius, *de lepra cutis hebræorum.*

sement croisés, durant le 11.e et le 12.e siècles, contre les infidèles, se munirent malgré eux de cette dégoûtante et affreuse maladie. La lèpre se répandit si généralement en France, elle s'y acclimata avec tant de convenance par rapport au mauvais régime d'alors, et à cause de l'indolence et de la mal-propreté qui l'accompagnoient, qu'on pouvoit à peine se garantir de cette vilaine ladrerie ; son nom devint presque une insulte. Le Gouvernement et la piété des fidèles pour secourir tant de malheureux ou pour les sequestrer de la société, établirent par-tout des léproseries. On en comptoit deux mille en France sous le règne de Louis VIII, qui leur légua cent sous à chacune ; ce n'étoit pas sans doute dans l'intention de les enrichir. Mathieu Paris dit aussi qu'il y avoit dix-neuf mille hôpitaux dans la chrétienté remplis de lépreux. Mais du temps de Louis VIII et sur-tout après son règne, une autre maladie, vrai Prothée, apportée d'Amérique, surles vaisseaux de Christophe Colomb, de glorieuse mémoire, vint présenter de nouvelles scènes et exercer la sagacité des médecins et des chirurgiens. L'Espagne, l'Italie et la France furent des premières infectées d'une maladie, à laquelle

on donna différens noms, parce que chacun de ces peuples vouloit se débarrasser de cet honneur sur ses voisins; cependant le nom le plus honnête, celui de maladie vénérienne, lui est resté dans le beau monde; les merveilleux l'appellent maladie galante, les gens de l'art tout simplement vérole, et les savans *syphilis* (1).

Ce mal se propagea bientôt par toute l'Europe, ne trouvant que de foibles obstacles à ses ravages. La vérole moins apparente dans son dehors, que la hideuse éléphantiase, n'eut pas besoin de lazaret pour s'y réfugier; elle trouva des hospices libres, le gouvernement établit, seulement pour les militaires, des hôpitaux vénériens qu'on a appelés de St. Louis; le bon prince n'y avoit cependant aucune part : n'eût-on pas mieux fait de les dédier à François I.er, qui s'étoit laissé prendre à la maladie, dont il fut apparemment loyalement dosé, puisque ses médecins, Fernel et Lecoq, ne purent l'en guérir? Il en mourut en 1547. St. Louis auroit pu être le patron du scor-

(1) La maladie vénérienne a reçu une vingtaine de noms, qu'on trouvera dans l'ouvrage d'Astruc et dans nos remarques sur Freind.

but dont il fut atteint, ainsi qu'une partie de son armée, pendant sa première croisade. Cette malheureuse contrée, objet de tant de guerres, sembloit être la source de tous les maux. Le mal des ardens qui précéda la lèpre en France, provenoit sans doute de chez les Mahométans.

Je reviens à la maladie des Arabes, dont les successeurs ont participé, comme de raison, de la maladie vénérienne. La lèpre échappée d'Orient se répandit çà et là par toute l'Europe; elle s'est maintenue avec opiniâtreté près de 500 ans; elle a reparu parfois dans nos ports de mer : un médecin estimable de Marseille (Raymond) l'a décrite en 1767, dans un petit traité *ex professo*, pour l'avoir vue et traitée avec succès. Des lépreux sont venus de nos jours implorer du secours, dans la faculté de Montpellier. M. Petiot, qui fut heureux dans sa pratique et très-regretté de ses concitoyens, m'a dit, dans le temps, avoir donné ses soins à un homme de marque venu du Levant, tout couvert de lèpre, et l'avoir parfaitement guéri.

D'autres maladies inconnues aux anciens se montrèrent chez les Arabes, et exercèrent la sagacité de leurs médecins : la rougeole

qui avoit quelque affinité avec la petite-vérole quoiqu'elle en fut très-distincte, est l'une de ces maladies, et le *spina-ventosa* fut l'autre : celle-ci est une carie de l'os avec enflure et douleur. C'est à Rhazès, qu'on en doit la première description, comme aussi il avoit si bien fait connoître la petite-vérole et la rougeole. Rhazès traita encore, dans ses écrits, de deux autres maladies particulières aux Orientaux, *l'ignis persicus* et la *vena medinensis*, depuis nommée dragonneau du nom du ver particulier qui la cause, *gordius medinensis, Linn.*, maladie à laquelle les nègres d'Afrique que l'on transporte en Amérique, sont fort sujets. Elle a paru quelquefois dans nos ports. Notre vénérable Nestor de la botanique, M. Gouan, m'a dit l'avoir vue à Marseille. On assure que cette maladie est contagieuse ; M. Mac-Gregor, chirurgien Anglais, qui a écrit en dernier lieu une esquisse médicale de l'expédition de l'armée de l'Inde en Égypte, en a donné des preuves sans réplique : c'est ce que nous exposerons plus au long dans nos remarques sur l'ouvrage de Freind. Ainsi, tandis qu'on ne prend de justes précautions que contre l'importation de la peste, on laisse trop librement l'entrée à d'autres maladies qui peuvent nous venir d'Orient.

Les progrès de la chirurgie furent lents entre les mains des Arabes, cependant Aëtius et Paul, les derniers des médecins Grecs, avoient assez perfectionné cette belle partie de l'art de guérir, pour qu'elle put se maintenir chez leurs successeurs. Albucasis ou Alsaharavius, que M. Freind a prouvé n'être que la même personne, fut le restaurateur de la chirurgie parmi les Arabes, sans refuser à Rhazès la gloire qui lui est due ; mais personne n'avoit pratiqué plus d'opérations, et il fait un grand étalage des instrumens de son art.

On voit donc que les Arabes eurent non-seulement à profiter et à étendre les connoissances variées que les Grecs avoient consignées dans leurs ouvrages, mais qu'ils ajoutèrent leurs observations sur des maladies nouvelles ; qu'ils eurent à employer des remèdes inconnus aux anciens ; qu'ils en composèrent un grand nombre, et qu'ils raisonnèrent sur-tout à leur manière. Le raisonnement étoit le fort des Arabes ; ils ont beaucoup raisonné sans observer, ou quand ils ont observé, ils n'ont pas assez raisonné leurs observations. Ils ont pourtant fait quelques observations neuves ; ils ont inventé des combinaisons de remèdes ; ils

se sont sur-tout distingués dans les versions et les interprétations, etc. Avec ces avantages, les Arabes dominèrent quelque temps; ils remplirent de leurs dogmes toutes les écoles, ils en laissèrent de fortes impressions, même après la chute de leur Empire politique. Cependant leurs ouvrages, devenus ennuyeux par leur prolixité, furent cause qu'on remonta à la source, aux ouvrages des Grecs. La satisfaction que l'on eût de lire ceux-ci dans leur pureté, invita à les traduire en latin et en d'autres langues. On voulut bien traduire encore quelques-uns des livres Arabes, et l'on ne peut trop admirer la constance de ceux qui ont passé une partie de leur vie à nous transmettre, avec des commentaires, deux grands *in-fol.* d'Avicenne, un immense Rhazès et quelques autres un peu moins volumineux.

La médecine des Grecs prévalut donc une seconde fois; on se mit à lire et à méditer les écrits originaux, à les interpréter en latin; si bien, que les Arabes restèrent à l'écart; et telle fut l'aversion que l'on conçut pour eux, que quelques auteurs eurent l'injustice de pousser leur critique jusqu'à l'indécence : ainsi se comporta ce censeur hardi et sévère de tout ce qui n'étoit pas Grec et

de tout ce qui lui paroissoit de mauvaise invention, comme l'usage des antimoniaux, et en particulier la préparation admirable du tartre émétique, dans lequel il ne voyoit qu'un poison. J'ai nommé Gui Patin. Son ascendant sur ses collégues fut si grand, que le remède fut sur le point d'être proscrit de nouveau, comme il l'avoit été par un décret de la faculté de Paris en 1566. Le parlement se mêla même de cette dissention doctorale.

Léonard Fuchs ou le Bouc, qui florissoit vers le milieu du 16.e siècle, en Allemagne, fut un de ceux qui contribua le plus par ses discours et par ses écrits, à ruiner la doctrine des Arabes et à rétablir celle des Grecs.

Cependant, des esprits moins prévenus ont su faire honneur aux Arabes de ce qui leur appartenoit en propre ; on a reconnu qu'ils n'avoient pas embrouillé ni travesti les écrits des Grecs, en les traduisant seulement du syriaque. Ils ont fort bien connu le texte grec, et de justes appréciateurs de leur mérite pensent qu'il y auroit plus d'espoir de recouvrer en entier les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, en les tirant de l'Arabe, que du Grec même. Ainsi pensoient

Chartier, Astruc et sans doute Casiri qui put consulter à loisir, dans leurs dernières archives, les ouvrages des Arabes, conservés en grand nombre dans la précieuse bibliothèque de l'Escurial, dont il a produit le catalogue raisonné.

Je remarque que les ouvrages des médecins Arabes ont beaucoup moins donné lieu à des controverses, que ceux des Grecs. Ne seroit-ce pas parce que la langue des Arabes, étant plus pure ou plus univoque, a présenté moins de difficultés; tandis que les Grecs ayant écrit en divers dialectes, chaque interprète a trouvé un sens différent au même mot différemment écrit? Enfin, les médecins Arabes ont été pour ainsi dire les médiateurs entre les Grecs et nous; pourrions-nous les perdre entièrement de vue, et ne pas nous rappeler, avec quelque reconnoissance, des obligations que nous leur devons pour nous avoir conservé au moins et transmis les ouvrages des Grecs; il n'y a qu'à changer le calibre des filières, par lesquelles ils les ont fait passer? Il faudroit des Honain pour faire ressortir les Grecs des versions même des Honain.

A ne juger de la médecine des Arabes que par huit ou neuf auteurs du premier

rang, auxquels le docteur Freind l'a circonscrite, même avec une économie de détail qui nous laisse bien des choses à désirer, on pourroit être dans la persuasion que les médecins de cette nation écrivoient peu, ou que leurs écrits ne nous sont pas tous parvenus, ou qu'enfin ils n'ont pas valu, pour la plupart, la peine d'être transmis à la postérité par des traductions fidèles. Les deux dernières propositions sont plus que vraisemblables : la première n'est pas même probable, d'après les notions que nous avons acquises de leurs propres écrivains. C'est ce dont nous allons mettre le lecteur en état de juger, après que nous lui aurons fait observer que le nombre des auteurs Arabes n'a pu être que très-grand, parce que leurs écoles furent célèbres et nombreuses, surtout en Asie. Conringius rapporte, en ses antiquités académiques, *dissert.* 1, qu'il subsistoit à Constantinople deux bibliothèques en ouvrages arabes, estimées chacune deux cents mille ducats. Sans doute que les ouvrages de médecine et des autres sciences y étoient en grande part.

Les seuls auteurs de biographie et d'histoire de la médecine des Arabes doivent nous convaincre combien leurs écrivains furent

nombreux, et combien l'étude de la médecine fut cultivée parmi eux. Je ne me flatte point de pouvoir appeler tous ces auteurs en témoignage; ils ne me sont pas tous connus, mais le titre qui nous reste de plusieurs de leurs ouvrages, est plus que suffisant pour confirmer ce que j'avance. Auroient-ils voulu écrire si souvent l'histoire de la médecine et de leurs médecins, s'ils n'avoient pas eu les matériaux ou les pièces authentiques sous la main ?

Le plus connu de ces historiens est Abi-Osbaia (ou Abu-Oseibah, ou Abou-Ossaiba Ben Abi-Ossaiba et Abu Ela Isbbas), dont M. Freind n'a pas fait l'éloge, lorsqu'il a dit que cet auteur avoit écrit les vies de plus de trois cents médecins Arabes, Syriens, Persans, Égyptiens et autres de différens pays de l'Empire Turc, et qu'il les a écrites dans un style diffus et enthousiaste, naturel à ces peuples.... que cet ouvrage est d'un très-petit secours pour l'histoire de la médecine, ne servant qu'à nous faire voir quels honneurs et quelles pensions extraordinaires et au delà de toute croyance, les médecins recevoient alors des Califes.... qu'il n'y en a pas un entre tant d'écrivains dont il a écrit la vie, dont on puisse trouver les

écrits, excepté ceux de Mezué, Rhazès et Avicenne. M. Freind n'a peut-être pas fait assez de cas d'un historien qui pouvoit, malgré son style disconvenant, lui fournir bien des notions sur les médecins et la médecine des Arabes, quoique leurs écrits soient perdus. Le savant Pocock, lecteur en arabe à Oxford, à qui l'on doit tant de traductions, n'auroit pas jugé si défavorablement l'historien Abi-Osbaia; et M. Reiske, aussi bon juge qu'un autre, trouvoit que l'ouvrage d'Abi-Osbaia pouvoit intéresser le littérateur et le praticien. Que l'on passe à l'auteur Arabe ses contes et ses fables, puisque c'est le goût des Orientaux, mais il y auroit eu à profiter de ce que lui seul pouvoit nous apprendre. Quand Abi-Osbaia se plaît à faire sonner bien haut la munificence des Califes envers les médecins, il n'en rejaillit pas moins quelque honneur sur la médecine. N'a-t-on pas conservé, comme des monumens honorables, le souvenir des récompenses accordées à leurs médecins, par les Souverains de la Grèce et par les Empereurs Romains? Des couronnes, des statues, des anneaux d'or, des affranchis, etc. l'historien Arabe ne s'en est pas tenu là: par exemple, «il rapporte que sept

médecins d'Alexandrie avoient partagé entre eux les écrits de Galien, et s'étoient chargés de les expliquer à leurs disciples ; il cite en particulier un médecin Chrétien, nommé *Elkenani*, qui enseigna publiquement dans la même ville, et qui se fit Musulman à la sollicitation du Calife Abdil-Aziz. Il ajoute que les écoles d'Alexandrie furent ensuite transférées à Antioche et à Harran, et que de là il sortit un grand nombre d'élèves, plus ou moins savans, qui portèrent le goût de l'étude de la médecine dans les autres provinces de l'Empire Arabe. Il parle encore du Calife Almamon qui, sur la foi d'un songe, chargea Honain de traduire tous les ouvrages d'Aristote, et récompensa le travail de ce médecin, d'un poids d'or égal à celui de chacun des volumes Grecs, etc. ». Bien des savans ne s'en chargeroient peut-être pas aujourd'hui à ce prix, à moins que ce ne fût pour répondre à la confiance du Monarque.

Nous savons au moins cela, et ces traits d'histoire nous apprennent que les Califes concouroient avec leurs médecins à faire fleurir la médecine, comme les autres sciences. Quand Abi-Osbaia dit que Rhazès avoit écrit 226 traités, il nous apprend que le

médecin Arabe avoit été encore plus fécond que Galien.

Freind savoit fort bien qu'on trouve aussi dans l'historien Abi-Osbaia, un chapitre dans lequel il traite expressément des traducteurs ; il en désigne 46 qui ont traduit les médecins Grecs en arabe, quoiqu'il préfère Honain à tous les autres. Voilà pourtant bien des travailleurs parmi les médecins Arabes ; d'après cela on ne peut se persuader, contre l'avis de Freind, que l'ouvrage d'Abi-Osbaia ne nous fût encore utile. On n'est pas bien assuré du temps auquel vivoit cet historien biographe ; les uns ont dit que c'étoit dans le onzième siècle, les autres vers l'an 1273.

L'histoire qu'il rapporte du médecin Gabriel fils de Bachtishua, qui se passoit en l'année 175 de l'hégire, se rapporte à la fin du huitième siècle ; le docteur Freind a transcrit cette histoire, d'après une traduction latine, comme un modèle de mauvais goût de ce temps-là. Sans doute que l'ouvrage conservé à la bibliothèque impériale de France ; sous le titre : *o'ioun alhalabat fi thabacat al-atthebé*, ou histoire des médecins, composée par Eben Abi Ossaïbé-Al Khazargi, est le même ouvrage et le

même auteur. Il est aussi un manuscrit dans la bibliothèque Bodleyene, n.° 5602, et un autre dans celle de Leyde.

Cependant on connoît un autre ouvrage de ce genre sous le titre : d'*akhbar al athebba*, compris en trois volumes. On y traite des médecins anciens et modernes, divisés en plusieurs classes, selon le temps où ils ont vécu. Cet ouvrage contient cinq parties: la première traite de l'origine de la médecine ; la seconde, des médecins qui ont fait des traités particuliers sur cet art ; la troisième, des médecins Grecs qui ont vécu avant Galien ; la quatrième, de ceux qui ont vécu depuis Galien; et la cinquième, des médecins qui ont fleuri depuis le musulmanisme. Voilà la partie qui nous auroit intéressé le plus, si l'ouvrage étoit trouvable. Son auteur est Mouaffekeddin-Ahmed-Ben-Cassem-Al-Khezergi, qui mourut l'an 668 de l'hégire, ou de J. C. 1269.

Dans cet espace de plus de six siècles, les médecins Arabes devoient avoir été nombreux et leur médecine bien avancée, mais elle touchoit à sa chute. Quelques-uns prétendent que Ahmed-Ben-Cassem est le même que Abi-Osbaia : tout porte à le croire.

Scrigiah-Al-Malathi fut encore un auteur Arabe, historien distingué de la médecine et des médecins ; il est cité comme tel par M. Leclerc, dans son plan de continuation, et d'après la bibliothèque orientale de d'Herbelot; cependant on ne le trouve point dans cet ouvrage, du moins sous ce nom, mais sous le titre Arabe de l'histoire même : *tahrir alafkar althabiát fi tacrir alakhbar althebbiat.* Ce médecin historien étoit natif de Melitène, ville de l'Arménie mineure, comme le porte son nom. Freind n'en a fait aucune mention ; Eloy ne fait que le nommer.

Seid Al-Cofthi est un auteur Copthe ou Égyptien, qui composa vers l'an de l'hégire 695 (1295 ère vulgaire), un livre intitulé : *Enba almosta theba.* C'est encore une histoire des médecins les plus célèbres. Il est d'autant plus à regretter de ne pouvoir le connoître.

On sait que le Visir Ali-Ben Jussuf-Al-Kofthi avoit écrit une histoire des médecins, des astronomes et des philosophes, dont Abu Hamzeh et Abdallah Ben Zaid ou Saad avoient fait chacun un *compendium*, au rapport de d'Herbelot ; son âge est incertain.

Enfin, d'Herbelot qui auroit pu nous donner de plus grands renseignemens, cite encore un Eben Al-Dajah ou Dahiah Eben

Attheba pour l'auteur d'une autre histoire des médecins, sous le titre : d'*akhbar al-athabba*, ce qui ressemble fort au titre de l'ouvrage d'Ahmed-Ben-Cassem.

André Alpagus, dans son *prœmium* sur Avicenne, dit avoir traduit une histoire des médecins et des philosophes Arabes. Seroit-ce de l'ouvrage précédent ?

Parmi les livres que Jacques Golius avoit apporté d'Orient, il se trouva deux volumes d'Aben Aselbi, sur la vie de tous les savans qui avoient paru sous l'Empire des Arabes; mais rien de tout cela n'a été publié ou n'est parvenu jusqu'à nous. C'est ce que marquoit Conringius à Meibomius, en 1652.

Jean Léon, surnommé l'Africain, atteste au troisième livre de son histoire d'Afrique, avoir écrit les vies de quelques philosophes Arabes, où les médecins sont compris ; il devoit les avoir écrit en arabe, puisque Hottinger voulut bien les traduire en latin. Elles font partie de sa *bibliotheca quadripartita*, *Tiguri*, 1665. *in*-4.° ; on les retrouve dans la bibliothèque Grecque de Fabricius, vol. XIII, *Hamburgi*, 1726, *in*-4.°, p. 259, 298, qui indique la date de ce petit livre sous l'année 1527.

A ces historiens particuliers de la méde-

cine et des médecins Arabes, assez nombreux, si l'on joint l'autorité de ceux qui ont écrit l'histoire générale de cette nation, on verra en quelle estime étoit la médecine en Orient, tandis qu'elle étoit négligée, presque méconnue ailleurs. Sans vouloir insister sur ces ouvrages, il est bon qu'ils soient connus de quelques-uns de nos lecteurs, il suffira de les leur avoir indiqués. Pour ne pas les effrayer, je ne ferai pas mention de l'immense histoire Bizantine.

Eutychius, qui fut honorable patriarche d'Alexandrie, depuis 933 jusqu'en 940, écrivit des annales en arabe, que Pocock publia à Oxford en 1658 et 1659, en 2 vol. *in*-4.°, avec une version latine de sa façon. On assure que l'auteur étoit médecin: c'est le même que Said-Ebn-Batrick; on dit qu'il avoit écrit sur la médecine, et qu'il prit le nom d'Eutychius lorsqu'il fut fait patriarche melquite d'Alexandrie, à l'âge de 60 ans, (voilà un pseudonyme). Il étoit né l'an 263 de l'hégire (876 de J. C.). Son histoire générale, dont le titre dans l'original Arabe est: *Rang de perles*, commence à la création du monde, et finit à l'an 326 de l'hégire (937).

Elmacin, dont le nom, non encore entier,

est GEORGE ALMAKIN-EBN-AMID, etc. est un historien d'Égypte qui vivoit dans le treizième siècle ; il a écrit en arabe une histoire des Musulmans : c'est proprement un abrégé de la chronique appelée *Giafarienne.* Cet ouvrage fut traduit en latin par Erpenius, sous le titre : *Historia saracenica Elmacini, etc.*; elle commence à Mahomet et finit à l'an 512 de l'hégire (1118 de J. C.), et comprend la succession de 49 Empereurs. ELMACIN fut secrétaire des Califes; il étoit cependant Chrétien. Son histoire mérite de la confiance. L'édition que je cite, est *Lugdun. Batav.* 1625. *in-fol.*

Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a publié aussi une histoire des Arabes en latin, qu'on trouve à la suite de l'ouvrage précédent de l'édition de Leyde, 1625, *in-4.°* *ibid in-fol.*

L'ouvrage d'ELMACIN a reçu encore une traduction française, sous le titre suivant : Histoire Mahométane, ou les quarante-neuf Califes du Macine, divisés en trois livres, etc., par Pierre Vattier, médecin du Duc d'Orléans, Paris, 1657, *in-4.°* ; le traducteur a étrangement défiguré les noms des Califes en voulant les franciser. Vattier avoit pris beaucoup de peine à traduire de l'arabe les

ouvrages d'Avicenne, dont il ne publia cependant que le traité *de morbis mentis*, *Parisiis*, 1659, *in*-8.° Nous apprenons de M. Galand, dans la préface qu'il a ajoutée à la bibliothèque orientale de d'Herbelot, *in*-4.° , que Vattier avoit fait plusieurs traductions de livres arabes en latin et en français , et particulièrement celle de tout Avicenne en latin, qui demeure cachée dans quelque cabinet depuis la mort de l'auteur.

Je passe à un historien plus généralement connu , c'est Grégoire Abulpharage ou Hacim-Abul Faraghi ; il étoit médecin , fils de médecin , puis évêque d'Alep, et de deux autres siéges , même primat des Jacobites ; il étoit natif de Malasia ou Méhtine en Arménie , près de l'Euphrate ; il vécut dans le treizième siècle , et tient un des premiers rangs parmi les auteurs orientalistes. Son ouvrage écrit en arabe comprend depuis la création du monde, jusqu'à son temps, c'est-à-dire , jusqu'en 1286. Il n'est pas possible de donner plus de latitude à l'histoire , mais il est possible d'errer sur bien des points. Pocock mit encore en latin cette histoire orientale , et l'essai qui l'avoit précédée, *Oxoniæ* , 1650 , *in*-4.°... . 1663... .. 1672, 2 vol. *in*-4.° , avec un supplément ;

l'ouvrage est divisé en dix dynasties, dont l'avant-dernière concerne les Rois des Arabes moslemitiques ou mahométans, jusques aux Rois Mogols.

Je dirai en passant, que sous sa cinquième division ou dynastie, comme il l'appelle, Abulpharage parle d'Hippocrate dont il nous apprend quelques particularités moins connues, que nous rapporterons dans nos remarques sur l'ouvrage de Leclerc. Dans sa dixième dynastie, l'auteur fait souvent mention des médecins des Califes, et c'est en quoi cet ouvrage nous est utile dans le moment, car de tous les historiens Orientaux, c'est celui qui nous a le plus satisfait par tout ce qu'il dit des principaux médecins de ce temps-là; les autres nous en apprennent peu de chose. C'est qu'apparemment celui-ci prit plus d'intérêt à ce qui les concerne, comme étant lui-même médecin. On a reproché à Pocock, son traducteur, de l'avoir confondu avec Abulfarage Abdallah Ebn Attib, moine nestorien, qui a écrit, comme celui-ci, plusieurs ouvrages en arabe, mais il vivoit environ 200 ans avant l'historien. C'est M. Ockley qui en a fait la remarque; quelle méprise pour un savant traducteur!

Nous avons eu la curiosité de consulter

un autre historien des Orientaux, qui n'est pourtant pas de leur nation : c'est J. H. Hottinger de Zurich, son livre a pour titre : *historia Orientalis, etc.... 1.° de mahumetismo ; 2.° saracenismo ; 3.° chaldaismo ; 4.° de statu christianorum et judæorum, 5.° de variis inter ipsos mahumetanos circa religionis dogmata, etc. Tiguri*, 1651.... *ib.* 1660, *in-4.°*, avec quelques augmentations..... et *bibliotheca orientalis, Heidelbergæ*, 1658, *in-4.°*

M'apercevant bientôt que j'avois à tirer peu de fruit de cet auteur, tout savant qu'il est, j'essayai d'un autre de ses ouvrages, sous le titre de *promptuarium sive bibliotheca orientalis exhibens catalogum, sive centurias aliquot, tam authorum, quam librorum hebraicorum, syriacorum, arabicorum, ægyptiacorum, æthiopicorum, etc..... addita mantissa. Heidelbergæ*, 1658, *in-4.°*

En effet, au chapitre I, p. 39 et 40, Hottinger fait mention de quelques ouvrages de médecine en langue hébraïque, tel que le *regimen sanitatis* de Maimonides ; le *liber medicinæ* de Messer David, fils de Messer Léon et autres. Au chap. II, p. 211, ad. 216, l'auteur cite un bien plus grand nombre d'ouvrages de médecine en langue arabique.

Selon lui, les écrits des médecins Arabes peuvent être divisés en trois classes : les uns concernent les vies des médecins ; les autres donnent des préceptes sur l'art de guérir ; les derniers sont des traductions d'ouvrages grecs ou d'autres médecins étrangers. Parmi les biographes, Abi-Obseibea tient le premier rang, on le nommoit aussi Elaighbas Ahmed Ben Casem. L'auteur renvoie pour la connoissance de cet ouvrage à ses analectes, p. I, p. 292. Mais sans avoir recours aux analectes, d'après le rapprochement des deux noms Abi-Obseibea, ou Abi-Osbaia, comme on le cite plus communément, et de celui de Ben Casem, qu'Hottinger nous présente en même temps, il est à croire que c'est le même auteur; d'Herbelot se seroit donc trompé en faisant deux ouvrages sous le titre général *o'ioun*, comme nous l'avons marqué précédemment? Mais nous avons remarqué aussi que Ben Casem et Abi-Osbaia avoient écrit dans des temps différens ; au surplus la confrontation des deux manuscrits arabes peut seule décider la question. Je remarque encore une circonstance, si elle peut servir à éclairer la chose, c'est que Bernier, en ses essais de médecine, édition de 1689, p. 24, a donné le titre de

l'ouvrage de Ben Casem, d'après les analectes même d'Hottinger, et qu'il l'annonce comme l'auteur d'une histoire générale des médecins, selon l'ordre des nations, et divisée en quinze livres (quoiqu'il dise en quatre parties). Parmi les livres de la deuxième classe, on compte des auteurs Juifs, Chrétiens et Mahométans, sur lesquels Hottinger renvoie encore à ses analectes, p. I, p, 399, et au catalogue de la bibliothèque de l'Escurial par Ravius. Comment Ravius (ou Raye) père et fils, savans de Berlin, ont-ils pu donner un catalogue de la bibliothèque de l'Escurial ? Nous savons seulement que le second étoit bibliothécaire de l'Électeur de Brandebourg ; il se peut qu'il ait voyagé en Espagne, et travaillé sur le lieu au catalogue susdit.

L'ouvrage d'Hottinger porte un *appendix* qui contient le catalogue de 261 manuscrits arabes de la bibliothèque Laurentine de l'Escurial, dressé par Castille en 1583, dont le plus grand nombre concernent la médecine. Il est encore un autre ouvrage d'Hottinger dans le genre de la haute érudition, il a pour titre : *Juris hebræorum leges* 261, etc..... d'après Rabbi Levi, Barzelonite, *Tiguri*, 1635, *in*-4.° Parmi ces lois, il en

est plusieurs qui ont un rapport direct avec l'hygiène : telles sont celles qui regardent la nourriture et certains alimens défendus, la propreté, les vêtemens, la purification, les lotions, etc.

Entraîné par mon sujet, et toujours dans l'espoir de trouver de nouveaux matériaux pour servir à l'histoire des médecins Arabes, dans les auteurs que je supposois pouvoir m'en fournir ; je parcourus avec empressement cet autre livre : histoire des Sarrasins, etc...., traduit de l'anglais de Simon Ockley, professeur en langue Arabe dans l'université de Cambridge, Paris, 1748, 2 vol. *in*-12. J'y ai trouvé peu de chose pour mon objet, si ce n'est que l'auteur loue beaucoup, comme les autres historiens ont fait, le règne d'Almamon le 26.e Calife ; il parle volontiers de la protection distinguée que ce prince éclairé accorda aux sciences. Nous en parlerons aussi en son lieu, avec la vénération due à un prince protecteur des arts, etc.

Enfin, l'auteur le plus moderne que nous connoissions, est l'abbé de Marigny, qui publia en 1750, en 4 vol. *in*-12. (Paris), l'histoire des Arabes sous le gouvernement des Califes, outre quatre autres volumes des révolutions des Arabes. L'auteur expose,

dans sa préface, avec plus de clarté et de précision que ne m'ont paru faire les autres historiens, ce qui concerne en général l'histoire des Arabes sous les différentes dynasties, depuis Mahomet, par rapport aux sciences. Voici ce qu'il en dit p. 36, etc... « Les premiers Califes ignoroient tout, hors l'Alcoran et la guerre. Les Ommiades passent aussi pour avoir été fort ignorans; mais sous les Abbassides le goût des sciences devint presque général dans la nation, et l'on vit de toutes parts des savans, protégés par les princes, perfectionner les arts et les sciences, et composer des ouvrages en différens genres de littérature, etc.... »

Pour donner une juste idée des progrès que les lettres firent alors parmi ces peuples, l'auteur rapporte le passage en entier du traité du choix des études, par M. l'abbé Fleury, d'après lequel il conste que les Arabes ont écrit de quoi remplir de grandes bibliothèques..... que, dès le douzième siècle, il y avoit plus de 400 ans qu'ils étudioient avec application, et que jamais les études n'ont été si fortes chez eux, que lorsqu'elles étoient le plus foibles chez nous, c'est-à-dire, dans le dixième et onzième siècles.... que les Musulmans avoient des études qui leur

étoient propres, et qui étoient aussi anciennes, que leur religion ; celles qu'ils avoient empruntées des Grecs, étoient plus nouvelles de deux cents ans. Ce fut vers l'an 820, que le Calife Almamon demanda à l'Empereur de Constantinople les meilleurs livres grecs, et les fit traduire en arabe. On ne voit pas toutefois qu'ils se soient jamais appliqués à la langue grecque ; il suffisoit, pour la leur faire mépriser, que ce fût la langue de leurs ennemis. D'ailleurs, ils avoient en Syrie et en Égypte tant de Chrétiens qui savoient l'arabe et le grec, qu'ils ne manquoient pas d'interprètes ; et ce furent ces Chrétiens qui traduisirent les livres grecs, en syriaque et en arabe, pour eux et pour les Musulmans..... On a remarqué qu'entre les livres des Grecs, il y en eut un grand nombre qui ne furent pas à l'usage des Arabes ; il n'y eut point d'autres livres des anciens qui fussent à leur usage, que ceux des mathématiciens, des médecins et des philosophes..... Ils ne laissoient pas d'étudier fort la médecine, mais ils la fondoient principalement sur des raisonnemens généraux des quatre qualités et du tempérament des quatre humeurs, et sur les traditions des remèdes qu'ils n'examinoient

point, et qu'ils mêloient d'une infinité de superstitions..... Ils ont peu cultivé l'anatomie, et beaucoup la chimie ; mais ils y ont mêlé tant de vices, que l'on a eu de la peine à en séparer la vanité des promesses, l'extravagance des raisonnemens, la superstition des opérations, et tout ce qui a produit les charlatans et les imposteurs dont la race n'est pas éteinte. De là ils passoient aisément à la magie et à toutes les sortes de divinations, où les hommes donnent naturellement quand ils ignorent la physique, l'histoire et la véritable religion, comme on a vu par l'exemple des anciens Grecs ».

Tel fut l'état des sciences, parmi les Arabes, sous le règne des Abbassides.

M. l'abbé de Marigny donne, à la fin de sa préface, une table chronologique, dans laquelle il expose la généalogie de Mahomet et des cinq premiers Califes surnommés *Rachedis* ou *Droituriers*.... celle des quatorze grands Califes Ommiades.... des trente-sept Califes Abbassides.... celle des onze Califes Fatimites d'Égypte, car les Abbassides reprirent le pouvoir en Égypte, l'an de l'hégire 567, de J. C. 1170, jusqu'en 1517, sous Mostazem, qui fut le cinquante-sixième

grand Calife et le trente-septième Abbasside. Nous présenterons aussi cette liste qui peut servir de fil pour lier les époques dans l'histoire des médecins Arabes. M. de Marigny raconte, comme ont fait la plupart des historiens, la ruine de la bibliothèque d'Alexandrie; mais dans une note (t. I. p. 389), il remarque plus particulièrement les circonstances que nous avons annoncées, et qui ne doivent pas être passées sous silence, puisqu'elles concernent un des événemens les plus extraordinaires pour les sciences.

Voici le fait : « Ptolémée Soter, en fondant à Alexandrie un muséum ou académie, avoit en même-temps commencé d'y établir une bibliothèque qu'il fit placer près de son palais, dans un bâtiment nommé *bruchion*. Cette bibliothèque fut considérablement augmentée par ses successeurs ; sous Philadelphe son fils, elle se montoit déjà à cent mille volumes, et bientôt après on en compta quatre cents mille ; le nombre s'étant encore accru de trois cents mille au delà, on plaça ceux-ci dans le *sérapion*, temple ainsi appelé de la statue de Sérapis que Ptolémée avoit autrefois fait apporter de Sinope. Dans la guerre que Jules-César fit à ceux d'Alexandrie, le *bruchion* fut brûlé

avec les quatre cents mille volumes qui s'y trouvoient ; mais le *sérapion* fut conservé. Cléopatre, à ce que l'on croit, y fit transporter la bibliothèque de Pergame dont Antoine lui avoit fait présent : ce qui fit une augmentation de deux cents mille volumes, auxquels on en joignit dans la suite quantité d'autres qui rendirent cette dernière bibliothèque plus nombreuse encore, que la première. Elle fut plus d'une fois considérablement endommagée par diverses révolutions ; mais elle avoit toujours été rétablie dans son ancienne splendeur, elle s'y étoit parfaitement soutenue jusqu'au temps de la guerre des Arabes ; elle fut alors absolument détruite » : ce qui arriva sous Omar, l'an de l'hégire 19 et de l'ère chrétienne 640, comme nous l'avons annoncé. Je suis bien aise de faire apercevoir que je tire cette relation, comme j'aurois pu le faire de vingt auteurs qui l'ont répétée, de l'ouvrage de M. l'abbé de Marigny, publié en 1750, parce que le même sujet est traité contradictoirement dans d'autres ouvrages d'une date plus fraîche ; il ne sera pas hors de propos d'en donner un précis, puisqu'il s'agit d'affoiblir ou de détruire une erreur qui déshonore l'histoire, et qui appartient spécialement à l'histoire

des Arabes. M. Lassus raconte ainsi la chose, dans son discours sur les découvertes, etc. publié en 1766.

« Après la bataille de Pharsale, environ 47 ans avant J. C., Jules-César poursuivit Pompée en Égypte, et entra avec ses vaisseaux dans le port d'Alexandrie. Il y avoit dans cette ville deux bibliothèques : l'une très-nombreuse nommée le *bruchion* ou le musée ; l'autre moins considérable étoit placée dans l'enceinte du temple de Sérapis. César étant assiégé dans un quartier de la ville d'Alexandrie, voisin du *bruchion*, fit mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port; le vent porta les flammes aux maisons voisines et à la bibliothèque. Orose dit que quatre cents mille volumes furent consumés dans cet incendie. Le peu de livres qui avoit échappé aux flammes et au pillage, fut déposé dans la bibliothèque du temple de Sérapis. Dans la suite, Marc-Antoine répara en quelque sorte cette perte, en faisant présent à Cléopatre de la bibliothèque des Rois de Pergame, composée de deux cents mille volumes. Mais Théophile, patriarche d'Alexandrie, ayant résolu de ruiner absolument l'idolâtrie dans la capitale de l'Égypte, obtint, en 390, de l'Empereur

Théodose, surnommé le grand, un édit qui ordonnoit la démolition de tous les temples; celui de Sérapis fut détruit, et on bâtit à la place une église, à laquelle on donna le nom de l'Empereur Arcadius. Les livres du temple furent pillés et dispersés ; Orose qui étoit à Alexandrie vingt ans après l'expédition de Théophile, trouva les tablettes vides. Enfin, vers l'an 650 (640), Amri, général des troupes d'Omar, Calife des Sarrasins, prit Alexandrie, fit distribuer les livres dans les bains publics pour les chauffer : c'est ainsi qu'il furent tous brûlés dans l'espace de six mois ». Cette version pèche en ce qu'elle laisse à deviner d'où furent enlevés les livres qui servirent à chauffer les bains, puisque ceux du temple de Sérapis, échappés en premier lieu aux flammes qui avoient consumé par accident ceux du *bruchion*, furent dispersés et pillés, et qu'Orose vit les tablettes vides ?

M. de Sainte-Croix a vu les choses autrement dans ses recherches savantes sur les bibliothèques d'Alexandrie ; il s'attache principalement à détruire cette fable accréditée (comme il l'appelle), qu'Omar consulté par Amrou (sur la demande de Jean le grammairien), sur ce qu'il devoit faire des livres

renfermés dans ces bibliothèques, lui ayant donné l'ordre de les détruire, celui-ci les fit distribuer dans les bains de la ville, qu'ils en chauffèrent pendant l'espace de six mois. L'auteur que je cite, pense qu'ABULPHARAGE, le premier historien qui ait rapporté cette anecdote, n'a eu d'autre intention que de faire un conte propre à *amuser les Arabes*, pour lesquels il écrivoit. En effet, ABULPHARAGE n'écrivit que six cents ans après la date de ce prétendu incendie, qui auroit eu lieu dans le septième siècle, et il n'est pas probable qu'il eût été le premier à raconter un fait aussi important». Il nous paroît aussi improbable, à nous, qu'ABULPHARAGE ait si mal pris son temps pour faire un conte propre à amuser les Arabes, conte révoltant, si ce n'eût été qu'un conte, à exciter l'indignation des Arabes, lorsqu'ils aimoient et cultivoient le plus les lettres. Comment encore les autres historiens orientaux n'auroient-ils pas contredit ce qu'auroit avancé par plaisir ABULPHARAGE, s'ils avoient eu des preuves du contraire ?

Quoiqu'il en soit, M. de Sainte-Croix établit ensuite que les plus anciennes et les plus considérables bibliothèques d'Alexandrie n'existèrent pas au delà du quatrième

siècle. Ainsi, dit-il, il faut se résoudre à placer l'anecdote *des bains chauffés pendant six mois*, à côté de celle que rapporte Kotbeddin, qui dit sérieusement que, lors de la prise de Bagdad par Hulagon (le destructeur de l'empire des Califes), les Tartares jetèrent dans l'Euphrate les livres des colléges de cette ville ; le nombre en étoit si grand, qu'il s'en forma un pont, sur lequel passoient les piétons et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire. C'est à la vérité un peu hyperbolique; mais cette hyperbole, réduite à sa juste mesure, seroit encore à la gloire des études de Bagdad, et feroit honneur aux malheureux Califes qui les soutenoient.

M. Langlès, dont il ne nous appartient point de faire l'éloge, non plus que celui de son digne collégue à l'institut, lut à peu près dans le même temps (an VIII) devant la savante compagnie, un mémoire sur Alexandrie, dans lequel il n'est pas en tout du même avis, concernant la bibliothèque d'Alexandrie, que M. de Ste-Croix. Il y prouve que la traduction accréditée par Aboul-Faradje, au sujet de la destruction de cette bibliothèque, date d'un temps très-reculé, puisqu'Abdella-Thyf, écrivain fort

estimable, antérieur au moins d'un siècle à Aboul-Faradje, et d'autres encore plus anciens, attestent qu'Amrou fit brûler une bibliothèque, qui, en 741, se voyoit encore dans un magnifique édifice, appelé par les auteurs Arabes : *palais de la science*. Cette bibliothèque pouvoit être non pas celle qui avoit été originairement fondée par les Lagides; non pas même celle qui, placée dans le Sérapion et augmentée par les premiers Empereurs Romains et de Constantinople, dût avoir été dispersée sous le règne de Théodose premier, en 391, mais celle qui, formée postérieurement à cette époque, avoit tant servi aux écrivains des V.e et VI.e siècles.

Le résultat de la discussion que je viens de rapporter sur les bibliothèques d'Alexandrie, est que les unes furent brûlées, les autres saccagées, pillées et que toutes sont perdues. Il n'est pas moins vrai qu'elles ont été sacrifiées au fanatisme et au despotisme. On peut regarder ce sacrifice comme un holocauste, qui expia en quelque sorte l'ignorance et la superstition des Musulmans.

Aux historiens que j'ai cités jusqu'ici et dont j'ai fait plus ou moins usage, je dois ajouter d'Herbelot, auteur de la bibliothèque

orientale (1), continuée par MM. Visdelou et Galand, dans laquelle j'ai trouvé beaucoup de titres d'ouvrages des médecins Arabes.

Je n'ai point parcouru la savante histoire des Patriarches d'Alexandrie, par M. l'abbé Renaudot (petit-fils du médecin de ce nom) que je sais seulement contenir un précis de l'histoire des Sarrasins ou Arabes musulmans, depuis Mahomet jusqu'à l'extinction des Califes par les Tartares.

Je n'ai pu tirer aussi aucune utilité de l'histoire des Arabes, avec la vie de Mahomet, par M. de Boulainvilliers, qui finit précisément où commence le mahométisme.

Je n'ai pas eu le courage, je l'avoue, d'entreprendre la lecture de l'histoire bizantine ou de la collection des historiens qui ont écrit les annales du bas Empire depuis la mort de Théodose, vers la fin du IV.e

(1) Quoique ce grand ouvrage ne seconde pas par son titre et par sa forme de dictionnaire, la haute réputation de l'auteur; qu'il ne soit pas même d'un genre à faire accorder ensemble l'élocution et l'érudition, si l'on considère cependant les recherches immenses qu'il renferme, et l'utilité dont il peut être à ceux que la littérature orientale intéresse, on rendra facilement à d'Herbelot le tribut de gloire et de reconnoissance qui lui est si justement dû pour ses longs travaux.

siècle, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du XV.e siècle. Ce corps d'ouvrage est repoussant.

On croira facilement que parmi mes recherches, que j'épargne à d'autres, j'ai trouvé beaucoup de répétitions dans les historiens; elles sont inévitables, quand on a à rapporter les mêmes faits. Les bibliographes ne sont pas moins instructifs pour notre objet : c'est ainsi qu'après le dictionnaire de d'Herbelot, la bibliothèque Espagnole de Nicolas Antonio (*Vetus et nova, Romæ*, 1672, 1696, 2 *vol. in-folio*, *et matriti*, 1788, 4 *vol. in-4.°*) contient quelque chose concernant la médecine des Arabes. Il est une autre bibliothèque d'Espagne (*Seu de academiis et bibliothecis*, 1608, *in-4.°*) dont l'auteur anonyme est André Schott à Santo Peregrino. Dans le tome II, sont compris les écrivains distribués par classes, selon les professions, et les médecins en font partie. Mais la plus riche pour notre objet, est la bibliothèque Arabico-Espagnole de l'Escurial, pour les manuscrits, par Michel Casiri. Cet ouvrage important parut à Madrid, en 1760, en latin, 2 vol. in-folio. C'est à la page 234, que commence la notice des manuscrits de médecine. *Codex* 785, *etc. et pag.* 268 *ad* 463, *passim*, *etc.*

J'indiquerai encore à ceux qui sont à portée de les consulter dans les grandes bibliothèques, la bibliothèque orientale clémentine ou du vatican, publiée par J. J. Asseman, qui signale un grand nombre de manuscrits syriaques et arabes. Cet ouvrage parut à Rome, 1719, etc. 4 vol. *in-folio*; et le catalogue des manuscrits orientaux : *Bibliothecæ mediceæ laurentianæ et palatinæ, Florentiæ*, 1742, *in-f.°*, publié par un autre Asseman, etc.

Mais pour recueillir, d'après tous ces ouvrages, ce qui peut convenir à l'histoire de la médecine et des médecins Arabes, pour discerner les auteurs originaux d'avec les copistes, les traducteurs d'après le Grec ou le Syriaque, pour déchiffrer tant de manuscrits qui nous restent et les interpréter avec vérité et intelligence, il faudroit avoir la science des d'Herbelot, des Bochart, des Buxtorf; il faudroit un Fourmont, un Galand, un Visdelou, un Cardonne, un de Murr, en un mot un Langlès. Cependant quelques-uns de nos savans médecins auroient suffi pour la partie qui les concerne de plus près, s'ils avoient pu se livrer à un genre pour lequel ils avoient tant de talens et de moyens. Par exemple, George-Jérôme Welschius étoit peut-être l'homme le plus en état

de nous donner une bonne histoire de la médecine des Arabes; il étoit profond dans la connoissance des langues orientales, il avoit formé une collection précieuse d'anciens manuscrits, et il faisoit des vœux pour qu'il s'établit une société qui rechercheroit ce que les Arabes et les Orientaux ont écrit de plus intéressant touchant la médecine. C'est dans son *Somnium vindiciani seu desiderata medicinæ*, 1676, que Welsch donna des preuves de son profond savoir, de son érudition et de son goût pour les histoires orientales.

Jean-Henri Schulze s'étoit proposé d'écrire l'histoire de la médecine des Arabes; il en auroit traité pertinemment puisqu'il en possédoit la langue. Il avoit annoncé ce qu'il étoit en état de faire en ce genre, par l'histoire générale de la médecine, qu'il publia en latin, en 1728; mais la mort l'arrêta dans son dessein, en 1745.

Le docteur J. Jacques Reiske, aussi malheureux que puisse l'être un homme de cabinet qui n'a que sa science, auroit pu tirer un plus grand parti de l'étude qu'il avoit faite de la langue arabe, comme il paroît par ses observations médicinales tirées des mo-

numens arabes, *Leidæ*, 1746, *in*-4.° (1), et par sa traduction latine des annales Moslémiques d'Abulfeda, 1754. Il s'est contenté d'éclaircir quelques points de l'histoire de la médecine d'après les sources arabes. Par exemple, il prouve que la petite-vérole ne fut introduite dans l'Arabie qu'en l'an 572, par l'armée des Éthiopiens.

Il s'est répandu en éloges sur les connoissances médicinales du faux prophète Mahomet, qui pourtant étoit superstitieux. Il fait mention de Abu Oseibah ou Osbaia, qui a écrit la vie des illustres Arabes, et qu'il auroit dû traduire en entier.

Voilà ce que nous avons appris et l'aperçu de ce qui nous manque d'après les espérances qu'on nous en donnoit, dont il n'est rien resté d'effectif.

Nous manquons donc encore d'une histoire suivie de la médecine des Arabes. Il est facile d'en découvrir la cause : pour rendre cette histoire complète, il eût fallu savoir comment la science étoit enseignée

(1) Cet ouvrage a reparu sous ce titre : J. J. Reiske et J. E. Fabri *opuscula medica ex monimentis arabum et hebræorum iterum recensuit, præfatus est, vitam auctorum indicemque parum adjecit Christ. Godofr. Gruner. Halæ*, 1776, *in*-8.°

dans les écoles des Arabes, quels furent les médecins les plus fameux de ces écoles, quelle fut la fortune de leur dogme, de leurs écrits, et les critiques qu'ils éprouvèrent; enfin il eut fallu avoir la liste exacte des médecins auteurs, et de tous les médecins des Califes. Nous n'avons rien de suivi sur tout cela, quoique les médecins Arabes aient quelquefois écrit leur histoire. Malgré les fragmens qui nous restent et les manuscrits dont on ne peut garantir l'originalité, qui tous ne sont pas même à beaucoup près bien connus, on n'a pu lier un corps d'ouvrage historique. Ce que nous savons de plus certain sur les médecins, c'est ce qu'ABULPHARAGE nous en a transmis, et cela est insuffisant encore. Au rapport de cet historien, l'origine des écoles des Arabes date de l'an 260; lorsque Sapor, roi de Perse, eût vaincu l'empereur Valérien, ce roi bâtit la ville de Gandisapor, et y transporta des médecins Grecs qui répandirent la médecine hippocratique dans l'Orient. C'est dans cette même ville qu'on vit fleurir au VI.e siècle une école de médecine, auprès de laquelle étoit un grand hôpital : c'est à cette école, que les méde-

cins alloient étudier du temps de Mahomet qui peut-être y avoit puisé ses principes de médecine. Dans la suite, vers l'an 640, les Sarrasins ayant renversé l'Empire des Perses, l'école appartint en entier aux Arabes, mais ils négligèrent les études pendant qu'ils n'étoient occupés qu'à des conquêtes.

Pour retrouver le fil de leur histoire médicale, il faut laisser écouler des siècles dans l'obscurité, au travers desquels on n'aperçoit que quelques lueurs.

Ce n'est pas la seule difficulté qui s'est opposée à ce qu'on écrivit l'histoire de la médecine des Arabes. Il faut convenir que c'est un travail plein de difficultés, rebutant même par la confusion qu'entraîne la multiplicité des noms, la similitude de ces noms, et leur corruption par les différentes manières dont ils sont écrits. Par exemple, que de Jean ou Jahia, que d'Isaac, que de Mesué, que de Sérapion, que de Moyse? Voyez seulement de combien de manières ce dernier nom est tourné : Musach, Musey, Museia, Musa, Musiach, Musich, Musih, etc..... tout cela veut dire Moyse. Astruc a donné un exemple frappant de l'embarras que laissent les noms et surnoms des Arabes, pris souvent l'un pour l'autre; l'article est

trop remarquable pour ne pas le rapporter en entier : c'est celui de Buhualiha Bengesla, au livre III, pag. 135, des mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier.

« Rien n'est plus embrouillé que l'histoire de la vie des auteurs Arabes, et surtout des médecins. Leurs noms sont toujours défigurés, à cause de l'ignorance de la langue; le temps de leur vie toujours incertain, à cause de la différence qu'il y a entre les années lunaires, telles que celles des Arabes; et les années solaires, telles que les nôtres; entre les années de l'Hégire, et les années de J. C. Enfin, comme les Arabes, outre le nom qui leur est propre, ont plusieurs autres noms, dont les uns désignent leur père, leur grand-père, leur fils; les autres sont des épithètes honorables, ou servent à marquer le lieu de leur naissance ; il est arrivé souvent qu'au lieu de leur donner leur véritable nom, on ne les a désignés que par les noms qui ne servoient qu'à marquer leur état ou leur qualité. C'est ainsi que le médecin qui s'appeloit Abou Hali, Alhoussain, Ben Abdalla, Ben Sina, c'est-à-dire, Houssain père de Hali, fils d'Abdalla, petit-fils de Sina, n'est connu

en Europe que sous le nom d'Avicenne, qui est un nom corrompu, formé de deux mots. On appelle de même Averroës et Avenzoar, deux médecins, dont le premier s'appeloit Abou Valid, Mohammed Ben Roschd, c'est-à-dire, Mahomet, père de Valid, fils de Rosch, et l'autre Zohr Ben Zohr, c'est-à-dire, Zohr fils de Zohr.

De là vient aussi qu'on a souvent divisé un auteur en plusieurs docteurs différens, à cause des différens noms qu'il portoit. C'est ainsi qu'on fait communément deux auteurs différens d'Albucasis et d'Alsaharavius; souvent même on en fait un troisième de Bucasis. Cependant ces auteurs sont la même personne qui s'appeloit Abou Casem, Chalaf, Ebn Abbas, Alzaharavi, c'est-à-dire, Chalaf le Zaharavien, père de Casem, fils d'Abbas.

Buhu-Aliha Ben Gezla fournit encore un exemple de la même difficulté. Ce médecin s'appeloit Jahia Bou Hali Ben Gezlah, c'est-à-dire, Jean, père d'Hali, fils de Geslas. On a retranché le nom véritable qui étoit Jahia ou Jean, et des quatre mots suivans on en a fait les noms Buhu Aliha Ben Gezla, qu'on a défiguré encore en différentes façons. Il est vrai que d'Herbelot l'appelle en un

endroit JAHIA BEN ISSE, c'est-à-dire, JEAN fils de JESUS; et dans l'autre JAHIA BEN ALI, c'est-à-dire, JEAN fils de ALI; mais le nom que ce JAHIA porta chez nous, prouve qu'il faut l'appeler JAHIA ABOU HALI, d'où l'on a fait BUHU ALIHA.

Cet auteur est encore connu sous le nom d'ALKATEL, qui n'est qu'une épithète qui signifie l'écrivain; on lui donnoit encore le nom d'ELLU CHASEM ELIMITAR, qui, à ce que je crois, n'est aussi qu'une qualification honorable ». Voyez à ce mot dans le répertoire.

Les difficultés que je viens d'exposer, d'après Astruc, et qui sont connues de tout le monde, n'ont pas arrêté ceux qui avoient plus à traiter de la médecine, que des médecins Arabes; ainsi l'on nomme tout simplement Avicenne, Rhazès, HALY-ABBAS, ALBUCASIS, etc.... sans se mettre en peine de tous les accompagnemens de leurs noms qui semblent leur former un cortège; c'est ce qui fait qu'on les reconnoît ensuite à peine dans leurs auteurs originaux. Mais comme il faut laisser à chacun ses titres et son nom pour si bizarre qu'il paroisse, nous les nommerons avec toute leur magnificence orientale, eussent-ils autant de noms qu'Isis Myrionime; ils sont eux-mêmes

polyonymes avec leurs prénoms, surnoms, noms patronimiques ou appellatifs, etc.; le fils ajoute à son nom celui de son aïeul ou de son maître, le père prend souvent celui de son fils aîné, de sa profession, de sa patrie, etc.....

C'est sous cet appareil de noms, que nous désignerons d'abord les onze auteurs suivans, comme les principaux qui se sont distingués dans la médecine, et qui ont laissé une réputation bien établie après eux. Il paroît que Leclerc auroit rangé dans l'ordre qu'il les a nommés, les médecins Arabes, s'il avoit pu donner une continuation à son excellente histoire de la médecine, qu'il termina au siècle de Galien; il nomme Isaac Israëlite fils adoptif de Salomon, Roi d'Arabie, Sérapion et Avenzoar. Leclerc, se fondant sur le calcul de René Moreau, pense que le premier de ces auteurs a fleuri dans le septième siècle, environ l'an 660 de J. C.; le second dans le huitième siècle, environ l'an 762; et le troisième dans le neuvième siècle, environ l'an 827, quoique d'autres chronologistes les placent 300 ans plus tard: ce, à quoi je prie que l'on fasse attention pour reconnoître combien la chronologie est incertaine sur la plupart des auteurs

Arabes. On place ordinairement Geber le chimiste ou alchimiste, (car l'article *al* est aussi d'origine Arabe) dans le huitième siècle, cent ans après Mahomet ; il se contenta de cette qualité, sans vouloir de celle de médecin.

Leclerc appelle ensuite dans l'ordre suivant Rhazès, Avicenne, Mesué, Rabbi Moyse, Averrhoés, Haly-Habbas, Alsaharavius, etc.

Freind de son côté a rangé ainsi les médecins Arabes, les seuls dont il ait voulu parler : Hally-Abbas, Mesué, Jean fils de Sérapion, Rhazès, Avicenne, Avenzoar, Averrhoés, Alsaharavius, Albucasis qui est le même que précédent, et voilà tout.

De Meza, auteur d'un *tentamen historiæ medicinæ*, *Hafniæ*, 1795, 2 vol. *in*-8.°, a nommé une vingtaine de médecins Arabes, en y comprenant les principaux.

Il y auroit donc différens ordres à suivre dans cette énumération ; d'après le chronologique, les premiers auteurs ne sont pas les plus fameux ; d'après leur célébrité, Rhazès, Haly-Abbas, puis Avicenne auroient le pas. Arrêtons-nous d'abord devant ces coryphées, puis nous donnerons la série des médecins qu'Abulpharage a placés sous chaque dynastie, enfin le dénombrement

de ceux que d'Herbelot nous a fait connoître pêle-mêle, et la liste en partie des ouvrages mentionnés par Casiri, etc.... Les différentes bibliothèques du savant Haller nous seront aussi de quelque utilité.

Nous avons déjà remarqué que les médecins Arabes ne se distinguèrent que tard par leurs écrits; ainsi le premier (non qu'il fut le plus ancien), qui acquit de la célébrité, par un ouvrage comprenant la presque généralité de la médecine, fut:

HALY-ABBAS.

Haly fils d'Abbas, que d'Herbelot nomme Ali-Ben-Abbas-Al-Magiouschi, étoit Persan d'origine et Mage de religion; il fut disciple de Moussa-Ben-Jasser, que d'autres nomment Abimar Moysi Filii Sejar; il composa un cours entier de médecine sous le titre de *Maleki* ou *Almaleci*, ce qui veut dire livre royal; il le dédia au Sultan Adhadeddoulat, de la maison des Bouides, et ce fut l'an 370 de l'hégire, correspondant à l'an 980 de J. C. Haly-Abbas florissoit donc vers la fin du dixième siècle.

Ce système de médecine contient dix livres de théorie et dix livres de pratique; ce n'est pas de cet auteur, qu'on pourroit dire qu'il

n'a été que copiste ou compilateur des Grecs. Il a su relever les erreurs qu'il crut apercevoir dans Hippocrate, Galien, Oribase et Paul d'Egine. Cependant, comme les éloges et les blâmes envers les auteurs sont souvent excessifs et même contradictoires, les uns dirent que HALY-ABBAS n'étoit que le singe de Galien, d'autres le surnommèrent le sage. Son ouvrage fut traduit en latin par Etienne d'Antioche, en 1127, tel que nous l'avons, d'après l'édition ornée des synonymes, par Michel Capella, *Lugduni*, 1523, *in*-4.°, caractère gothique à deux colonnes; (je la possède dans ma bibliothèque). Une édition de Venise, 1492, *in-fol.*, et une de Lyon, 1515, *in-fol.*, avoient précédé celle-ci. Ce n'est pas que HALY-ABBAS n'eût été devancé par d'autres écrivains, il nous en fournit lui-même la preuve, en nous apprenant que les ouvrages originaux de Mesué étoient perdus, et que ceux qui restoient de Sérapion, étoient véritablement de cet auteur.

M. Clifton pense que l'ouvrage de HALY-ABBAS est le premier livre de médecine en langue arabe, et que celui de Mesué pouvoit avoir été écrit en syriaque; mais HALY a emprunté quelque chose d'Isaac et de

Rhazès, comme s'en est assuré M. Freind.

Nous venons de dire qu'Etienne d'Antioche se rendit le traducteur de l'ouvrage de Haly-Abbas ; cet Etienne devoit être Chrétien, outre qu'il étoit de la ville où le christianisme reçut son nom, il déclare sa croyance dès le début de sa version : *In nomine summi Dei qui cum trinus sit personis unus est essentiá, a quo et ad quem via, etc.* Je fais cette remarque pour ceux qui inconsidérément pourroient attribuer cela à Haly-Abbas.

Ce début religieux du traducteur porte le caractère du respect des Orientaux pour la Divinité. C'est ainsi qu'Abulpharage commence son histoire Orientale par ces mots: Louange soit à Dieu qui est le premier sans commencement et le dernier sans fin. Il n'y a peut-être pas d'expression plus sublime dans les Pseaumes du Roi David.

Sous le titre *Maleki*, d'Herbelot observe encore que c'est un livre très-célèbre, qui porte aussi le titre de *kamel alsanáát al thabbiat* ; c'est-à-dire, corps universel de toute la médecine, duquel les Orientaux se sont toujours servi, jusqu'à ce que le canon d'Avicenne ait paru. On peut consulter ce que dit Haller, *bibl. med. pract.*

p. 380, des différens manuscrits connus d'Haly-Abbas.

MESUÉ.

Jean Mesué ou Mésuach ; ses autres noms, d'après d'Herbelot, sont Johanna Ben Massoviah, Jean fils de Mesué, dit aussi Abou Zakaria. Ses livres, qui lui avoient acquis une grande réputation, sont presque tous perdus ; Abi-Osbaia en comptoit trente-sept. Il ne nous reste que ceux qui regardent les simples et la composition des médicamens ; ce qu'il avoit écrit sur la pratique, a disparu depuis long-temps ; il se peut aussi que ce qui porte encore son nom, ne soit pas entièrement de lui. C'est ce qui fait dire à Haller, (*bibl. med. pract.* 1). *Difficilis viri est historia, cujus cum eodem nomine alia opera extant aliquot seculis posteriora.* D'Herbelot dit que Mesué étoit Syrien de nation (ou Chaldéen) et Chrétien de religion. Freind ajoute qu'il étoit de la secte de Nestorius, fils d'un apothicaire de Nisabour, élevé sous Gabriel fils de Backtishua, et fait par lui inspecteur de l'hôpital. Mesué, continue l'historien, étoit regardé comme l'homme le plus lettré de son temps et le meilleur médecin ; il fut en grande faveur auprès

de plusieurs Califes successivement ; il fut particulièrement employé par Raschid à ramasser et à traduire les livres des Grecs qu'on pourroit trouver à Ancyre et dans les autres villes de cette partie de l'Asie, principalement ceux d'Aristote et de Galien ; il enseigna ou pratiqua, et écrivit pendant 40 ans à Bagdad.

Ce que nous venons de dire des liaisons de Mesué et de Gabriel, détermine assez le temps où il a vécu ; on croit qu'il est mort en 846, Abi-Osbaia, le biographe des Arabes, dit en 865, d'autres en 819, à l'âge de 80 ans. On sait que le Calife Haroun Raschid le nomma son médecin, et qu'il remplit cette honorable fonction jusqu'à Motavakel ; qu'il eut pour collègues ce même Gabriel Baktisovah qui fut son maître, et Saleh Ebn Nahalah : celui-ci étoit Indien, l'autre Chrétien ; il vécut donc long-temps à Bagdad, mais il retourna en Perse. D'Herbelot nous apprend aussi que Mesué ne pratiquoit pas seulement la médecine, mais qu'il l'enseignoit. Il tenoit aussi chez lui des conférences sur toutes les parties de la philosophie, et Abulfarage rapporte quelques traits facétieux de ses conversations, qu'il est inutile de répéter, après avoir dit qu'il

s'attira beaucoup de disciples qu'il sut s'attacher, parce qu'il étoit d'une humeur joviale, *valde joculatorius.* Un médecin bel esprit ne figure point mal pendant la convalescence de ses malades; mais *in cathedrâ* ce n'est pas trop le lieu, c'est passer le temps. J'ai dit que Mesué retourna en Perse, sa patrie, s'il est vrai comme on l'assure aussi que le Calife Aroun Raschid, ayant donné la qualité de vice-roi à son fils Ebullach, surnommé Almamoun, plaça Mesué auprès de ce jeune prince, et le chargea de demeurer constamment auprès de sa personne. Mesué réussit si bien à lui inspirer le goût des sciences qu'il possédoit, que ce prince lorsqu'il monta au Califat en 813, fut le plus zélé protecteur des savans et des gens de lettres. En ce cas là, Mesué auroit plus rendu de services à la médecine par l'éminence de sa place, que par ses ouvrages, au moins par ceux qui nous restent sur les médicamens, dont Vander Linden en a distingué trois (voyez au mot Mesué dans notre répertoire) du nombre desquels est le *grabadin* ou les deux livres d'un *compendium* de médicamens secrets. Eloy a indiqué dix-sept ou dix-huit éditions des ouvrages de Mesué.

Il est un *Jean Damascene* qui écrivit des

aphorismes, il passe pour être le fils de Mesué; mais ce ne peut être que d'un second Mesué, puisqu'il vécut au onzième siècle.

BACHTISHUA.

Ce nom prononcé de sept ou huit manières, d'après ce qu'en dit Haller, *bibl. med. pract.* I., est célèbre par plusieurs grands médecins qui l'ont porté; il doit tenir un rang distingué dans l'histoire de la médecine des Arabes, quoique M. Freind l'en ait presque exclu en rejetant à la fin de son ouvrage la vie seule de GABRIEL fils de BACHTISHUA, fils de GEORGE, traduite de l'arabe en latin par Salomon Negri de Damas, d'après ABI-OSBAIA, pour donner une preuve du mauvais goût de ce dernier historien : aussi ce n'est pas tout à fait, d'après lui, que nous composerons cet article.

BACHTISHUA ou BAKTISCHUA ou BOCT-JECHUA, nous dit d'Herbelot (Bernier dit BAPTICHOU), est le surnom de trois médecins chrétiens qui ont servi les Califes; ils étoient Syriens de nation, et ont traduit plusieurs livres grecs et syriens en arabe.

Le premier, BAKTISCHUA étoit fils de GEORGE, médecin d'Iahia le Barmekide, premier ministre du Calife Haroun Raschid,

et ensuite du Calife même ; quelques-uns lui donnent le nom de Gabriel ainsi qu'à son fils. (Ce fut apparemment le maître de Mesué).

Le second Baktischua , fut Gabriel fils du premier , qui servit les Califes jusqu'au temps de Motavakel ; il devint si riche et si puissant (peut-être superbe et insolent) , qu'il donna de l'envie à son maître qui lui ôta une grande partie de ses biens , comme nous le rapporterons ailleurs : celui-ci mourut l'an de l'hégire 256.

Le troisième est Baktischua Ben Iahia , qui fut médecin du Calife Moktader , et contemporain de Senar Ben Thaber ; il vivoit environ l'an 320 de l'hégire. On trouve encore un Abdallah Ben Gabrail Ben Baktischua , qui est auteur de *manafé al haivan* , c'est-à-dire , d'un traité sur l'utilité des remèdes qui se tirent des différentes parties du corps des animaux, avec des figures ; il est dans la bibliothèque du Roi , n.° 939, (la bibliothèque impériale de France). D'Herbelot nous apprend encore que ce mot de Baktischua , signifie en Persien le bonheur de Jesus , ou plutôt de ceux qui font profession de la religion chrétienne.

Achevons de transcrire d'Herbelot sur ce

qu'il dit de ces médecins Chrétiens qui fleurissoient sous les Califes Abassides, et qui ont procuré effectivement quelques avantages au christianisme ; mais ils lui ont aussi souvent attiré plusieurs maux, principalement lorsqu'ils tomboient dans la disgrace de leurs maîtres. L'auteur que je cite, croit que cet Abdallah fils de Gabrail ou Gabriel, dont nous avons parlé, pourroit bien avoir été Musulman, puisqu'il porte le nom d'Abdallah, que les Chrétiens ne donnoient jamais à leurs enfans, quoiqu'il signifie serviteur de Dieu (c'est Bokt Hesu qui signifie proprement serviteur de Dieu). A défaut des ouvrages de cette famille de médecins qui ne nous sont pas parvenus, leur histoire peut être remplie par diverses circonstances de leur vie privée. C'est ainsi qu'Abulpharage rapporte (neuvième dynastie) comment Almanzor (Abou-Giaffar), dans le temps qu'il faisoit construire la ville de Bagdad, au commencement de son règne, (l'an 763 de J. C.), fût atteint d'une langueur d'estomac qui l'empêchoit de digérer ; il étoit même sans appétit, il ne recevoit aucun soulagement des remèdes que lui prescrivoient ses médecins ; on lui parla de George Ebn Bachtisuha, comme d'un grand

médecin de Jondisabur; il le manda par une députation honorable. Bachtishua confia à son fils le soin de l'hôpital, et partit pour se rendre auprès du Calife, accompagné de son disciple Isa Eben Shahlata; s'étant présenté à Almanzor, il le salua en langue persienne et arabique. Le Roi fut charmé de son discours et de sa bonne mine; lui ayant exposé ensuite son état, le médecin l'assura qu'à l'aide de Dieu il le guériroit. Le Calife ordonna que ce médecin fût vêtu splendidement, logé commodément et qu'on le traitât honorablement dans son domestique. Le médecin traita à son tour le prince avec tant de précaution et de succès, qu'il parvint à le guérir à la grande satisfaction de l'un et de l'autre. Abulpharage raconte aussi comme Almanzor fit offrir par son Eunuque trois belles filles Grecques à son médecin, qui les refusa parce que sa religion ne lui permettoit pas d'avoir plusieurs femmes, ce qui charma encore le Calife. George étant tombé malade l'an 152, témoigna au Calife le desir de retourner en son pays et de mourir dans le sein de sa famille; ce qu'il obtint de la bonté du prince avec un présent de dix mille pièces d'or; il laissa auprès de sa per-

sonne l'élève qui l'avoit accompagné, Issa ou Isa Ebn Shahlata : celui-ci fut pris d'abord en estime par le Calife, mais s'étant mal comporté dans cette cour et étant devenu très-exigeant, il perdit ses titres et les biens dont il avoit été comblé.

Que de remarques n'y auroit-il pas à faire sur les diverses circonstances qui ont accompagné l'honorable mission de Bachtishua ! J'aime mieux m'arrêter à l'imprudence de son élève qui peut servir de leçon, en rapprochant quelques traits semblables qui se sont passés à la cour des Rois de France. C'est ainsi qu'on a vu un Jacques Coctier ou Cottier, médecin de Louis XI, vouloir se faire craindre d'un prince que tout le monde craignoit, mais qui toujours craintif de la mort, condescendoit avec foiblesse à tout ce qu'exigeoit son médecin, aussi avide qu'insolent. Il fut prouvé qu'il avoit touché en sept ou huit mois, quatre-vingt-dix-huit mille écus. On lui en fit pourtant restituer cinquante mille après la mort du Roi : c'étoit en laisser beaucoup trop à un tel exacteur.

On a vu de même un Vautier, premier médecin de la Reine Marie de Médicis, mère de Louis XIII, prendre un tel ascendant sur l'esprit de cette princesse, qu'on étoit per-

suadé qu'il la gouvernoit, du moins étoit il son conseil intime; elle faisoit une affaire d'état d'avoir son médecin auprès de sa personne. Mais ce trop heureux confident se mêla mal adroitement de la cabale qui s'éleva contre le cardinal de Richelieu, ministre ; il fut jeté dans la bastille, où il resta près de douze ans. Par ses intrigues, il parvint encore à devenir premier médecin de Louis XIV. Ça été le plus heureux des médecins intrigans. Comme j'abhorre ce rôle, je ne conseille à personne de le jouer pour parvenir.

On a vu un Daquin, autre premier médecin de Louis XIV et de la Reine, se faire chasser de la cour par ses importunités et par ses demandes exigeantes. Il fut exilé à Moulins. Jeunes médecins, voilà des exemples et non des modèles.

Je reviens à nos Bachtishua, et à l'historien Abulpharage qui nous fournit quelques anecdotes les concernant.

Au commencement du Califat d'Al Raschid, successeur d'Almanzor, l'an 171, ce prince étant affecté d'un mal de tête qui le menaçoit d'une apoplexie (Elmacin dit aussi que c'étoit une apoplexie), son médecin ordinaire ne pouvoit l'en délivrer ; il en demanda un autre, on lui parla de Bachti-

SHUA, fils de GEORGE ; il le fit venir de Nisabur. L'ayant accueilli, il le fit revêtir de beaux habits, le combla d'honneurs et de richesses, et le constitua chef ou surintendant de ses médecins, après avoir été guéri par l'effet de la saignée, à laquelle tous les assistans s'opposoient. On prétend qu'il lui assura un appointement annuel de cent mille drachmes, qu'on évalue à peu près à quarante mille livres. C'étoit la même pension qu'il donnoit au capitaine de ses gardes.

On rapporte que l'an 175 Jaafar, conseiller du Calife, étant tombé malade, le Calife voulut qu'il se servit de BACHTISHUA, qui le guérit en effet. Jaafar lui demanda après sa convalescence, de lui choisir un bon médecin pour se l'attacher par des honneurs et des bienfaits, à quoi BACHTISHUA répondit qu'il n'en connoissoit pas de plus habile, que son propre fils GABRIEL. Il faut me le céder, lui dit Jaafar. L'ayant obtenu, il lui déclara une maladie cachée, dont il fut guéri en trois jours : ce qui fit qu'il aima ce médecin de toute son ame.

Un autre cas qui tient de l'originalité, et que rapporte ABULPHARAGE, comme aussi ABI-OSBAIA, ne servit pas peu à accréditer

le médecin GABRIEL et à lui attirer la confiance de la Cour. Une des concubines de Raschid ayant étendu les bras de toute sa force en bâillant, sa main distendue resta ouverte, de manière qu'elle ne pouvoit plus la fermer (Demeza et d'autres veulent que ce fût une paralysie). Les médecins appliquèrent sans succès des linimens et des onguents, Jaafar proposa GABRIEL comme un médecin capable de la guérir : il fut appelé. Le médecin informé de ce qui s'étoit passé, demanda au Calife la permission d'user d'une feinte (elle étoit hardie), on la lui accorde ; on fait paroître la concubine ; il s'approche gaiement, et en s'inclinant près d'elle, il fait semblant de lui lever la robe par le bord pour la découvrir. La concubine saisie de frayeur de ce qu'on attentoit à sa pudeur, fit des efforts pour retenir sa robe. Son bras et sa main reprennent aussitôt leur mouvement et leur attitude naturelle. Elle est guérie, s'écrie GABRIEL, ô Empereur des Fidèles ! RASCHID émerveillé commande à cette femme d'étendre la main, de la tourner en tout sens, ce qu'elle fit librement au grand étonnement de ceux qui l'avoient vue dans son premier état.

GABRIEL fut magnifiquement récompensé,

mais l'explication qu'il donna et de la cause de la maladie, et de la guérison, ne fait pas honneur à ses lumières. Du reste, cette cure ressemble assez à celle que l'on a eu pratiqué de la luxation de la mâchoire en donnant un soufflet : ce qui suffit quelquefois pour la remettre.

Il y eut un autre Gabriel parmi les médecins de la cour d'Almamon, celui-ci étoit en qualité d'oculiste ; il avoit de gros appointemens et jouissoit de la prérogative d'être toujours le premier à voir le Calife ; mais il déplut pour s'être informé imprudemment des affaires secrètes du Calife ; il perdit son grade. D'autres disent pour une mauvaise plaisanterie. On ne plaisante pas de ses bienfaiteurs.

Abulpharage compte encore un autre Bachtishua fils de Gabriel, sous le Calife Al Motavakel, c'est le second du nom ; ce médecin, dit-il, parvint aux plus grandes faveurs et reçut des honneurs insignes ; il mourut l'an 256 de l'Hégire : ce qui se rapporte à l'an 869 de J. C.

La famille des Bachtishua et des Gabriel ressembloit donc, par ses successions dans l'exercice de la médecine, à celle des Asclépiades. Nous croyons fort qu'il y avoit plus

de médecins de ce nom, qu'on n'en connoît, parce qu'on aura pu les confondre; il en existoit encore au X.e siècle. Voyez Haller, *bibl. med. pract.*, *tom. I*, *pag.* 238, *etc.*

HONAIN.

Voici encore un nom illustre dont Abulpharage et d'Herbelot nous ont transmis quelque chose, après avoir consulté sans doute Abi-Osbaia. Nous ne pouvons que transcrire l'article que lui a consacré d'Herbelot, après avoir recueilli ce qu'on savoit de plus certain des médecins qui ont porté ce nom célèbre parmi les Arabes.

Honain. Abouzeid Abdalrahman Honain Ben Ishak Ben Honain, médecin Chrétien, célèbre dans son art, mais encore plus illustre par la traduction qu'il a faite des livres grecs en syriaque et en arabe. Il étoit fils d'un Ishak, et fut père d'un autre Ishak, que l'on qualifioit Ben Honain, et lui-même étoit petit-fils aussi d'un Honain. Il étoit *Ebadi* ou *Ebadien* ou *Obadite*, c'est-à-dire, de ces Chrétiens connus sous le titre de serviteurs de Dieu, lesquels s'étoient rassemblés de plusieurs endroits de la Syrie et de l'Arabie, et avoient choisi leur demeure dans l'Iraque Babylonienne ou Chaldée,

aux environs de Hirah et de Cousah. Il fut médecin du Calife Motavakel, et mourut sous le Califat de Motamed, l'an 260 ou 261 de l'Hégire, 873 de l'ère chrétienne, excommunié par le Patriarche pour une grande irrévérence qu'il avoit commise contre les images.

Il avoit été disciple de Jean, fils de Massoviah, que nous appelons Mesué, lequel parut lui envier sa doctrine, et il se servit beaucoup d'Ishak son fils et de Hobaiz son neveu, dans les versions qu'il entreprit.

Nous avons de lui, dit Ben Schonah, l'Euclide et l'Almageste de Ptolémée en arabe, que Thabet Ben Corrah, le Sabien, a revu et corrigé après lui.

La plus grande partie des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, que l'on a en arabe, est sortie de l'école d'Honain; car il avoit plusieurs disciples qui se faisoient honneur de faire passer leurs traductions sous son nom.

Il y a dans la bibliothèque du Roi (impériale) plusieurs ouvrages du méme auteur, comme : *Kefaiat al naik et haouaschi al hakim Honain le abisadek*, n.° 866, (des manuscrits).

On attribue aussi la traduction des ana-

lytiques d'Aristote et du traité de l'interprétation, à HONAIN et à son fils. Les Arabes appellent le premier ouvrage *anolouthica*, et le second *bari arminias*, noms corrompus du Grec. C'est d'Herbelot qui dit tout cela.

ABULPHARAGE nous apprend de plus qu'ISAAC, père d'HONAIN, étoit apothicaire dans la ville d'Hira. HONAIN fit ses études à Bagdad; il fut disciple de JEAN, fils de MESUÉ, mais il se brouilla avec lui et se retira dans la Grèce. Il fut ensuite à Bassora, en Perse; il se fortifia dans la langue arabique et revint à Bagdad. Sa réputation parvint jusqu'au Calife Al Motavakel, qui se l'attacha et lui assigna un gros revenu; il voulut mettre à l'épreuve sa probité par des propositions, auxquelles HONAIN ne put souscrire. Cependant HONAIN eut des jaloux, on croit qu'il mourut empoisonné. Il laissa deux fils, DAVID et ISAAC. Celui-ci s'appliqua surtout aux traductions et y réussit. DAVID s'adonna à exercer la médecine et s'acquit la confiance du public. HONAIN eut aussi un neveu en HOBAISH, qui fut un de ses disciples qu'il estima le plus, et dont il approuva les traductions du grec et du syriaque en arabe, etc.

On s'accorde assez généralement sur l'obli-

gation que l'on a à la famille des HONAIN, d'avoir conservé les ouvrages d'Hippocrate dans leur pureté en les traduisant immédiatement du grec en arabe, au lieu que la plupart des autres versions étoient d'après les versions syriaques (1). Ces médecins traduisirent aussi Galien, Alexandre d'Aphrodisée et autres bons auteurs Grecs. L'ouvrage dont je viens de parler, conservé à la bibliothèque de Paris, n.° 866, est le livre connu sous le nom de *fossul* ou *fossoul bocrath*, qui regarde les aphorismes d'Hippocrate, commentés par Galien, et traduits immédiatement en arabe par HONAIN fils d'ISAAC.... Les *abidima*, qui sont les épidémiques, ont eu le même interprête. Casiri cite bien d'autres traductions des livres d'Hippocrate et de Galien faites par HONAIN.

Comme quelques-uns ont pris HONAIN pour JOANNITIUS, et que d'autres les ont distingués,

---

(1) Il sera utile à ceux qui veulent connoître comment se sont faites les traductions des ouvrages des Grecs en arabe et en syriaque, de consulter la savante lettre de M. Renaudot, à M. Dacier, de l'Académie française. Elle est insérée dans le premier volume de la traduction française que faisoit M. Dacier des œuvres d'Hippocrate, Paris, 1697, 2 vol. in-12.

il sera nécessaire de consulter l'article de ce dernier.

SÉRAPION.

Ce nom appartient également à deux médecins Grecs, dont l'un est ce fameux empirique dont parle Galien, qui osa fronder la doctrine d'Hippocrate, et l'autre ce médecin Arabe plus connu sous le nom de JEAN fils de SÉRAPION, que M. Freind a compris dans son histoire de la médecine, en rapportant ce qu'en avoit dit HALY; il le place à la fin du neuvième siècle, prétendant qu'il a vécu entre Mesué et Rhazès; tandis que René Moreau le place vers l'an 742, et Wolfgang Justus vers 1066.

Quoiqu'il en soit de cette variation dans les époques sur le temps où a vécu JEAN fils de SÉRAPION, on convient qu'il possédoit la connoissance des médicamens simples, et qu'il se distingua par là dans sa pratique; il ne créa pas la science, puisqu'il déclare qu'il a profité des ouvrages de soixante-dix-neuf auteurs qu'il nomme, et presque tous de son pays; il ne négligea pas pour cela ceux de Dioscoride et de Galien. L'ouvrage de ce médecin Arabe nous est resté, d'après les versions de Gérard de Carmona

et d'André Alpagus, sous le titre de *practica, dicta breviarium. Liber de simplici medicina, dictus circa instans*, imprimé plusieurs fois depuis 1479, à Venise, à Bâle, à Lyon et à Strasbourg : si toutefois ils ne sont pas supposés, comme a cru s'en apercevoir M. Freind, par rapport aux auteurs qui y sont cités et qui sont d'un temps plus moderne. Il ne resteroit alors à JEAN que sa réputation. Abraham Judœus et Simon de Janua ont traduit aussi l'*antidotaire* de SÉRAPION, et Locatelli le bréviaire. On conserve des manuscrits de cet auteur dans la bibliothèque Bodleïène et dans celle de Paris.

RHAZÈS.

C'est le nom le plus ordinaire d'un médecin des plus considérables parmi les Arabes, disons aussi le prince des médecins de cette nation ; mais RHAZÈS ou RAZI n'est encore que le surnom de MOHAMMED BEN ZAKARIA, ou ABUBEKER MUHAMED fils de ZACHARIAS, fils d'ARAHI ou d'ERRASIS ou ZEZAR. Malgré ce que nous dit M. Freind de la doctrine de Rhazès et de quelques particularités de sa vie, d'après HALY-ABBAS, tant d'autres écrivains ont parlé avec éloge de ce médecin, que sa vie seroit trop longue à tracer

s'il falloit tout recueillir. Rhazès naquit à Rei ou Rhei ou Ray, en Perse; il mourut en 932 (324 de l'hégire), très-avancé en âge. Quoiqu'il se fût négligé pendant sa jeunesse, n'ayant d'autres occupations que la musique, il répara le temps perdu par une assiduité constante à l'étude; il s'acquit une réputation immense par sa pratique et par ses ouvrages, qui portèrent le titre de *elkavi* ou *continent*. C'est un corps de médecine, où tout n'étoit pas de lui; il tira beaucoup des écrits d'Aëtius et de Paul, auteurs Grecs du sixième et du septième siècle; il a cité une infinité de médecins Arabes, dont Haller a eu la patience de faire le récensement dans sa bibliothèque de médecine-pratique, tom. I, etc. C'est à Rhazès que l'on doit la première bonne description de la petite-vérole, maladie nouvelle qui se déclara en Egypte du temps d'Omar successeur de Mahomet, ou plutôt qu'Omar trouva en Egypte pendant ses conquêtes. Cette description parut suffire pendant 500 ans, puisque les auteurs qui suivirent, n'y ajoutèrent presque rien. Aaron en avoit déjà écrit dans ses pandectes avant Rhazès. Rhazès fit ensuite un abrégé de médecine tiré de son *continent*: c'est la

matière de ses dix livres dédiés à Almanzor, dont M. Freind a rendu compte ; il paroît que ces livres ont le plus grand rapport avec quelques-uns de ceux d'Hippocrate, de Galien, d'Oribase, d'Aëtius et de Paul. Rhazès écrivit aussi sur les maladies des enfans, et des remarques sur les bons médecins et sur les faux ou les charlatans, dont M. Freind a donné un précis. Les bibliographes comptent parmi les livres rares celui-ci : *helcavii liber, continens artem medicinæ autore Abuchare Muhamet medico, filio Zachariæ Rasis, ex Arab. lat. Brixiæ*, 1486, 2 *vol. in-fol.* Fournier, dict. bibl.

On regarde Rhazès comme le premier médecin qui ait fait mention de l'alchimie, car nous avons observé (pag. 77) que Geber exclusivement chimiste, n'étoit pas médecin ni même Arabe, quoique peut-être Mahométan ; on voit par ses écrits qu'il pratiquoit aussi la petite chirurgie. Il suffiroit presque de dire, à la gloire de Rhazès, qu'il fut choisi sur une centaine de médecins des plus habiles qui étoient alors à Bagdad, pour prendre soin des malades du fameux hôpital de cette ville : il avoit alors 30 ans. M. d'Herbelot nous en apprend bien d'autres choses qui soutiennent sa réputation ; il fut un

des principaux médecins du Calife Moctader (le dix-huitième des Abbassides) ; il passa pour grand philosophe, excellent médecin, savant en chimie et dans l'astronomie. D'Herbelot dit qu'il y a beaucoup plus d'apparence qu'il soit l'auteur des *Ekhtiarat*, qui sont dans la bibliothèque du Roi (Impériale), n.° 890, que Fakhreddin Ben Omar, auquel quelques-uns les attribuent ; ce livre d'*Ekhtiarat alnagioumiah* a été abrégé en langue persienne, etc. Rhazès travailla aussi sur le livre d'Aristote, qui regarde l'interprétation ; cependant on l'accusa d'être devenu pyrrhonien, pour n'avoir pas bien entendu Aristote. Malgré tous les ouvrages qu'il composa sur la chimie (on en comptoit douze), aucun ne nous est parvenu ; voyez cependant ci-après au mot Ketab tarib, etc. Un jaloux lui reprocha qu'il n'étoit ni bon chimiste, ni bon médecin, ni bon astronome ; se fondant sur ce qu'il étoit pauvre, sur ce qu'il n'avoit pu conserver sa vue qu'il avoit perdue, (à 80 ans, quel reproche barbare !) sur ce qu'il n'avoit pas prévu plusieurs accidens fâcheux qui lui étoient arrivés. Voila de quoi soulager les inquiétudes de ceux à qui l'on fait éprouver des critiques

aussi injustes ; Rhazès n'en fut pas moins un grand homme. Abi-Osbaia comptoit 226 livres écrits par ce médecin. Le *continent* ou *libri continentes*, comme ont traduit les latins, portoit le titre d'*Elhavi* ou *Helchavi*, comme je lis dans mon exemplaire, ou *Elkavi* Ceux des livres qui nous restent, ont été différemment traduits par divers savans ; ils ont reçu en tout ou en partie plus de quinze éditions, sur lesquelles Haller a donné des détails instructifs. Je me pare de celle de Venise, 1506, *in-folio* immense, à deux colonnes, de 541 pages au *recto*, c'est-à-dire, de 1082 pages. Haller a pris beaucoup de peine à faire l'énumération de chacun des livres ou traités de Rhazès, *bibl. med. pract.*, tom. I, pag. 365 à 377. Bien plus, il a donné un précis de chacun de ces livres, parce que, dit-il, on ne lit plus Rhazès ; il accuse même Freind de ne l'avoir pas lu : ce qui est très-possible et n'étoit pas même nécessaire.

Rhazès ne pouvoit ne pas avoir acquis une grande expérience, par les différentes places qu'il avoit occupées et par ses longs voyages. De Perse, il étoit passé au Caire, et de là à Cordoue, attiré par son illustre ami Almanzor (les uns disent que c'étoit un

seigneur ou conseiller, les autres un Calife d'Espagne), Rhazès fut médecin du grand hôpital de Bagdad, comme nous l'avons dit; il remplit les mêmes fonctions dans celui de Jondisabur et dans celui de Rey sa patrie. Pouvoit-il ne pas devenir un grand médecin! mais il ne l'eût pas été, s'il n'eût vu que des malades; il avoit beaucoup d'étude, c'est-à-dire, qu'il avoit acquis l'expérience des médecins de plusieurs siècles, et voilà le vrai médecin. Une aventure qui lui arriva à Cordoue, lui donna un grand relief : c'est Léon l'Africain qui la rapporte, et l'on s'est plu de la répéter après lui, je ne serai que le dernier écho. En passant dans les rues de Cordoue, Rhazès voit un concours de peuple, il s'informe du sujet, il apprend qu'un citoyen qui se promenoit tranquillement, étoit mort subitement; il s'approche, il l'examine et demande qu'on apporte des baguettes; il les distribue aux assistans et prie qu'on l'imite; il frappe sur toutes les parties du corps de cet homme immobile, et sur-tout sous la plante des pieds; chacun frappe comme lui, les spectateurs les prenoient pour autant de fous; cependant le prétendu mort donna quelques signes de vie, il revient à lui et l'on crie au miracle.

Rhazès reçoit des félicitations, principalement d'Almanzor qui lui dit : je vous connoissois pour un excellent médecin, mais je ne vous savois pas capable de ressusciter les morts. C'étoit une belle occasion pour abuser de la crédulité du peuple et de la confiance de son protecteur ; mais l'habile médecin n'étoit pas charlatan, il répondit avec beaucoup de franchise à Almanzor : « j'avoue que j'entends la médecine, mais je ne sais pas rendre la vie aux morts ; c'est l'ouvrage de Dieu. Ce que j'ai pratiqué avec tant de succès, je ne l'ai trouvé dans aucun livre de médecine, ni ne le tiens d'aucun maître ; mais il m'arriva de faire en compagnie le voyage de Bagdad en Égypte ; entrant dans les déserts, quelques Arabes, gens de qualité, se joignirent à nous ; chemin faisant, un d'entre eux se laissa tomber de son cheval, comme s'il eût été mort ; un vieillard de notre troupe mit pied à terre sur le chemin, et coupant une poignée de verges, il nous en distribua à tous, et nous commençames à nous exercer sur le prétendu mort, comme nous avons fait sur le citoyen de cette ville, et avec le même succès ; tout le mérite de ma cure se réduit donc à avoir remarqué que le cas du citoyen

étoit le même que celui de l'Arabe ; quant à l'événement, c'est un pur hasard ». Ce récit plut à Almanzor, qui dit avec admiration à Rhazès, que le pays qu'il habitoit, pouvoit se vanter de posséder en lui un Galien ; à quoi Rhazès répliqua modestement, l'*expérience vaut mieux que le médecin.* Voyez à l'article ISMAEL (au répertoire) un autre *ressusciteur* des morts.

Dans mes remarques sur Leclerc, j'en fais une (au sujet d'Empédocle à qui l'on attribua d'avoir ressuscité une femme), sur plusieurs médecins qui ont eu le bonheur de rappeler à la vie des personnes que l'on croyoit mortes. Camille Falconet a renouvelé cette scène de nos jours : celle-là tout au moins n'est pas un conte, car on pourroit soupçonner les Orientaux d'en faire quand il leur plaît.

AVICENNE.

L'usage a fait adopter ce nom pour abréger celui d'ABOU-ALI-HOUSSAÏN-BEN-ABDALLAH, BEN-SINA-AL-SCHEÏKH-AL-REÏS ; les Musulmans l'appellent ordinairement EBNSINA ; les Juifs Arabisans ABENSINA, on l'a nommé aussi ABOLI-ABISCENE, etc...., tout cela signifie HOUSSAIM père d'HALI, fils d'ABDALLA, petit-

fils de Sina ; il ne lui reste que le nom de son aïeul. Aussi grand philosophe que médecin, Avicenne le cède à peine à Rhazès, du moins ses ouvrages ont fait plus de bruit et pendant plus long-temps, quoi qu'il ait beaucoup puisé dans ceux de Rhazès et d'Haly-Abbas. Avicenne naquit à Bokhara, ville de la province Transoxane en Perse, l'an de l'hégire 370, (980 de J. C.); il mourut à Médine, et fut enterré dans la ville de Hamadan, l'an 428 (1037), à l'âge de 58 ans. Demeza le fait naître l'an 992 et mourir l'an 1050. Avicenne exerçoit la médecine à Ispaham ; il fut appelé dans différentes Cours, il vint en Espagne. D'Herbelot raconte, mais trop longuement pour que je veuille l'abréger, comment ce médecin se refusa à aller en Khorassan auprès d'un Sultan qui l'avoit demandé au Roi Mamon, avec plusieurs autres personnes de mérite. Il partit cependant par ordre de Mamon, mais au lieu de prendre la route du Khorassan, il prit celle de Giorgian, où le hasard fit qu'il fut découvert, et appelé pour guérir le neveu de Cabous qui régnoit dans ce pays. Ce jeune homme étoit dans un état de langueur et de dépérissement, dont on ne connoissoit pas la cause ; Avicenne la découvrit fort adroi-

tement, à peu près comme Érasistrate avoit découvert l'amour d'Antiochus. On a dit aussi que le Sultan Cabous, charmé de la science d'Avicenne, l'avoit nommé son bibliothécaire. Avicenne devoit être un homme jovial, adonné à ses plaisirs, et sa santé s'en ressentir. Un poëte qui fit son épitaphe, ne l'épargna pas, en disant que toute sa philosophie ne lui donnoit pas de la sagesse, ni toute sa médecine de la santé. Ainsi les plus grands hommes sont quelquefois inconséquens dans leur conduite: c'est peu de chose, quand leurs écarts n'intéressent qu'eux-mêmes.

Avicenne avoit écrit sa vie, ou Sorsanus son disciple; il ne devoit pas y déclarer ses torts et ses excès, d'autres biographes les ont relevés. Le docteur Giorgiani ou Gioz Grani en a donné une plus ample, où il a avancé des choses qui ne sont pas toujours à la gloire de son auteur. Par exemple, il dit qu'Ebn Sina fut fait premier médecin, et ensuite Vizir de Mag'daldoulat, Sultan de la race des Bouides; mais qu'il fût dépossédé de cette charge, parce qu'il étoit fort adonné au vin et aux femmes, etc. C'est le reproche ci-dessus.

A ces vices, Avicenne allioit pourtant

des vertus ; il étoit religieux , s'il est vrai, comme on l'a dit , que chaque fois qu'il faisoit une découverte ou qu'il s'apercevoit d'une vérité, il se prosternoit pour en rendre grâce à la Divinité.

Avicenne trouva à reprendre Hippocrate et Galien ; mais plus souvent il les a copiés. Il intitula son grand ouvrage *canon (canun fit thebb*) comme s'il devoit servir de règle en médecine : il en servit en effet aux Arabes qui l'avoient en vénération. Qu'il s'en faut qu'on ait cru ces lois immuables depuis le renouvellement des sciences ! ce livre fut en vogue jusqu'au XVI siècle : il fut l'oracle de l'école de Montpellier et de celle de Louvain. Cependant, on l'a reproduit avec les *cantiques* d'Avicenne, et ses autres écrits jusques en 1595 , dans une grande édition, publiée à Venise chez les Juntes, en 2 vol. *in-fol.* Plempius faisoit encore des commentaires sur Avicenne en 1658. Dans le même temps, Vattier travailloit à une version latine d'Avicenne , il paroissoit persuadé qu'il n'en existoit pas d'autre. Il est vrai qu'on a prétendu que ni Gerard de Carmona, ni Alpagus, ni Rinius, ni Costæus, ni Mongius n'avoient bien compris , ni bien traduit Avicenne. Ceux qui lisent couram-

ment l'arabe, doivent avoir recours à la belle édition qui fut faite des ouvrages de cet auteur, en sa propre langue, à Rome en 1593, dans l'imprimerie de Médicis. Les Arabes eux-mêmes avoient beaucoup écrit sur Avicenne. Quant aux autres éditions, soit des ouvrages ou des traités particuliers d'Avicenne, les bibliographes en comptent plus de 60; sur quoi l'on peut consulter, entr'autres Maittaire, Kestner, Haller, Eloy et Fournier qui, en dernier lieu, a cité la première édition la plus rare, *patavii*, 1476 *et* 1478, 3 *vol. in-fol.* et trois autres. Probablement on ne multipliera pas davantage les éditions de cet auteur, sur-tout si l'on prend l'avis de Haller, qui a dit : *qui absque tædio* Rhazei *continentem exhausi, nunquam potui in canone* Avicennæ *perlegendo finem invenire, adeo me asiatica illa et fastidiosa ubertas speculationum et methodica inanitas fatigavit. Bibl. med. pract. t.* 1, *p.* 384. D'Herbelot observe qu'Avicenne portoit le titre de *Al Scheikh*, *Al Reis* : l'ancien et le chef, en sous-entendant des médecins; ce qui n'est pas le Prince, comme l'ont traduit quelques interprètes.

AVENZOAR.

Al Wazir Abu Merwan Abdelmelech Ibn Zohrn. Zoth Benthot. Abu Meron Abenzoar, Abhomeron Abynzohar et Aben-Zohr-Alandalausi, sont les différens noms qu'a porté cet illustre médecin Arabe-Espagnol, qui vécut entre Avicenne et Averroés, et qui poussa sa longue carrière jusques dans le douzième siècle, ou l'an 564 de l'hégire. On prétend qu'il vécut jusqu'à l'âge de 130 ans, d'autres disent 135; si à sa pratique il joignit celle de ses pères, car il étoit fils et petit-fils de médecin, il dut être le plus habile des médecins, et il eut plus de droits encore qu'Avicenne, qui mourut à 58 ans, au titre d'*experimentator*. Rhazès fut surnommé de même, cependant il fut appelé le sage et l'illustre. Averroés qui se répand en éloges sur son compte, l'appelle tantôt l'admirable, l'illustre, tantôt le trésor de toute science et le prince de la médecine depuis Galien. Avenzoar se fixa à Séville, dans l'Andalousie, et ce sont les Espagnols, qui, tournant son nom Aben-Zoar, ne le nommèrent plus qu'Avenzoar. Il écrivit sous le titre de *thaisser* ou *theisir*, etc. un livre qui contient toutes les règles pour les re-

mèdes et pour la diète. Il observa plusieurs maladies, auxquelles ses prédécesseurs avoient fait peu d'attention, comme l'inflammation ou abcès du médiastin, l'abcès du péricarde, l'hydropisie du cœur, etc... Tout habile que fût ce médecin, il ne falloit pas avoir recours à lui quand on étoit atteint de la pierre, car plein du préjugé national à ce sujet, il regardoit la chose comme indécente et l'opération comme contraire aux principes de sa religion, parce qu'il falloit fixer ses regards sur les parties naturelles.

Avenzoar s'étoit appliqué à toutes les parties de la médecine, contre l'usage de ce temps-là. Quoiqu'il parût abhorrer le sang, il ne laissa pas de faire et de conseiller quelques opérations, il suivit sur-tout les luxations et les fractures. Avenzoar étoit entendu dans la pharmacie, il manipuloit aussi; l'ellébore noir étoit un de ses remèdes; il avoit foi aux bezoards, à la vertu de l'émeraude contre la dyssenterie, etc.

Cet auteur est celui d'entre les Arabes, dont M. Freind ait parlé avec le plus de complaisance, et le plus au long, contre son ordinaire : c'est qu'il le regarde comme un auteur plus original, que ne le sont les autres de cette nation. Cet historien avoue que la

traduction qu'on a faite d'Avenzoar, aussi bien que des autres auteurs Arabes, est très-mauvaise. Je ne doute pas, ajoute-t-il, que si quelqu'un leur rendoit leur beauté naturelle par une bonne traduction en quelque langue que ce fût, ils ne fussent du goût de ce siècle même.

Le *liber theisir* a pourtant été imprimé six fois au moins depuis 1490, seul ou avec Averroés, avec les corrections de Surian et les commentaires de Jean Colle. Il n'est plus commun.

Je terminerai ce précis sur Avenzoar, par un trait de sa vie qu'il rapporte lui-même. Embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre dans un cas difficile, et ayant consulté inutilement plusieurs médecins, il se décida à aller trouver son père qui demeuroit dans une autre ville assez éloignée. Ce vénérable père, pour toute réponse, lui indiqua un passage dans Galien, et lui dit de réfléchir sur cette lecture; et que s'il ne voyoit pas là la conduite qu'il avoit à tenir, il ne devoit pas espérer de réussir. Quel précepteur d'émulation! Avenzoar fut médecin du Roi Almanzor et mourut à Maroc, ou peut-être c'est à un de ses fils qu'appartient ce titre. Voy. Haller, bibl. pr., t. I, pag. 397.

AVERRHOÉS.

Autrement Roschd. Aboul Valid Mohammed Ben Ahmed, plus communément chez les Arabes Ebn Rosch, d'où l'on a fait Aben et Aven Rosched, puis Aven-Roez et Averroés. Ce médecin étoit natif de Cordoue et mourut à Maroc. Son âge est à peu près déterminé, en ce qu'il connut les fils d'Avenzoar; mais comme nous avons dit que cet homme célèbre vécut plus d'un siècle, on en infère qu'Averrhoés vécut vers la fin du XII.e siècle ou au commencement du XIII.e Demeza dit l'an 1217. Cependant d'Herbelot assure positivement qu'il mourut l'an de l'hégire 595, qui est de J. C. 1198 ou 1199. Le même nous dit qu'Averrhoés est le premier qui ait traduit Aristote du grec en arabe, avant que les Juifs en eussent fait leur version. Nous n'avons eu long-temps d'autre texte d'Aristote, que celui de la version latine qui fut faite sur la version arabique de ce grand philosophe, lequel ajouta ensuite de fort amples commentaires, dont St. Thomas et les autres scholastiques se sont servis, avant que les originaux grecs d'Aristote et de ses commentateurs nous fussent connus.

De là vient que le titre de *commentator*

resta à Averrhoés pour son affection à interpréter les livres d'Aristote, bien plus on le nomma l'*ame d'Aristote*. Il fit aussi un abrégé de médecine sous le titre de *colliget*, dans lequel il entre beaucoup de compilation et beaucoup de cette philosophie qu'il cultivoit. Ce n'étoit pas la meilleure recommandation auprès des malades, aussi ne fut-il pas le plus employé des médecins de Cordoue, et sa pratique ne présente rien de saillant. Il raisonna quelque peu anatomie, mais ce ne fut que d'après Galien, et il en fait l'aveu.

Ses ouvrages ne laissèrent pas d'avoir de la vogue; on les a imprimés tantôt séparément, tantôt avec Avicenne et Avenzoar, dans 10 ou 12 éditions. Maittaire cite le *liber de medicinâ Averrois*, *Venetiis*, 1490, *in-folio*.

Averrhoés avoit fait des commentaires sur les *cantica* d'Avicenne, et Ermengaud Blasius, de Montpellier, y ajouta les siens en latin, dans un temps où les ouvrages des médecins Arabes étoient le protocole de l'école de Montpellier. Sur quoi il n'est pas inutile de remarquer, d'après Astruc qui s'appuie lui-même d'un des historiens de Montpellier (Gariel), qu'Ermengaud Blasius

fut médecin de Philippe IV, dit le Bel, Roi de France, qui mourut en 1314. Astruc dit ironiquement que l'habileté que Gariel attribue à Ermengaud, est encore plus merveilleuse que la science dont les médecins Chinois font gloire ; ils ont besoin de tâter le pouls aux malades en trois différens endroits pour deviner leurs maladies, au lieu qu'Ermengaud les connoissoit par la vue seule, et pour ainsi dire, du premier coup-d'œil. L'art sphygmique date de loin à Montpellier.

Du reste, la traduction faite par Ermengaud fut encore revue et corrigée par André Alpago de Bellune, et parut à Venise dans plusieurs éditions, sur-tout dans la grande des Juntes, 1595, 2 vol., *in-folio*, que M. Éloy, qui en cite d'autres, n'a pas connue.

Mais laissons Ermengaud, son apologiste et son critique, pour en revenir à notre médecin Arabe.

Averrhoés étoit plus que philosophe, s'il est vrai qu'il contredisoit toutes les religions; il avoit coutume de dire : *sit anima mea cum philosophis*, ou bien : *moriatur anima mea morte philosophorum*; faut-il s'étonner qu'il ait été l'Apôtre des impies. M. Freind a contredit M. Bayle sur quelques erreurs qu'il a annoncées au sujet d'Averrhoés. On

sait que M. Bayle se piquoit de ramasser tout ce qui faisoit preuve d'irréligion, et le médecin philosophe avoit quelque réputation sur ce point.

Averrhoés est un des douze médecins, dont Étienne de Villa a donné les vies, en 1647, in-8.°

ALBUCASIS et ALSAHARAVIUS.

M. Clifton dit que les Arabes comptent Alsaharavius pour leur neuvième médecin; mais je crains que cet auteur n'ait pris ce calcul dans l'histoire de la médecine de son compatriote, M. Freind qui, en effet, n'en compte que neuf, encore même prend-il Alsaharavius et Albucasis pour le même auteur. En ce cas, il faut croire comme lui qu'Alsaharavius a pris en entier sa chirurgie dans Albucasis. Toujours lui attribue-t-on *l'al-tasrif* ou méthode de pratique en 32 traités, dans laquelle on retrouve une partie des choses que Rhazès avoit écrites.

Quant à ce qui concerne le livre de chirurgie, M. Freind est le premier qui se soit aperçu que c'étoit le même d'Albucasis, dont les manuscrits sont dans la bibliothèque Bodleïenne. Il résulta des recherches de ce

savant, que le nom entier de l'auteur Arabe est : Abul-Casem Chalaf Ebnol Abbas Alzaharavi, c'est-à-dire, Chalaf le Zaharavien, père de Casem, fils d'Abbas, dont on a fait par la suite deux auteurs, Albucasis et Alsaharavius. On a dit aussi Albucasa, Albuchasius, Buchasis, Bulcasis, Galaf, Alsaharavius, etc.

On a cru que cet auteur étoit du XI.e siècle, mais de ce qu'en traitant des plaïes, il a décrit les flèches des Turcs, qui ne se présentent dans l'histoire qu'au XII.e siècle, et d'après d'autres passages, on est mieux fondé à le placer au moins dans le XII.e siècle ou le XIII.e, comme a fait Freind ; mais Haller n'a pu être de cet avis; et David Clément, dans sa bibliothèque curieuse, tom. I, dit, je ne sais sur quelle autorité, qu'Alsaharavius ou Albucasa et Bulcasi mourut l'an 339 de l'hégire, ce qui revient à l'an 950 de l'ère vulgaire.

Quoiqu'il en soit, Albucasis fut le restaurateur de la chirurgie qui commençoit à déchoir depuis Avicenne ; aussi passa-t-il pour le plus éminent des chirurgiens Arabes. Il est à observer qu'en décrivant la lithotomie, il indique pour la section le même endroit, que le frère Jacques et M. Raw

choisissoient de nos jours dans leur taille latérale. Pour ce qui est de la pratique médicinale, on avoue qu'Albucasis s'étoit modelé sur Rhazès et sur Paul d'Égine ; pour la chirurgie, il a surpassé les autres ; il est le seul qui eût donné encore la description des instrumens de chirurgie et appris l'usage qu'on doit en faire, même avec les exceptions pour les cas difficiles, et le danger qu'il y a à pratiquer telle ou telle opération. La probité est un des caractères distinctifs de cet auteur. Il dit ouvertement que c'est une témérité de se mêler de faire des opérations, si l'on n'est parfaitement versé dans l'anatomie : ce seroit une preuve qu'il s'y étoit appliqué ; mais il ne conste pas comment. Les ouvrages d'Albucasis dûrent faire peu de sensation chez les Arabes, puisqu'aucun médecin n'a parlé de lui ; il est vrai qu'il n'a peut-être pas eu des successeurs dignes de l'entendre : car après lui on ne connoit pas de médecins de marque, du moins les historiens se taisent sur leur compte.

Personne n'a rendu plus de justice à Albucasis, que l'auteur de l'histoire de l'anatomie et de la chirurgie. M. Portal a fait ressortir ce que pouvoient contenir de relatif

à l'anatomie et à la chirurgie, les écrits des médecins Arabes, dont celui d'Albucasis est le principal pour cette partie. L'ouvrage de M. Portal est extrêmement recommandable ; il en est peu d'aussi instructifs dans la littérature médicale : Haller avouoit qu'il lui avoit été utile, cependant le critique Goulin exhala sa bile à l'occasion de cet ouvrage, dans un pamflet que le temps a couvert de son voile.

Roger de Parme, auteur du XIII.e siècle, soutira ce qu'il y avoit de mieux dans l'ouvrage d'Albucasis, pour en enrichir le sien, et Mathieu de Gradibus commença à faire connoître les ouvrages d'Albucasis en Europe, vers le milieu du XV.e siècle ; Paul Ricius, Juif Allemand et médecin de l'Empereur Maximilien I.er, voulut en donner, en 1519, une traduction qui est peu estimée. On fait plus de cas de celle de Gerard de Carmona, le grand traducteur des Arabes. J'ai l'édition de Bâle, 1541, *in-folio*, qui est fort belle, avec des figures en bois. Les bibliographes citent un ouvrage d'Alsaharavius, sous le titre d'*Acararius*, qui contient la théorie et la pratique de médecine, imprimé à Augsbourg, en 1519, *in-folio*. Il faut consulter sur Albucasis, la *bibl. pract.* de Haller, tom. I, pag. 405 ; sa *bibl. chirurg.*,

tom. I, pag. 137 ; et encore la *bibl. anat.*, tom. I, pag. 133.

ABEN BITAR.

Peu d'auteurs Arabes présentent autant de variation dans leurs noms, que celui-ci. Ayons la patience de les compter en faveur de sa renommée : Beitharides, Dialheldin ou d'Hiaeddin - Abdalla - Ben Ahmed Al Magrebi Al Maleki, Ebn Al Beithar, Ibnu-El-Baitar, Ibn-Beitar, Ben Bitar, Ben Beithar, Eben Bitar, Embitar, ect. Bien plus, il étoit qualifié du titre d'*aschab*, qui signifie botaniste ou herboriste. Ce médecin né à Malaca ou peut-être à Malaga, mourut, à ce que l'on croit, à Damas, l'an de l'hégire 646, qui tombe à l'an 1248 de l'ère vulgaire; quelques-uns disent en 1197; après avoir beaucoup voyagé dans tout l'Orient, l'Asie et l'Afrique, pour la recherche des plantes, desquelles il étoit fort curieux. A son retour, il s'arrêta au Caire; il fut premier médecin du Soudan d'Égypte, Saladin I, quoiqu'il fût Chrétien; après la mort du Prince, il repassa en Espagne. Hottinger cite en particulier le livre des médicamens simples d'Ibn Beitar, qui contenoit, dit-il, plus de deux mille plantes qui ne sont pas mentionnées dans Dios-

coride : il en auroit donc connu 2600. Comme le botaniste Grec, Ben Bithar traita aussi des autres corps naturels qui servent non-seulement en médecine, mais aussi dans l'usage ordinaire; il décrit plus exactement, que Dioscoride. M. d'Herbelot cite de cet auteur le *giamé al adviat al mofredat*, ouvrage en quatre volumes, qui est une histoire générale des simples rangés par ordre alphabétique ; le même cite aussi le *mogni fi adviat al mofredat*, dans lequel il est traité de l'usage des simples pour la guérison de chaque maladie : ce sont donc deux ouvrages distincts. D'Herbelot dit encore que l'on trouve à la bibliothèque du Roi, n.° 866, un autre ouvrage de cet auteur, intitulé : *menafé al haivanat*, etc., sur l'utilité que l'on tire des animaux, des métaux et des arbres pour la médecine, lequel ouvrage pourroit n'être qu'un extrait des précédens.

Tournefort rapporte, sur l'autorité de Gesner, que l'ouvrage d'Aben Bitar est très-étendu, *opus insigne et magnum* ; il ne le croit qu'en trois volumes. M. Dodart avoit examiné ces manuscrits (je crois que c'est Postel qui les avoit apportés d'Orient), il ne laissoit pas beaucoup d'espoir d'en tirer parti ; cependant on sait que M. Thevenot avoit

intention de publier la traduction qu'en avoit faite M. Galland : elle n'a jamais paru. D'après cela, il me paroît étonnant qu'Eben Bithar ait échappé aux recherches de M. Adanson qui, dans son savant ouvrage sur les familles des plantes, n'a point compris notre auteur dans sa table chronologique ; il n'a pas même fait mention du traité *de limonibus*, traduit par André Alpagus, et imprimé à Paris en 1602, *in*-4.°, à Venise, à Cremone, ect., sur quoi voyez Haller, *bibl. pract.*, tom. I, p. 403, et *bibl. bot.*, tom. I, p. 199.

Il n'est pas moins étonnant que tous les ouvrages d'un homme aussi célèbre qu'Aben Bithar, n'aient pas été traduits depuis la renaissance des lettres, tandis qu'on les avoit traduits de l'arabe en syriaque pour l'usage des médecins Juifs. Si ces manuscrits sont dans la bibliothèque impériale de France, faisons des vœux pour que les savans qui occupent leurs veilles à nous donner les notices et extraits des manuscrits de cette précieuse bibliothèque, dont il a déjà paru six volumes *in*-4.° depuis 1787, nous fassent connoître bientôt ce qu'ils possèdent du botaniste Arabe. Casiri les marque aussi dans la bibliothèque de l'Escurial.

Un auteur du quatorzième siècle, Joseph Ben Ismael Al Giuni, ou Ibn Al Cutbi, écrivoit un trésor botanique sous le titre de *Malajasa*, qui n'est qu'un extrait de Ben Bithar ou Beitharide. Haller en a fait mention dans sa *bibl. bot.*, p. 202. Un auteur nommé Mohammed Ben Abibekralansari, qui a encore pour nom ou pour titre *gemaleddin*, abrégea *le giame* ou l'histoire des plantes d'Eben Beithar.

On a cru qu'Aben Bitar s'étoit occupé de la vétérinaire : est-ce seulement d'après ce qu'il a écrit des animaux utiles? Cet art étoit certainement cultivé par les Arabes, si jaloux de leurs chevaux, si riches par leurs nombreux troupeaux, par leurs chameaux, etc. Je ne sais par quel singulier hasard le mot Beithar signifie aussi en arabe un maréchal ou médecin de chevaux, que les Espagnols appellent encore *Albeitar*, et *Albeiteria* est l'art de la maréchallerie : c'est ce que j'expliquerai plus amplement dans ma bibliographie vétérinaire. Il est possible que Beithar fût en même temps un nom propre et celui d'une profession, comme l'est chez nous celui de maréchal, qui désigne tantôt un particulier, tantôt celui qui ferre les chevaux, et la qualité d'un grand homme de guerre.

Tels sont les principaux médecins Arabes, sur lesquels j'ai cru devoir insister un peu plus, que sur ceux que je ne ferai que citer en masse, tant par rapport à leur titre, que par rapport aux ouvrages qu'ils ont produits, et qui sont perdus ou cachés dans quelques bibliothèques.

On a dû remarquer que chacun de ces médecins portoit un caractère qui lui est propre, outre celui qui appartient à la nation, dans la manière d'écrire avec une certaine aménité, qui passe chez nous pour emphase. C'est ainsi que Haly-Abbas s'annonce par un grand système de médecine, où il prouve qu'il n'est pas servile imitateur d'Hippocrate et de Galien et des autres Grecs, puisqu'il trouve à les censurer. Mesué est l'homme le plus lettré et le meilleur médecin de son temps; il savoit amuser ses disciples et ses malades par une conversation agréable. Les Bachtishua voient leur mérite récompensé par les souverains : Gabriel, l'un d'eux, ne croit pas compromettre la confiance du Calife, en usant de gentillesse pour guérir, comme par enchantement, une de ses favorites. Les Honain se font un nom à l'instar des Asclépiades; ils se surpassent par des traductions exactes

des auteurs Grecs, et ce sont peut-être eux qui nous les ont conservés dans leur pureté. Sérapion est le Diocoride des Arabes. Rhazès, comme un autre Esculape, rappelle à la vie, par un artifice inoui, un homme qui meurt subitement en se promenant ; il ne s'énorgueillit point de cette cure étonnante, il en reçoit les félicitations avec dignité, et en attribue le succès à l'Être suprême. Avicenne remplit le monde de son nom ; il est réclamé de plusieurs souverains ; il découvre, avec beaucoup d'adresse, la maladie d'un jeune prince, qui l'auroit conduit au tombeau sans son art. Le sage Avenzoar vécut, comme devroient vivre les sages, l'espace de plus d'un siècle ; toujours sage, il se méfie de ses lumières ; il entreprend un voyage pour aller consulter son père, alors plus expérimenté que lui, sur un cas difficile ; et son père, médecin prudent, au lieu de l'éclairer de son conseil, lui laisse la gloire d'en trouver la solution en le mettant sur la voie de la découvrir. Averrhoés s'égare à force de philosopher, et le public, en l'admirant, redoute sa médecine. Albucasis réunit en lui plus de chirurgie, que toute l'Arabie ne lui en avoit montré l'exemple, et ce qui le rend plus estimable encore, c'est sa haute

probité. Que de bonnes qualités, de science et de vertu ne reconnoîtroit-on pas dans les médecins Arabes, s'ils nous étoient tous également connus! Abi Osbaia l'est comme historien et biographe; Abulpharage comme politique et historien; Ben Beithar comme fameux simpliciste; Maimonides grand astrologue, etc.

Enfin la nation Arabe estima ses médecins quand elle eut appris à les connoître, et plusieurs de ces médecins furent des hommes célèbres : c'est le temps qui a dissipé leur renommée, comme il détruit les plus solides monumens; toutes les révolutions sont l'effet de ses vicissitudes. Les souverains Orientaux donnèrent l'exemple pour la considération due aux médecins; ils comblèrent d'honneur et de fortune ceux qu'ils appelèrent à leur Cour : à peine aujourd'hui connoît-on le nom de la plupart des archiatres des têtes couronnées de l'Europe.

Nous voilà sur la voie de produire au moins la liste des autres auteurs moins illustres, et des ouvrages anonymes que nous savons avoir été écrits par les médecins Arabes. Comme l'ordre des temps dans lequel chacun a pu être écrit, ne nous est pas toujours connu, nous les rangerons par ordre

alphabétique du nom ou d'un des noms, ou du titre même de l'ouvrage : ce sera un catalogue de livres de médecine arabique, tel qu'il n'en a peut-être jamais existé, quoique Bernier en ait donné une liste informe. On comprend qu'Abulpharage, d'Herbelot et Casiri seront souvent nos guides et nos autorités; il nous a paru aussi qu'il n'y avoit pas toujours à compter sur la date des manuscrits anciens, pour s'assurer de la véritable date de l'ouvrage; il se peut fort bien que les copistes missent aussi la date de leur copie, comme les imprimeurs font aujourd'hui celle des éditions et réimpressions.

Le temps a certainement fait tomber en ruine une infinité de manuscrits ; il est probable qu'il en est plus péri, qu'il n'en a été conservé par la difficulté de les préserver, pendant des siècles, de tant d'accidens qui les détruisent, comme l'humidité, la poussière, les vers, les animaux rongeurs, la rousseur du papier ou du parchemin par vétusté, la décoloration de l'encre et des peintures, l'insouciance ou l'ignorance des possesseurs, les incendies, etc. C'est en partie le même inconvénient pour les livres imprimés ; mais la presse répare ceux-ci en

les multipliant à foison (1); ce qui les rend plus communs, moins chers, moins volumineux, moins embarrassans : dix mille manuscrits ne pourroient être contenus là, où se rangent vingt mille volumes imprimés. Qu'on se représente l'étalage des seuls écrits de Galien en manuscrits grecs ou arabes, que d'espace pour les rassembler, que de temps pour les ranger par ordre, quel courage pour les déchifrer, et quel loisir pour les lire en entier, même en latin ; je ne dis pas en français, on ne les y a pas tous mis, comme s'est hasardé de le faire, en dernier lieu, M. Gardeil pour les ouvrages d'Hippocrate !

Les ouvrages et les manuscrits qui nous restent des Arabes, sont sans doute très-inégaux en mérite; il en est de même dans une galerie de tableaux : tous n'intéressent pas également; on n'aime pas moins à les voir rassemblés; la galerie en est enrichie, le possesseur flatté, l'artiste instruit, le

(1) L'art typographique ne prit naissance qu'au milieu du XV.e siècle, en Allemagne. Cette belle invention ressemble un peu trop à celle de la poudre à canon qui l'avoit précédée, par le bien et le mal qu'elle fait.

spectateur amusé. La liste que je vais produire, dissuadera au moins ceux qui, imbus de préjugés sur la nullité de la science des Arabes, s'imaginent qu'ils n'ont aimé que leur Alcoran, la polygamie, les armes et leurs chevaux.

Je commence ici ma légende, sous le titre de :

PETIT RÉPERTOIRE

Des Médecins Arabes et de leurs ouvrages.

Aaron ou Aron, Ahron, Aharon et Haroun, prêtre et médecin d'Alexandrie, est auteur d'un grand corps de médecine, contenant trente traités en langue syriaque, auxquels Sergius en ajouta deux autres ; on les a nommés les pandectes médicinales. Il est à remarquer qu'il y est question de la petite-vérole, ainsi Rhazès n'en est pas le premier écrivain comme on l'a dit.

Ce livre est connu en syriaque sous le titre de *Kenasch* ou *Kenaschal*, qui signifie un trésor ; il a été depuis traduit en langue arabique par un médecin Juif nommé Massergiuhé, sous le Califat de Meruan l'Ommiade, qui régna l'an 64 de l'hégire, et de J. C. 683.

Aaron vivoit du temps de l'Empereur

Héraclius, vers l'an 22 du septième siècle, c'est-à-dire qu'il fut à peu près contemporain de Mahomet ; il est cité par Rhazès et par Haly-Abbas.

Il ne faut pas confondre les pandectes d'Aaron avec celles de Matthæus Sylvaticus, médecin Italien du quatorzième siècle, qui les dédia en 1317 à Robert, Roi de Naples et de Sicile. Ce livre porte le titre de *liber cibalis et medicinalis pandectarum.* On en a fait plusieurs belles éditions *in-fol.*, qu'on trouve citées dans les Annales de Maittaire, tom. I, etc.

Abdal Wahed Ben Abdál Al Razzak, cité par Haller, comme auteur d'un livre sur les médicamens simples et composés, et sur leurs facultés. Le manuscrit fait partie de ceux de la bibliothèque Impériale de France, n.° 1020. Ce médecin vivoit vers l'an 1150.

Abdossalam Ebn Jingidust Al Jabali, médecin de Bagdad, fort versé dans la connoissance des anciens qu'il interprétoit ; il vivoit du temps d'Al Nasser.

Abi dima, etc. : c'est le titre des épidémiques d'Hippocrate, traduites en arabe sans nom d'auteur, peut-être d'Honain, de son fils ou de son neveu, qui ont traduit Hippocrate et Galien.

Abi Giaphar Mohamad Ben Musa mit en arabe les trois commentaires de Galien sur le premier livre des épidémies d'Hippocrate; mais il fit sa version sur celle que Job en avoit donnée en syriaque. Selon Casiri, ce manuscrit est à la bibliothèque de l'Escurial.

Abi-Osbaia ou Abi Obseibea, Osaibea, (Ebn Abu), etc. J'ai déjà parlé de cet historien ou biographe Arabe, qui écrivit au treizième siècle la vie de plus de trois cents médecins, soit Arabes, soit Syriens, Persans ou Égyptiens. Si cet ouvrage étoit plus connu, nous aurions été dispensé de former cette liste, ou il nous auroit servi à l'augmenter. Freind dit qu'il n'a jamais été imprimé, Haller le dit aussi; mais on en connoît des manuscrits. Haller nomme cet auteur Ibn Ali Osaibah ou Oseibah; on lit encore différemment ce nom: on croit que c'est le même Auteur qu'Achmed Ben Casem ou Abu Elaighbas Ahmed Ben Casem; il n'étoit pas seulement biographe, il avoit écrit aussi un livre sur les cas rares dans la pratique de la médecine.

Abou Abdallah Mohammed Bensirin, auteur d'un livre d'oneirocritique, c'est-à-dire, de l'explication des songes: c'est ce que signifie son titre d'*Escharah fi élm al ébarat.* Cet

auteur appuie tout son ouvrage sur les visions de KERMANI. D'Herbelot le marque dans la bibliothèque du Roi, n.° 1034; l'auteur vivoit sous le X.e Calife Ommiade. On prétend qu'il a traduit et commenté en arabe le livre d'Artemidore sur les songes, et qu'il a ajouté beaucoup d'observations particulières à celles de l'original.

On trouvera sous les mots *Ketab*, *Tabir*, *Seragi*, *Alvardi*, *Thebacat*, *Tohfat*, etc.; d'autres écrits de ce genre qui étoient fort du goût des Arabes.

ABOU-ALI-HOUSSAIM, etc. Voyez Avicenne.

ABOU-GIAFAR, etc. Voyez parmi les articles *Ketab*.

ABOUL-MIAMEN-MOSTHAFA, médecin célèbre qui travailla à des explications sur un livre intitulé : *Escharat val nadhair*, qui concerne la physionomie ; l'auteur mourut l'an de l'hégire 1015, et de J. C. 1606. Si cet ouvrage n'a pas donné l'idée à J. B. Porta de faire le sien, ils ont été inspirés en même temps par le même génie, puisqu'ils furent contemporains, quoiqu'à une grande distance l'un de l'autre pour le pays.

ABOU-MAHER-MOUSSA-BEN-JASSER ou SAJAR fut le maître d'ALI BEN ABBAS, qui composa le *Maleki* ou cours de médecine. Ce livre

fameux, parmi les Arabes, ne l'a cédé qu'au canon d'Avicenne.

Abou-Moussa, voy. Geber.

Abou-Sadek, père d'Abdal Rahman Ben Abisadek, auteur d'un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, et d'un autre sur le livre de l'usage des parties du corps humain d'après Galien. Les Arabes qui ont traduit ce livre, l'appellent *Menase al aadha ;* il se trouve dans la bibliothèque du Roi (Impériale), n.° 949, selon d'Herbelot.

Abou-Sahal, surnommé Al-Massihi, c'est-à-dire, le Chrétien. C'est de lui qu'Avicenne tint ses premiers principes de médecine ; il écrivit un grand ouvrage sous le titre de *Miat*, qui revient à celui de *Centiloquium* ou cent traités. Ce médecin vivoit au commencement du onzième siècle.

Abou-Salem, médecin Chrétien de la secte des Jacobites, qui prit le surnom de Ben-Caraba ; il étoit de Malatie ou Melitenne en Arménie ; il servit Aladin le Selgiucide, sultan d'Iconie ; il s'empoisonna de désespoir, croyant avoir perdu les bonnes graces de ce prince : ce fut vers l'an 1236. Abulpharage dit seulement que ce médecin malheureux fut disciple d'Eben Caraba ; il put en adopter le nom.

Abu Amran Moyse Ben Abaidalla Ben Maimon, médecin de Cordoue, mit en arabe divers livres de Galien, comme celui des alimens; le premier livre des médicamens simples; l'art de guérir, et un abrégé de médecine d'après les principes du même Galien. Ces ouvrages sont en manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial, d'après le rapport de Casiri. *Codex* 798. Voyez l'article Maimonides.

Abu-Baker Rhasis, un des noms de Rhazès.

Abu Bekr Yesdensis ou Yesdy écrivoit l'an 597 de l'hégire, sur les choses naturelles, les légumes, les arbres, les fromens, les venins. Le manuscrit est connu dans la bibliothèque de France. Haller.

Abu-Giaphar-Ahtmad-Ben-Isaac-Alhosaini. On a de lui, parmi les manuscrits arabes de l'Escurial, un livre pour l'usage des Étudians, apparemment paresseux à s'instruire (les traîneurs de l'école), dans lequel les réponses sont toutes préparées aux questions qu'on leur faisoit dans les examens, et au nombre de 77 : livre qui ne peut nous donner une bonne idée ni de l'auteur, ni de l'école pour laquelle il fut composé. Abugiafar fut au moins un professeur officieux et désintéressé, qui devoit ne pas faire payer ses thèses.

Il y eut un autre Abugiafar Achmed Ben Mohammed Al Thabib, qui vivoit vers l'an 360; il a écrit sur la pleurésie, la frénésie, la colique, les alimens. D'Herbelot. Un plus grand homme a porté le nom d'Abu-Giafar-Al-Mansor : c'est le second Calife des Abbassides, qui aimoit les sciences.

Abu Koraish, surnommé Isa Al Sidanali, ou le pharmacien, parce qu'il s'étoit adonné spécialement à cette partie. Il fut cependant médecin du Calife Al Mahadi (le 22.e). Il paroît par une histoire que rapporte Abulpharage, que ce médecin-pharmacien se connoissoit beaucoup dans l'inspection des urines.

Abul Carm Saed Ebn Tuma, médecin Chrétien de Bagdad, surnommé Amino'd-daula, parce qu'il fut réputé habile, heureux en pratique et plein d'humanité : ce qui ne l'empêcha pas d'être assassiné par des ordres supérieurs ; car à la Cour des tyrans, le mérite n'a pas un refuge assuré. Ce malheureux médecin mourut l'an 620, au rapport d'Abulpharage.

Abul Husen-Ibnu-Telmid, médecin de Bagdad, qui avoit une grande pratique; ce qui l'engagea à composer un ouvrage sous le titre d'*Elmalihi*, ou vraie réalité. Les

maladies y étoient rangées selon l'ordre des cavités, la tête, la poitrine, le bas-ventre, etc... Cet ouvrage lui attira la confiance du Soudan de Bagdad, qui le choisit pour son médecin. Abul Husen exerçoit la médecine avec souveraineté; il exigeoit la plus grande confiance de la part de ses malades, ou il les abandonnoit. Il étoit aussi d'une fière générosité, il refusoit ce que lui offroient les gens du peuple, parce que, disoit-il, on ne payoit pas ses services par des bagatelles, il laissoit le soin aux riches de le dédommager; aussi amassa-t-il beaucoup de richesses qu'il laissa en mourant l'an 994. Abulpharage nomme un Abu'l Hasan, qui fut l'un des médecins du Calife Alnaser, avec son frère Abu'l Chair, connus l'un et l'autre sous le nom d'Ebno'l Masihi.

Abul-Manet-Ben-Abunassar, Ben-Haffadh-Israeliharuki. Cet homme à grand nom étoit un apothicaire du Caire, connu encore par le nom de Cohen-Attar; il étoit de la famille d'Aaron; il vivoit vers l'an de l'hégire 329 ou 1134 de J. C. Il écrivit une pratique de pharmacie, où la préparation des potions, des bols, des confections, des sirops est exposée tout au long : c'étoit le triomphe de la médecine arabesque. Le ma-

nuscrit *Menhag*, etc. est à la bibliothèque Impériale de France, n.° 1086.

Abulola Ben Zohairi. Ce médecin étoit Chrétien ; il écrivoit en l'année 1165 de notre ère, sur le choix et l'utilité des plantes et des médicamens. C'est une compilation que Casiri dit être dans la bibliothèque de l'Escurial, n.° 939.

Abulpharage ou Abulfarage, Aboulfarage, ou plus certainement Aboul Faradje ou Bar-Hebraeus, ou Hacim-Abulfaraghi, Grigorius (Grégoire), c'est le même dont nous avons parlé comme historien ; il étoit de Malasia ou Malatie ou Melitenne, dans l'Arménie mineure, près de l'Euphrate. Il fut appelé pour guérir le chef de l'armée des Tartares, l'an 641 de l'hégire, et de J. C. 1243. On trouve dans son histoire universelle ou des dynasties, que Pocock a mis en latin, en 1663, bien des particularités concernant les médecins Arabes, principalement ceux attachés à la Cour des Califes, et nous en avons fait usage. On croit qu'il parvint au siége épiscopal d'Alep ; il mourut en 1286. Plusieurs grands personnages ont porté le nom d'Abulfarage; il n'est pas étonnant qu'on ait séparé quelquefois le médecin, de l'historien et du prélat. Quoi-

que Chrétien, cet auteur est estimé des Musulmans même : il a trouvé des critiques en Europe.

Abul-Pharai Abdalla Ebn'ol Tiyeb, etc. médecin et grand philosophe très-versé dans la lecture des anciens, sur-tout d'Aristote et de Galien. Il forma beaucoup de disciples, parmi lesquels se distingua Ebn Botlan, médecin Chrétien de Bagdad. Abul Pharai mourut l'an 435, selon les annales d'Abulpharage. Ce savant avoit enrichi de notes quantité d'ouvrages de bons auteurs Grecs et Arabes, que nous n'avons plus. Que de travaux le temps a englouti !

Abu-Obaida-Al-Juziani fut l'un des savans qui se distinguèrent sous le règne de Caïem, 45.e Calife. Il approfondit la médecine, la physique et la chimie; il dût être contemporain d'Avicenne.

Abusaid Ben Abi-Surur, Al Israili, Al Sameri, Juif Samaritain et médecin, natif d'Ascalon, composa le livre *Kelassat alcanun*, ou la moëlle du canon. C'est un précis de l'ouvrage d'Avicenne.

Abushal Almasihi, voy. ci-après Avicenne.

Achmet Ben Ibrahim Ibn Giarrar Al Thabib Al Afriki. Ce médecin à grand nom, auteur

de deux ouvrages sur les médicamens simples et les médicamens composés, *Etekad*, etc., mourut l'an 400 de l'hégire.

Acmet Ben Mohammed Al Saraksi a écrit sur les confections, *Ketab althabick*, vers l'an 387 de l'hégire.

Aidem, voy. Canun, etc.

Aidmerin Ali Al-Giuldeki, auteur Arabe, a écrit un livre de chimie, intitulé : *Badr almonir si khovas al eksir*; il y traite des propriétés de la pierre philosophale. Entre les différens noms que les chimistes donnent à leur pierre ou à la poudre de projection, celui d'*eksir* ou d'*iksir* est un des principaux, et c'est de là, que vient notre mot français *élixir*. Éloy. Tout au moins ce mot avoit passé par la langue latine avant de nous parvenir; mais en bonne pharmacie, il a une autre acception.

Aidoun-Aboul-Hassan--Al--Mokthar--Ben-Aidoun, médecin de Bagdad, auteur d'un livre qui porte le titre de *Takuim-Al-Schat.* C'est un traité de maladies et de leurs remèdes, où les noms des maladies propres à l'homme sont disposés par ordre alphabétique, et divisés par classes, à la manière des tables astronomiques et de tous les *tacuins.*

Ailaki, l'un des disciples d'Avicenne qui

se fit connoître par un livre portant le titre d'*Asbabu alamat*, ou du pronostic des maladies. Ce médecin mourut vers la fin du XI.e siècle.

Alaeddinus Ali Ben Abilharam Alearschita, l'un des Arabes qui fit des commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate, dont le manuscrit coté n.o 788 se trouve, selon Casiri, dans la bibliothèque de l'Escurial. Alaeddin étoit Arabe Coraischite; il mourut l'an de l'hégire 687.

Alamah Ebn Alamah Ben Assad, médecin célèbre qui mourut l'an 652 de l'hégire, de J. C. 1254. Il écrivit sur les médicamens simples, sous le titre d'*Escharat almorschedat*, selon d'Herbelot.

Albatenius, médecin Arabe du XI.e siècle, cité dans la bibliothèque botanique de Bumaldi, comme ayant traduit du grec en arabe, quelques ouvrages de Galien : c'est ce qu'atteste Sérapion qui écrivit peu de temps après lui. Volaterranus atteste aussi avoir vu de cet auteur un livre sur les simples.

Albucasis, nom à jamais célèbre d'un fameux médecin et chirurgien dont nous avons parlé pag. 116, connu aussi par le nom d'Alsaharavius.

Albuhazan-Ibnu-Haidor, médecin astrologue, natif de Fez, eut l'honneur d'être appelé à la Cour de quelques Rois barbaresques. Il écrivit sur la peste, dont il ne put se guérir lui-même; il mourut de cette maladie, l'an 1415. C'est le cas du *medice cura te ipsum.*

Alchmidius vivoit vers l'an 1146. On a encore son livre sur la recherche des degrés des médicamens composés.

Al Emam Al Phacer Al Razi Mohammed Eben Omar, médecin fameux qui se fixa dans la ville d'Héran, où il mourut l'an 606. Abulpharage rapporte que lorsque ce médecin alloit à Bochara, en l'année 580, il s'arrêta chez Abdo'l Rahman Eben Abdo'lcarim, de Sarchas, et par reconnoissance de l'hospitalité, il lui dédia un de ses livres, dans lequel il fit une mention honorable de lui. C'est aussi de cette monnoie, que quelques-uns paient encore leurs médecins.

Le même historien dit que dans ce temps-là (vers 626) on vit la foule des disciples d'Al Emam Phacro'ddini Razis, tous savans et écrivains en dialectique et philosophie; il en nomme plusieurs.

Ali Ben Abbas Al-Magiousi, c'est le même que le fameux Hali-Abbas, dont j'ai fait précédemment l'article, page 78.

Ali-Ben-Houssain, voy. Atthar.

Ali-Ben-Moussa, voy. Schodhour Aldheb.

Ali Ben Redhuan, médecin Égyptien du V.e siècle de l'hégire, connu par un commentaire sur le livre de Galien, de l'art de guérir, à Glaucon. On a ce manuscrit avec les annotations d'Abi Giaphar Ben Hamdami, dans la bibliothèque de l'Escurial, sous le n.o 799, selon Casiri, qui observe que la bibliothèque arabique des philosophes dit peu de chose de Ali Ebn Redhuan, fol. 500, et qu'Abulpharage en rapporte beaucoup, mais des ridiculités, pag. 234, etc.

Ali Ebn Ahmed Abu'lhasan ou Ebn Habal fit la médecine à Bagdad, sa patrie, puis à Chalat et enfin à Mausela, où il mourut âgé de 95 ans, l'an 610 de l'hégire. Il avoit écrit un livre de médecine en quatre volumes sous le titre d'*Al mochtar.*

Ali Hassan Ali Ben Issa Giavallah, médecin de Bagdad, du temps du Calife Moktadi-Billah, sur la fin du IX.e siècle et au commencement du X.e, auteur d'un *Takuin*, sur la cure des maladies et les remèdes faciles à préparer. Le manuscrit existe dans la bibliothèque de Paris, n.o 1020.

Allhindus ou Alkindus (Jacques). A ce nom on reconnoît que ce médecin Arabe

est du dernier temps, on croit qu'il florissoit vers l'an 1145, ou peut-être plutôt, car Bernier le place sous l'an 920. Il avoit fait ses délices de l'étude de la matière médicale et de la composition des médicamens ; mais il se donna du ridicule par un système, où il prétendit expliquer les vertus des médicamens par les règles de l'arithmétique et de la musique. Ce système avoit beaucoup plu à CARDAN, qui n'étoit pas moins subtil à systématiser ; dans son enthousiasme, il plaçoit cet auteur parmi les douze esprits subtils du monde; tandis qu'AVERRHOÉS l'avoit beaucoup déprécié. L'ouvrage d'ALKINDUS ou ses divers ouvrages ont eu les honneurs de la presse plusieurs fois, même en grand *in-folio*. Son livre *de gradibus medicamentorum* se trouve avec les tables d'ELLUCHASEM, etc. 1531. ALKINDUS est compté pour un des fauteurs de la magie naturelle.

ALMOWAFFAC, JACOB. médecin de Damas et Samaritain. Il avoit la réputation d'être bon médecin et peu communicatif, parce qu'il faisoit marché avec les étrangers, pour leur expliquer tel ou tel livre. C'étoit comme à titre de consultation.

AL RAHABI DAMASCI, ce médecin vivoit vers l'an 570 de l'hégire ; il avoit amassé de grands

biens, soit en exerçant sa profession, soit en faisant le commerce qui en procure ordinairement davantage. Il eut aussi deux fils médecins de réputation.

Alsaher-Alkas. Ce surnom veut dire prêtre, et le nom Alsaher venoit de ce que ce médecin Chrétien ne dormoit que la quatrième partie de la nuit, pour employer tout le reste à l'étude. On a dit aussi que ce nom lui avoit été donné, parce qu'il portoit un cancer à la tête qui l'empêchoit de dormir. Tout cela est d'après Abulpharage, qui place ce médecin sous le Califat d'Almoctaphi.

Altamimi Almakdesi fut un médecin renommé en Egypte, qui se distingua sur-tout dans la composition des médicamens ; il vivoit l'an 370 de l'hégire.

Aluandi peut n'être pas médecin, mais on peut le citer comme auteur d'un poëme oneirocritique : j'ai dit que c'étoit l'explication des songes. Ce poëme, intitulé *mocaddemat al vardiat*, fait partie des manuscrits de la bibliothèque du Roi (Impériale) n.° 1033. D'après d'Herbelot.

Amin Al Doulat ou Eddoulat, surnom que les Califes Abbassides donnèrent à leur médecin Hebat Allah, parce que ce titre

signifie le fidèle des Princes et de l'État. Quel titre plus glorieux pour un médecin ! c'est celui qu'a mérité l'Archiatre de l'Empereur des Français, qui déjà portoit celui de médecin du Gouvernement : le praticien Corvisart est dans le moment (1805) l'Aldoulat de Napoléon 1.er Voyez HEBAT-ALLAH.

ARKIDIAKOUN ou l'Archidiacre ; on cite souvent, sous ce titre, un très-savant médecin Chrétien nommé ABUL KHAIR, frère du Catholique ou patriarche des Jacobites, nommé BEN ou EBN ALMASSIH. Cet archidiacre-médecin avoit encore un autre frère nommé ABULHASSEN SAED, qui fut médecin du Calife Nasser l'Abbasside. Ces trois frères étoient fils de HEBATALLAH, auquel nous donnerons un article plus étendu.

Asbàb-u-Alamàt-u-Alagiàt, livre de médecine-pratique, qui contient les causes, les signes et les remèdes des maladies, composé par MOHAMMED-BEN-ALI-BEN-OMAR. Il est dans la bibliothèque Impériale de France, n.° 961.

Asbàb-ou-Alamat, etc. autre livre sur la même matière, composé par AZIZ, se trouve au même lieu, n.° 960.

ASCHMOUIL ou ASMOUIL BEN JEHOUDA, sur-

nommé Al Mogrebi, médecin Juif de religion et Espagnol de naissance, qui se fit Musulman et qui eut la foiblesse d'écrire contre les Juifs, l'an 570 de l'hégire, et de J. C. 1174 ou environ, dit d'Herbelot.

Atthar. D'Herbelot fait remarquer que Zein Al Atthar est le même que Ali Ben Houssain Al Arsari, qui composa, l'an 770 de l'hégire, un livre de pharmacie, intitulé : *Ekhtiarat al redi fil adoviat*, ou du choix des médicamens simples. Atthar signifie en Arabe un droguiste et un apothicaire : c'est la remarque de d'Herbelot, qui ajoute que Khogendi a composé un livre de pharmacie, intitulé : *Rostan al attharin*, ou le jardin des apothicaires. Mais comme la plupart des docteurs Musulmans prennent leurs surnoms de la profession ou de l'art qu'ils exercent ou que leurs pères ont exercé, on trouve beaucoup d'auteurs qui portent celui d'Atthar. Entre ceux-là, Ala Eddin Mohammed, Ben Mohammed, Al-Bokhari, qui mourut l'an 802 de l'hégire, s'est signalé; il étoit disciple de Baheddin, et fut le maître de Giorgiani. On peut consulter leurs articles. D'Herbelot ajoute encore qu'il y a un livre entier fait à la louange de ce docteur, sous le titre d'*Anis althalebin fi menakel Atthar.*

Avenzoar. voyez ce qui le concerne ci-devant, page 110.

Averrhoés. Voyez aussi page 113.

Avicenne. J'ai donné un assez long article à ce grand médecin ; voyez page 105. Je ne reviens à lui que pour observer qu'il avoit été disciple d'Habusahl Al Masihi, ce qui veut dire Chrétien, lequel avoit été un grand médecin et dialecticien dans le Khorassan. Il avoit produit un système sous le titre de *Miyah-Cetab*, c'est-à-dire, les cent livres. Il mourut à 40 ans, et son illustre disciple à 58. Ils n'étoient pas de la race des hommes à longue vie, dont on avoit tant d'exemples dans l'Orient, même parmi les médecins.

Bachtishua ou Boct-Jechua. J'ai fait connoître ci-devant cette illustre famille de médecins qui se distinguèrent à la cour des Califes Almanzor II et Aaron Raschid, etc.

Badro'ddin ou Ebn Kadi Baalbec selon Abulpharage, et Bedreddin Baalbeki selon d'Herbelot, étoit un habile médecin du 7.e siècle de l'hégire, ingénieux à trouver des moyens pour guérir. Il est auteur d'un livre intitulé *mofarrch al nefs*, dans lequel il traita des médicamens qui récréent les cinq sens, ou qui excitent à la joie, selon la diversité des états et des tempéramens. Il reprend

Avicenne de ce qu'il met la coriandre parmi les simples qui réjouissent le cœur. En tout cas, cette graine qui est agréable au goût quand elle est sèche, est bien désagréable à l'odorat quand elle est fraîche ; elle a une odeur de punaise.

Batrick. Eben Batrick. Il y eut deux médecins de ce nom. Voyez Said.

Beitharides ou Ben Beitar est ce fameux botaniste, dont il a déjà été question à la page 120.

Benemiran. Demeza nomme deux médecins Arabes de ce nom : l'un contemporain d'Averrhoés au 12.e siècle, qui fut médecin de Salomon, Roi d'Arabie, a écrit divers livres de philosophie et de médecine, 10 livres sur la diète, et autant sur la pratique, sur les urines, sur les fièvres, etc. L'autre Benemiran, philosophe aussi et médecin, étoit de Damas; il passa à Bagdad, fut médecin d'un Vice-Roi d'Afrique, Laida, et mourut l'an 799 de l'ère vulgaire; il avoit écrit sur les contre-poisons.

Ben-Touma, médecin d'une grande réputation. Il étoit auprès du Calife Nasser, le 34.e de la race des Abbassides, qui mourut dans la 47.e année de son règne, plus accablé de maladie que de vieillesse, l'an 622

de l'hégire. Abulpharage rapporte que Nasser ayant perdu en partie la vue, et son esprit même étant un peu baissé, une femme du Sérail, de concert avec un de ses Eunuques, parvint à contrefaire si bien son écriture, qu'ils gouvernoient tous deux l'État sans qu'on s'en aperçût. Il arriva cependant que le médecin Ben-Touma, qui étoit Chrétien, ayant découvert cette fraude au Vizir, en disant même que le Calife avoit perdu la mémoire et la raison, qu'on le rendoit invisible, et que tous les ordres étoient donnés en son nom en contrefaisant son écriture, il fut assassiné. Mais ses assassins subirent bientôt la peine de leur crime. Son premier nom étoit Saed.

Blasius. Ce nom n'est pas d'une tournure arabe : un célèbre anatomiste Hollandois du milieu du dix-septième siècle l'a porté, cependant c'est aussi celui d'un médecin Africain, disciple de Belber et condisciple de Claude Athénien, à qui il dédia son livre intitulé *Kirannida*, dans lequel il traite de la propriété des plantes des pays chauds ; cet ouvrage fut traduit de l'arabe en latin assez barbare, par Gérard de Carmona. Bumaldi qui écrivoit sa bibliothèque botanique en 1657, avoit cru que cette traduction n'avoit

jamais été mise sous presse, mais que le manuscrit étoit chez Ovide Montalban de Bologne. Bumaldi se trompe évidemment, puisque je m'aperçois que Haller cite cet ouvrage dans son *Studium medicum*, sous la date de 1638, et l'attribue à André Rivin, pour l'édition sans doute ; on le traduisit en anglais en 1685 ; il l'avoit été aussi en grec. D'ailleurs, les derniers traducteurs français de Pline (1771, 1779) ont cité perpétuellement cet ouvrage pour l'objet dont il traite : ce qu'ils n'eussent pas fait et ce qu'il eût été inutile de faire, si l'ouvrage n'avoit été connu par l'impression. Néanmoins Haller juge que c'est une collection assez inutile, *superstitiosa et pleraque vana*.

Je noterai encore que Bernier a pris bonnement le titre de KIRANIS pour le nom même de l'auteur, et s'y est tellement mépris, que quelques pages plus bas de ses essais de médecine, il cite encore un KINANIS ou KINANNUS, comme un autre auteur Arabe; l'un et l'autre, dit-il, traduits en latin par Gérard de Crémone. Il paroît aussi attribuer le même ouvrage, ou un tout semblable sur la vertu des plantes, à un Roi de Perse nommé *Kinamis*. Voyez l'article *Rivinus*.

BOTLAN, dont le nom entier étoit, AL

Mokhtar Ben Hassan, Ben Abdoun, plus connu par le surnom d'Eben Botlan, étoit un habile médecin de la ville de Bagdad, qui composa plusieurs ouvrages de sa profession, entre autres un *tacuin* ou tables sur le régime de santé; il étoit Chrétien, il se fit même moine à Antioche, où il mourut l'an 444, sous le Califat de Caïem Beem Willah l'Abbasside. D'Herbelot.

Sur Ben Botlan, voyez ci-dessus Abulpharai-Abdalla; peut-être Botlan se fit-il moine, parce qu'il étoit difforme du visage, à ce que rapporte Abulpharage. Parmi plusieurs ouvrages de cet auteur, on fait cas sur-tout de celui que nous venons de citer, ou le *tacuin*. L'historien, d'après lequel je parle, fait mention aussi d'une diatribe et d'une lettre de cet auteur, dont il rapporte quelques particularités. Apparemment que la diatribe étoit écrite avant qu'il n'endossât le froc, passe encore lorsqu'il étoit médecin. Ce genre n'est pas perdu.

Ben. Je ferai observer à quelques lecteurs que ce mot qui précède un grand nombre de noms propres ou qui les lie avec les surnoms, signifie en hébreu comme en arabe, fils. Les Arabes disent aussi Eben ou Ibn; les Juifs ont fait de là leur mot Aben, et les

Espagnols celui d'Aven. Le mot Abou signifie père, ainsi l'on dit Ebn Sina, Aben Sina et Avicenna pour Sina ; Ben Beithar, Aben Beithar pour Beithar, etc. Cet avertissement est puisé dans d'Herbelot.

Buhahyliha Bengesla, voyez Jahia, etc.

Bulchasem, voyez Albucasis.

Cotaiphat, médecin Arabe et Chrétien, qui exerçoit sa profession avec beaucoup de succès à Basasire, vers l'an 440 de l'hégire.

Camanusali ou Canamusali, (Demeza dit Camamisali), et Alcana Mosali, médecin de Bagdad, du milieu du treizième siècle ; il s'appliqua sur-tout aux maladies des yeux ; il nous reste une traduction latine de son ouvrage qui, sans instruire nos habiles oculistes, rappelle les foibles connoissances des auteurs Arabes, Chaldéens, Juifs et Indiens, sur cette matière. L'ouvrage de Canamusali a été imprimé quatre fois au moins, entre 1499 et 1513.

Canun al Kebir sisanâat al Eksir, ce qui signifie la grande règle ou méthode pour travailler au grand œuvre ou à la pierre philosophale, livre composé par Aidem Ben Ali Al-Gialdeki, qui vivoit dans le septième siècle de l'hégire, au Caire et à Damas ; il fait mention, dans cet ouvrage, de toutes les

classes des philosophes-chimistes, à ce que rapporte d'Herbelot.

On cite un Cothbeddin Al-Schirasi et un Fakhreddin, commentateurs d'Avicenne, etc. Il est même un autre Cothbeddin Ibrahim Ben Ali Al Mefri, qui expliquoit le canon d'Avicenne.

Il est des lettrines qui présentent peu de noms d'auteurs dans la langue arabique : telle est celle du C. Le D ne nous présente qu'un ou deux David, dont nous renvoyons à dire un mot de l'un sous l'article Messer David, et de Damascène à l'article Mesué et Jean; la lettre E n'en présente guère, qu'autant qu'ils sont précédés du Eben, qui veut dire fils, comme nous l'avons expliqué plus haut, et comme il paroît par l'article Botlan, etc., cependant voyez les cinq articles qui vont suivre.

L'autre David est David Al Antaki, qui a donné une espèce de paraphrase en vers du canon d'Avicenne, environ l'an 1000 de l'hégire. Ce pouvoit être un Juif, à en juger par son nom.

Ebnol Masihi. C'est le nom de deux frères médecins, dont nous parlerons à l'article Saed Eben Hebatalla, et dont nous avons dit quelque chose à l'article Abulhusen.

Elluchasem Elimithar fils d'Hahadun, fils de Bucella, de Bagdad, auteur du *tacuin* ou tables de santé, dont je possède la belle édition de Strasbourg, 1531 et 1533, *in-fol.* fig. On n'est point d'accord sur l'auteur de cet ouvrage, Astruc veut que ce ne soit qu'un titre, non le nom de l'auteur ; d'autres l'ont attribué à Albucasis ou à Buhahylyha Byzezla, qui est aussi auteur d'un *tacuin* ou tables des maladies, imprimé avec l'ouvrage ci-dessus et deux autres.

Haller considère Elluchasem Elimithar, comme étant réellement auteur. Voyez sa *bibl. pract.*, p. 304, et *bibl. bot.*, p. 200. Voyez aussi notre article Jahia.

D'après la conjecture de Bumaldi, Elluchasem auroit écrit après la fondation des écoles d'Italie, puisqu'il a cité Mundinus qui enseignoit à Bologne, sur la fin du treizième siècle et au commencement du suivant.

Erseripii, Mahométan d'origine, vécut dans la Sicile, où il jouit de la réputation de philosophe, d'astronome et de médecin : il a même écrit ; il mourut en 1123. Demeza.

Ettabarani, médecin de Muhamed Suhao Thechm, Roi de Ghazna, ville d'Asie, mourut l'an de l'hégire 474. Jean Léon l'a compté parmi ses illustres Arabes.

Ezarharagui, médecin de Mansor, conseiller de Cordoue ; il mourut l'an de l'hégire 404, c'est-à-dire, l'an 1013 ou 1014 de l'ère vulgaire, dans un âge fort avancé, car il avoit 101 ans ; il écrivit des *Canons* de médecine dans le genre de ceux d'Avicenne. J. Léon l'a compris aussi parmi ses illustres Arabes.

La lettrine F est plus que pauvre pour notre objet, voyez seulement pour Farraguth, l'article Jahia. Le G n'est pas trop riche, les lettres suivantes nous dédommageront.

Gabriel, c'est le nom d'un des Bachtishua dont nous avons fait l'histoire précédemment à la page 184 et suivantes.

Garibei Ben Said, de Cordoue, vécut vers l'an 353 de l'hégire; on connoît un de ses écrits en manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial, n.° 828, sur le régime et les maladies des femmes grosses et des enfans.

Geber ou Giaber. Cet auteur, fameux comme chimiste, que nous avons déjà nommé, n'étoit ni médecin ni Arabe ; mais ayant écrit en arabe, il passe cependant pour un des plus célèbres philosophes d'entre les Arabes. D'Herbelot dit qu'il portoit le nom D'Abou Moussa Giaber Ben Hahiam

Al Sofi, dont nous avons le livre, intitulé *Ketab giaber*, et un grand nombre d'ouvrages sur la pierre philosophale. Nos chimistes, ajoute l'auteur mon garant, qui n'ont jamais lu ce livre, en font cependant un fort grand cas. On attribue à cet auteur jusqu'à 500 volumes sur cette matière. (Il seroit curieux de savoir quelle étoit l'étendue de ces volumes.) Geber vivoit au milieu du III.e siècle de l'hégire, c'est-à-dire au IX.e de notre ére. Cet auteur, qui peut avoir été le père de Mohammed Al Battani, Al Harani, et le fils de Sénan, étoit originaire de Harran en Mésopotamie, et Sabien de religion, etc. D'Herbelot.

Au mot Giaber Ben Haïan, d'Herbelot ajoute que ce fameux philosophe et chimiste a composé un ouvrage sur les mines ou les minéraux, sous le titre de *Ketab al mâáden*, dans lequel il traite de la génération des minéraux et de leurs causes; apparemment ce livre est un des 500 attribués à ce fécond auteur. On en trouvera d'autres annoncés sous le mot générique *Ketab*. Geber passe encore pour l'inventeur de l'algèbre. Paracelse avec toute sa vanité le reconnoissoit pour le maître des maîtres.

Gebrail, Ben Gergis Al Bakhtisoua. C'est encore le nom de ce fameux Bachtishua, qui vivoit sous le Califat d'Haroun Raschid, dont nous avons rapporté quelques cures, d'après Abulfarage.

Gebrail, Al Cahal ou Gabriel, oculiste auprès du Calife Almamoun, (c'étoit encore l'un des Bachtishua); il perdit les faveurs du prince, pour avoir dit à quelques Seigneurs de sa cour, qu'il dormoit : c'étoit apparemment une épigramme. Voilà une leçon pour les courtisans et les médecins des grands, quoique l'ironie soit la seule arme contre leurs insultes.

Geraik, auteur cité par Casiri, comme ayant écrit sur l'usage de l'aloës, contre le sentiment de Galien. On peut inférer de là, que les Arabes n'ont pas été les premiers à employer cette substance ; mais elle ne l'étoit pas anciennement, si ce n'est de Dioscoride, Galien, Mesué, etc.

Gergis Ben Balkhtisoua. D'Herbelot s'est plu à représenter sous toutes leurs faces les noms des Bachtishua ; celui-ci fut appelé de Giundischabour auprès du Calife Almanzor, qui le combla de bienfaits, mais qui ne put le retenir à sa Cour, parce que ce médecin aima mieux retourner chez les siens en conservant la religion de ses pères, que

d'embrasser le musulmanisme : ce à quoi le prince le portoit.

Giarrah Ahmed Ben Ibrahim Al Thabibal Afriki est souvent cité par les siens sous le nom d'Ebn Giarraz ; il étoit Africain de nation, et médecin de profession. On a de lui un traité des médicamens simples, intitulé : *Etecad fil adoviat al mofredat*, et un autre des médicamens composés, intitulé : *Boghiat fil adviat al morakkebat.* D'Herbelot.

Giazlah-Ben-Giazlah, nom sous lequel est le plus connu un célèbre médecin, appelé aussi Ia Hira Ben Issa, dit Al Cateb ou l'écrivain, et Thabib Al Bagdadi, ou le médecin de Bagdet. Il étoit Chrétien ; mais en enseignant la logique à Abou Ali ben Al Valid, chef de la secte des Motazales, il fut perverti par son écolier, et se fit Musulman : preuve qu'il ne raisonnoit pas juste. Il est auteur de deux ouvrages, dont l'un est intitulé *Al menhage* ou méthode pour guérir toutes les maladies ; l'autre porte le titre de *Tacouin ab abda'n*, ou tables divisées en plusieurs cases, dans lesquelles il traite des maladies et de leurs remèdes par ordre alphabétique. Il fit ce livre pour ou par les ordres du Calife Moctadi. Ce médecin mourut l'an de l'hégire 493. Id.

Giouni, surnom de Joseph Ben Kebir ou Ben Ismail, qui composa, l'an 711 de l'hégire, un livre de médecine, intitulé *Malalessá*, dans lequel il est traité de la connoissance et de l'usage des simples. Il est compris dans la bibliothèque de Paris, n.° 963, selon d'Herbelot.

Habdarrahman, médecin Egyptien, qui écrivit sur les propriétés des productions naturelles. Cet ouvrage, dans le genre du K*iranis*, est plein de remèdes frivoles et superstitieux. Il est néanmoins cité souvent par les éditeurs Français de Pline, l. XXVIII.

Le manuscrit arabe de cet auteur, s'étant trouvé dans la bibliothèque mazarine, fut traduit en latin, tel que nous l'avons, par un maronite du nom d'Abraham Ecchellensis, alors professeur des langues orientales au collége royal de France, et imprimé à Paris en 1647, *in*-8.°, réimprimé à Londres 1649, *in*-8.°, avec les notes de J. Eliot.

Hali-Abbas. Voyez son article parmi les grands médecins, page 78.

Hareth-Ebn-Kaldath ou Calda. C'est un des premiers ou des plus anciens médecins Arabes connus, puisqu'il vivoit avant l'établissement de l'islamisme, quoique contemporain de Mahomet. Abulpharage dit qu'il

florissoit la 10.e année du règne d'Héraclius (vers l'an 620). Il voyagea en Perse; il apprit la médecine à Jondisabur; il s'enrichit par l'exercice de sa profession, puis il retourna à Tayef ou Taïf, en Égypte, sa patrie, et s'y rendit célèbre. Mahomet qui le connoissoit de réputation, ordonna qu'on s'adressât à lui avec confiance: il pouvoit être de ses amis. Son régime et son conseil étoit de manger le matin, d'user avec discrétion du mariage et de se vêtir légèrement. On prétend qu'il entendoit par ce dernier avis, de ne point se charger de dettes et non pas d'habits. Quoiqu'il en soit, HARETH n'auroit pas fait fortune dans un certain pays du monde, où il est du bon ton de convertir le dîner en souper, etc. . . passe pour le conseil de se vêtir à la légère.

HASNOUN ou HASNUN, médecin Chrétien de Rhoa ou d'Édesse. Il se rendit fameux dans la Syrie et dans la Mésopotamie, sous le Califat de Monstanser Billah. Son corps repose dans l'Église des Jacobites d'Alep, depuis l'an 625 de l'hégire.

HEBAT ALLAH ou HEBATALLA, qui signifie don de Dieu ou Dieu donné, *à Deo datus*, fut le nom de trois médecins de trois re-

ligions différentes, dont Abulpharage et d'Herbelot ont rapporté l'histoire à peu près comme il suit. Ces trois médecins illustres ont vécu ensemble, vers l'an 550 de l'hégire, sous le règne du Calife Moctasi ou Moctadi. Le premier, surnommé Ebn Saed, Ebnol Talmid, étoit Chrétien; il passoit pour le plus docte personnage de son temps, possédant la faveur des plus grands princes qui le comblèrent d'honneurs et de richesses, nonobstant sa religion : car l'on a dit aussi qu'il fut prêtre ou religieux; ce qui seroit plus extraordinaire encore, un moine médecin de princes Mahométans ! Il est vrai qu'on a vu des Juifs être médecins de Charlemagne, et un médecin Arabe traiter St. Louis, prisonnier à Mansourah l'an 1249. La doctrine du premier Hebat Allah et sa vertu excelloient à un tel degré, dit Ben Schohnah, que les Mahométans demeuroient étonnés de ce qu'il n'avoit point embrassé la religion Musulmane : ce raisonnement étoit conséquent pour un Musulman. Après s'être acquis beaucoup de gloire, ce grand homme mourut sous le règne de Mostanged, 32.e Calife des Abbassides, l'an de l'hégire 560, âgé de près de cent ans. Abulpharage ajoute qu'Ebnol Talmid étoit dans l'usage de visiter,

toutes les sept semaines, le Calife Al Mottaki, qui lui permettoit de s'asseoir à cause de son grand âge. Il avoit pour ami un autre excellent médecin Juif, qui portoit le même nom que lui, et qui étoit pourtant surnommé Ebn Melkan, dont nous allons parler.

Hebat Allah eut trois enfans, dont le troisième, nommé Abulhassan Saed Al Hadhiri, fut médecin du Calife Nasser l'Abbasside, et acquit beaucoup de réputation dans son art, ainsi que son 2.e frère l'archidiacre. Abulpharage rapporte des vers Arabes d'Hebat Allah, qui prouvent que ce médecin s'entendoit aussi dans les belles-lettres; il étoit d'une belle figure et réunissoit en lui les plus grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Hebat Allah Ben Melkan Abul Baracat, qualifié Aouhad Alz Aman, l'unique ou le phénix de son siècle, étoit un autre très-docte médecin Juif, contemporain et ami d'Hebat Allah, fils de Saed, qu'il n'imita pas dans la fermeté pour sa religion; car il l'abandonna par quelque motif d'intérêt, et se fit Mahométan. Il fut surnommé à cause de ses cures admirables, Aboul Berekiat, le père des bénédictions. Les historiens ajoutent qu'Hebat Allah, le Chrétien, ne put

souffrir patiemment cette désertion de son ami, il lui en fit des reproches sanglans par des vers que rapporte ABULPHARAGE, où le poëte lui dit qu'il imite ses premiers pères errants dans le désert, ne sortant que pour s'égarer et s'éloigner de plus en plus de la bonne route. D'Herbelot observe qu'il y a un livre sous le titre d'*acrabadin*, c'est-à-dire des antidotes ou médicamens composés, qui a pour auteur un de ces deux grands hommes, sans qu'on sache positivement auquel il appartient. ABULPHARAGE dit pourtant que celui-ci composa un livre sous le titre d'*Al motabar*; qu'il fut appelé auprès du Sultan SELJUKIDA, à Bagdad, et qu'ayant réussi à le guérir, il se retira comblé d'honneurs et de présens; il entra à ERAK en grande pompe: ce qui donna lieu à quelques épigrammes. Devenu sourd et aveugle, il mourut couvert de lèpre éléphantiaque.

HEBAT ALLAH BEN HOUSSAIN BEN ALI, surnommé à cause de son pays AL EFFAHANI ou ASPHAHANENSIS, est le troisième médecin de ce nom. Il n'a pas moins été loué que les précédens par ses contemporains: celui-ci étoit Mahométan. Il fut pris d'apoplexie et on le crut trop tôt mort; car le lieu où son corps étoit en dépôt, ayant été

ouvert pour le transporter ailleurs, on le trouva assis et mort sur un des degrés de la cave où il avoit été mis. C'est bien le comble de l'infortune pour un médecin, que d'être enterré vivant. Si Hebat Allah eût eu près de lui un Rhazès ou un Ismael, il ne seroit pas mort alors. Voyez ces deux articles. Bruhier et Winslow, Pinau et Hufeland avoient donc grandement raison de vouloir qu'on eût des preuves bien certaines de la mort, avant d'en venir à la sépulture.

Nota. Revoyez l'article Amin Al Doulat, au sujet des Hebat Allah.

Helal, fils d'Abrahim. Abulpharage place ce médecin sous le Calife Mostakfi, fils de Motaki. Voyez la série des Califes qui suivra.

Hobal ou Eben Hobal, médecin célèbre de Bagdad, auteur d'un livre intitulé *Mokhtar*, c'est-à-dire, recueil de matières choisies sur la médecine; il mourut l'an 610 de l'hégire. On l'appeloit autrement Aboulhassan Al-Eben Ahmed. D'Herbelot.

Honain. Nous en avons dit assez de cette famille de médecins (page 93) qui se distinguèrent par leurs traductions des ouvrages d'Hippocrate, de Galien, etc. C'est apparemment par erreur typographique, qu'on

trouve le nom de Hondin pour Honain dans l'ouvrage de Demeza. Haller pense que Johannitius est le même que Honain, *bibl. anat.*, I, 127.

Ibnu Saigh, médecin et philosophe, mort en 1155, ou de l'hégire 550. Il pratiquoit avec distinction à Sainte Marie, dans l'Andalousie sa patrie. Il étoit donc Sarrasin, Espagnol et Juif. Demeza le nomme Ibnu Sarg.

Ibnu Thophail (non Tophali) qu'on nomme encore Abu Beer Ebn-Tophail, étoit d'une famille noble de Séville, qui, ayant perdu sa fortune, se tourna vers les sciences. Il embrassa la médecine et s'y acquit une telle réputation, qu'il eut pour disciples ou du moins pour auditeurs, Averrhoés, Rabbi Moses l'Égyptien, et d'autres personnages illustres. Ce médecin est auteur d'un livre avec le titre de *philosophus*, tel que le docteur Pocock l'a publié en latin avec le texte arabe, à Oxford, en 1671, etc. on l'a mis aussi en d'autres langues. Thophail mourut l'an 571 de l'hégire, ou 1175.

Ibnu Zohar, médecin d'un Roi de Maroc, servoit gratuitement les gens sans fortune. Les Arabes avoient donc aussi des médecins philantropes. Celui-ci mourut plus que nonagenaire, en 1168. Il eut Averrhoés pour

disciple, et un fils médecin : c'est le suivant.

Ibnu Zohar ou Zor, fils du précédent, devint le médecin de Mansor, Calife et Roi de Maroc, prince que son père avoit aussi servi; il écrivit sur les maladies des yeux. Il mourut à Maroc, à l'âge de 74 ans, l'an 594 de l'hégire, ou 1197 de J. C.

Isa ou Issa Ben Iousaf, fils de Joseph, surnommé Ebn Attha'r, qui veut dire le fils du droguiste ou de l'apothicaire, fut médecin de Caher Billah, Calife de la maison des Abbassides, et je crois le 38.e des grands Califes, lequel eut beaucoup de confiance en lui. Ce médecin étoit de Bagdad ; il eut pour collégue Cenan Ebn Thaber ; mais Isa fut plus en honneur à la Cour.

Isa Ben Jehia (c'est le même) est compté par Casiri pour un des traducteurs d'Hippocrate, principalement des aphorismes. Abulpharage nomme encore un Isa de Bagdad, disciple d'Ebno'l Kasis, fils d'un médecin de réputation, qui pourroit être celui ci-dessus.

Isaac est tantôt le nom, tantôt le surnom de plusieurs médecins Arabes. Isaac, père d'Honain. Isaac, fils d'Honain. Isaac, fils de Jean. Isaac Ben Erram, etc. les Arabes disent Ishak. Je trouve cité un Ishak Ben

Ali, médecin de la ville d'Edesse, auteur d'un livre, intitulé *Edab althabib*, ou les qualités du bon médecin. Que de livres n'a-t-on pas fait depuis sur ce sujet ? On distingue entr'autres celui du docteur Maty : essai sur le caractère du grand médecin, ou éloge critique d'Herman Boerhaave, et les six discours du docteur Gregory sur les devoirs, les qualités et les connoissances du médecin ; malgré cela, il y a toujours quelques médecins sans qualités, sans caractère et avec des connoissances bornées.

Isaac, fils d'Abraham, médecin Juif, qui mourut l'an 705. Il avoit écrit sur les poisons ou la manière de guérir les maladies contractées par le poison. Haller cite des ouvrages d'un Isaac, imprimés à Lyon en 1515 ou 1516, qu'il dit n'avoir pas vu, ni moi non plus.

Isaac, fils d'Erram, de Damas, devint médecin de Zaïde, Vice-Roi d'Afrique. S'étant trouvé en compromis avec un autre médecin de la Cour, qui affectoit de le contredire, il cessa de suivre la maladie. Mandé et interrogé sur sa conduite par le Vice-Roi, il lui répondit : *la division de deux médecins est plus dangereuse, qu'une fièvre tierce.* Ce médecin mourut l'an de

l'hégire 183, et du salut 799 ; il écrivit quelque chose sur la cure des accidens des poisons. N'eût-il rien écrit, dit judicieusement Eloy, sa réponse vaut un livre, où les médecins trouveront des raisons bien fortes pour se guérir de la jalousie qui déshonore autant leur profession, qu'elle est préjudiciable aux malades.

Guérir les médecins de la jalousie ! C'est bien la maladie la plus incurable.

Ishak Jacob (Abu) a fait un extrait du commentaire de Razi ou Rhazès.

Ismael Al Adib. Le surnom Adib signifie l'humaniste ou le philosophe moral; il étoit effectivement grand philosophe et excellent médecin. Il vivoit sous le règne de Malek-Schah, dans la ville de Hérat, une des quatre capitales du Khorassan.

D'Herbelot rapporte une histoire concernant ce médecin, qu'il a prise dans quelque orientaliste : je la rapporterai aussi ; si elle n'instruit, elle amusera. « Ismael Al Adib, marchant donc un jour par la ville, vit un jeune garçon, boucher de son métier, lequel en écorchant un mouton, prenoit sa graisse encore toute chaude et la mangeoit. Cette action lui souleva le cœur, et lui fit juger que ce jeune homme tomberoit bientôt

dans une grande maladie ; ce qui l'obligea de prier un de ses voisins de l'avertir quand il arriveroit quelque accident à cet homme. Le boucher étant tombé en effet, peu de temps après, dans une syncope si violente, qu'on le crut mort ; son voisin en ayant eu nouvelle, se transporta chez lui, et rappelant dans sa mémoire ce que le médecin lui avoit dit, voulut en donner avis à celui-ci, quoiqu'il crût que ce seroit trop tard. Ismael vint aussitôt au logis du boucher, auquel on avoit déjà couvert le visage comme à un mort, ôta le linge qui le couvroit, et lui soulevant seulement la tête avec des oreillers, lui rendit la vie au bout de trois jours. Il n'y eut pas un des assistans qui ne crût alors que le médecin l'avoit ressuscité, parce que nul autre que lui ne savoit la cause du mal ; le médecin acquit une telle réputation par ce cas fortuit, qu'il passa pour un homme divin ».

Probablement le raconteur a oublié la circonstance la plus intéressante, celle d'indiquer le stimulant, dont le médecin se servit ; car les oreillers n'auroient pas suffi à redonner la vie au suffoqué.

On n'a pas déjà oublié ce que j'ai dit à l'article Rhazès (page 103) d'un autre moyen

de fustigation, que ce grand médecin employa avec succès, pour redonner la vie dans le cas d'une mort subite, survenue à un homme qui se promenoit dans la place publique : ce qui prouve combien les médecins Arabes étoient observateurs, et combien le public leur devoit.

Issa Bar Ali, surnommé Al Motethabel ou le médecin, auteur d'un dictionnaire syriaque, traduit en arabe, intitulé *lexicon*. Ce médecin étoit Chrétien et natif de Syrie.

Issa Ben Ali, surnommé Al Cahha'l, c'est-à-dire, l'oculiste, auteur du livre *Tadhkerat al cahhalin*, qui concerne les maladies des yeux et leurs remèdes. Cet ouvrage est en partie tiré de Galien, et se trouve dans la bibliothèque de Paris, n.° 962.

Issa Ben Schalathah, médecin Chrétien, disciple de George, fils de Bachtisshoua, dont nous avons fait mention à l'article de son maître, (pag. 87), qui l'avoit placé auprès du Calife Abougiafar Almanzor pour remplir sa place : il ne sut s'y comporter. D'Herbelot rapporte que cet Issa étoit si avare, qu'il voulut obliger le métropolitain de la ville de Mosul à lui donner des vases précieux de son église. Cette action indigne

lui fit perdre entièrement la faveur du prince, qui le fit fustiger et dépouiller de ses biens ; il fut banni de la Cour.

Jacoub Ebn Sakland, ou Jakub Ebn Sakla'n, médecin Chrétien, surnommé Al Mocdessi, parce qu'il étoit natif de Jerusalem, où il avoit la direction d'un hôpital. Il servit long-temps les Ajoubites, c'est-à-dire, les Princes de la postérité de Saladin. Lorsqu'Almalec Al Moaddham Ebn Almalec parvint au Califat, il se l'attacha et l'amena à Damas. Ce médecin ne passoit pas pour savant; mais il avoit acquis une grande expérience au service de l'hôpital. Il fut tourmenté de la goutte jusqu'à la fin de sa vie, et mourut l'an de l'hégire 626. Il avoit été disciple de Théodore, d'Antioche.

Jahia. Astruc a bien éclairci ce qui concerne ce médecin, sur-tout sa pluralité de noms. Eloy a remanié cet article, nous le refondrons en ajoutant ce qui concerne Farraguth. Le médecin Arabe s'appeloit Jahia Ben Hali Ben Gezlah, c'est-à-dire, Jean père de Hali, fils de Geslas. De ces noms on fit dans la suite Buhu Aliha Ben Gezlah, et enfin Buhahyliha Bengesla. D'Herbelot le nomme encore Jahia Ben Isse, c'est-à-dire, Jean fils de Jesus ; d'autres lui

ont donné l'épithète d'*Alkatel*, qui signifie l'écrivain. Enfin Velschius lui donne encore le nom d'Elluchasem Elimitar, qui, suivant Astruc, n'est qu'une qualification honorable. Nous avons rapporté tout cela ci-dessus, pag. 75, en preuve de l'embarras que laisse la *polynymie* (si je puis me servir de ce terme) des Arabes; mais Jahia ou Buhahylia méritoit-il tant d'honneur? Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il étoit Arabe et Mahométan; qu'il a vécu à Bagdad; qu'il composa en arabe ce fameux livre *Tacouim al abdan fi tadbir el ensan*, c'est-à-dire, table des maladies du corps humain, dédié à *Mostadi Bemrillah*, XXVII.e Calife de la maison des Abbassides, qui régna depuis l'an 467 de l'hégire, jusqu'en 487 : ce qui détermine à peu près le même temps pour celui où vécut Buhualia Bengesla, et ce qui revient à l'an 1074 et 1094 de J. C. D'après cela, Astruc s'est vu fondé à réfuter l'historien du Boulay et le docteur Freind qui l'a suivi, et qui prétendent, 1.° que Buhuliha étoit juif; 2.° qu'il étoit premier médecin de Charlemagne (mort en 814); 3.° que ce fut par l'ordre de cet Empereur, qu'il composa son livre des *tacuins*, *librum tacuinorum*, ou les tables de la santé; 4.° qu'il

les composa avec FARRAGUTH. Cela réfute de même Schenckius, qui a fait deux auteurs différens de BUHUALIHA BENGESLA, et d'ELLUCHASEM ELIMITHAR, à chacun desquels il attribua les *Tacuins*. Enfin, cela réfute l'auteur de la seconde apologie de la faculté de Montpellier, qui a avancé que BUHUALIHA BENGESLA avoit étudié dans les écoles de cette faculté.

Malgré ces éclaircissemens du savant Astruc, il reste bien du louche qui demanderoit à être éclairci aussi. Comment peut-on attribuer au médecin de Charlemagne la traduction d'un ouvrage du client du Calife Mostadi, qui vécut plus de deux siècles après lui? L'érudition d'Astruc l'a tiré d'embarras; il prouve que FARRAGUTH, médecin Juif, qui vivoit vers l'an 1200, traducteur latin des *tacuins* de BUHUALIHA BENGESLA, dédia cet ouvrage à un Roi Charles: *Carolo regi*, sans plus s'expliquer. L'éditeur, en 1532, ajouta *Carolo regi ejus nominis primo*. De là on a cru que c'étoit Charlemagne; mais il restoit à expliquer quel étoit ce Roi Charles, Astruc trouve que c'étoit Charles de France, frère de St. Louis, Roi de Naples et de Sicile premier du nom, qui commença à régner en 1266, et qui mourut en 1285 (je m'aperçois que Bernier

avoit su cela en 1689). Dès-lors Astruc regarde Farraguth comme un Juif Napolitain sorti de l'école de Salerne , non de celle de Montpellier , comme quelques-uns l'avoient cru. Farraguthus et Buhualiha n'ont donc pu être contemporains ni tous deux médecins de Charlemagne. Au mot Elluchasem , j'ai dit à qui appartenoit le livre original du *tacuin* ; je ne veux parler pour le moment que de la traduction latine. M. Eloy marque « qu'elle fut imprimée à Strasbourg, en 1532, *in-fol.*, sous le titre de : *tacuini ægritudinum et morborum fermè omnium corporis humani , cum curis eorumdem.* Le même ouvrage avoit déjà été imprimé à Strasbourg en 1531 , sous le titre de : *tacuini , sive , tabulæ sanitatis tuendæ juxta ordinem sex rerum non naturalium* ; il est attribué à Elluchasem Elimithar , médecin de Baldach , c'est-à-dire , Buhahylia Bengesla. Ce livre est fort rare aujourd'hui ; mais on ne perd rien à ne le point connoître». Je n'en juge pas de même , les livres anciens sont bons à connoître , on y trouve souvent la source des modernes , quant au fond ou à la forme ; les tables du *tacuin* sont peut-être originales pour la disposition , très-curieuses par leur détail et un modèle de pré-

cision; chacune de ces tables porte son explication ou canon. J'appellerois volontiers l'auteur, le nosologiste Arabe. A mon exemplaire, qui est de l'édition de 1532, chez J. Schott, on a réuni : *tacuini sex rerum non naturalium cum earum naturis operationibus et rectificationibus*, que l'on donne à Elluchasem Elimithar fils d'Hahadum, fils de Ducellan, médecin de Baldath.... *Tacuini ægritudinum et morborum fermè omnium corporis humani, cum curis eorumdem* : ce qui paroît être l'ouvrage de Farraguth, à lui commandé par l'Empereur Charles..... *albengnefit, de virtutibus ciborum et medicinarum..... Jac. alkindus de rerum gradibus, etc. Argentorati. Apud J. Schottum*, 1533, *in-fol.* Les deux premiers traités sont ornés au bas des pages, en forme de vignettes, de la représentation de tous les objets dont il s'agit ; ces figures sont en bois. J'estime, contre l'avis d'Eloy, que c'est un ouvrage précieux. Je trouve citée une édition de Venise, 1553, *in-fol.*, j'ignore si elle ne contient que l'ouvrage de Buhualiha, ou les quatre traités dont je viens de faire mention. On excusera la longueur de cet article, puisqu'il contient la notice de plusieurs ouvrages.

Jamola'ddin étoit frère de Sharfo'ddin ; mais plus praticien que lui , il devint célèbre. Abulpharage dit l'avoir connu , exerçant dans un hôpital à Damas , et avoir vu des malades ensemble ; il ajoute que c'étoit un homme de la plus agréable société.

Je prie qu'on fasse attention à ce passage, qui prouve sans réplique qu'Abulpharage , l'historien des dynasties , étoit aussi médecin , quelques-uns ont voulu en faire deux personnages. C'est ainsi qu'on se trompe , quand on avance ce que l'on ne peut pas prouver.

Jean. Ce nom est bien commun en langue arabe comme aussi en latin et en français , quoique les Arabes prononcent Johanna. Nous ne citerons que deux des principaux. Jean Ebn Batrik , affranchi du Calife Almamoun , qui fut un des fidèles interprètes des ouvrages anciens de médecine.

Jean fils de Mesué , Johanna Ben Massoviah, dit aussi Abou Zakaria. Il étoit Syrien et Chrétien ; il devint pourtant le médecin du Calife Haroun Raschid , qui lui fit traduire plusieurs livres grecs et syriens en arabe ; ce medecin servit plusieurs Califes , il eut pour collégue Gabriel Bachtisouah ; mais j'ai parlé déjà de l'un et de l'autre.

Jean Damascène ou Janus D. ; on est fort en doute si cet auteur n'est pas le même que Mesué l'ancien ou son fils. Le docteur Hahn et Haller sont entrés dans quelques discussions à ce sujet. Toujours nous reste-t-il quelques livres sous le nom de J. Damascène, tels que des aphorismes, une thérapeutique, un livre sur la guérison des fièvres, etc. Pour en avoir une notice plus circonstanciée, consultez ce qu'en a dit Eloy. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici de St-Jean Damascène. Fabricius (*bibl. Græc.*, *tom.* 8, *cap.* 30) distingue plusieurs Jean Damascène, dont les uns furent moines, d'autres médecins; parmi ces derniers, il nomme Jean Mesué Damascène, médecin, qui écrivoit en arabe en 1200, et un autre Jean Damascène fils de Sérapion, aussi médecin, qui est loué par Mesué.

Jean Sérapion. Voyez cet article parmi les principaux médecins, page 97.

Joannitius. On a donné quelquefois ce nom à un des Honain, d'autres en font un auteur distinct. La nature de ses écrits peut servir à décider la question.

Chomel déclare, pag. 118 de son essai sur la médecine en France, que quelques recherches qu'il ait faites sur Joannitius et

Philarète (ce dernier est Théophile, selon Freind), il ignore absolument dans quel siècle ils vivoient. Probablement, dit-il, ils sont du nombre des anciens Arabes.

Chomel émet encore, en note, ses doutes sur cet auteur. Joannitius, selon lui, est peut-être ce célèbre citoyen de Ravenne, qui mourut en 711, dont il est parlé dans le nouvel abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, par M. de St-Marc, t. 1, p. 287. C'étoit l'homme de son siècle le plus savant, sur-tout dans la langue grecque, etc.... A la bonne heure, Ravenne n'a pas dû manquer d'Hellénistes, puisqu'elle est d'origine grecque fondée par les Thessaliens ; mais il est très-probable que ce Joannitius n'est pas celui dont nous voulons parler. Comment, s'écrie Chomel, n'est-on pas plus instruit de ce qui concerne un savant de cette espèce, sur-tout si c'est le même que l'abréviateur de Galien, dont l'ancienne faculté (de Paris) avoit adopté l'ouvrage? Le livre de Joannitius, *introduction à l'art abrégé de Galien*, faisoit la matière de vingt leçons. Mais ce Joannitius étant le même que Abusaid Honain, Syrien et Obadite, on est plus au fait de ce qui le concerne : on sait que ce fut un insigne traducteur d'Hippocrate et

de Galien en langue arabe. Chomel a donc proposé un doute pour avoir le plaisir de le résoudre.

Job, ou pour le nommer en arabe, Ajoub, mit en syriaque les trois commentaires de Galien sur le premier livre des épidémies d'Hippocrate, qui furent ensuite traduits en arabe par Abi Giaphar Mohamed Ben Musa, dont Casiri a fait mention.

Kenaschat ou *Kenaschiat algelal*, c'est le titre d'un abrégé de médecine, composé par Gelaleddin Khedher Ben Ali, surnommé Hagi Paschat. D'Herbelot avertit que le mot *Kenaschat* signifie en arabe le commencement des branches des Arabes ; on dit aussi *Kounaschat*. Nous ne voyons pas le rapport de ce titre avec celui d'un livre de médecine; mais il faut suivre notre guide, plus éclairé sur cela que nous.

Kenaschat - Ibrahim, titre d'un autre abrégé de médecine, dont Ibrahim Ben Bekir Al Eraki est auteur.

Kenaschat Mansour, titre d'un système entier de médecine, composé par Mohammed Ben Zacaria Al Razi, pour Mansor Ben Ishak, Ben Al Amer ; on reconnoit là Rhazès. Au rapport de d'Herbelot, ce livre contient dix traités : le premier est de la

figure et de la situation des parties du corps humain ; le second, du tempérament et de la physionomie ; le troisième, des qualités des viandes dont nous nous nourrissons et de celles des remèdes ; le quatrième, des préservatifs contre les maladies ; le cinquième, de la préparation des viandes et des remèdes ; le sixième, de la règle et de la conduite que doivent garder les voyageurs pour gouverner leur santé ; le septième, de la chirurgie et autres arts qui servent à guérir les plaies ; le huitième, de la guérison et des remèdes qui servent contre les venins ; le neuvième, des maladies en général et en particulier ; le dixième, des fièvres et de leur guérison.

Ketab, ce mot arabe signifie en général *un livre*. D'Herbelot désigne un grand nombre d'ouvrages de tous les genres sous ce titre, j'en ai extrait les suivans concernant la médecine ; je ne m'asservirai pas à les ranger rigoureusement par ordre alphabétique.

Ketab alagennat, titre du livre *de fœtu* du prince de la médecine, traduit en arabe et commenté par Aboul Abbas Ahmed, Ben Mohammed Al Sarakhisi, qui mourut l'an 480 de l'hégire.

Ketab aladoviat, autre titre d'un ouvrage de médecine, qui traite de tous les remèdes simples, composé par Ben Beithar, cet homme célèbre auquel nous avons donné un article spécial parmi les principaux des médecins Arabes, page 120.

Ketab alcamar fil sanaat, titre d'un livre de chimie, du nombre des cent douze, dont Abou Moussa Giaber Ben Haïan est auteur. Voyez au mot Geber, etc.

Ketab al mesage ou *mizage*, c'est-à-dire, livre du tempérament; c'est la traduction d'un ouvrage de Galien, qui fut faite par Honain Ben Ishak, aussi bien que celle d'*asthaksat*, c'est-à-dire, du livre des élémens du même auteur. A la bibl. nat., n.° 866.

Ketab almolk, le livre des richesses; c'est un ouvrage de chimie qui est le huitième de cinq cents qu'Abou Moussa Giaber Ben Haïan, qui étoit Soufi de profession (philosophe), a composé sur cette matière.

Ketab al riadh, titre d'un livre de chimie, composé par Abou Fahal Alzagiagi. Le même est encore auteur d'un autre ouvrage touchant l'or des philosophes, intitulé *Ketab alkemal.*

Ketab alzagiat, traité de l'art d'employer le vert-de-gris : ouvrage composé par Faraseddin Ben Ibrahim Al Halabi.

Je prie mes concitoyens qui sont en possession de la préparation de cette substance cuivreuse, que les chimistes nomment aujourd'hui acétate de cuivre, d'observer que les Arabes qui connoissoient l'emploi du vert-de-gris, avoient sans doute aussi la manipulation pour l'obtenir ; mais par quel acide, s'il ne leur étoit permis d'avoir ni vin ni vigne?

K*etab rahmat fil kimia*, titre d'un livre de chimie, composé par Giaber Ben Haïan, qu'il dédia à Mohammed Ben Mank Massin Rahmat; il y traite des principes et des fondemens du grand art ; il y en a un autre sous le même titre et sur la même matière, composé par Gelaliezid : il est divisé en quatre chapitres. D'Herbelot.

K*etab aladoviat legialinous*, ou traité des remèdes simples de Galien, traduit du grec en arabe ; on a aussi un ouvrage sous le même titre et sur la même matière, de Ben Abdallah Al Ahuazi.

K*etab aladoviat ou alagdiat.* C'est encore le titre d'un ouvrage qui traite des alimens et des remèdes, composé par un médecin Juif, nommé Abou Iakub Ishak Ben Soliman Al Israïli, lequel est mort l'an 33o de l'hégire.

K*etab almenamat*, traité des songes et

de leur interprétation, composé par Ben Abouldonia.

Ketab alnoum ou *alroviah*, traité du sommeil et des songes, composé par Sarakhsi.

Ketab taâbir al taâbir. Ce livre regarde encore l'interprétation des songes, composé par Abou Saidalvaedh; eh! combien d'autres ouvrages de ce genre n'ont pas composé les Arabes, qui ajoutoient beaucoup de foi à l'oneirocritique!

Ketab balinas, le livre de Pline. C'est le titre sous lequel les Arabes désignent les ouvrages de Pline, que les naturalistes et les médecins citent souvent.

Ketab aboul. Ce livre concerne l'urine; il fut écrit par Abou Jacoub Ishak Ben Soliman Al Israïli Al Thabib Al Kairouani. Cet auteur étoit Juif, natif de Caïrouan en Afrique; il mourut l'an 320 de l'hégire.

Ketab tarib fil kimia. C'est le titre d'un livre de chimie, composé par Abou Beker Mohammed Ben Zakaria Al Razi, à l'usage de ceux qui sont avancés dans la connoissance de cet art. Cet ouvrage est visiblement de Rhazès; il seroit curieux de savoir comment il traitoit de la haute chimie. Il nous reste de lui le livre qu'on appelle la porte des élémens.

Ketab al tariak alakbar. Ce traité regarde la composition de la thériaque d'Andromachus. Mouaffak Al Bagdadi écrivit aussi sur le même sujet, de même que le médecin Juif Aboun Jacoub Ishak Soliman Al Israeli, que nous avons dit, dans deux articles plus haut, avoir écrit de l'urine.

Ketab alaiman, ou serment d'Hippocrate avec le commentaire de Galien, traduit du grec en langue arabique. On voit par-là que le livre du serment qu'on ne croit pas être des légitimes du Père de la médecine, étoit cependant avoué et estimé anciennement. Parmi les modernes, Meibomius et notre Ranchin en ont fait des commentaires.

Ketab alfasd ou *alhagiamath le bokrath.* Traité de la saignée et de la ventouse. Les Arabes attribuoient ce livre à Hippocrate; ils n'étoient pas disposés comme les modernes à l'appauvrir, en voulant juger de ses livres légitimes et des supposés; ils étoient plus près que nous des originaux.

Ketab alcabb le bocrath. Traité du cœur: titre d'un ouvrage d'Hippocrate, mis en arabe.

Ketab alcoulang'o anuâho, ou *tedaviaho.* C'est un traité du mal de ventre ou de la colique, de ses espèces et des remèdes pour

la guérir ; il est divisé en deux parties. Ce livre a pour auteur Abou Giafar Ahmed Ben Mohammed Al Thabib, qui mourut l'an 360 de l'hégire, et de J. C. 970. Avicenne écrivit aussi sur le même sujet.

Ketab al kesser ou *algeber le bokrath*, qui veut dire traité des fractions et de leur réduction autour : ce qui est un livre d'algèbre attribué à Hippocrate. Suivant le rapport de Hagi Khalfae, Hippocrate traite en trois parties de l'algèbre, autant qu'il est nécessaire qu'un médecin en sache par rapport à sa profession. Les savans s'étonnent, dit à cette occasion d'Herbelot, que les Arabes attribuent un tel ouvrage à Hippocrate, dont ils n'avoient pas entendu parler : il est vrai qu'il n'est pas certain qu'Hippocrate se soit occupé d'un tel sujet ; mais on doit conclure cependant que c'est un ouvrage ancien, et que les Arabes l'ayant trouvé sans nom d'auteur, et voyant qu'il avoit du rapport à la médecine, le lui auront attribué comme au chef des médecins, comme on lui a attribué quelques livres de philosophie.

Ketab almelah fil thebb. Ouvrage de médecine de Badreddin Al Maspar Ben Abdalrahman Al Balbeki, Al Demeschki. Ce livre

est estimé parmi les Arabes, parce que l'auteur y a compris ce qu'il avoit lu de mieux dans Galien et dans les autres ouvrages des médecins illustres qui l'avoient précédé.

Ketab almavalid, ou traité des femmes en couche, par KANKAH, philosophe et médecin Indien.

Ketab Alnabat le Aristhou, livre des plantes. C'est le titre de l'ouvrage qu'Aristote avoit écrit sur les plantes en deux livres, et qui fut traduit en arabe. Il importeroit beaucoup de savoir si c'est un des livres d'Aristote qui ne nous sont pas parvenus. Le traducteur Arabe est ISHAK BEN HONAIN, suivant la correction de THABETH BEN CORRAH. HAGI KHALFAH ajoute que NICOLAOUS, ou le philosophe NICOLAUS, a fait un commentaire sur cet ouvrage. ABOU KHARAN SAHAL BEN MOHAMMED AL SEGESTANI a aussi traité des plantes sous le même titre, de même que BEN AOUS AL KHAZERGI, etc. Mais d'Herbelot ne dit pas si leurs ouvrages ont quelque rapport avec les livres d'Aristote, ou s'ils sont purement du cru Arabe.

Ketab alnabdh le Aristhou. Autre titre d'un ouvrage touchant le pouls ou le battement des artères, attribué à Aristote. D'Herbelot

ajoute que le médecin Juif Abou Jacoub Ishak Ben Soliman Al Israeli avoit composé un ouvrage semblable et sous le même titre.

K*etab nafth aldeman le Aristhou*; traité du crachement de sang. C'est encore un des livres que les Arabes ont attribué à Aristote. Ils étoient apparemment plus fondés que nous à le croire.

K*etab albothour*. Titre du traité des tumeurs d'Hippocrate, traduit du grec en arabe.

K*etab alda* ou *Aldoua*; traité des maladies et de leurs remèdes. Cet ouvrage est par demandes et par réponses, et son auteur est Schamseddin Mohammed Ben Caiem Algiouziah.

K*etab alhammiat le Gialinous*; traité des fièvres par Galien. Cet ouvrage de Galien, traduit en arabe, a été commenté dans la même langue par Abou Giafar Ahmed Ben Al Thabib, qui mourut l'an 360 de l'hégire. Al Israili a aussi commenté ce même ouvrage, qui a été abrégé par Mouaffek Al Bagdadi. J'ai dit plusieurs fois que Galien étoit l'auteur favori des Arabes.

K*etab âgiaib* ou *Garaïb fil nirengiat*, ou *Thelsemat*. C'est le titre d'un ouvrage touchant les prestiges et les talismans, dont

l'auteur est Mohammed Ben Cadhiminas, lequel rapporte des choses sur cette matière, qui ne se trouvent point ailleurs. D'Herbelot dit aussi que Mahmoud Ben Hamzah Al Kermani a composé un livre semblable et sous le même titre.

Ketab alahd le bokrath. Autre titre du serment d'Hippocrate, traduit du grec en arabe. Voyez l'article *Ketab alaïman.*

Ketab alaïn men albeden le Bokrath. C'est un traité sur l'œil, ouvrage d'Hippocrate suivant les Arabes, et traduit du grec en arabe.

Ketab Alâkl, traité de l'esprit ou de l'entendement. Trois différens auteurs ont traité ce sujet sous le même titre : l'un Aboul' Abbas Ahmed Ben Mohammed al Sarakhsi, Al Thabib, médecin, natif ou originaire de Sarakhs, ville du Khorassan, lequel est mort l'an 286 de l'hégire ; l'autre, Daoud Ben Magir, mort l'an 206 de la même hégire ; et d'Hahabi.

Ketab al ferassat le Aristhou. Titre du livre de physionomie, composé par Aristote et traduit du grec en arabe. Fakreddin Mohammed Ben Omar Al Razi composa aussi un ouvrage sous le même titre : celui-ci est mort l'an 606 de l'hégire.

K*etab algadi* ou *al magtadi.* Traité des alimens et de ceux qui les prennent, divisé en deux parties, et composé par Abou Giafar Althabib, mort l'an 360 de l'hégire.

K*etab algheda le bokrath.* Dans ce livre, on traite des alimens : il est divisé en quatre parties ; on assure qu'il est d'Hippocrate, et traduit du grec en arabe ; il y a encore un autre ouvrage du même, dans la même langue, intitulé K*etab algolad*, touchant les bubons pestilentiels.

K*etab dem* ou *nagschho.* Traité du sang et de son mouvement dans les veines : ouvrage attribué à Aristote.

K*etab Dioscorides al hakim.* C'est l'ouvrage de Dioscoride, touchant les plantes, traduit du grec en arabe, et le même que celui sous le titre de K*etab alhaschaïsch.*

K*etab alsaré.* Traité de l'épilepsie ou du mal caduc, composé par Abou Giafar Ahmed Ben Mohammed, surnommé Al Thabib, le médecin ; que nous avons dit être mort l'an 360 de l'hégire et de J. C. 970.

K*etab al thabibikh.* Ce livre paroît concerner la pharmacie ; il y est traité de la manière de faire les confections, et du temps et des jours propres qu'il faut choisir pour cela. Le médecin Ahmed Ben Mohammed Al

Sarakhsi en est l'auteur ; il le dédia à Môtadhed, Calife de la race des Abbassides, l'an 387 de l'hégire, de J. C. 997. D'Herbelot avertit que Iahia Ben Abou Mansour Al Maussali avoit composé aussi un ouvrage semblable sous le même titre.

K*etab élal* ou *élagiat legialinous*. Traité des maladies et de leurs remèdes, ouvrage de Galien, traduit du grec en arabe ; il comprend 73 chapitres.

K*etab haschaïsch, vel nabat*. Autre titre de l'ouvrage de Dioscoride sur les plantes, traduit du grec en arabe.

K*etab homma moharekat le bocrath*. Traité de la fièvre chaude. C'est un ouvrage d'Hippocrate traduit de même.

K*etab kesmat alensam ála mezag'albashole bokrath*. Traité de médecine touchant les différens tempéramens, attribué à Hippocrate ; mais, d'après la remarque de d'Herbelot, Hagi Khalfah ajoutant que ce livre fût dédié à l'Empereur Titus, le douzième des Empereurs Romains, fait connoître qu'il est d'un auteur tout au moins contemporain de cet Empereur.

K*etab malakhoulia*, ou traité touchant la mélancolie, ouvrage composé par le

médecin Abou Giafar Ahmed Ben Mohammed. Les Arabes ont aussi sous le même titre et concernant la même matière, un livre de Rufus, médecin Grec, le meilleur et le plus estimé de ses ouvrages, suivant Hagi Khalfah.

K*etab Noufschael al hendi*, livre de Noufschal, médecin Indien, où il traite de cent maladies différentes, et d'un remède différent pour chacune.

K*etab sersam-bersam*, ou traité de la frénésie et de la pleurésie, divisé en trois parties, et composé par Abou Giafar Ahmed Ben Mohammed Al Thabib, qui en a écrit tant d'autres.

K*etab saádat vel akbat*. Ouvrage de médecine divisé en 70 sections, sans nom d'auteur ; on croit qu'il a été extrait du schafa d'Avicenne.

K*etab Schaschourdh al herdi*, livre de Schaschourdh, médecin Indien ; il est divisé en dix parties, et a été traduit de l'indien en arabe. On y traite particulièrement des remèdes, et l'on y donne des règles pour les bien connoître.

K*etab tavadhum*. Ce livre composé par

Abo Cobaïl, médecin Indien, mis en arabe, concerne les maladies.

K*etab thabâi alhaivam*, titre de l'histoire des animaux d'Aristote, traduit du grec en arabe. Nous avons indiqué plusieurs ouvrages du philosophe Grec mis en arabe : c'étoit avec Hippocrate et Galien leur auteur favori.

K*iranis*. Voy. Blasius et Rivin.

Enfin nous quittons cette série des K*etab* pour entrer dans la lettre M, sous laquelle on trouve quelques auteurs de nom, et de bons ouvrages.

Mahervissi, maître d'Haly Abbas, fils de Sipah, fils de Saïar ou Jassar, célèbre médecin, Persien de naissance, et Mage de religion ; il fut maître d'Ali Ben Abbas, dit Al Magius, qui composa un cours entier de médecine fort estimé, sous le nom de Maleki.

Mahomet ou Muhamed, le grand prophète dont les Mahométans ont emprunté le nom, fut aussi médecin-législateur, non pas avec la prudence de Moyse. Il écrivit des aphorismes ou préceptes médicinaux ; mais en exerçant la médecine, il ne fut qu'un empirique, imbu de préjugés et de superstition. C'est ainsi que Haller l'a jugé, en rapportant quelques-uns de ses remèdes magiques, d'après Reiske, etc. *Bibl. med. pract.* 1.

Maimonides-Ben-Obeidalla, médecin Juif, natif de Cordoue en 1139, disciple d'Averrhoés; il se rendit fameux dans l'astrologie judiciaire, l'astronomie et les mathématiques, quoique dans cette dernière partie il ne fût que l'abréviateur de Ben-Hudy; il fut médecin d'un Sultan; il mourut en l'an 1209 à l'âge de 70 ans. Hottinger cite un livre sur la santé par Maimonides, et ce livre nous est parvenu par les soins de J. Matthieu, *de gradibus*; il en fut fait quatre éditions au seizième siècle, de 1514 à 1535. On connoît encore de Maimonides, des aphorismes sur la doctrine de Galien: c'est proprement un livre d'hygiène, imprimé à Bologne en 1489, *in*-4.°, et à Bâle en 1579, *in*-8.°; il est aussi du même auteur un livre des alimens défendus, que Marc Woeldicke mit en latin, *de cibis vetitis. Hafniæ*, 1734, *in*-4.°

Les Rabins font encore plus de cas de Maimonides, que les médecins; mais il n'est pas clair que ce ne soit le nom de deux personnages. Voy. Haller, *bibl. pract.*, *t.* 1, *p.* 399. En effet, on trouve cité : *Abu amram musa ebn maimun al kortobi al jehudi*, *vulgò Maimonides*, qu'on dit être mort l'an de l'hégire 605, ou 1208 de J. C.

Réputé grand docteur parmi les Juifs et disciple d'Averrhoés, c'est donc le même que le fameux Maimonides, que M. Freind a daigné à peine nommer, et qui devoit tenir un rang après l'article d'Averrhoés. Nous l'y rétablirons dans nos remarques sur l'ouvrage de Freind.

Malaiesa al thabib gehelho. Il y a deux livres arabes qui portent ce titre, dont le sens est, ce qu'un médecin ne peut ignorer: le premier de ces livres traite de la botanique, et se trouve dans la bibliothèque de Paris, n.° 963. celui-ci ne concerne que les médicamens simples; le second traite des médicamens composés. On donne ces deux ouvrages à Joseph, fils d'Ismael Al Giauni, dit Ebn Al Kebir; ils ne sont proprement qu'un abrégé du *giamé aladoviat* du célèbre Ebn Beithar, dont nous avons dit que l'ouvrage étoit divisé en quatre tomes, quoique Tournefort n'en désigne que trois. Isagoge, etc. Voyez l'article Aben Bithar, page 120

Malca, Ebn Malca, qui fut surnommé Hebat Allah, ce qui signifie don de Dieu; nous l'avons déjà ainsi nommé. C'étoit un médecin Juif fort célèbre, lequel d'ailleurs étant fort superbe, se fit Mahométan pour

être plus honoré ; on dit cependant qu'il devint sourd, aveugle et ladre : voilà bien des motifs de rabattre son orgueil. Il fit un livre intitulé *Motabar*.

Maleki, livre très-célèbre parmi les Arabes, qui porte encore le titre de *kamel al sandât al thabbiat*, c'est-à-dire, corps universel de toute la médecine, duquel les Orientaux se sont toujours servis jusqu'à ce que le canon d'Avicenne eût paru. Ce livre est celui d'Hali Eben al Abbas, surnommé Al Magiouschi, c'est-à-dire, le Mage. Voyez ce que nous en avons dit page 78.

Mansur Eben Mokasher Abul-Phatah, médecin Chrétien, qui fut en estime chez les Princes d'Egypte, sur-tout auprès d'Alaziz et de son fils Alachem. Il vivoit vers l'an 348 de l'hégire : nous ne savons pas s'il a écrit.

Mari Eben Mari, surnom d'Iahia Eben Saïd, médecin Chrétien, auteur de soixante *mekalat* ou discours sur diverses matières de sciences. Il vivoit sous le Califat de Nasser l'Abbasside.

Maser Jaw-Aih, médecin de Bassora, Juif Syrien. Abulpharage qui le cite, dit que ce fut lui qui traduisit en langue arabique, sous le Califat de Merwan, les pandectes

médicinales du Prêtre Ahron ou Aaron. Voyez le premier article de ce répertoire, et ci-après Massargioutoh. Haller rapporte douze noms différens, dérivés par corruption de celui de Maserjawaih. Il paroît, par les différentes citations que Rhazès fait de cet auteur, qu'il n'avoit pas seulement traduit en arabe les pandectes ainsi que d'autres ouvrages, mais qu'il avoit écrit aussi ses observations propres.

Masihi Ebn Abul Bakai Nilensis, de Bagdad, surnommé Abul Chair, vulgairement nommé Ebnol Attar. Il vécut à la Cour du Calife, étant très-agréable à ses femmes ; il vécut long-temps et laissa un fils surnommé Abu Ali, qui n'eut pas la réputation de son père; il avoit même les mœurs trop libres.

Masud Ebnol Kass fut un excellent médecin de Bagdad; il s'attacha au Calife Al Motasem, qui le fit médecin de tout son palais, et l'éleva à des dignités.

Massail soal ánha issa ebn ishak ebn zeráah, etc.... ou questions proposées par Josef Abou Hakim Al Bahiri, fameux médecin, natif de Mafarekin, à un autre médecin non moins célèbre, nommé Issa Ben Ishak Ebn Zeraah. Cet ouvrage est dans la bibliothèque du Roi (Impériale) au rapport de d'Herbelot, sous le n.° 792.

Massargiouteh, médecin, natif de Syrie, mais Juif de religion, qui a traduit du syriaque en arabe, un corps de médecine, intitulé K*henasch*, composé par le prêtre ou archidiacre Aaron. Voyez plus haut l'article Maser Jaw-Aih, qui est le même, sous une autre tournure de nom : peut-être aussi est-il le même que Massar Javachus, célèbre vers l'an 623, qui se distingua par ses traductions du grec en arabe. Cela est presque certain d'après ce que j'en ai dit au mot Maser Jaw-aih.

Massihi, surnom d'Abou Sahal Issa Ben Iahia, auteur du livre intitulé K*etab almiat fil tebb*, qui se trouve dans la bibliothèque impériale, n.° 879. C'est, au rapport de d'Herbelot, un livre de médecine, dont l'auteur est accusé par Eben Al Abbas de n'être pas philosophe. Qu'étoit-ce alors qu'un philosophe ?

Il y a un autre Massihi, dit Eben Aboul Bakai Al Nili, et surnommé encore Eben Alathar, qui étoit dans les bonnes graces du Calife Nasser l'Abbasside ; il mourut fort vieux et fort riche, l'an 608 de l'hégire. Un Massihi fut commentateur d'Avicenne.

Medkhal Altalim. Voyez Rotbat, etc.

Megma al gialilat; livre de médecine, connu aussi sous le titre de *Magiarabát*,

c'est-à-dire, remèdes éprouvés, composé par KAISSOUNI. Il est du nombre des livres arabes de la bibliothèque impériale, n.° 958.

MELKHAN, EBN MELKAN. C'est le nom d'un savant médecin Juif, dont le nom propre étoit HEBA TOLLAH. Nous en avons parlé précédemment.

Menafé aláadha, ou les utilités des parties et membres du corps humain. C'est la traduction du livre de Galien, intitulé en latin *de usu partium corporis humani*, qui contient 16 chapitres. Elle a été faite en arabe par HONAIN BEN ISHAK AL EBADI ; se trouve dans la bibliothèque royale, n.° 866. Ce même ouvrage de Galien, *de usu partium*, a été aussi traduit et commenté par ABDAL RAHMAN BEN ALI BEN ABI SADEK ; il se trouve aussi dans la même bibliothèque, n.° 949.

Menafé al haïcan, de l'utilité des animaux dans la médecine. Ouvrage d'ABDALLAH BEN GABRAIL BEN BAKHTISCHUAH, avec des figures fort grossières. D'Herbelot dit que ce manuscrit a été écrit l'an 700 de l'hégire, et qu'il est dans la bibliothèque de Paris, sous le n.° 939.

Menhage albeïan, *etc.* ce mot signifie

méthode, coutume, etc. et le livre traite de tout ce qui sert à la nourriture et à la guérison de l'homme : cet ouvrage, disposé par ordre alphabétique, a été composé par Ben Giazlah, qui est aussi auteur d'un autre ouvrage sur la même matière, intitulé *Takouim al abdan*. Abdalla Ben Beithar a remarqué les fautes de cet auteur dans un livre particulier, etc. D'Herbelot.

Menhage al dokann dastour alaïan, ou la méthode des boutiques. C'est une pharmacopée, composée par Aboulmeni Ben Abou Nasa Ben Hafez, qui est surnommé encore Cohen Al Atthar Al Israeli Al Harouni, c'est-à-dire, le prêtre-droguiste, Israëlite de nation et de famille sacerdotale d'Aaron. Cet homme, avec de si beaux titres, étoit un apothicaire Juif du grand Caire, qui vivoit l'an 658 de l'hégire. Son ouvrage est dans la bibliothèque de Paris, sous le n.° 884. Au rapport de d'Herbelot.

Mesué, médecin célèbre, à qui nous avons donné un article spécial parmi les plus fameux. Voy. page 81. Il y eut un autre médecin de ce nom, aussi à Bagdad, mais postérieur au grand Mesué ; il florissoit au onzième siècle, et vécut jusqu'à 90 ans. Il est probable que plusieurs médecins ont

porté le nom de Mesué ; Haller a beaucoup fait pour les tirer de l'obscurité ; je crains qu'ils n'y soient condamnés encore pour long-temps.

Les bibliographes citent la pratique de Mesué, imprimée à Venise, en 1471 *in-fol.*, comme étant la première édition ; il en est une autre de Naples, presque aussi ancienne, 1475, *in-fol.*

Messer David Ben Messer Léon, auteur d'un *liber medicinæ*, cité par Hottinger, dont nous avons déjà dit quelque chose. il me semble que c'est le même auteur que Haller, qui change souvent les noms, a nommé Daud Ben Nassar Al Ackhbari Al Mussali, médecin du Caire, attaché à la famille des Fatimites, qui écrivit sur les médicamens composés ; il dédia son livre au frère de Saladin. On en connoît deux manuscrits, à ce que dit d'Herbelot, l'un dans la bibliothèque de Paris, l'autre dans celle de Médicis.

Miah Ketab, les cent livres, ou *centiloquium*, ouvrage composé par Abou Sahal, déjà cité.

Mohammed. Ce nom propre est assez commun dans l'Orient : c'est aussi celui de quelques médecins. On l'a trouvé à l'article

Asbab, etc. On dit aussi Mahomed et Muhamed, etc.

Mohammed Ebn Abdo'ssalam, médecin qui pratiqua à Jerusalem et ailleurs ; il avoit étudié sous Ebno'l Talmid ; il devint si célèbre, qu'il fut consulté par plusieurs Rois de diverses contrées ; il mourut l'an 594 de l'hégire.

Mohammed Ebn Zacharia Al Razi. Nous avons dit, à l'article de Rhazès, que c'étoit ici son nom entier. Nous trouvons dans Abulpharage une particularité de sa vie, qu'il n'est pas indifférent de rapporter: Rhazès avoit contracté la cataracte pour avoir, dit-on, mangé trop de féves ; il perdit, enfin, totalement la vue. Un oculiste s'étant présenté pour l'opérer, Rhazès lui demanda de combien de membranes ou tuniques l'œil étoit composé ; l'opérateur n'ayant su lui répondre, il le renvoya en lui disant: celui qui ignore cela, ne touchera pas mes yeux avec ses instrumens. Tous les affligés de cataracte ne peuvent pas faire subir le même examen à leurs opérateurs.

Moezzo'ddula Ahmed Ebn Bowaia Thabet Ebn Senan Ebn Thabet Ebn Korra, vécut sous le Califat de *Al Motii-Lilla*, fut

médecin de l'hôpital de Bagdad ; il étoit aussi historien.

Mofredat. Ce mot, auquel on sous-entend *al adoviat*, signifie, chez les Arabes, les médicamens simples, qui sont opposés à ceux que les Arabes appellent *al morakebat* et *akrabadin*, c'est-à-dire les médicamens composés. Ainsi *Ketab al mofredat*, ou le livre des simples, est le titre que l'on donne ordinairement au grand ouvrage qu'Ebn Beithar a composé sur les simples, auquel néanmoins l'auteur a donné le titre de *giamê al mofredat*, c'est-à-dire, le recueil qui les comprend tous ; on donne aussi souvent ce même nom au livre que le même auteur a composé, sous le nom de *Mogni* ; il étoit en deux volumes dans la bibliothèque du grand Duc de Toscane.

Mogiarabat. Al adoviat al mogiarabat, ou simplement *al mogiarabat*, c'est-à-dire, remèdes éprouvés et expérimentés. Il y a un livre de Caïssouni, sous le même titre, dans la bibliothèque Impériale, sous le n.° 958, et un autre au n.° 1021, à ce que nous apprend d'Herbelot.

Mogni fil thebb, livre de médecine, composé par Saïd Ben Hebatallah, réduit en tables, et divisé en quatre classes en faveur

du Calife Moctadi, auquel il est dédié. Il est, selon d'Herbelot, dans la bibliothèque de France, n.° 877.

Moses Een Maimon, Juif d'Espagne, dont le goût pour les mathématiques l'emporta sur la médecine qu'il n'exerça pas, mais dont il écrivit ; il embrassa ou feignit d'embrasser l'islamisme, en conservant les principes du judaïsme, qu'il pratiqua dans la suite, lorsqu'il fut fixé en Espagne dans la ville de Phostat, parmi les Juifs ; il écrivit même en faveur de la loi judaïque et sur cette religion, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût inquiété par un jurisconsulte Espagnol sur son apostasie ; il mourut enfin l'an de l'hégire 605, selon Abulpharage. D'après cette date, on voit que ce Moses Maimon pourroit être le même que Maimonides, dont nous avons parlé un peu plus haut, et dans nos remarques sur Freind ; mais celui de cet article a laissé des ouvrages de médecine. On trouve bien des variations sur les dates de la naissance et de la mort de Rabi Moses Maimonides.

Mouaffekeddin Ahmed Ben Cassem Al Khezergi. J'ai déjà placé cet auteur parmi les historiens de la médecine arabe, après Abi Osbahia ; leurs ouvrages ont

beaucoup de rapport : il est possible qu'ils soient du même écrivain.

Nadhifo'lnas, médecin Grec, qui traduisit beaucoup du grec en arabe ; il fut peu heureux en pratique, à ce que rapporte Abulpharage, qui le place vers l'an 370 de l'hégire : il eut donc mieux fait de n'être qu'interprète.

Nafais alan fas fi alsihat. Livre qui traite des préservatifs qui peuvent contribuer à la conservation de la santé ; l'auteur est Aboul Abbas Ben Mohammed Al Ascalani, Al Mesri, qui mourut en Égypte l'an 923.

Nafis Ben Aouhad. C'est un autre nom de Borhaneddin, qui est ordinairement qualifié Al Motethabbab Al Kermani, c'est-à-dire, le docteur en médecine du Kerman. Il a commenté, vers l'an 817 de l'hégire, le livre de Samarcandi, intitulé *ashab*, v. *álamat*, c'est-à-dire, les causes ou les signes des maladies. Ebn Nafis, qui est encore nommé Ben Gezam Al Farsi, est aussi l'auteur d'un autre ouvrage de médecine, intitulé *mougiaz filthebb.*

Nagmeddin étoit un médecin fort expérimenté, qui savoit s'apercevoir des erreurs des autres ; il étoit opposé aux sentimens de Razi ou Rhazès ; il écrivit le *Meftah* ou

la clef d'Avicenne, et un autre ouvrage sous le titre d'*agiubah*, c'est-à-dire, réponse. Il y note plusieurs fautes qu'il avoit remarquées dans les exemplaires Erakeens ou Babyloniens du canon d'Avicenne. On auroit pu le surnommer *corrector*.

Naphiso'ddaula, de Damas, médecin Chrétien, qui fut le principal des médecins d'Hulacu, prince qui mourut l'an 664.

Nehaiat al adrak, voy. *alagradhat men alrabadhin*, titre d'un livre des médicamens composés ou confections, dont l'auteur est Daoud Ben Nasser Al Akheri Al Moussali, qui porte encore le titre de *thabib aldaulatein*, c'est-à-dire, le médecin des deux principautés, à cause qu'il avoit servi les Sultans de Syrie et d'Égypte. Se trouve dans la bibliothèque Impériale de France, n.° 880.

Ommia Ben Abdalazis El Andalusi a écrit des médicamens composés : *adujat ahnofredat ;* il mourut l'an 529 de l'hégire, selon d'Herbelot, cité par Haller.

Oussoul mofredat althebb, ou fondemens de la science des simples, en tant qu'ils appartiennent à la médecine. Titre d'un livre composé par Mohammed Abdallathif Ben Josef Al Bagdadi. Il est dans la bibliothèque impériale de France, n.° 942.

Phacro'ddin-Al-Achlati, médecin Arabe des derniers cités par Abulpharage. Nous ne savons rien de particulier qui le concerne.

Rabi Moses Maimonides, ou fils de Maimon, est le plus fameux médecin Rabin de tout le Judaïsme. On a dit que c'étoit le premier des Rabins qui a cessé d'écrire des sottises. C'est le même que celui que nous avons déjà cité deux fois. (Voyez Moses et Maimonides) dont nous avons le régime de santé, qui n'a pas dispensé d'en écrire tant d'autres. Les docteurs Mackensie, Hufeland et Villieh ne lui céderoient pas sans doute. Il est une édition ancienne des quatre traités du régime de santé de Rabi Moyse, d'autant plus recherchée des bibliomanes, que cette impression de Florence, *in*-4.°, est sans date. C'est un titre à l'ancienneté.

Rahabi, nom d'un médecin de Damas, qui assista le Sultan Nourraddin dans sa dernière maladie. Ce médecin devint fort riche par le négoce; il usoit d'un grand régime, tant pour la diète, que pour la propreté: aussi vécut-il en parfaite santé jusqu'à une extrême vieillesse. On aura remarqué que beaucoup de médecins Arabes ont poussé bien loin leur carrière.

Rafiah-Ebn-Rafiah, surnommé Thabib,

ou le médecin. Il est auteur d'un poëme sur la saignée, et sous ce titre : *Argiouzat fil fasd.*

Raschid Eben Raschid Al Maleki. C'est le surnom d'Aboul Valid Mohammed Ben Ahmed, auteur d'un *scharch* ou commentaire sur le poëme d'Avicenne à la louange de la médecine, sous le titre de *argiouzat fil thebb.*

Raschid Thabie, surnom de Fadhallah Ben Omadeddin Abib Phaïr Ben Ali. Ce personnage, qui étoit médecin de profession, devint Vizir d'Algiaptou ou Olgiaptou, Empereur des Mogols ou Tartares, de la race de Ginghizkham, et lui dédia un ouvrage, intitulé *Mag'mou al Raschidiah*, qui se trouve, dit d'Herbelot, dans la bibliothèque de Paris, n.° 1. Le même auteur avoit composé aussi une histoire générale, sous le titre de *Giamé al taourikh*, etc.

Redhouan. C'est le nom d'un médecin Egyptien, auteur de quelques ouvrages assez médiocres, et qui eut de grands démêlés avec un autre médecin plus habile que lui, nommé Eben Bothan.

Reiss al atheba ou le chef des médecins. C'est le titre qu'a porté Seid Mohammed, mort l'an 1049 de l'hégire, environ 1640 de

notre ère, auteur d'un livre turc, intitulé *Ammondhag tarki*, qui est un ouvrage fort ample ou une espèce de cours de médecine. Avicenne porta aussi le titre d'*Al scheikh, al reïs*, qui signifie l'ancien et le chef, où l'on doit sous-entendre des médecins, et non pas absolument le prince, comme les interprètes l'ont traduit. C'est une observation de d'Herbelot.

Rhasis ou Rhazès. Nous avons fait un article exprès pour ce grand médecin, page 98; dans son nom en entroient trois ou quatre, car il y eut des Mohamed, des Zacharia, des Abubeker, qui n'étoient pas des Rhazès.

Rivinus (*Andreas Quirinus*), je suis obligé de citer cet auteur latin, à l'occasion de l'édition qu'il donna à Leipsick, en 1638, d'un ouvrage persan dont j'ai déjà parlé à l'article Blasius, sous le titre *Kiranides*, *de viribus medicamentorum*, *etc.* Ce livre paroît être une compilation de Pline ou de Dioscoride; voilà pourquoi il est souvent cité par le P. Hardouin, et par les traducteurs français de Pline. On prétend qu'il fut traduit d'après un ancien manuscrit arabe, et Rivin y mit la préface. Dans une seconde édition qui parut à Francfort en 1681, le

titre est changé ainsi : *Mysteria physico-medica*, *etc.* Reinesius y trouvoit de la philosophie hermétique. Olympiodore, contemporain de Théodose, cite le *Kiranidum kirani*, comme un ouvrage écrit originairement en grec ; d'autres l'ont attribué à un Roi de Perse. Voilà de quoi exercer les érudits.

Rotbat al hakim ou *Medkhal altâlim* : c'est le titre d'un livre de chimie, divisé en quatre chapitres, dont l'auteur est Aboul Cassem Moslemah Ben Ahmed Al Corthobi, Arabe-Espagnol, natif de Cordoue. D'Herbelot indique cet ouvrage dans la bibliothèque de Paris, n.° 965.

Rouschani. C'est le surnom d'un Nourradin, qui composa dans la ville d'Alep, en l'an 999 de l'hégire (1590 de notre ère) un livre, intitulé *Adouiah alschafiah*, ou les remèdes propres à conserver la santé, c'est la prophylactique ou l'hygiène.

Saed Ebn Hebatalla Ebnol Mowammel, Abul Hasan, médecin du Calife Al Nasser, ainsi que son frère Abul Chair l'Archidiacre, dont nous avons déjà parlé. Ces deux frères étoient connus sous le nom d'Ebnol Masihi. Saed sur-tout fut très-utile au Calife, dont il mérita les faveurs. Il possédoit autant

l'art de la dialectique, que la médecine. Il composa un petit livre sous le titre d'*Alsophora* ou *Sofouah*, c'est-à-dire, la meilleure partie de la médecine, où il avoit cependant compris la théorie et la pratique; il y avoit joint aussi un petit traité de la circoncision. Ce médecin mourut vers la fin de l'an 591. L'Archidiacre fut encore un médecin distingué; il écrivit un *compendium* de médecine, sous le titre d'*Al ektedab*, qui roule sur les canons d'Avicenne.

Saed Ben Touma, médecin Chrétien, favori et confident du Calife Nasser l'Abbasside, qui lui donnoit son argent à garder. C'est le même que nous avons dit avoir été tué par la jalousie d'une femme et d'un eunuque, qui abusoient de la signature du Calife, ce que le médecin avoit découvert. Il cessa de vivre l'an 629 de l'hégire.

Sabur ou Sabour Ben Sahel, ou Saleh et Schabour, fut médecin en chef de l'hôpital de Jondisabur. Il écrivit plusieurs livres, entr'autres un sur les médicamens composés en 22 chapitres, et un autre sous le titre d'*Abdal aladoviat*, c'est-à-dire, sur les médicamens que l'on peut substituer les uns aux autres: ce que l'on appelle *succedanea*. Ce médecin mourut l'an 255 de l'hégire,

sous le Califat de Motaz l'Abbasside ; d'autres le placent sous Almamon. Ce médecin portoit aussi le nom d'Al Caoussag, c'est-à-dire, sans barbe. Il étoit contemporain de Jean Ebn Mesué, de George Ebn Bachtishua, d'Isa Ebn Hacim et de Zacharie, etc., c'est-à-dire, d'hommes célèbres ; il étoit facétieux. Abulpharage en rapporte quelques plaisanteries.

Saed Ben Hebatallah Al Hadhiri ; c'est le même que celui ci-dessus, auteur de deux ouvrages, dont l'un sur la circoncision ; il étoit, ainsi que son frère l'Archidiacre, fils d'Hebatallah. Voilà encore une famille d'Esculapes Arabes.

Saiar, l'un des noms d'Abou Maher Moussa Ben Saiar, médecin célèbre qui étoit Mage de religion, et que l'on surnomma encore pour cela Al Magiouschi ; il fut le maître du fameux auteur de l'Almaleki, c'est-à-dire, d'Hali-Abbas.

Saïd Ben Hebat Allah. J'ai déjà nommé le médecin Hebat Allah, père de celui-ci. Saïd fut médecin du Calife Mostadi Bem Rillah, l'Abbasside ; il écrivit une méthode ou corps entier de médecine, qu'il intitula *mogni fil thebb*. d'Herbelot le marque dans la bibliothèque du Roi, sous le n.° 877.

Nous avons aussi du même auteur, un autre livre qui porte le titre de *al asbâb o alálamât*, ou des causes et des signes des maladies.

Saïd Ben Batrik, médecin et patriarche d'Alexandrie, la première année du Califat de Caher l'Abbasside, l'an 321 de l'hégire, qui tombe sur la 649 de Diocletien, et de J. C. 932. D'Herbelot dit que les Chrétiens Orientaux l'ont appelé Eytikious ou Eftissious, en traduisant en grec son nom arabe, qui signifie heureux. Abi Ossaibea l'a loué comme médecin, d'autres comme historien, ayant composé une histoire générale depuis la création du monde, jusques à l'an 325 de l'hégire. C'est celle que Selden et Pocock ont fait connoître, sous le titre d'annales d'Eutychius. Il y eut un autre Ebn Batrick, interprète aussi des livres grecs.

Samuel Ebn Juda, médecin Espagnol, qui se rendit célèbre en Orient; il embrassa l'islamisme, et mourut à Malaga vers l'an 570, selon Abulpharage.

Salehus ou Salah, fils de Nahalat, Indien de nation, qui rappela à la vie Ibrahim Ebn Saleh, aïeul du Calife Haroun Raschid, que Gabriel avoit cru ne pouvoir en échapper. Abulpharage rapporte à cette occasion que Salehus fut chargé d'examiner

le pouls, *ut venas pulsatiles contrectaret*; c'est ainsi qu'on distinguoit les artères des veines. D'Herbelot éclaircit la circonstance de cette cure merveilleuse. Ibrahim fut abandonné par les médecins et laissé pour mort par Gabriel Bachtissouha, le premier médecin du Calife, l'Indien connut en palpant le malade, qu'il n'étoit pas mort, et le fit revenir par le moyen d'un sternutatoire. Voilà une cure à honorer l'un, et à déshonorer l'autre.

Salmawaih ou Salmovich, médecin Indien nommé par Honain comme un praticien fameux de son temps; il étoit un des médecins du Calife Motassem, auquel il étoit dans l'usage de tirer du sang deux fois l'an, et de lui donner immédiatement après quelque médicament; il avoit désigné Jean fils de Mesué, pour son successeur auprès du prince. Celui-ci suivit une méthode toute opposée, car il prescrivoit le médicament ou la potion avant la saignée, ce qui fut fatal au Calife; la fièvre s'alluma, il tomba dans le marasme, et finit sa carrière vingt mois après la mort de Salmawaih: ce fut vers l'an 840. Abulpharage.

Sarakhsi. Il faut nommer de nouveau cet auteur par son surnom, et rappeler que c'est

Abdallah Ahmed Ben Mohammed Ben Marvan, grand philosophe, qui fut précepteur du Calife Motadhed, et ensuite un de ses plus intimes confidens ; mais comme il avoit plus de science que de prudence, ayant révélé un secret de ce prince, il fut mis à mort l'an 286 de l'hégire. Il a écrit sur l'*isagoge*, ou introduction de porphyre, sous le titre de *Isagogi*, et un autre ouvrage intitulé *adab alnefes*, livre de morale. Cet auteur est nommé quelquefois Aboul' Abbas Ahmed, et surnommé Sarakhsi Thabib, le médecin. D'Herbelot.

Schafa alag'sam. Livre de médecine, composé par Mohammed Ben Abil Gaith Al Fanih Al Kamrani. Cet auteur traite de l'utilité de plusieurs remèdes, desquels aucun autre n'avoit parlé avant lui.

Schafa alascam, v. *daouà alàlam.* Voilà un titre de livre bien ressemblant au précédent; cependant d'Herbelot dit que celui-ci fût composé par Khedhir Ben Ali, Ben Al Khetab, plus connu sous le nom de Hagi Pascha. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont la première, de la médecine et de ses parties en général; la seconde traite des viandes et des breuvages, qui servent et de nourriture et de remèdes ; la troisième, de toutes les maladies qui affli-

gent le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds; la quatrième des maladies qui se jettent sur chaque partie du corps en particulier. Ce livre est de ceux de la bibliothèque Impériale de France, n.° 882.

Schamel fil thebb, c'est-à-dire, corps ou cours de médecine. Il y a deux ouvrages qui portent ce titre Arabe : le premier, composé par Said Ben Abi Meslem, plus connu sous le nom de Gaiath Al Gaith. Il est divisé en deux parties, dont la première traite des moyens de conserver la santé ; la seconde, des préceptes généraux et particuliers de la médecine: cette seconde partie contient deux traités. Il y a une longue préface à la tête de cet ouvrage, qui est en date de l'an 736 de l'hégire.

L'autre ouvrage qui porte le même titre ci-dessus, est d'Alaeddin Ali Ben Ali Aldaram, médecin du Caire; il est resté incomplet : il eût été en trois volumes, si l'auteur eût pu l'achever. D'Herbelot.

Scharfo'ddin Ebn'ol Rahba, de Damas, étoit un grand médecin théoricien, qui forma beaucoup d'élèves, mais qui n'eut pas beaucoup de malades, à ce que rapporte Abulpharage. C'est le sort de bien des médecins enseignans.

Schoòhour aldheb fil iksir. Livre de chimie composé par Ali Ben Moussa, surnommé Al Andaloussi, ou le médecin Espagnol. L'auteur prétend avoir compris dans cet ouvrage, qu'il a enrichi de vers de sa façon, tout ce qui a été écrit et tout ce qui se peut désirer de cette science. D'Herbelot. Voilà bien la suprême jactance d'un alchimiste, Paracelse n'en eût pas dit davantage.

Schodhour alócoud fi tarikh alóhoud, ou histoire générale, composée par Aboul Farag Abdalrahman Ben Ali Hamedi. C'est le titre de l'ouvrage et le nom d'Abulpharage, dont nous avons si souvent parlé.

Sebti. C'est le surnom d'un médecin Juif, Josef Ben Iahia Ben Ishak Al Mogrebi Al Sebti, parce qu'il étoit natif de la ville de Sebtah ou Ceuta ; il mourut l'an 623 de l'hégire. C'étoit un grand philosophe, qui fut obligé de quitter l'Espagne à cause de la violence que l'on faisoit éprouver alors à ceux de sa religion, pour leur faire embrasser le mahométisme; il s'en fut en Égypte; il passa de là à Alep, où il fut médecin du Sultan Aldhaber. L'on rapporte de lui qu'ayant promis à un Cadhi, nommé Akram, qui étoit de ses plus intimes amis, de venir le visiter après sa mort, et ayant obtenu de

son ami une promesse réciproque, il fût deux ans après sa mort sans le visiter; mais au bout de ce temps-là, le Cadhi le vit en songe pendant la nuit, et lui reprocha son manquement de parole, sur quoi le Juif le prit par la main et la lui pressa, en disant: ce qui étoit universel s'est réuni à l'universel, et ce qui étoit particulier est demeuré avec le particulier : façon de parler philosophique, par laquelle il vouloit lui marquer l'état des ames après la mort. Mais il y a grande apparence, dit d'Herbelot, que ce songe n'étoit qu'une expression ou imagination fondée sur le sentiment et l'opinion particulière de ce Cadhi. Quoiqu'il en soit, cette petite histoire onéirocritique, qui est d'un goût oriental, n'est pas la seule de ce genre ; on a rapporté sérieusement quelque chose de pareil qui s'est passé en France ; il m'a échappé de la mémoire en quel livre je l'ai lu : ce pourroit être dans les essais historiques sur Paris.

Senan Ben Thabeth Ben Corrah ou Korra, nom du premier médecin de Caher Billah, Calife Abbasside. Ce personnage étoit Sabien de religion, aussi bien que ses ancêtres ; mais le Calife l'obligea de se faire Musulman ; il refusa d'abord, puis il consentit.

C'est ce qui lui fit donner le nom d'Al Cacheri ; il excelloit dans l'astronomie, car les Sabiens faisoient une profession particulière de cette science. Abulpharage raconte une aventure assez plaisante qui arriva à ce médecin, dans l'examen qu'il faisoit d'un autre qui ne savoit ni lire ni écrire : les ignorans sont de tous les temps, ainsi que les téméraires.

Seragi, surnom d'Omar Ben Al Ouardi, auteur d'un poëme onéirocritique, sur la nature et l'explication des songes, qui porte le titre de *Mocaddemat Al Ouardiat.* Il est dans la bibliothèque Impériale de France, n.° 1033.

Simeon Chartabertensis ? médecin du Sultan Ala'ddin. On dit pourtant qu'il étoit plus dévot que savant ; mais il eut un fils qui acquit plus de savoir, que son père, quoiqu'il mourût jeune.

So-Fouah. C'est le titre d'un livre de médecine théorique et pratique, dont l'auteur est Saed Ben Hebatallah, etc.... Voyez à son rang.

Tàbir, et Tábir alrouiha. C'est un livre sur l'explication des songes. Les suivans sont du même genre.

Tàbir alcaderi, par Nasser Ben Jacoub

Al Deinouri, composé pour le Calife Abbasside Cader Billah, l'an 367 de l'hégire. L'auteur assure qu'il a mis dans son ouvrage jusqu'à huit mille cinq cents explications de songes, qui ont été toutes vérifiées par les événemens. Cependant l'auteur a eu la bonne foi de réduire ce grand nombre à six cents, qu'il a distribué en quinze classes. La loterie ne presente pas plus de chances. Voyez par curiosité l'article *thabacat*.

Tabir nameh. Explication des songes en langue turquesque, tirée du livre de Sehehab Eddin Ahmed Ben Mohammed, dit Ben Arab Schah, qui vivoit l'an 850 de l'hégire.

Tabir nameh. Autre livre des songes, écrit en vers persiens par Iahia Ben Mohammed Al Mestahi Al Nisehabruri, qui mourut l'an 850 de l'hégire ou environ. Il ne manque pas d'autres livres sur cette matière: on ne finiroit pas à les citer tous; d'Herbelot en a ramassé un grand nombre, dont nous avons tiré ceux-ci. Nous y en prendrons encore trois, que l'on trouvera ci-après sous cette même lettre.

Tacuin ou *Tacouim*. On a vu à l'article Jahia, Elluchasem et autres, que ce mot signifie table, et que c'est le titre de plusieurs ouvrages que l'on ne doit pas confondre; ainsi l'on compte les suivans.

Tacouim alabdan fi tedbir alensam, livre de médecine, distribué par tables, dans lequel les membres du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes, avec leurs qualités et leurs échanges sont rangés par tables. C'est l'ouvrage composé par Iahia Ben Issa Bengiazlah, surnommé Al Kateb ou l'écrivain, il est dédié au Calife Moctadhi l'Abbasside; se trouve dans la bibliothèque de Paris, 876.

Tacouim aladouiah, autre livre de médecine, qui traite de tous les remèdes simples et composés, rangés par tables, avec leurs qualités et leurs usages, qui a pour auteur Kemaleddin Aboul Fadhl Geisch Ibrahim Ben Mohammed Al Teflissi, natif de la ville de Teflis ou Tiflis, en Georgie, et surnommé Al Hakim, le philosophe ou le médecin.

Tacouim al-schat, livre de médecine, rangé aussi par tables, qui traite des choses propres à conserver la santé. Ce livre a été composé par Fath Al Hadhek Al Mokhtar Hassan Ben Aidoun. A ce dernier nom, on pourroit croire que c'est encore l'Ellucha-sem Elimitar, fils d'Aidoun.

Taerib fi asrar alkimin, livre de secrets de chimie, composé par Aidmerin Ali, qui mourut l'an 800 de l'hégire.

Tadbir alsehhat, livre de la conservation de la santé, composé par Galien, et traduit en arabe par Honain Ben Ishak. Cette version est dans la bibliothèque impériale de France, n.o 866.

Tadhkerat-aouli alalbab. Voyez Giamé le lâgeb alógiab. Livre de médecine qui contient une préface, quatre traités et un corollaire, composé par Daoud Al Anthaki, natif d'Antioche, qui fut surnommé Al Bassir ou le voyant, c'est-à-dire, l'aveugle. Car c'est ainsi que les Arabes mettent par Euphonie Bassir, qui signifie un homme qui voit, au lieu de Harir, qui signifie aveugle. Ce médecin demeuroit au Caire, et alla mourir à la Mecque, par dévotion, l'an 1005 de l'hégire (1596). Ce livre est dans la bibliothèque impériale de France, n.o 962.

Tadhkerat al saouidi, livre de médecine, composé par Abou Ishak Ibrahim Ben Mohammed, connu sous le nom de Ben Tarthan Al Motethabbeb, qui mourut l'an 620 de l'hégire. C'est un ouvrage fort considérable, dans lequel l'auteur a traité de tous les médicamens simples, selon l'ordre des parties du corps humain et de leurs maladies; ce livre peut être utile en ce qu'on y

marque expressément quels sont les remèdes dont on a éprouvé les effets.

Tag'eddin Ben Ahmed Ben A'rub Schah Al Demeschki, auteur d'un poëme de huit mille vers sur l'oneirocritique ou explication des songes. Au même endroit, d'Herbelot cite Abou Ishak Al Kermani, qui écrivit en prose sur le même sujet. Il rapporte que cet auteur fait mention d'une vision qu'il eut : il vit le Patriarche Joseph qui lui avoit présenté une chemise, dont il s'étoit revêtu, et qui sans doute ne l'avoit pas rendu plus sage, puisqu'il rapportoit ses revêries.

Taiassir fil medavat, *voyez Altadbir.* Livre de médecine, où il est traité des remèdes et de la méthode qu'il faut tenir pour s'en servir utilement. Il a pour auteur Abou Marouan Abdalmalek Ben Zahar, ou plutôt Zohr Al Thabib, qui, étant fils d'un médecin, porte néanmoins le titre de Vizir. d'Herbelot veut que ce soit Avenzoar.

Taiassir fil thebb, livre de médecine, composé en langue turque par Abdallah Ben Caheral Maleki, et dédié à Mahomet II, Sultan des Turcs.

Takio'ddin Rasainensis, médecin du Sultan Giyatho'ddin et de son fils Ezzo'ddin, qui

lui succéda. Ces despotes eurent beaucoup de confiance, l'un et l'autre, pour leur médecin qui, en effet, fut célèbre. Ce n'est donc pas le même que celui qu'ABULPHARAGE nomme dans sa X.e dynastie, TAKIO'DDIN AL HASHAYSTA, c'est-à-dire, botaniste, qui fut habile à préparer la thériaque; mais il passoit pour un imbécille.

TALMID EBN AL TALMID, nom d'un grand médecin, surnommé HEBATALLAH, natif de Bagdet, Chrétien de religion, et qui servoit le Calife *Motaki* l'Abbasside. Il vécut jusqu'à une extrême vieillesse; nous avons dit que le Calife en faisoit tant de cas, qu'il lui permettoit de s'asseoir en sa présence. Voilà une faveur de Prince.

TAMIMI AL MOCDESSI, nom d'un excellent médecin, qui vivoit sous Adhadal Doulat, Sultan de la dynastie des Bouïdes, l'an de l'hégire 370. Il est auteur d'un livre de médecine, intitulé *Morsched ela giaouhaer alagdiah*, dans lequel il traite particulièrement des choses comestibles, qui servent ou qui nuisent à la santé. On désigne ordinairement cet ouvrage par *Morsched al tamimi*; il est dans la bibliothèque de Paris, au n.o 942, sur la foi de notre guide, d'Herbelot.

Tankin-almacnoun fi mebahet alcanoun

Titre d'un livre qui traite de plusieurs questions faites sur le canon d'Avicenne. Cet ouvrage a pour auteur Fahhreddin Al Khogendi, surnommé avec éloge Oustad Ala Thebba, ou le maître des médecins.

Tashil fit thebb. Livre turc sur la médecine, composé par Hagipascha Al Aidini, et divisé en trois parties, dont la première traite de la médecine, tant théorique que pratique ; la seconde, des viandes, des boissons et des remèdes ; la troisième, des causes et des signes des maladies.

Thabacat Al moâbberin. Les vies ou histoires des interprètes des songes. Ce livre fût écrit par Hassan Ben Hossain AlKhalal, l'auteur a fait en cela un recueil très-considérable de ceux qui se sont le plus distingués dans la profession d'interpréter les songes. Il en compte sept mille, qu'il a rangés sous quinze sections qui font la division de cet ouvrage. Bien certain que ce livre seroit plus curieux qu'utile, si nous l'avions traduit à pouvoir être lu de tout le monde, il n'est pas moins un monument de la prodigalité de l'imagination des Orientaux en fait de songes.

Thabet fils d'Abrahim, médecin de Bagdad, qu'Abulpharage dit être mort l'an 370 de

l'hégire. Il y eut d'autres médecins de ce nom, tels que les deux suivans.

Thabet Ben Corrah Ben Haroun Al Sabial Harrani. C'est le nom d'un grand médecin, d'un excellent mathématicien et d'un philosophe célèbre; c'est celui que les Européens appellent Thebit. Il étoit Sabien de religion, et son pays étoit Harran, ville de Mésopotamie, qui est dit-on l'ancienne ville *Carra*, d'où Abraham partit pour venir en Palestine. Il y étoit né l'an 221 de l'hégire, et il y mourut l'an 288; il fut chéri particulièrement par le Calife Motâdhed, qui l'avoit mis au nombre de ses astrologues; pour l'avoir plus près de lui. Mais comme ce médecin savoit encore bien d'autres choses que l'astrologie, telles que les autres parties des mathématiques, la philosophie et la médecine. Le Calife se plaisoit à être plus souvent avec son médecin, qu'avec son ministre; il rioit et s'entretenoit familièrement avec lui. Ce médecin a beaucoup écrit, mais ses ouvrages ne concernent pas la médecine. Il eut pour petit-fils le suivant.

Thabat Ben Senan Ben Thabet (ou Thabeb), petit-fils de Thabet Ben Corrah ou Korra, qui fut aussi habile que son grand-père dans les mêmes sciences. Il étoit médecin

de l'hôpital de Bagdet, et très-expert dans la connoissance du pouls. Il a écrit une histoire de son temps, depuis environ l'an 290 de l'hégire, jusques en l'an 360 qu'il mourut. Abulpharage en parle comme d'un ouvrage excellent dans lequel il est fait mention d'un grand nombre de faits remarquables qui ne se trouvent pas ailleurs.

Théodore, médecin d'Antioche, de la secte des Jacobites, étoit sur-tout très-versé dans la langue syriaque et latine. Il fut le médecin d'un Empereur ou Roi des Francs, qu'il quitta en s'évadant par mer; mais ayant appris que le prince étoit dans la ville où il aborda, il s'empoisonna, plutôt de honte de l'avoir quitté, que par crainte d'en être puni. En effet, les princes ne manquent jamais de médecins, ils manqueroient plutôt de sujets fidèles.

Théodocus et Théodunus furent deux médecins de réputation, sous le Califat d'Abumelec ou Abdalmelek. Théodocus eut plusieurs disciples qui eurent de la réputation jusque sous l'empire des Abbassides: tel fut Phorat Ebn Shohnathae, qui florissoit sous Manzor.

Thogari Masudi ou Thograi. Jean Léon, l'Africain, a parlé de ce médecin qui fit

une triste fin. Ce devoit être une tête exaltée, puisqu'il étoit alchimiste, philosophe et poëte. Il mourut l'an de l'hégire 515. Haller.

Toh fat almolouk fil thebb, ou tabir, etc. C'est le titre d'un livre de médecine écrit en Persien pour les Princes, par ABOUBEKER BEN MASSOUD. Cet auteur dit que l'original de cet ouvrage fut trouvé dans les trésors du sultan Sangiar, vers l'an 600 de l'hégire. Et ailleurs je trouve que ce livre, ou un autre du même titre, est l'explication des songes, composé par AHMED BEN KHALAF AL SEGESTANI.

Toh fat alnogiaba he ahkam althâoun. V. alouaba. Livre qui traite de la manière dont il faut se comporter dans le temps de peste ou d'autres maladies épidémiques. Il fut composé par EBN THOLOUN AL DEMESCHKI.

YAHYA EBN ISA EBN JAZLA, médecin de Bagdad; il étoit Chrétien. ABULPHARAGE ne le cite que pour dire qu'il mourut l'an 473. Il parle aussi d'un autre d'un nom approchant.

YAHYA EBN SAID, EBN MARI, médecin Chrétien, auteur de soixante discours. Il étoit savant, il possédoit parfaitement la langue arabique, fut poëte sans cesser d'être médecin, et mourut en 589.

YUSEF EBN YAHYA EBN ISAAC, MOGREBINUS,

médecin Juif, philosophe et mathématicien qui passa d'Égypte en Syrie. Il mourut l'an 623.

Zad almossafer fil thebb. Livre de médecine composé par Ahmed Ben Ibrahim Al Giaraz, Al Thabib, mort l'an 473 de l'hégire. Il y a aussi sous le même titre un autre ouvrage de médecine, composé par Aboul Abbas Ahmed Ben Mohammed Alsaraksi Al Thabib, mort l'an 800 de l'hégire.

Zakaria Al Tefuri, ou Zacharie le Tiaphurien, médecin du IX.e siècle de notre ère ; il s'attacha à Afschin, général des armées du Calife Motassem, et l'accompagna dans les guerres qu'il faisoit en 835. Zacharie s'entretenant un jour avec le général sur la mauvaise foi des apothicaires, qui assuroient avoir de tout ce qu'on leur demandoit, le général voulut en faire l'épreuve. On fit demander à chacun certaines drogues ; quelques-uns avouèrent de bonne foi qu'ils ne les connoissoient pas, d'autres vendirent des remèdes supposés et ils furent chassés de l'armée, car l'épreuve ne se faisoit que sur les apothicaires de l'armée. On sait que ceux-ci s'enrichissent ordinairement comme font tous les entrepreneurs des fournitures : cela est reçu et odieux.

Zeheri ou Ben Zeher, surnom de Mohammed Ben Abdalmalek, médecin Arabe, né en Espagne; et surnommé à cause de sa naissance, *al Andaloussi*. Il vivoit sous le règne de Nasser, fils de Jacoub Al Manzor, Sultan des Mohades, en Afrique et en Espagne, et il mourut de la peste, l'an de l'hégire 594. On fit sur sa mort un quatrain Arabique dont le sens est : dites à la peste et à Ben Zeher, vous avez excédé l'un et l'autre, en donnant la mort aux hommes et c'est ce qui a fait que vous n'avez pas été longtemps ensemble; car un de vous deux suffisoit pour les achever tous. D'Herbelot.

Zeinuddin Ismael Ben Hossein El Giorgany, médecin Persan, a écrit divers ouvrages de médecine, sur-tout un abrégé, que d'Herbelot désigne par le titre *Agradhat theibat*, etc. comme étant de l'an 530, et se trouvant dans la bibliothèque de France.

Zohar, voy. Ibnu.

Je termine ici ce petit répertoire, qui sera trouvé trop long ou inutile par quelques lecteurs; il falloit cependant prouver par les faits historiques, que la nation Arabe avoit fourni au delà de 8 ou 10 médecins habiles, quoique par préjugé on n'en

compte pas ordinairement davantage. On vient de voir au contraire que l'on connoît parmi les médecins Arabes des hommes illustres, de grands praticiens, des philosophes raisonneurs, des mathématiciens qui pouvoient être les physiciens d'alors; des gens de lettres, des poëtes, des historiens, des politiques, des Vizirs, etc.... car de tout temps les sciences ont mené aux plus grands honneurs, et l'on peut croire que ce n'est pas la brigue qui les obtenoit auprès des Soudans et des Califes.

Maintenant nous porterons un moment nos regards sur les Califes eux-mêmes.

On ne peut guère traiter l'histoire des médecins Arabes, sans y comprendre celle de leurs gouverneurs; la chose nous a paru inévitable; nous n'en rapporterons d'ailleurs que ce qui a trait à notre objet. Les médecins des Califes étant ceux qui en général ont fait le plus de figure, faut-il bien présenter au moins la série des Califes qui les ont rendus illustres. Ces Princes, pour la plupart, ayant été d'ailleurs les promoteurs et les protecteurs zélés des sciences, leurs noms vont bien avec ceux des savans. Nous dirons un mot de leurs différentes races, de la durée de leur règne d'après les années

de l'hégire. La correspondance de ces années avec celles de l'ère vulgaire, servira à lier l'histoire de la médecine ancienne avec la moderne. Enfin, après la série des Califes, je placerai quelques réflexions sur la marche que suivirent les sciences et la médecine sous leur gouvernement, jusqu'à son extinction.

SÉRIE DES CALIFES.

La fuite de Mahomet qui quitta la Mecque, sa patrie, pour se retirer à Médine, est la grande époque de la chronologie dans l'histoire des Arabes; ils la fixent du 15 au 16 juillet 622 de l'ère chrétienne: c'est alors que commence l'année de l'*hégire*, c'est-à-dire, de la fuite mystérieuse du grand prophète. A cette époque, Mahomet avoit 54 ans; à sa mort, arrivée 11 années après, il en avoit 65, et les chronologistes disent qu'il s'étoit écoulé 6123 ans, 9 mois et 14 jours depuis Adam. Depuis la première année de l'hégire, ou 622 de l'ère chrétienne, jusqu'à la 699.e, ou 1300 de l'ère chrétienne, qui est l'époque de l'Empire Ottoman; ou plutôt jusqu'à la 923.e, et 1517 de J. C., que l'Empereur des Turcs, Sélim I.er, réunit l'Egypte entière à son Empire, les Califes siégèrent soit dans l'Arabie, soit dans l'Égypte et ailleurs.

Le nombre des Califes varie selon qu'on y compte Mahomet ou non, et il ne doit pas y être compris; selon qu'on prend la série générale ou qu'on l'interrompt à chaque race; selon qu'on nomme différemment ces princes, car plusieurs ont eu des surnoms et des qualifications; on a même latinisé, francisé ces noms à les rendre méconnoissables, etc.... Le mot Calife, ou Chalife, ou Khalife, vient du mot Arabe *Khalyfah*, qui signifie vicaire, successeur, c'est le titre modeste que prirent les successeurs immédiats de Mahomet et qui s'est conservé dans toutes les races: c'est une dignité souveraine d'un pouvoir absolu sur tout ce qui concerne la religion et le gouvernement. Ce titre fut usurpé par des princes qui n'eurent pas une aussi grande étendue de pouvoir: ceux qui gouvernent en Afrique et en Espagne reçurent le titre de *miramamolin*, ou plutôt d'*amirolmumenin* qui signifie commandeur des fidèles. On a dit dans la suite *amiramumeni* et *miramamolin* qui a prévalu. Les uns, comme Elmacin, comptent 49 Califes; les autres, comme Marigny, en désignent 56 en tout.

Je suivrai cette dernière liste comme plus complète. On trouvera aussi, dans Marigny

et dans d'Herbelot, les listes de chaque race en particulier, avec la filiation et la durée de chaque règne.

	Série des Califes.	Hégire.	Ère Chrét.e
I.er	Aboubecre.	11	632
II.	Omar.	13	634
III.	Othman.	23	643
IV.	Ali.	35	655
V.	Hassan.	40	660
VI.	Moavias.	41	661
VII.	Yesid.	60	679
VIII.	Moavias II.	64	683
IX.	Meruan Ebn Hakem.	64	683
X.	Abdalmelek.	65	684
XI.	Valid.	86	705
XII.	Soliman.	97	716
XIII.	Omar II.	99	718
XIV.	Yesid II.	102	721
XV.	Heschам.	104	723
XVI.	Valid II.	125	742
XVII.	Yesid III.	126	743
XVIII.	Ibrahim.	127	744
XIX.	Meruan II.	127	744
XX.	Aboul-Abbas-Saffah.	134	752
XXI.	Abou-Giaffar-Almanzor.	136	754
XXII.	Mahadi.	158	775
XXIII.	Hadi.	169	785
XXIV.	Haroun-Al-Raschid.	170	786
XXV.	Amin ou Al-Amin.	193	809
XXVI.	Mamon ou Almamon.	198	813
XXVII.	Motassem-Billah.	218	833
XXVIII.	Vathek-Billah.	227	842
XXIX.	Motavakel-Billah.	232	846
XXX.	Montasser-Billah.	247	861
XXXI.	Mostain-Billah.	248	862

	Série des Califes.	Hégire.	Ère Chrét.e
XXXII.	Motaz-Billah.	252	866
XXXIII.	Mothadi-Billah.	255	869
XXXIV.	Mothamed-Billah.	256	870
XXXV.	Mothaded-Billah.	279	892
XXXVI.	Moktaphi-Billah.	289	902
XXXVII.	Moctader-Billah.	295	908
XXXVIII	Caher-Billah.	320	932
XXXIX.	Rhadi-Billah.	322	934
XL.	Motaki-Lillah (*).	329	941
XLI.	Mostakfi-Billah.	333	944
XLII.	Mothi-Billah.	334	945
XLIII.	Thaï-Billah.	363	973
XLIV.	Cader-Billah.	381	991
XLV.	Caiem-Bemrillah.	422	1031
XLVI.	Mostadi-Bemrillah.	467	1074
XLVII.	Mostader-Billah.	487	1094
XLVIII.	Mostarched-Billah.	512	1118
XLIX.	Rasched-Billah.	529	1134
L.	Moktaphi-Leemrillah.	530	1135
LI.	Mostanged-Billah.	555	1160
LII.	Moktadi-Billah.	566	1170
LIII.	Nasser-Ledinillah.	575	1179
LIV.	Dhaler-Billah.	622	1225
LV.	Mostanser-Billah.	623	1226
LVI.	Mostazem-Billah.	640	1242
	Finit à l'an	656	1258

(*) Le surnom de Lillah, ainsi que ceux de Billah, de Lemrillah et Bemrillah, signifient en Dieu, à Dieu, par le commandement de Dieu, ou par la grâce de Dieu.

L'histoire de la suite des Califes est si embrouillée, lorsqu'on n'a pas présente la distinction de leurs races, qu'il est impossible de rapporter chaque chose à son temps. C'est pour faire éviter cette confusion, que nous placerons encore, après le tableau de leur règne, les remarques suivantes.

Dans la généalogie des Califes de la maison de Mahomet, on distingue les trois branches d'Abatalib, d'Ommie et de Guebase.

La dynastie des Fathimistes prit dans la suite son origine sous le règne de Moctader, que nous venons de voir être le 37.e Calife, vers l'an de l'hégire 298, et ce fut Abou-Mohammed-Obeidallah qui la fonda en Égypte, en se donnant aussi pour prophète, et se disant descendre en ligne directe d'Ali et de Fathima son épouse, fille de Mahomet. Cette dynastie commença l'an de l'hégire 296, et de J. C. 908. Elle dura 172 années et eut quatorze Califes, que l'on nomme Obeidallah ou Mahadi, Caïem, Mansor Moez, Aziz, Hakem, Dhaer, Monstanser, Mostaali, Amer, Hafedh, Dhafer, Paiez, Adhed. Les Fathimistes firent bâtir le grand Caire.

La dynastie des *Buides* s'établit en Perse, l'an de l'hégire 321, de J. C. 932. Elle

eut 17 princes, qui régnèrent l'espace de 127 ans, jusqu'à l'an de l'hégire 448, et de J. C. 1056.

La dynastie des Buides passa dans celle des *Selgiucides*, qui eurent plusieurs branches. Je ne les suivrai pas plus loin, parce que je n'écris pas l'histoire des dynasties d'Orient. Je noterai aussi que la dynastie des *Ommiades*, qui commença à Moavie, 6.e Calife, finit à Meruan II, qui fut le 19.e des grands Califes, mort l'an 134 de l'hégire et 752 de l'ère chrétienne. Les Ommiades résidèrent à Damas. Alors commença la dynastie des *Abbassides*, fondée par Abdallah, vainqueur de Meruan; elle prit son nom d'Abbas, oncle du prophète Mahomet et neveu d'Abdallah. Il y eut 37 Califes de cette maison, qui régnèrent depuis l'an 132 de l'hégire, jusqu'en l'an 656, ce qui fait, selon le compte des Arabes, 523 années lunaires 2 mois et 23 jours. Les historiens rapportent que cette race fut si féconde, qu'en l'année 200 de l'hégire, sous le Califat de Mamon, le 7.e de leur race et le 26.e de la série, le nombre des hommes et des femmes de cette maison montoit à trente-trois mille.

Les Abbassides transportèrent le siége de l'Empire à Ambar, à Aschemie et à Bagdad,

où ils restèrent plus long-temps, et jusqu'à l'an 656 de l'hégire, ou 1258 de J. C., que périt ignominieusement Mostazem, qui avoit déshonoré le trône et l'humanité. Il fut le dernier des Abbassides et le dernier Calife des Musulmans; car, dit Marigny, on ne compte plus au nombre des Califes un Ahmed, que les Mammelucks proclamèrent en Égypte, trois ans après, sous le nom de Monstanzer-Billah. Celui-ci et ses successeurs formèrent ce qu'on appelle la seconde dynastie des Abbassides; mais quels princes ! ils n'eurent ni état, ni aucune autorité temporelle; ils n'étoient que chefs de la religion. Cette seconde dynastie dégénérée finit avec le règne des Mammelucks, l'an de l'hégire 923, ou 1517 de J. C. c'est-à-dire, lorsque l'Empire Ottoman s'empara de l'Égypte, etc.

Les Arabes, soumis à la loi de Mahomet, ne se distinguèrent d'abord que par les conquêtes rapides de la Palestine, de la Syrie, de la Perse et de l'Égypte, etc.; ils se signalèrent aux siéges de Damas, d'Alep, d'Antioche, de Jerusalem, d'Alexandrie et de quelques autres places importantes. Ils portèrent atteinte à l'Empire des Grecs;

enfin, ils établirent celui des Sarrasins (1), sous le gouvernement des premiers Califes successeurs de Mahomet, Aboubecre, Omar et Othman. Omar est ce conquérant barbare qui fit détruire l'immense bibliothèque d'Alexandrie, pour réduire tous les livres au seul Alcoran. Son lieutenant Amrou fut obligé d'être l'exécuteur de ses ordres, quoiqu'il fît son possible pour sauver une grande partie de ces livres, qu'il avoit intention de livrer à Jean le grammairien, sur la demande que lui en avoit faite ce savant, comme je le disois page 10 et 11.

Si plusieurs des successeurs d'Omar ne firent rien de contraire aux sciences, ils ne firent rien en leur faveur. Ce ne fut qu'Abou-Giaffar-Almanzor, le XXI Calife dans l'ordre, et le deuxième des Abbassides, l'an 136 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 754, qui s'en déclara le protecteur. Nous avons

---

(1) Les Sarrasins sont, à proprement parler, les Arabes du désert qui embrassèrent le mahométisme; on les distingue des Arabes Chrétiens, avec lesquels ils furent presque toujours en guerre. Les Arabes en général ont occupé les trois Arabies; ils étendirent beaucoup leur domination. On appela *maures*, ceux qui habitèrent la Mauritanie; ils envahirent l'Espagne, etc.

dit qu'il eut un des Bactishua pour médecin. C'est ce même Calife qui, dans sa magnificence, fit bâtir la ville de Bagdad ou la nouvelle Babylone, l'an 145 de l'hégire ; il se faisoit gloire d'avoir toujours autour de lui des philosophes et des mathématiciens.

Haroun Al Raschid, son troisième successeur, fit plus que de protéger les sciences, il les cultiva. Il fit fleurir les arts dans son Empire pour policer ses peuples ; ce qu'il exécuta dès la troisième année de son règne, après avoir pacifié l'état. Haroun-Raschid fut en relation avec Charlemagne ; ils s'envoyèrent réciproquement des ambassadeurs et se firent de beaux présens : c'étoit vers l'an 805 de l'ère vulgaire. Les historiens assurent que ce Calife faisoit tant de cas de la médecine et des médecins, qu'il fonda la ville de Tauris comme un monument éternel de la cure faite en la personne de son épouse. C'étoit le cas d'y fonder un collége de médecine.

Le fils aîné d'Haroun, nommé Al-Amin qui lui succéda, fut un prince fainéant, indigne du trône ; il ne s'occupa rien moins que des lettres et des sciences : heureusement, son règne ne fut que de quatre ans.

Mais son frère Mamon ou Al-Mamon qui lui succéda, régna avec gloire ; il rétablit les établissemens utiles de son père Haroun, les sciences fleurirent avec éclat sous son règne, elles ont rendu son nom immortel. L'avénement de ce prince au trône, l'an 198 de l'hégire, et 813 de J. C., est une époque mémorable dont il faudra toujours se rappeler. Ce prince se donna beaucoup de soins, et employa des sommes considérables pour attirer les savans dans ses états; il logea dans les écoles publiques, qu'il fit construire, les gens de lettres destinés à enseigner toutes les bonnes connoissances; il établit une académie où l'on s'occupoit des sciences plus relevées. « On vit alors à Bagdad, dit un historien, (ou KHONDAMIR ou d'après lui), un concours nombreux de gens de lettres, la plupart appelés par le Calife, d'autres qui venoient sur le seul bruit de son amour pour les sciences, et de la protection qu'il accordoit à ceux qui les cultivoient..... La médecine, la physique, la morale, la métaphysique, l'astronomie, en un mot, toutes les belles connoissances devinrent l'objet des occupations du Calife, des grands de sa Cour, et de tous ceux,

parmi le peuple, qui pouvoient vaquer à ces sortes d'études».

Le règne de ce bon prince fut de 20 ans; nous avons nommé son premier médecin En Gabriel Bactishua, qu'il combla d'honneur et qu'il finit par ruiner; nous avons nommé aussi quelques-uns de ceux qui se distinguèrent alors. Motassem qui remplaça Almamoun, l'an 218 de l'hégire, donna un exemple unique de l'affection qu'il avoit pour son médecin Salmanavaih: c'est que l'ayant perdu, il fut si frappé de cette mort, que sa tête se dérangea. Le médecin qui fut appelé, ayant suivi un autre plan de traitement que Salmanavaih n'avoit accoutumé de faire, le Calife succomba.

Vathek-Billah, XXVIII Calife, se déclara protecteur des lettres, ainsi que Mothaded qui fut le XXXV.

Vathek étoit le IX de la race des Abbassides, qui succéda à Motassem son père, l'an 227 de l'hégire; il fournit à l'histoire de la médecine, un cas particulier qui mérite d'être recueilli.

Les historiens rapportent que ce Calife, étant tombé dans l'hydropisie à cause de ses intempérances, en fut guéri par son médecin, qui étoit très-habile, et de la ville de

Nisabour. Ce médecin eut l'idée singulière de faire entrer son malade dans un four à chaux, après qu'on en auroit tiré la pierre, c'est-à-dire, lorsque la chaleur devoit en être graduée convenablement; il l'astreignit encore à un régime approprié à son état, tant par la qualité des alimens, que pour les heures auxquelles il devoit les prendre. Cette cure eut un plein succès, mais le Calife oublia le conseil que lui donna le médecin d'éviter cette vie déréglée qui l'avoit mis dans un état fâcheux; d'autant plus que s'il retomboit dans le même cas, le même remède ne lui seroit d'aucun secours. Le pronostic ne se vérifia que trop, le prince ayant repris son train de vie, il termina bientôt ses jours l'an 232 de l'hégire. Cela arrive souvent, on prend conseil des médecins et on ne le suit pas.

Motavakel qui monta alors sur le trône, eut en grande considération un médecin célèbre, que nous avons fait connoître : c'est encore un des Bactishua, le second du nom, dont le père Gabriel Bactishua, avoit été aussi le médecin de quelques-uns des Califes précédens. On rapporte un trait qui sert à faire connoître l'intimité du Calife Motavakel avec son médecin : « il l'admit

dans sa plus grande familiarité; il aimoit à causer avec lui, à cause de son humeur enjouée qui lui fournissoit toujours des saillies agréables; il en avoit même quelquefois d'assez piquantes, dont le Calife vouloit bien ne pas se formaliser. On raconte, par exemple, que Bactishua étant un jour allé rendre ses devoirs au Calife, ce prince, voulant causer un peu long-temps, le fit asseoir auprès de lui et se mit à l'entendre; pendant la conversation, le Calife ayant remarqué que la frange qui bordoit le devant de la robe du médecin, étoit un peu décousue par le haut, il s'amusa, en causant toujours avec lui, à découdre tout le reste jusqu'à la ceinture. La conversation finie sur l'objet dont traitoit le médecin, le Calife lui demanda, en riant, comment on pouvoit reconnoître qu'un homme fût à un degré de folie assez fort, pour qu'il fût besoin de l'attacher. C'est par exemple, répondit le docteur, aussi en riant, s'il déchiroit la robe de son médecin jusqu'à la ceinture. Le Calife, loin de trouver mauvaise la liberté du docteur, éclata de rire à cette repartie, et le congédia en lui faisant présent d'une robe fort belle et d'une somme d'argent ». Marigny. La fin de cette

histoire est au moins heureuse et ressemble assez à bien d'autres qui nous viennent d'Orient.

Cependant ce prince bizarre répandoit plus facilement encore ses disgraces que ses faveurs, et Bactishua éprouva tour-à-tour l'une et l'autre. Voici ce que rapporte le même historien: « Motavakel ayant un jour envoyé dire à ce médecin qu'il iroit lui demander à dîner, et qu'il meneroit avec lui un certain nombre de seigneurs, Bactishua fit préparer un dîner convenable pour de tels hôtes, et les servit avec une magnificence surprenante; il fit parer ses appartemens de tout ce qu'il avoit de plus riche, l'or, l'argent brilloient de toutes parts, et la vaisselle qu'il mit sur la table, étoit surtout d'une beauté et d'un travail admirables. Le Calife parut prendre beaucoup de plaisir à la réception que lui fit le médecin; mais, en sortant de chez lui, il envoya mettre le scellé dans sa maison. (Jusque-là c'est un badinage de prince, la suite est une atrocité de despote.) Peu après, tout fut exposé en vente, et il s'empara de l'argent qu'on en retira. Le malheureux docteur qui se croyoit si intimement chéri de son souverain, perdit dans un moment toute sa fortune,

et le chagrin qu'il en eut, le conduisit bientôt après au tombeau ». *Id.* Cet homme de mérite étoit le troisième médecin de ce nom qui servoit sous les Califes Abbassides ; il étoit Chrétien, et il avoit employé le temps de sa faveur à rendre de grands services à ceux de sa religion ; il avoit été, ainsi que ses prédécesseurs, fort utile à ceux des Califes qui avoient aimé les sciences, car ce fut à leurs travaux, que les Sarrasins furent redevables des ouvrages de quantité d'auteurs Grecs et Latins qu'ils traduisirent ou firent traduire en arabe. J'ai parlé d'un des Bactishua appelé à la Cour d'Haroun Al Raschid, pour une de ses femmes qu'il guérit promptement par une surprise, peut-être téméraire à la Cour d'un Calife. Tout cela se passoit du milieu du huitième siècle, au milieu du neuvième.

Nous ne passerons pas sous silence un fait bien extraordinaire qui caractérise l'atrocité de ce malheureux prince. Quelques auteurs Orientaux rapportent que le Calife Motavakel se plaisoit malignement à des jeux barbares au milieu de ses débauches ; tantôt il faisoit lâcher un lion, lequel paroissant tout-à-coup au milieu d'un festin, épouvantoit ou blessoit les convives ; tantôt

il faisoit glisser des serpens par-dessous la table, et casser des pots pleins de scorpions au milieu de la salle du festin, sans qu'il fût permis à aucun de se lever de table, ni de changer de place; et lorsque quelqu'un de ses amis avoit été piqué ou mordu par ces animaux, il le faisoit guérir avec une excellente thériaque qu'on préparoit par ses ordres : soin plus cruel qu'officieux. Ceux qui ont voulu excuser les jeux bizarres de ce prince, ont dit qu'il ne faisoit que des essais avec le venin des animaux, pour montrer l'excellence de sa thériaque.

Ce Calife barbare ne pouvoit que mal terminer sa vie, il fut tué par des Turcs qui le surprirent à table, l'an de l'hégire 247, de J. C. 861.

L'histoire nous a conservé peu de chose des bienfaits des autres Califes envers les sciences; sans doute qu'ils les trouvèrent suffisamment établies; leurs bienfaits se bornèrent à quelques hommes de lettres, et leurs médecins furent du nombre. Le règne de Mostanser, le LV Calife, fut encore illustré par plusieurs savans et des gens de lettres. C'est ce prince qui établit un collége de médecine et un dispensaire pour les médicamens à Bagdad.

Après le cinquante-sixième et dernier des Califes, la ville de Bagdad fut prise l'an 1258, et ce fut la défaite des Arabes en Asie. Tandis que les Abbassides faisoient fleurir les sciences dans leur Empire, les Fathimites ne les négligeoient pas, ils avoient formé une bibliothèque de deux cent mille volumes, lorsque leur trône et l'Egypte tombèrent au pouvoir du généreux Saladin, sur la fin du douzième siècle. Il est à remarquer que le règne des Califes fut plus long, que celui des Empereurs de Constantinople; il est vrai que cette ville fut reprise sur les Français par les Grecs, en 1261, mais l'Empire Ottoman envahit bientôt après tout l'Orient.

Je dirai un mot des Sarrasins d'Espagne dont l'histoire est liée à ceux d'Orient. Le cardinal Rodrigue Ximenés, archevêque de Tolède, a écrit cette histoire assez amplement en l'an 1280. Vattier a fait usage de cet ouvrage; mais il s'est dispensé de le traduire en entier, tant à cause de la barbarie du style, que parce que l'auteur avoit exposé moins doctement une partie des choses que le Macin avoit rapportées; pour abréger, nous nous servirons en partie du sommaire de Vattier.

Les Sarrasins avoient donc étendu leurs

conquêtes sur les côtes de l'Afrique, le long de la Méditerranée, ils reçurent le nom de Maures, non qu'ils fussent noirs, mais parce qu'ils occupoient les trois Mauritanies. Un événement inattendu les fit pénétrer jusqu'en Espagne ; le comte Julien étoit chez eux en ambassade, lorsque sa fille fut déshonorée par Rodrigue, Roi d'Espagne. Pour se venger de cet outrage, l'ambassadeur perfide persuade aux Maures que la conquête de l'Espagne est facile, il s'offre à les aider de son secours ; il leur ouvre les voies et les portes de Tariffa, un Emir à la tête de quelques mille hommes s'empare de toute l'Espagne. Tarec, au nom de Muze, gouverneur d'Afrique, entra dans l'Andalousie, en l'an 93 de l'hégire, ou 712 de J. C., sous le Califat de Valid XI.e Calife ; ils gagnèrent en 714 la fameuse bataille, où Rodrigue perdit la vie. Enfin, ils furent si bien en possession de ce pays, que l'archevêque Opas prêta serment de fidélité aux Sarrasins, qui usèrent de beaucoup de clémence envers les vaincus, en tolérant la religion chrétienne, et laissant à l'archevêque une partie de son autorité sur ses églises.

Il ne fallut que quatorze mois pour sou-

mettre l'Espagne à l'Empire des nouveaux Califes. C'est ainsi que les passions honteuses des souverains attirent des malheurs sur les peuples qu'ils gouvernent, et qu'ils ne sont pas dignes de gouverner. Ce succès extraordinaire enhardit d'autres Sarrasins qui, sous la conduite d'Abdérame, lieutenant du Calife de Damas, après avoir franchi les Pyrénées, tentèrent, en 732 ou 34, de pénétrer en France ; ils parvinrent à en subjuger une grande partie avec une armée formidable, ils s'avancèrent jusqu'à Tours au nombre de quatre cent mille hommes; ils furent plusieurs fois vigoureusement repoussés, et plusieurs fois ils rentrèrent en possession, perdant du terrein d'une part, en gagnant de l'autre, jusqu'à ce que le vaillant Charles Martel, secondant le Duc d'Aquitaine, Eudes, qui déjà avoit reçu des échecs de leur part, les battit complètement et les chassa du royaume en 737; le prince français détruisit leurs établissemens et leurs ports (ou les nôtres), dont deux, à ce qu'on prétend, étoient dans nos environs ; mais Montpellier n'existoit pas encore, il sortit des débris de Maguelonne, etc.... Enfin les Sarrasins repoussés de France et plus tard d'Espagne en 1180, puis en 1252 par le roi

Ferdinand III, reprirent pour la plupart le chemin de l'Afrique, où ils sont encore représentés par leurs descendans qui règnent sur Fez et Maroc.

Ce fut le fils de Moavie de la maison des Ommiades, qui fonda la monarchie Arabe en Occident; ensuite la maison de Guebase ayant dépossédé celle d'Ommie du Califat d'Orient, l'an 139 de l'hégire ou 747 de J. C., vint prendre possession du Califat d'Andalousie, sous le titre de Miramamolin, ou d'un autre moins corrompu, comme nous l'avons déjà dit. La maison d'Ommie et la maison de Guebase régnèrent donc tour-à-tour en Espagne près de 200 ans, par vingt-un princes Maures, et jusques à l'an 416 de l'hégire ou 1025 de l'ère vulgaire, que le dernier de cette race, nommé Isen ou Hassum, chassé par les habitans de Cordoue, se réfugia à Sarragosse et y passa le reste de ses jours. Mais les Sarrasins restèrent encore en Espagne jusqu'à leur dernière expulsion en 1492, près de 800 ans après qu'ils y furent entrés pour la première fois. Il en resta encore, mais sans pouvoirs, sans autorité, ils furent connus sous le nom de *Morisques*. Ceux qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, se montrèrent encore

en 1569. Le Roi Philippe III voulut absolument les chasser de ses états en 1610. Peut-être ce prince craignoit-il leur immense population, car ils étoient déjà au nombre de 900 mille ; mais il priva l'agriculture et les arts de leurs principales forces. Par un refus non moins impolitique, on crut en France ne devoir pas accepter les offres que ces Maures naturalisés d'Espagne firent de défricher les Landes inutiles de la Guienne ; ils rentrèrent enfin en Afrique d'où leurs pères étoient sortis. Les craintes étoient sans doute aussi bien fondées en France qu'en Espagne ; un auteur remarquoit en effet que, si Charles Martel par son activité, sa prudence et sa valeur, n'eût arrêté l'impétueux torrent que présentoit une armée de quatre cent mille Sarrasins, on verroit peut-être aujourd'hui autant de turbans en France, qu'en Asie.

Les Arabes avoient répandu le goût des sciences dans tous les pays de leur domination, ils le portèrent en Afrique, où il s'est perdu; ils le transplantèrent en Espagne, où il s'est conservé plus long-temps. Par-tout il élevèrent de belles mosquées, ils fondèrent de grands hôpitaux, ils érigèrent des académies et des écoles publiques; celles de Cordoue et de Tolède furent sur-tout célèbres.

Nous avons vu que Rhazès, Persan de nation, s'étoit rendu à Cordoue, qu'Averrhoës étoit de Cordoue même, Avenzoar de Séville, son père et son aïeul étoient aussi médecins en Espagne, etc.... Ainsi les Sarrasins ramenèrent en Occident les sciences deux fois transfuges ; mais ce fut après la grande époque de la nouvelle prise de Constantinople par les Turcs, l'an 1453, que les ouvrages des savans repassèrent de la Grèce et de l'Asie en Occident, avec plusieurs hommes de lettres qui vinrent s'établir en Italie, en France et ailleurs (1).

(1) On ne connoît qu'un petit nombre de ces hommes de mérite, tels que les Lascaris, les Gaza, etc. qui, échappés de la barbarie, sauvèrent dans leur sein le foyer des lettres ; c'est que l'histoire des Sages occupés en silence dans l'ombre du cabinet de la culture des sciences, dont l'utilité peut tourner au bonheur des humains en les éclairant, n'a pas l'éclat des hauts faits de ceux qui ont bouleversé les Empires, dévasté la terre et fait entretuer des hommes. Les noms de Mahomet, d'Amurath sont illustres, parce qu'ils ont porté la terreur dans l'Orient. Felicitons-nous de nous trouver jouissans à l'époque la plus glorieuse pour les sciences, les lettres et les arts ; tout contribue à les faire fleurir au milieu des douceurs de la paix, que le Pacificateur de la France nous assure, malgré la guerre forcée du moment, par son rare héroïsme et par la sagesse du Gouvernement qu'il dirige.

Les sciences ont toujours à lutter contre l'instabilité des Empires, elles s'épouvantent du bruit des armes, elles fuient ou elles succombent; les guerres des Gaulois et des Romains, des Goths, des Huns, etc. les avoient obligées d'émigrer d'Occident en Orient, elles revinrent dans leur ancienne patrie. La médecine ne pouvant se soutenir en Asie et en Afrique, après le douzième siècle, vint reprendre des forces en Europe; on la reçut avec transport.

Quelques médecins Arabes ont continué d'écrire pendant le quatorzième, le quinzième et le seizième siècle. Haller a donné le titre de plusieurs de leurs ouvrages, même anonymes. (*Bibl. pract.*, t. I, p. 408 et 421). Mais au quatorzième et quinzième siècle, leur règne décroît rapidement et finit tout à coup.

Quant à leurs successeurs pour le nom, autant les Arabes policés avoient cultivé les sciences et s'étoient distingués dans la médecine, autant les Arabes du désert, dits Bedouins, font peu de cas des lettres, ils n'ont pas même foi aux médecins parce qu'ils sont fatalistes, ils croient que chacun porte son horoscope empreint sur le front, et que le nombre de ses années s'y trouve

inscrit. Ces peuples grossiers vivent à la manière des Nomades, ils conduisent paisiblement leurs troupeaux par les déserts, ils campent commodément sous des tentes ou dans des huttes, et volent de leur mieux les caravanes et les passans.

Cependant l'expulsion des Sarrasins de l'Espagne et de la Gaule Narbonnaise ou de la Septimanie, ne fit pas oublier de si tôt leur médecine; ils en laissèrent des traces profondes qui se sont conservées assez longtemps sous les pas de ceux qui les ont suivis servilement : ce sont ceux d'un autre âge que l'on a nommés les Arabistes, parce qu'ils ont suivi en tout ou en partie la doctrine des médecins Arabes, tels que Constantin l'Africain et Jean de Milan, dans la fameuse école de Salerne; Pierre d'Apono à Bologne; Arnaud de Villeneuve, Gordon et Valescus de Taranta, à Montpellier; Giles de Corbeil et le Moine AEgidius, à Paris, etc.

Arrêtons-nous un moment à admirer la célébrité d'une école qui laissa si peu de monumens de sa réputation. On a dit que des Professeurs enseignèrent la médecine à Salerne en hébreu, en arabe et en latin, vers le milieu du septième siècle (Clifton).

M. le professeur Ackerman d'Altorf, qui nous a procuré en 1790 une bonne édition du *Regimen sanitatis Salerni*, a conçu une idée aussi avantageuse de l'école de Salerne; il croit qu'originairement il y avoit à Salerne des professeurs de toutes les nations qui enseignoient chacun dans sa langue : ainsi, le Rabbin Elisée enseigna la médecine en hébreu ; maître Pontus qui étoit Grec, l'enseignoit en grec ; Abdala qui étoit Sarrasin, l'enseignoit en arabe ; un maître de Salerne l'enseignoit en latin ; quelle école et quels élèves ! cela étant, on peut dire que l'école de Salerne présenta le modèle du plus savant des instituts, vrai lycée médical. Nous parlerons plus amplement de cette école et du trop fameux *Régime* qui en est émané, dans quelques remarques à notre édition de Freind. Elle n'est pourtant bien connue cette école, que d'après l'ouvrage qui porte le titre d'*École de Salerne*, espèce de rapsodie métrique, où quelques bons préceptes d'hygiène, plaisamment énoncés, sont noyés dans un fatras de mots mis à la torture ; cette compilation date d'après l'an 1100. S'il falloit juger d'après cet ouvrage, même augmenté et embelli depuis, du progrès que la médecine avoit fait à Salerne

depuis l'établissement de l'école, on ne sauroit en avoir une idée aussi avantageuse ; mais il faut considérer les préceptes de l'école de Salerne comme l'ouvrage de Jean de Milan, puisque ses collégues qui pouvoient y avoir part, lui en laissèrent toute la gloire. Jean de Milan étoit poëte, il voulut se rendre agréable au Duc de Normandie, Robert, fils de Guillaume le Conquérant, qui, à son retour de la guerre portée à la Terre-Sainte, s'arrêta à Salerne pour y consulter les médecins sur la blessure empoisonnée qu'il avoit reçue. Freind rapporte le résultat de cette consultation, de même que de Haën, *prælect. pathol.*, t. II.

Les médecins de Salerne ne nous sont donc bien connus que par Jean de Milan et par Constantin l'Africain, ce fameux moine du Mont-Cassin, de la fin du onzième au douzième siècle, dont nous avons les ouvrages (1). Les moines du Mont-Cassin,

(1) Nous aurons occasion, dans nos remarques et additions à l'ouvrage de Freind, de nommer plusieurs médecins de Salerne, même des femmes exerçant la médecine, et qui se rendirent célèbres par leurs écrits. Ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage de ces matrones savantes, elles auront leur rang d'honneur ailleurs.

au royaume de Naples, enfans de St-Benoît, n'étoient pas les plus ignorans des moines, comme ceux de leur ordre ne le furent jamais; ils alimentèrent, pour ainsi dire, de leurs sujets l'école voisine, et Constantin fut le coryphée tant de l'école médicinale, que de l'école monastique ; il fut le premier qui introduisit la médecine des Grecs et celle des Arabes en Italie.

Ce n'est donc pas d'après l'ouvrage du *regimen sanitatis*, qu'il faudroit juger de la réputation de l'école de Salerne, mais d'après les médecins qui en sont sortis, et qui ont soutenu l'art dans le temps de la plus profonde ignorance. Ces médecins répandirent au moins l'émulation parmi ceux d'Italie, et c'est à cette émulation, que nous devons aussi les chirurgiens Italiens qui vinrent en France, durant les troubles qu'excitèrent les Guelfes et les Gibelins : c'est ce dont on convient amiablement dans les recherches sur l'origine de la chirurgie en France, p. 31, etc.

Cependant la réputation de l'école de Salerne s'évanouit parce qu'elle étoit sans principes solides, quoiqu'elle en eût adopté plusieurs de la médecine des Arabes; il n'en fut pas de même de l'École de Montpellier, qui ne prit des Arabes, que ce qu'ils avoient

emprunté des Grecs. D'ailleurs cette école, qui ne fut érigée en faculté qu'en l'an 1220, laissoit derrière elle les vieux dogmes ; les grands hommes qui s'y distinguèrent d'abord, ne suivoient pas des routes battues, ils étoient capables d'innover et de faire des découvertes utiles. Ceux que j'ai nommés et plusieurs autres, ne s'asservirent pas uniquement à la doctrine des Arabes, quoiqu'on les ait nommé des Arabistes, et quoiqu'ils vissent de grands médecins dans Avicenne, dans Rhazès, etc. ; ils sont Arabistes, parce qu'ils ont succédé dans l'ordre des temps aux Arabes. Mais ce n'est pas de ces hommes vénérables, premiers auteurs de l'école de Montpellier, qu'il doit être ici question ; ils ont eu, dans l'un de leurs dignes successeurs, un historien qui a apprécié leur mérite. Je n'en parle en passant, que pour rappeler les relations qu'il put y avoir entre les Sarrasins, les Espagnols, les Juifs et les habitans de Montpellier, qui avoient des médecins habiles, avant d'avoir une faculté. Astruc, qui toujours s'appuie des preuves les plus authentiques, quand il établit les titres de la faculté de Montpellier, dont il fut pendant environ douze ans le principal ornement, avant d'illustrer celle

de Paris, Astruc nous est garant que lorsque le cardinal Conrad, légat du Pape, dicta cette fameuse bulle de 1220, qui donna des statuts à la faculté de Montpellier, les médecins de cette ville, sans former auparavant un collége, jouissoient déjà d'une réputation qui attiroit vers eux les malades : réputation, qui bien loin de se démentir dans les autres siècles, a toujours été en croissant. Montpellier, nous dit encore l'historien que je cite, tenoit un rang considérable sur la fin du X.e siècle, entre les villes de la Gothie ou de la Septimanie ; son commerce y rassembloit les peuples du voisinage et les médecins de diverses nations. On y vit des Gaulois, des Arabes, des Juifs, et les médecins de ces nations différentes, se communiquant réciproquement leurs lumières, formèrent une espèce d'école. On veut bien la faire remonter jusqu'en l'an 1150. C'étoit peut-être le temps où il s'y faisoit des miracles, à l'instar de ceux de la Vierge de Salerne.

On sait que les Juifs sont accoutumés, depuis long-temps, à faire commerce de tout, ils trafiquoient aussi de la médecine. Dans les premiers siècles de l'Église, ils se répandirent par-tout et communiquèrent avec

plusieurs nations. Ils avoient une école à Sora, en Asie, dès l'an 200. L'Espagne et le Portugal furent les contrées qu'ils fréquentoient d'ordinaire ; il s'en glissa quelques-uns à Montpellier ; on en a vu à titre de médecin, à la Cour des Rois de France. J'ai dit que Charlemagne avoit pour médecin un Farraguth et peut-être un autre ; et Sédécias, autre médecin Juif, étoit attaché à Louis le Débonnaire, au IX.e siècle, et c'étoit un temps de faveur pour les Juifs. Le même Sédécias fut aussi médecin de Charles le Chauve, et, à ce qu'on prétend, son assassin, l'ayant empoisonné, à son retour d'Italie, dans une chaumière.

Il fut un temps où les Juifs, et plus encore les prêtres, s'emparèrent de la médecine. Les moines qui par état cultivoient les lettres à l'ombre de leurs cloîtres, et auxquels on a bien des obligations sur ce point, se mirent aussi à exercer la médecine ; l'abus fut tel, que les lois intervinrent pour les réprimer.

« Les médecins des premiers siècles de la monarchie Française, dit Chomel, l'un des historiens de la médecine, étoient tous ou moines ou ecclésiastiques. Aussi les religieux et les clercs étoient-ils les seuls en

possession de tout ce qui existoit dans les connoissances humaines, belles-lettres, sciences, arts, théologie, jurisprudence, grammaire, musique, géométrie, mathématiques, physique, principalement parce qu'ils possédoient seuls les manuscrits, où ces connoissances étoient en dépôt. Quant à la médecine, c'étoit sans doute un très-grand abus de voir des moines et des prêtres quitter leur monastère et le service des autels auxquels ils s'étoient consacrés, se laisser solliciter avec empressement par ce même monde qu'ils avoient abandonné, et s'exposer de nouveau au danger de la séduction. Ce ne fut que dans le XII.e siècle, qu'on s'aperçut de cette inconséquence : dès qu'il fut question de rétablir la discipline ecclésiastique, et de réformer les mœurs déréglées des moines, on prit sagement le parti de leur interdire toute sortie, nommément pour l'exercice de la médecine ».

Chomel cite plusieurs conciles, comme celui de Rheims, en 1131; celui de Latran, en 1139; celui de Montpellier, en 1162; celui de Tours, en 1163; de Paris, en 1212; un autre de Latran, en 1215, qui défendirent expressément aux moines et aux réguliers l'étude des lois et de la médecine, et encore plus d'exercer celle-ci.

Chose plus surprenante encore. Dans des temps postérieurs, il falloit être clerc pour être médecin (1) : tant certaines opinions varient avec les siècles! Nouveaux abus à corriger, l'honneur en fut attribué cette fois à un protecteur des sciences, au cardinal d'Estouteville, chargé de l'honorable commission, sous les règnes de Charles VII et de Louis XII, vers la fin du XV.e siècle, de réformer l'université de Paris. Fort prudemment, le cardinal éclairé permit aux médecins de se marier. La médecine quitta enfin le froc et le petit collet, et n'adopta plus que des sujets uniquement occupés d'elle. A peine aussi avoit-elle abandonné le turban, qu'elle prit une tournure à attirer tous les regards, elle s'enveloppa du manteau mystérieux de l'alchimie, elle proposa bien des énigmes et des paradoxes ; elle s'exprima par des signes figuratifs et par des termes obscurs ou à double sens ; quelques grands hommes pénétrèrent ses

(1) Avant la révolution française, il y avoit dans quelques chapitres des canonicats ou des bénéfices, qui ne pouvoient être occupés que par des gradués en médecine. Aujourd'hui, il y a des médecins sans bénéfice et des chanoines avec de petits revenus.

vérités et furent quelquefois les confidens de la nature ; car, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Roger Bacon, qui surpassèrent Rhazès et Avicenne, et dans la suite Paracelse, homme étonnant qui eut tant d'assècles, ne firent pas autant d'adeptes de leurs subalternes, c'est-à-dire, que tous ne furent pas illuminés. L'Allemagne donna naissance à Paracelse et fut témoin de ses prodiges ; l'Angleterre avoit produit ce Roger Bacon, qui, le premier, fit des expériences chimiques et montra des phénomènes qui n'étonnèrent pas moins.

La chirurgie à son tour compta quelques habiles opérateurs, qui tâchèrent de surpasser Albucasis : ce furent les Roger de Parme, les Guillaume de Salicet, les Lanfranc, les Guy de Chauliac, les Ardern qui se firent un grand nom dans la médecine opérante, et qui contribuèrent beaucoup à la restauration de l'art. A côté d'Ardern, dont se fait honneur l'Angleterre, pourquoi faut-il placer un homme extraordinaire, un Jean de Gaddesden, médecin de Cour, qui fut le prince et le modèle des grands charlatans à titre?

La botanique vit naître ses Cuba, ses Léonicenne, ses Brunfels, ses Gesner, ses Fuchs,

ses Matthiole, etc. qui firent oublier Eben Bitar, et rétablirent la mémoire de Dioscoride.

L'anatomie n'eut pas beaucoup d'efforts à faire, pour éclipser celle des Arabes, trop informe pour être remarquable. Les Jacques Sylvius, les Vesale, les Ingrassias, les Ambroise Paré, les Columbus et tant d'autres qui se succédèrent, dépassèrent Galien ou l'illustrèrent.

Enfin, les Brissot, les Cornarius, les Linacre, les Gonthier d'Andernac, etc... remirent en honneur Hippocrate et les Grecs. C'est ainsi que les Arabes avoient préparé de loin cette heureuse révolution en médecine, en conservant, en commentant et traduisant les ouvrages des Grecs.

Mais nous voilà insensiblement transportés chez les modernes, nous allions nous enfoncer dans le 14.e et le 15.e siècle, dont nous n'avons pas l'intention de crayonner l'histoire; nous en avons dit assez pour notre objet.

On peut inférer de ce qui précède: 1.° que la ville d'Alexandrie, fondée 332 ans avant l'ère chrétienne, et qui fut le théâtre de la bonne médecine, sous le règne des Ptolémées, passa après l'extinction de

cette race qui finit à la reine Cléopatre, sous la domination des Romains et des Empereurs d'Orient ; 2.° que les Arabes la conquirent sous le Calife Omar, l'an 640, et que leur règne ayant duré du VII. siècle jusqu'au commencement du XV.e, la médecine, pendant cet espace de temps, acquit entre les mains des Arabes une expérience (bonne ou mauvaise) d'environ sept cents ans ; 3.° que l'Arabie, ainsi que l'Égypte, ayant passé, depuis 1517, sous la domination des Turcs, aujourd'hui ces peuples tiennent à la religion et à la morale des Arabes, mais la médecine n'y est plus celle des Arabes ni celle des Grecs.

Je crois que si, après quatre siècles, il étoit dû encore quelques restes de reconnoissance, envers les médecins Arabes, pour la petite somme de science qu'ils nous ont laissée, je viens d'en acquitter assez généreusement la dette.

FIN.

FAUTES ET OMISSIONS.

Page 5, ligne 27 et 28, Abassides, *lisez* Abbassides.

Page 18, ligne 21, de toute espèce, *ajoutez* des bols, des électuaires, des confections, dont celle d'*alkermés*, encore usitée.

Page 21, ligne 13, M. Gmelin, *ajoutez* que les sciences et l'université de Gottingue viennent de perdre.

Page 21, ligne 19, les sels, *ajoutez* l'alkali est de leur dénomination.

Page 29, ligne 16, de Milan, *lisez* médecin de Londres.

Page 45, ligne 1, il est aussi un manuscrit, *lisez* en manuscrit.

Page 91, ligne 2, 14 et 17, concubine, *lisez* favorite.

Page 97, ligne 4 et 5, à deux médecins Grecs, *lisez* à deux médecins, dont l'un Grec,

Page 147, ligne 14, à longue vie, *ajoutez* on leur donne le nom de *Macrobies*.

Page 180, ligne 21 et 22, je ne m'asservirai pas à les ranger (les livres *Ketab*) rigoureusement par ordre alphabétique. *Nota.* L'Imprimeur a bien voulu prendre la peine de les ranger.

Page 193, ligne 21, et page 206, ligne 5 et 7, les Rabins, *lisez* Rabbins.

Page 219, ligne 27, signifie table, *ajoutez* les *tacuims* sont distribués à la manière d'un *zige*, c'est-à-dire, de tables astronomiques des Arabes.

Nota. Il est des mots différemment écrits, parce qu'en effet, on les trouve écrits ainsi chez les auteurs, comme ceux de Bagdad, Bagdat, Bagdet, Baldach et Baldath.

Khorassan, Chorassan et Corasan.

Jondisapour et Gondisapour. Nischabourg et Nisabourg.

Mansor et Manzor, Calife, Chalife et Khalife.

CINQ CACHETS INÉDITS

DE MÉDECINS-OCULISTES ROMAINS.

CINQ CACHETS INÉDITS

DE MÉDECINS-OCULISTES ROMAINS,

PUBLIÉS ET EXPLIQUÉS

PAR LE DOCTEUR SICHEL,

Licencié ès-Lettres de la Faculté de Paris,
Chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Léopold (de Belgique), Commandeur de l'ordre du Christ (de Portugal).

PARIS.

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE FÉLIX MALTESTE ET Cie,

Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18.

1845.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

CINQ CACHETS INÉDITS

DE MÉDECINS-OCULISTES ROMAINS.

On sait que les oculistes romains possédaient des cachets ou tablettes en pierres gravées, sur lesquels étaient inscrits les noms des collyres ou topiques oculaires qu'ils employaient habituellement, et le plus souvent aussi celui du médecin. Caylus, Saxe, Walch, Tôchon d'Anneci, MM. Rever, Bottin, Johanneau, de Saint-Mêmin et d'autres savans en ont publié un nombre considérable. Selon notre calcul, ce nombre s'élève actuellement à 40. M. de Saint-Mêmin le porte à 41. Mais, d'après notre conviction, cet antiquaire a fait un double emploi qui l'a induit dans une erreur d'autant plus excusable que probablement il n'a pu, comme nous l'avons fait, consulter tous les ouvrages originaux. Outre ces cachets, il existe deux vases destinés à contenir un de ces topiques oculaires et qui portent en inscription ces mots grecs: Ἰάσονος Λύκιον, *Lycium de Jason*. Millin et Tôchon les ont décrits, et ce dernier les a expliqués.

Grâce à la bienveillante obligeance de MM. du Mersan, conservateur adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, Raoul-Rochette, conservateur du même cabinet et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, de M. le docteur Daremberg, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, et de M. Adrien de Longpérier, premier employé du cabinet des médailles, j'ai pu réunir successivement les empreintes ou copies de cinq cachets du même genre encore inédits. Je m'empresse de faire part de cette découverte au public, en donnant de suite à chaque pierre le numéro d'ordre qu'on doit lui assigner

dans la série des cachets qui sont actuellement connus. A l'exemple de Saxe et de Tôchon, je les désignerai par le nom de la ville près de laquelle elles ont été trouvées, ou bien encore par le nom de celle où elles ont été déposées dans les collections publiques ou particulières d'antiquités.

Pour point de départ, j'ai pris les trente cachets publiés et numérotés par Tôchon, et j'ai continué la supputation jusqu'aux derniers cachets publiés en 1841 par M. de Saint-Mêmin, comme il suit :

Ἰάσονος Λύκιον. Cette inscription, n'appartenant pas à un cachet, ne doit pas entrer en ligne de compte. A.-L. *Millin*, Description d'un vase trouvé a Tarente. Paris, 1814, in-8°.—*Tôchon* d'Anneci, Dissertation sur l'inscription grecque Ἰάσονος Λύκιον, et sur les pierres antiques qui servaient de cachets aux médecins-oculistes. Paris, 1816, in-4°.

Nos 1 à 30. *Tôchon*, p. 60 à 72.

31. C.-G. *Lenz*, dans Millin, Magasin encyclopédique, 1809, t. I, p. 102.

32. *Baudot* l'aîné, *Ibid.*, t. II, p. 105.

33. Séb. *Bottin*, dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, 1820, p. 459.

34 à 36. F. *Rever*, Mémoire sur les ruines de Lillebonne. Evreux, 1821 (en réalité 1824), in-8°. Appendice, p. 40 et 53, 28 et 53, 45 et 52. C'est probablement en regardant les quatre cachets de M. Rever comme inédits, tandis qu'il n'y en a que trois de nouveaux, que M. de Saint-Mêmin s'est trompé dans son calcul.

37 et 38. Eloi *Johanneau*, dans Bottin, Mélanges d'archéologie, etc. Paris, 1831, in-8°, p. 115 à 118.

39 et 40. De *Saint-Mémin*, Rapport sur deux cachets inédits d'oculistes romains. Dijon, 1841, in-4°.

41 à 45. Ces numéros avaient été assignés par moi aux cinq cachets inédits qui font le sujet de cet article. La rédaction était presque terminée lorsque j'ai trouvé :

46 et 47, deux nouvelles pierres déjà publiées par *Grivaud* de la Vincelle. Il en sera question plus loin.

Le nombre total de ces pierres sigillaires s'élève donc actuellement à *quarante-sept*. Les numéros devront être changés entièrement lors d'un nouveau travail complet sur ces cachets. Il sera nécessaire alors de les classer dans l'ordre chronologique de leur découverte.

M. Raoul-Rochette m'a dit que les deux cachets de la Bibliothèque royale (nos 41 et 42) devaient être ubliés quelque part. J'ai vérifié tous les mémoires qui traitent de ce point d'archéologie, et je suis bien sûr que ces inscriptions sont restées inédites jusqu'à ce jour : hasard inexplicable! quand on considère avec quelle libéralité l'administration de ce bel établissement laisse à tout le

monde un facile accès auprès des trésors qu'il renferme. Par une singulière coïncidence, ces cachets, ainsi que les autres que je fais connaître pour la première fois, portent des noms d'oculistes qui n'ont point encore figuré parmi les noms publiés jusqu'à ce jour. Cette particularité ne peut qu'ajouter à leur intérêt. Je me propose de réunir plus tard dans une monographie complète tous ces curieux monumens de l'antiquité médicale, de les commenter de nouveau et de corriger le texte de plusieurs qui ont été mal lus et mal interprétés. Comme, depuis Tôchon, personne n'a publié une collection entière de ces cachets ; d'un autre côté, comme la plupart de ceux qui s'en sont occupés étaient plutôt antiquaires que médecins et surtout ophthalmologistes, j'espère que les archéologues ne considéreront pas cette entreprise comme inutile ou téméraire. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait mal lu un certain nombre de ces inscriptions et qu'on en ait donné une explication inexacte. La lecture des anciens auteurs qui nous ont légué des traités spéciaux des collyres peut seule nous mettre en état de rétablir le texte et le vrai sens. Parmi ces auteurs, il suffit quant à présent de citer *Celse* (l. VI, c. 6), *Scribonius Largus* (cap. 3 et 4), *Galien* (DE COMPOSIT. MEDIC. SEC. LOC., l. IV, c. 8), et *Aëtius* (Tetrab. 2, serm. 3, c. 97-113).

Voici maintenant ces cachets inédits dans l'ordre où je les ai successivement découverts. Il est inutile de dire que je les porte à la connaissance du public d'après le consentement formel des savans qui ont bien voulu me les communiquer, ce dont je leur exprime ici toute ma reconnaissance.

Vers le milieu de l'année 1844, je priai M. du Mersan de vouloir bien faire des recherches dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi sur les pierres sigillaires d'anciens oculistes. Il me remit les empreintes et les dessins de trois cachets dont deux inédits. Plus tard M. Raoul-Rochette m'a donné toute facilité pour examiner de nouveau les pierres originales.

N° 41. *Lapis Parisiensis tertius.* Troisième pierre de Paris. (Les deux premières forment les numéros 12 et 13 du catalogue de Tôchon.)

Cette pierre, parfaitement bien conservée, ressemble beaucoup à un schiste ardoisier par sa couleur gris-brunâtre et la disposition feuilletée des couches qui se présentent, dans son épaisseur, à l'un des angles qui est cassé. Elle est presque quadrangulaire, longue de 5 centimètres, large de 45 millimètres, épaisse sur sa tranche de 11 millimètres et demi. Elle porte sur chacun de ses quatre côtés une inscription dont la lecture n'offre aucune difficulté. Chaque inscription indique le nom de l'oculiste et des collyres, et trois des inscriptions désignent en même temps l'affection que les médicamens étaient destinés à guérir. Sur le plat, dans l'empreinte prise par M. du Mersan, se trouvent en traits fort déliés et renversés les lettres TIS, qui probablement rappellent le nom du graveur, à moins qu'elles ne soient tout simplement une marque faite plus tard par une personne devenue propriétaire du cachet. D'autres cachets présentent quelque chose de semblable.

L'examen attentif de la pierre elle-même est venu modifier l'opinion émise dans les lignes qui précèdent et qui étaient déjà écrites lors de mes recherches au cabinet des médailles. Les lettres, inscrites au burin, en traits déliés et *droits*, sur l'une des surfaces de la pierre, devaient naturellement se présenter renversées dans l'empreinte, qui n'a reproduit que celles dont les jambages n'étaient pas trop minces. En regardant de nouveau et avec soin cette empreinte, j'y ai d'ailleurs bien distinctement reconnu les lettres RIPSIT. Le C existe, mais il est illisible ; l's manque. Toutes les lettres sont très reconnaissables sur la pierre, même à l'œil nu ; elles forment le mot SCRIPSIT. Sur la surface opposée, l'on voit des traces de lettres majuscules également gravées en traits fins, mais ces lettres ne sont pas renversées; parmi elles on peut seulement lire MI et E. Elles constituaient sans doute le nom de l'artiste ; avec le mot *scripsit*, elles formaient une légende placée par le graveur. Cette légende, qu'on rencontre sur ce cachet seul, répand une vive lumière sur les lettres qu'on trouve sur le côté plat de plusieurs autres pierres. C'est ainsi que dans le dessin du n° 35 (Rever, pl. 4, fig. 3, et p. 38), sur l'une des surfaces du cachet de *S. Martinus Ablaptus*, il existe des lettres dans lesquelles M. Rever (p. 36) « ne trouve aucune indication raisonnable d'un sens quelconque, » ou tout au plus (p. 39) « la première syllabe du nom de Galien, dont l'oculiste, galéniste prononcé, suivait la doctrine. » Or ces lettres me semblent indiquer clairement le nom du graveur, GAI, *Gaius*, c'est-à-dire *Cajus*. Elles y sont tracées deux fois, d'abord sur le couvercle d'une espèce d'amphore mal dessinée, et une seconde fois au dessus de cette image en lettres beaucoup plus larges. Un peu plus haut, près du bord supérieur de cette surface de la pierre, se trouvent, assez distans l'un de l'autre, deux s, dont le dernier est surmonté d'un petit sigle à moitié effacé qui me semble un IT. Nous aurons donc, à l'instar du n° 41 : SCRIPSIT GAIVS. Comme dans le n° 41, ces lettres sont gravées droites. Toutefois, d'après la figure, il devient probable que le graveur avait d'abord voulu simplement marquer son nom sur la pierre, mais que plus tard l'idée lui était venue d'en faire former l'empreinte, sur le couvercle du vase destiné à contenir le collyre, par le potier auquel cette grossière esquisse devait servir d'indication à suivre ; car la surface opposée de la pierre présente les mêmes lettres s s, *mais renversées*, près de son bord inférieur. On peut donc croire que l'artiste voulait les surmonter plus tard du mot GAIVS, également en caractères renversés. Dans la figure, le vase est marqué de l'image de plusieurs yeux et d'ailleurs très semblable à celui décrit par Tôchon. Toutes ces circonstances fort curieuses, que nous ne manquerons pas d'exposer avec les détails nécessaires, si nos occupations nous permettent de revenir sur ce sujet, ont échappé à l'attention de M. Rever, quant à leur explication et à leur importance.

Passons maintenant aux inscriptions des quatre côtés de cette pierre.

1. L·VAR·HELIODORI
EVVODESADC·ICA
2. L·VAR·HELIODORI
DIAMISYOS·AD·ASPR
3. .....ELIODORI DIAL
EPIDADCICATR
4. LVARI
PALLAD.

1. *Lucii* VARii HELIODORI EVVODES AD CICA*trices*. *Collyre parfumé de Lucius Varius Héliodore, pour la guérison des cicatrices de la cornée transparente.*

Galien (COMP. SEC. LOC., l. IV, c. 8, ed. Kuehn. T. XII, p. 753) donne la description d'un collyre de Zosimus, appelé parfumé (εὐῶδες), utile contre les violentes douleurs et les affections récentes. Scribonius Largus (COMPOS. 26) vante beaucoup « contre diverses affections oculaires, entre autres les cicatrices peu anciennes (*ad cicatrices non veteres*), » ce collyre « que les uns appellent Athenippum, d'autres Diasmyrnes, d'autres encore εὐῶδες, parce qu'il était d'une odeur agréable. » L'un et l'autre de ces collyres doit son parfum au nard (Nardus Indica, νάρδος Ἰνδική), qui est, d'après Sprengel, le Patrinia Jatamansi Don. ou le Valeriana Jatamansi Jones. Dans le même chapitre (p. 774), Galien donne la formule d'un collyre « Diasmyrnon parfumé (εὐῶδες) de Synéros » contre les affections chroniques, dont l'odeur agréable semble due à la myrrhe, au safran, etc., sans le concours du nard. Par une erreur du graveur ou du médecin, le v du mot *evodes* est doublé. Le premier a aussi séparé par des points les lettres CIC du mot CICA, dont il ignorait la signification.

2. L. VAR. HELIODORI DIAMISYOS AD ASPR*itudines*. *Collyre diamisyos de L. V. Héliodore, contre les aspérités, inégalités ou granulations des paupières.*

Les granulations des paupières, que Sir William Adams prétendait avoir découvertes le premier et qu'avec lui beaucoup de médecins croient être la propriété exclusive de l'ophthalmie puriforme, blennorrhagique ou égyptienne, se rencontrent on ne peut plus fréquemment à la suite de toutes les conjonctivites palpébrales et surtout des ophthalmies catarrhales chroniques ; ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas plus nombreuses et plus volumineuses dans l'ophthalmie puriforme. Ces élévations de la surface interne des paupières sont si peu d'une origine récente, qu'on les rencontre dans l'antiquité la plus reculée. On en parle dans le livre hippocratique de la vision (περὶ ὄψιος) ; on en recommande même la scarification dans un curieux passage de ce traité qui a donné lieu aux commentaires de Woolhouse, Hampe, Triller et Platner. Galien (DE COMP. MEDIC. SEC. LOC., IV, 2, ed. Kuehn. p. 709 *et passim*) en fait mention sous les noms de τραχώματα et τραχύτητες. Les mots de *xérophthalmia*,

sycosis et *hypersarcomata* chez Galien et d'autres médecins grecs sont synonymes de τραχώματα et de τραχύτητες. Ils semblent désigner les granulations à leurs différens degrés de développement. Les auteurs latins (Celse, Scribonius Largus, Marcellus Empiricus) et les cachets des oculistes les citent sous le nom de *aspritudo*, quelquefois même de *scabrities*, *scabritiæ*, mots qui correspondent exactement aux dénominations grecques dont se sert le médecin de Pergame. Les oculistes de l'antiquité opposaient à cette affection de nombreux topiques. Ils en avaient même de caustiques qu'ils appelaient ῥίνιον, ῥινάριον, ῥίνημα (la lime), et ξυστήρ (le grattoir). La pierre ponce (κίσσηρις) qu'ils faisaient entrer dans des collyres secs leur servait également à user ces inégalités de la face interne des paupières. Toutefois ils les attaquaient aussi par des opérations chirurgicales pour lesquelles ils avaient inventé des instrumens particuliers.

Le *diamisyos* (διὰ μίσυος), *diamisy*, *diamisos* ou *diamisus*, était un collyre préparé avec le *misy*, substance métallique dont nous ne connaissons pas la nature. Dioscoride (l. 5, c. 116, al. 117) en donne la description, en ajoutant que pour les préparations ophthalmiques celui de Chypre mérite de beaucoup la préférence sur celui d'Egypte. Marcellus Empiricus (c. 8, p. 72, ed. Cornar.) loue le collyre *diamisyos* « *quod facit ad aspritudines oculorum tollendas.* »

3. L. V. HELIODORI DIALEPIDOS AD CICATRices. *Collyre dialepidos de L. V. Héliodore, contre les cicatrices de la cornée transparente.*

Le collyre *dialepidos* (διὰ λεπίδος) avait pour ingrédient principal la squamme (λεπίς), c'est-à-dire la scorie ou l'oxide du cuivre (*aes ustum*). Marcellus Empiricus (loc. cit.) et d'autres médecins en donnent la formule.

4. L. VARI *Heliodori* PALLADium. *Palladium de L. V. Héliodore.*

La pierre de Bavay (cachet n° 30) porte : L. SIL. BARBARI PALLADI AD CIC., comme il faut lire avec M. Bottin, et non PALLIADI AD OCV., comme l'a imprimé Tôchon.

« Le mot *palladium*, » dit M. Bottin, « désigne un *leontopodium* (pied de lion), plante vulnéraire astringente... Sur d'autres inscriptions d'oculistes, on trouve *leontopodium* au lieu de palladium ; quelquefois aussi une figure emblématique accompagne l'inscription. »

En effet, nous trouvons dans un passage probablement apocryphe de Dioscoride (l. IV, c. 129, al. 131) que le léontopodium, d'après Sprengel le *Gnaphalium Leontopodium* L., est aussi appelé palladium. Mais ni Dioscoride, ni Pline (l. XXVI, c. XXXIV, 9, ed. Bipont.), ni aucun des cachets connus jusqu'ici, ne mentionnent son emploi dans les affections oculaires. C'est par un *lapsus memoriæ* que M. Bottin affirme avoir rencontré ce mot sur une inscription d'oculiste. Pour ce qui est du collyre et de la figure emblématique à laquelle il fait allusion, ce n'est point le *leontopodium*, mais bien le *leontarion*. Galien (COMP. MED. SEC. LOC., l. IV, c. 8, ed. K. p. 773) cite un « collyre safrané d'An-

tigone, portant l'étiquette ou le nom de leontarion (lionceau) et cacheté avec la figure d'un lion. »

Ces motifs me font croire que le *palladium* de l'inscription que nous venons de rapporter ou le *palladium contre les cicatrices* de l'inscription publiée par M. Boltin désignent simplement un collyre particulier, propriété de l'oculiste qui en était l'inventeur ou le détenteur. Ce dernier, pour en proclamer dignement les hautes vertus, lui aura imposé un de ces noms sonores pour lesquels les Grecs et surtout leurs médecins et leurs oculistes avaient une prédilection toute spéciale. Ces noms une fois adoptés se perpétuaient indéfiniment. C'est ainsi que *leontarion* doit probablement désigner l'énergie du médicament, ou même tout uniment la ressemblance de sa couleur avec celle du pelage du roi des animaux.

C'est par la même disposition aux épithètes emphatiques que nous trouvons chez Galien, dans d'autres auteurs et sur des cachets d'oculistes, des collyres *isochryson* (égal de l'or ou qui vaut son pesant d'or), *atimeton* (inestimable, au-dessus de toute estimation), et même, sans que la crainte du blasphème arrête ces audacieux qualificateurs, *isotheon* (pareil aux dieux). Du reste, aujourd'hui même, n'avons-nous pas encore la pierre divine de Saint-Yves? Et la plupart des médicamens composés que nous ont légués l'antiquité et le moyen-âge ne nous sont-ils pas parvenus décorés d'épithètes tout aussi fastueuses?

Kuehn (Index ocularіorum, etc., xi, p. 9) avoue son embarras pour expliquer l'inscription du cachet n° 30. Il s'agirait, selon lui, de quelque remède nommé d'après Pallas, « *à Pallade* », et pour cette interprétation il se fonde sur l'analogie d'un emplâtre appelé Ἀθήνη, que cite Aétius.

N° 42. *Lapis Parisiensis quartus.* 4e pierre de Paris.

Sur l'origine de cette pierre et de la précédente, il n'existe aucune donnée; on ignore même quand le cabinet des médailles en a fait l'acquisition. Elle est semblable à la première, mais grisâtre, carrée, longue de 35 millim. sur chacun de ses côtés, épaisse de 8 millim. et lisse sur l'une de ses surfaces qui n'est point marquée de chiffres. Des deux tranches qui ne portent point d'inscription, l'une est vide et lisse; l'autre, lisse également dans sa partie correspondante à la première ligne des inscriptions, laisse voir à la seconde ligne les caractères suivans :

IMV VI

L'avant-dernière lettre, que nous n'avons pu rendre autrement que par un v, est en réalité un n à demi-effacé. Il est probable qu'il y a eu primitivement le nom d'un topique oculaire avec la désignation *ad impetum lippitudinis*, et que cette inscription a été effacée, soit à cause des fautes du graveur, telles que *imv* pour *imp*, soit pour la remplacer par une autre. Quelque chose de semblable a eu lieu sans doute pour l'autre tranche. Les inscriptions sont :

1. (du côté du chiffre i) : PAVLINIDIAB
SORICVMI

2. (du côté du chiffre III) : PAVLINILEN
IPNICLM

1. PAULINI DIABSORICUM, *diapsoricum de Paulinus*. Dia*b*soricum pour dia*p*soricum. Comme dans le cachet n° 3, ici se rencontre une de ces erreurs nombreuses que commettaient les graveurs, fort ignorans, ou peut-être les oculistes eux-mêmes, qui, en partie, à l'instar de leurs confrères d'aujourd'hui, les oculistes ambulans, praticiens nomades et débiteurs d'onguens, n'étaient pas des phénix en fait d'instruction.

Un grand nombre de collyres portaient le nom de *psoricum*. Leur composition très variable est indiquée par Celse (l. VI, c. 6, s. 31), Scribonius Largus (COMP. 32), Galien (COMP. MED. SEC. LOC., l. IV, c. 7 *et passim*) et beaucoup d'autres auteurs. Les principaux ingrédiens de ce collyre étaient les astringens métalliques, surtout les oxides de zinc et de cuivre. Il me semble ressortir de cette circonstance, ainsi que de son emploi contre les érosions des angles (πρὸς περιεῤῥωμένους κανθούς, Galien, loc. cit.), qu'il était surtout destiné à combattre la conjonctivite palpébrale chronique, particulièrement celle que l'on nomme catarrhale et angulaire, dans laquelle les bords des paupières et leurs commissures deviennent le siége d'érosions souvent fort gênantes. C'est là cette affection que les anciens ont d'abord nommée psorophthalmie, nom dont on a plus tard détourné le sens pour désigner une maladie impétigineuse et véritablement psorique des paupières. Cette nouvelle acception se présentait d'autant plus naturellement, que dans l'origine les mots de ψώρα et de *scabies* désignaient toutes les affections prurigineuses, c'est-à-dire accompagnées de démangeaisons et forçant le malade à se gratter (ψάειν, *tangere*, toucher ; *scabere*, gratter). Or la démangeaison des paupières qui accompagne la conjonctivite catarrhale est un caractère pathognomonique et connu de tout le monde.

La particule διὰ indique primitivement la composition d'un médicament avec une ou plusieurs substances. C'est ce que prouve le *dialepidos* du cachet précédent et le *diachylon* encore généralement usité de nos jours. Par une espèce d'abus ou de pléonasme, cette particule précède quelquefois des noms de médicamens où elle n'a plus la même signification ; ainsi le mot *diapsoricum*, comme synonyme de *psoricum*, se trouve non seulement sur plusieurs cachets, mais il est encore employé par Pline et d'autres auteurs. Peut-être aussi, et cela n'est pas sans vraisemblance, que le *diapsoricum* indique un collyre dont le psoricum faisait partie comme ingrédient. En effet, on trouve chez Celse, Galien, etc., des collyres composés avec une certaine quantité de psoricum, mêlé à d'autres substances médicamenteuses. Toutefois Marcellus Empiricus (c. 8, p. 73) donne la formule d'un collyre diapsoricum qui ne contient point de psoricum.

La lettre I à la fin de l'inscription est presque effacée par plusieurs traits de burin. Le graveur devait peut-être écrire *diapsoricum ad caligines* ou *ad sca-*

brities, comme cela se voit sur d'autres cachets ; mais il s'aperçut trop tard que les lettres trop espacées ne le lui permettaient plus. Peut-être aussi que l'inscription devait primitivement porter *psoricum*, sans autre désignation, comme le cachet n° 17.

2. PAVLINI LENE PENICILLUM, *moelleux pinceau de charpie* ou *plumasseau de Paulinus*.

L'abréviation *pniclm* pour *penicillum* montre le peu de soin que prenaient les oculistes et les graveurs pour désigner d'une manière non équivoque les collyres ou autres moyens médicinaux d'ailleurs connus de tout le monde et d'un usage très répandu. Le *penicillum* était un plumasseau ou pinceau de charpie dont on se servait pour laver, essuyer les yeux et pour y introduire des liquides adoucissans ou même des collyres. Celse (l. VI, c. 6, s. 8) affirme que, dans les ophthalmies intenses, du blanc d'œuf ou du lait de femme instillé dans les yeux avec un plumasseau préparé à cet effet (*in oculos penicillo ad ipsum facto infusum*) adoucit l'inflammation. Un peu plus loin, il conseille de se bassiner (*fovere*) la tête et les yeux avec de l'eau chaude, puis de les essuyer avec un plumasseau (*tum utrumque penicillo detergere*). Les oculistes vendaient des pinceaux semblables préparés spécialement pour l'application des collyres ou même pour l'instillation des liquides, avec lesquels, après leur emploi, on recommandait de laver les yeux. Le cachet n° 15 porte : PHRONIMI PENICILL AD OMNEM LIPPIT. (pinceau de charpie de Phronimus utile dans toute ophthalmie); et le n° 28 : *Juni Tauri penicillem ad omnem lippitud.*, où il faut lire : *penicillum*.

Le n° 36 seul porte en toutes lettres : *T. Lolli Fronimi lene penicillum*. Ici comme partout, les monumens s'expliquent les uns par les autres.

Cette pierre présente sur l'une de ses surfaces, près de chacune de ses quatre tranches, les chiffres I, II, III et IIII, négligemment gravés, probablement pour faciliter la tâche de celui qui devait en faire usage. Après le mot *penicillum* est gravé une petite image de cette préparation qui la représente comme une mèche de charpie ou un plumasseau allongé, composé de brins juxtaposés et réunis par des fils qui les serrent. L'E de *lene* n'en présente que le jambage ou trait principal. En bas le trait fin transversal peut avoir été arraché avec un petit éclat de la pierre qui s'est détaché ; mais en haut il n'a jamais existé.

N° 43. *Lapis Parisiensis quintus*. 5e pierre de Paris.

1. TCPHILVMENI AV
   THEMERVM AD IM
2. ..... MENI TVB
   .... D SVPPVRA
3. TCPHI..I

Cette pierre est sans doute cassée obliquement. Outre la quatrième inscription tout entière, il manque la troisième, sauf les lettres *T.C.Phi* et l'un des traits

du v que nous avons remplacé par un I. Il manque aussi une partie de la deuxième inscription, dans laquelle le D n'est représenté que par un trait convexe à la droite du lecteur et ouvert à gauche.

M. le docteur Daremberg a eu la bonté de me communiquer une copie de ce cachet qui lui a été donné il y a déjà quelque temps, sans qu'il puisse se souvenir de qui il lui vient, quels sont les détails qui l'accompagnaient, dans quel lieu il a été trouvé, ni enfin quel est le possesseur actuel de l'original. Il a bien voulu me promettre de faire des démarches afin d'éclaircir tous ces points. Provisoirement j'ai appelé cette pierre la cinquième pierre de Paris.

1. T. C. PHILVMENI AVTHEMERVM AD IMpetum. *Collyre de Titus Cajus Philumenus pour la guérison en un seul jour de l'ophthalmie au moment de son invasion.*

Les anciens, comme nous l'apprend Galien (COMP. MED. SEC. LOC., l. IV, c. 3, med.) dans un passage reproduit par Aëtius (Tetrab. 2, serm. 3, c. 101 vel 103), avaient des collyres auxquels ils attribuaient la faculté de guérir les ophthalmies dans l'espace d'un seul jour et que pour cette raison ils appelaient μονοήμερα, *monohemera*, ou, comme dit Marcellus Empiricus (c. 8, p. 54 ed. Cornar.), *monemera*, collyres d'un seul jour. *Authemeron*, αὐθήμερον, collyre du même jour, est absolument synonyme de ce dernier mot, bien qu'il ne se trouve pas dans les auteurs grecs et romains, mais seulement dans cette inscription et dans celle du n° 28. Au sujet de cette dernière, Grivaud et Tôchon se sont trompés en lisant et publiant *anthemerum*. Assurément rien n'était plus facile que de regarder un v un peu douteux pour un N dont le premier jambage aurait été effacé par l'usure de la pierre. Mais l'analogie du mot *monohemerum* suffit pour démontrer que la leçon *authemeron* est la seule admissible. D'ailleurs, dans la copie que M. Daremberg m'a donnée, le v, bien que placé un peu obliquement, est parfaitement bien formé et ne permet de concevoir aucune espèce de doute.

Les mots AD IM, sans doute tronqués à la fin par l'usure ou quelque autre avarie de la pierre, se trouvent d'ordinaire sur les cachets comme il suit : *ad imp.* ou *ad imp. lippit.*, c'est-à-dire *ad impetum*, ou *ad impetum lippitudinis*, pour combattre la première attaque ou la première violence de l'ophthalmie, et surtout avant qu'il soit survenu de sécrétion muqueuse. Toutefois les mots *pituitæ impetus*, dont se sert Celse (l. VI, c. 6, s. 1), permettent de croire qu'*impetus* désigne peut-être l'irruption de cette sécrétion muqueuse elle-même et que par conséquent il faudrait traduire : contre la sécrétion muqueuse dans l'ophthalmie. Je n'ai pas actuellement le temps nécessaire pour compulser les anciens et décider la question en comparant les passages qui ont trait au mot *impetus*. Je me propose de le faire plus tard.

Quoi qu'il en soit, il est facile de voir qu'il s'agit d'un collyre dont la propriété est d'amener promptement, et dans le jour même de son application, la résolution de l'ophthalmie. Mais la condition essentielle est qu'il soit employé dans la

première période peu après l'invasion, et avant qu'il se soit établi une sécrétion considérable de mucus.

Les lignes précédentes étaient déjà rédigées, lorsque j'ai trouvé dans Galien (COMP. MED. SEC. LOC., IV, 8, p. 755 ed. K.) un passage qui a pour titre : « Scylacion, médicament *authemeron* qui a la vertu de résoudre instantanément (παραχρῆμα) les phlegmasies. » L'emploi de ce mot par Galien est une autorité sans réplique dont il n'était pas besoin, du reste, pour démontrer que la leçon *anthemeron* est fausse.

2. *Philumeni* Turinum ad suppurationem. *Collyre d'encens de Philumenus contre la suppuration des yeux* (*ad suppurationem oculorum*, comme porte le cachet n° 39), c'est-à-dire contre la sécrétion muqueuse ou la chassie abondante. L'encens est fréquemment employé par les anciens dans la première période des ophthalmies ; ils le regardaient comme maturatif (πεπτικὸν) et résolutif.

Le collyre διὰ λιβάνου, διαλιβανὸν ou *dialibanum* était d'un usage très répandu et se rencontre plusieurs fois sur les cachets. Marcellus Empiricus (c. 8, p. 72) qui l'appelle « *collyrium dialibanos ad suppurationes oculorum* » en donne une formule où il n'entre pas d'encens. Celse (l. 6, c. 6, s. 13) le cite avec son nom grec ; mais aucun auteur ancien, à ma connaissance, ne l'a latinisé. Les noms *Thurinum* et *Turinum* (car le mot *Thus* s'écrit également avec et sans *h*) ne se trouvent que dans deux cachets (n° 39 et 40) récemment publiés par M. de Saint-Mêmin.

3. T. C. Philumeni

La dernière moitié du nom de l'oculiste, celui du médicament et toute la quatrième tranche n'existent plus. La pierre est probablement cassée, comme cela est arrivé pour plusieurs autres déjà connues.

N° 44. *Lapis Lugdunensis secundus.* 2e pierre de Lyon. (La première est le n° 14 de la liste de Tôchon.)

M. Raoul-Rochette a eu l'extrême bonté de m'apporter, vers la fin du mois de juillet de cette année, l'empreinte d'un cachet en stéatite carrée et de petites dimensions. C'est le propriétaire actuel, M. Girard, à Lyon, qui le lui a communiqué. A en juger d'après l'empreinte, cette pierre peut avoir 35 mill. de longueur et 5 millim. d'épaisseur. Voici les inscriptions qu'elle porte sur les quatre tranches. Aucun des collyres qu'elles nomment n'est mentionné sur les cachets publiés jusqu'ici. La manière dont le mot *Hirpidius* est placé fait croire que d'ordinaire plusieurs collyres étaient vendus à la fois, à moins qu'on n'imprimât une empreinte du nom de l'oculiste sur chaque boîte, avant de la marquer du titre du médicament.

1. DIACLAVCEV
2. ACHARISTVM
3. ·HIRPIDI·POLYTIMI
4. DICENTETVM

1. DIAGLAUCEUM. La dernière lettre manque.

Le collyre diaglaucium (Scrib. Larg. c. 22) tire son nom de son ingrédient principal, le *glaucium*, « suc d'une plante qui croît auprès d'Hiérapolis en Syrie. Il est employé au début des affections oculaires à cause de sa vertu réfrigérante. » (Dioscoride, III, 90 vel 100.) Selon Sprengel, cette plante serait le *glaucium corniculatum* Curt. ou *gl. phœniceum* Crantz.

2. ACHARISTUM.

L'*achariston* (*à bon marché*) était un collyre peu coûteux, d'un prix accessible à toutes les fortunes et consacré à l'usage des personnes dont la position et les habitudes ne permettaient ni n'exigeaient des compositions chères et raffinées; peut-être ce nom désigne-t-il en même temps le peu de soin qu'on prenait pour rendre douce et agréable l'action de cette sorte de collyre. C'est ainsi que Galien (COMP. MED. SEC. LOC. IV, 7, p. 731 ed. K.) cite « d'après les livres de Philoxenus, un collyre sec achariston, » et (ib., 8, p. 749) « un collyre intitulé achariston contre les larmoiemens les plus intenses; par l'emploi de ce seul collyre, en Egypte, les médecins obtiennent de grands succès, particulièrement sur des individus plus rustiques (ἐπὶ τῶν ἀγροικοτέρων). » Cette espèce de collyre se composait de substances indigènes et astringentes, sans addition d'adoucissans ou de narcotiques. Toutes ces raisons me paraissent confirmer mon explication, bien qu'elle soit diamétralement opposée à celle qu'on lit dans la traduction latine d'Aëtius (Lugd. 1549, fol., Tetr. 2, s. 3, c. 77 et 102 fin), « parce qu'on ne saurait lui avoir trop de gratitude. » Cette interprétation est ajoutée par le traducteur Janus Cornarius, car elle ne se trouve ni dans l'édition grecque (Venet. 1534, fol.), ni dans deux manuscrits grecs de la bibliothèque royale (n° 2192 et 2193) que j'ai comparés. Le collyre achariston semble être en quelque sorte l'opposé de ceux que Galien (ib., p. 757, 758) cite sous le nom de collyres délicats (τρυφερὰ), et dans la composition desquels il entre des narcotiques, des substances gommeuses et féculentes, etc. Il nomme l'un de ces collyres (p. 769) : Melinum délicat, approprié à ceux qui ne peuvent supporter aucune vertu mordante (μηδ' ὁντιναοῦν δῆξιν) dans les médicamens. »

3. HIRPIDII POLYTIM*eton*. *Collyre précieux d'Hirpidius*. Cette épithète s'explique par ce qui a été dit (41,4) à propos du mot *atimeton* qui en est le synonyme. Le mot POLYTIM se termine par un trait qui ne forme pas tout à fait un I et a probablement été le jambage de l'E. La fin de cette inscription et celle de la première étaient placées sans doute à l'un des angles de la pierre qui a été cassé. Le nom d'Hirpidius se trouve dans une inscription du *Thesaurus* de Muratori (class. X, n. DCCVII) où il s'agit d'un G. Hirpidius, revêtu de hautes dignités sous les empereurs Nerva et Trajan. Il serait possible que l'oculiste à qui appartenait ce cachet eût été un esclave affranchi de cette famille Hirpidienne. Souvent les oculistes et les médecins affranchis par de nobles Romains

adoptaient leur nom de famille. Les deux derniers i du nom propre sont réunis en un seul, un peu plus haut que les deux précédens.

4. *Dicentetum*, collyre doublement piquant, de δὶς, *bis*, deux fois, et κεντέω, je pique. Aëtius (II, 3, c. 48, 77, 110), d'après l'oculiste Démosthène, nous en a conservé la formule. Probablement qu'il doit d'être appelé ainsi non pas à l'action mordante de ses ingrédiens (le vert-de-gris, le misy, le suc de pavot, la gomme), qui ne justifieraient pas ce nom presque effrayant pour les malades, mais bien à son efficacité comme stimulant contre les amblyopies. La pierre porte très manifestement *dicentetum ;* ne possédant pas moi-même l'édition grecque d'Aëtius, j'avais d'abord regardé le mot *diacentetum* de la traduction de Cornarius comme le véritable nom du collyre. Je pensais donc que la leçon de l'inscription, *dicentetum*, s'expliquait par l'une des nombreuses erreurs ou fautes d'orthographe dont les graveurs, sinon les oculistes, n'étaient que trop coutumiers. Il ne me paraissait pas probable que le médecin eût voulu innover et surenchérir sur le sens primitif du mot *diacentetum*, piquant, en lui substituant une étymologie factice, et en le faisant dériver de δὶς, *bis*, deux fois, et κεντεῖν, doublement piquer. Il se serait donné de garde, me disais-je, de changer la dénomination généralement connue d'un médicament célèbre, de peur de nuire à son débit. Mais j'ai consulté l'édition grecque, ainsi que les deux manuscrits déjà cités, et j'ai trouvé qu'ils portaient dans tous les passages διακέντητον, à l'exception du chap. 48 où l'édition grecque seule a διακέντητον. Par conséquent Cornarius a adopté une leçon qui ne saurait être justifiée, ce qui vient encore prouver, du reste, que les traductions, même les meilleures, ne peuvent jamais tenir lieu de l'original.

*N*o 45. *Lapis Interamnensis*. Pierre d'Entrains.

L'impression de la première partie de cet article était déjà terminée, lorsque, le 18 septembre, j'ai reçu de M. Adrien de Longpérier la lettre suivante. C'est de sa part une prévenance dont je lui ai une gratitude d'autant plus vive que notre connaissance est très récente et date d'une seule entrevue que nous eûmes ensemble au cabinet des médailles.

« Monsieur le docteur,

» La fermeture de la bibliothèque me donnant quelques jours de vacances, » j'en ai profité pour visiter quelques parties du Nivernais et de la Bourgogne » où je savais rencontrer des antiquités. Je désirais surtout étudier la station » romaine d'Entrains. Là, j'ai trouvé, en effet, des monumens très intéressans. » L'un d'eux m'a paru de nature à figurer dans le savant travail que vous prépa- » rez sur les oculistes, et je me hâte de vous en faire le dessin. Peut-être arri- » vera-t-il encore à temps. Le cachet a été découvert à Entrains même, petit » bourg à quatre lieues à l'ouest de Clamecy (Nièvre) ; il appartient à M. Re- » naud, qui a refusé de me le vendre, mais qui m'a permis très obligeamment

» d'en prendre copie. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien excuser, en » faveur de l'intention, la forme d'un envoi que je vous expédie de la cuisine » d'une auberge.

» Croyez-moi, etc. »

Cette lettre était accompagnée du dessin de ce cachet, fait au trait et entouré de ses quatre inscriptions reproduites en lettres majuscules renversées, telles qu'elles existent sur les quatre tranches.

La pierre, de couleur verte, probablement en stéatite, a 39 millim. carrés sur 10 millim. d'épaisseur. Voici les inscriptions qui y sont gravées :

1. LTERENTPATERNI
   DIATESSERᴵM
2. LTERENPAERNI
   MELINVM
3. LTERENPATERNI
   DIAILIPIIƆVM
4. LTERENPATERNI
   DIASMYRNEN

1. L*ucii* TERENT*ii* PATERNI DIATESSERᴵM. *Collyre Diatessaron de Lucius Terentius Paternus.*

Le deuxième T de Terentius est indiqué par un trait transversal placé sur le dernier jambage de l'N.

Le nom d'un oculiste *L. Caemius Paternus* se trouve dans une inscription de pierre sigillaire que nous rapporterons plus loin.

Les Grecs appelaient *Dia tessaron* ou *Diatessaron* (διὰ τεσσάρων) des médicamens composés de quatre ingrédiens. Le mot est formé comme celui de *Dialepidos* de l'inscription 41,3. Il n'a pas été latinisé par les Romains, bien qu'il dût leur être assez familier, puisqu'il désignait aussi un intervalle en musique (Macrob. Somn. Scip., l. II, c. 1). Paternus a essayé de le faire, en le changeant en *Diatesserum*. Dans cette transformation, cet oculiste a probablement été moins guidé par la forme ionique τέσσερες pour τέσσαρες que par son défaut de connaissance de la langue grecque et par l'assonance du mot latin *tessera*. L'ignorance du graveur a sans doute fait substituer à l'avant-dernière lettre un I qu'il a placé, en plus petit caractère, un peu plus haut que les autres lettres. Quelque chose de semblable se voit sur d'autres pierres.

Paul d'Egine (l. III, c. 77, fin.) recommande dans la sciatique l'usage interne d'un diatessaron préparé avec le petit-chêne (χαμαίδρυς, *Teucrium Chamaedrys*), la gentiane, l'aristolochie ronde et la semence de rue.

Marcellus Empiricus indique un diatessaron de parties égales d'huile, de vinaigre, de miel et de vin comme liniment (c. 20, p. 147, init.), et un autre de parties égales de costus (*costus arabicus L.*), fénugrec, racines d'aulnée et de

fenouil comme médicament interne contre les affections du foie (c. 22, p. 159 med.). Bien que ni sur les cachets, ni dans aucun ancien auteur que je sache, il ne soit question d'un collyre diatessaron, la teneur des trois autres inscriptions de cette pierre ne permet point de douter qu'il ne s'agisse ici d'un topique oculaire formé de quatre substances médicamenteuses. Peut-être même qu'en cherchant mieux, lorsque j'en aurai le loisir, je réussirai à trouver dans les anciens un collyre de ce nom.

2. L*ucii* TERENTII PATERNI MELINVM. *Collyre Melinum de L. Terentius Paternus.*

Le T de *Paternus* est marqué par un trait transversal au dessus de l'A.

Le nom du collyre *Melinum*, cité sur les cachets nos 2, 4, 11 et 17, a été interprété de trois manières.

Saxe (Epistola.... de... ocularii gemma...., Traiect. ad Rhen., 1774, 8, p. 29), et d'après lui Tôchon (p. 18) le font dériver de l'alun de l'île de Melos, dans la mer Egée. Ils s'appuient sur un passage de Pline (l. XXXV, c. 52) : « Le meilleur alun est celui qui est appelé *Melinum* de l'île de Melos. Il réprime les granulations des yeux. (*Oculorum scabritias extenuat.*) » Mais sur les quatre cachets le mot *melinum* se trouve deux fois seul, une fois (n° 11) avec l'épithète de *lacrymatorium*, une seconde fois (n° 4) avec celle de : *ad claritatem*, jamais avec la désignation : *ad aspritudines* ou *ad scabrities;* et dans les formules qu'en donne Galien il n'est pas question d'alun. Cette explication est donc inadmissible.

Walch (ANTIQUITATES MEDICÆ SELECTÆ, Ien., 1772, 8, p. 55, sq.), se fondant sur d'autres passages de Pline, regarde le melinum comme un onguent préparé avec des coings. « Avec les différentes espèces de coings (*ex malis cotoneis et struthiis*) on fait l'huile melinum qui entre dans les onguens (l. XIII, c. 2). » « Avec les coings, quand ils ne sont pas venus dans un terrain humide, on fait l'huile que nous avons déjà mentionnée sous le nom de *melinum* (l. XXIII, c. 54, fin.). » « La fleur fraîche ou desséchée du coignassier est utile dans les inflammations des yeux (*ibid.*). » *Melinum* ici serait dérivé de μῆλον, pomme, μῆλον Κυδώνιον, *malum Cydonium* ou *cotoneum*, coing. Mais les pierres sigillaires servent à cacheter des vases contenant des collyres, c'est-à-dire des pommades ou onguens oculaires, tandis que le *Melinum* était une huile. Il n'en est d'ailleurs fait aucune mention dans les formules conservées par Galien. Cette interprétation doit être encore rejetée par une saine critique. La dernière qui reste est la seule qui nous paraisse devoir être adoptée.

Le mot *melinum* (μήλινον) désigne un collyre d'une couleur jaunâtre, semblable à celle du coing. Galien rapporte les formules de trois collyres de ce nom, dont il appelle l'un *melinum délicat* (COMP. MED. SEC. LOC. IV, c. 8, ed. K. p. 769), l'autre (*ib.*, p. 786) *melinum atarachum* (ἀτάραχον), c'est-à-dire contre le taraxis, et le troisième (*ib.*, p. 787) *melinum de Lucius*. Tous les trois contiennent des substances médicamenteuses minérales et végétales, à l'ex-

clusion de l'alun et de l'huile de coing. Il y entre au contraire du safran, qui, en leur donnant une couleur jaunâtre, justifie et explique ce nom. Le même auteur (*ib.*, l. VIII, c. 5, p. 183) décrit un *malagma melinum* (μάλαγμα μήλινον), contenant des produits végétaux et du safran, sans huile de coing. Ailleurs (COMP. MED. PER GEN., l. II, c. 6-11, ed. K. T. XIII, p. 503 sqq.) il traite longuement des emplâtres *melina* (μήλιναι ἔμπλαστροι), ainsi appelés à cause de leur couleur qu'ils doivent au vert-de-gris incorporé par une coction modérée ; car, ajoute-t-il, par une cuisson plus prolongée, en les faisant changer de couleur, on produirait les emplâtres appelés *bicolores* (δίχρωμαι) par les uns, *jaune-doré* (κιρρᾶι) par les autres. Il ne peut donc rester aucun doute à ce sujet : cette dénomination est uniquement puisée dans la couleur de l'onguent. C'est de cette manière que l'a aussi compris Caylus (RECUEIL D'ANTIQUITÉS, t. I, p. 226), qui semble avoir eu en vue ce dernier passage de Galien ; car son explication du mot *melinum* sur le cachet n° 2 se borne à ce qui suit : « Il y entroit du verd-de-gris, d'où il prenoit une couleur qui lui donnoit ce nom. MELINUS *color, gilvus inter album et fuscum.* » Ces derniers mots latins semblent pris dans un lexique ; ils se trouvent aussi, mais sous forme dubitative, dans le *Thesaurus latinæ linguæ* de *Gesner*. Aucun auteur classique romain ne paraît s'être servi dans ce sens du mot *melinum*.

3. L*ucii* TERENT*ii* PATERNI DIAILIPIIƆVM. *Collyre Dialepidum* (pour *Dialepidos*) *de L. Terentius Paternus.* (Voir le n° 41,3.)

L'oculiste, ignorant l'étymologie de ce mot, l'a latinisé, en songeant peut-être au mot latin *lepidus*. Le graveur a commis plusieurs erreurs. Les quatrième et cinquième lettres pourraient bien être un EL altéré par l'usure ou un petit éclat de la pierre. Le D dans les inscriptions se trouve parfois formé comme un IO.

4. L*ucii* TERENT*ii* PATERNI DIASMYRNEN. *Collyre de myrrhe de L. T. Paternus.*

Le collyre *diasmyrnes* (διὰ σμύρνης), *diasmyrnon* ou *diasmyrnum* (διάσμυρνον) avait pour principal ingrédient la myrrhe (μύῤῥα, σμύρνα). Il était d'un usage très répandu. *Diasmyrnen*, comme on lit sur ce seul cachet, est une forme inusitée, mais pas absolument contraire aux lois de la langue grecque ; car la préposition διὰ se construit aussi avec l'accusatif, bien que, dans le sens où nous la voyons ici employée et dans les mots composés semblables, ce ne soit point correct. (Voir *Dialepidos*, n° 41,3.) Il se peut aussi que *diasmyrnen* ait été gravé par erreur pour *diasmyrneum*.

Voici pour le moment tous les éclaircissemens que je puis donner sur ces cinq cachets inédits. J'ai l'intention, lorsque j'aurai assez de loisir pour publier une monographie complète de tous les cachets d'oculistes romains actuellement connus, de les reproduire et d'entrer à leur sujet dans des descriptions et des explications plus détaillées.

M. Dubois, sous-conservateur des Antiques au Musée royal, a eu la bonté de me communiquer, au moment où je corrigeais les épreuves de la dernière partie

de ce travail, une gravure inédite, représentant un vase à collyre semblable à celui publié par Tôchon, qui porte l'inscription : HPAKΛEIOT ATKON (pour ATKION), *Lycium de Héracléus.*

En comparant les deux pierres inédites du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale avec les empreintes que je possède, j'ai su, par M. de Longpérier, que son collègue, M. Duchalais, s'occupait aussi de la publication de plusieurs de ces cachets inédits. Dans le nombre figureront probablement quelques-uns de ceux que je viens de rapporter. Bien que le mémoire de M. Duchalais ne doive paraître que dans plusieurs semaines, je crois bien faire, dans son intérêt comme dans le mien, de dire que nos travaux ont été entrepris dans une indépendance complète, sans même que l'un de nous se doutât des inscriptions sur lesquelles porteraient les études de l'autre.

J'ai en même temps acquis la certitude que le nombre de ces cachets dépasse de deux celui que j'avais compté d'abord. Je m'en suis assuré en parcourant l'ouvrage de Grivaud de la Vincelle (RECUEIL DES MONUMENS ANTIQUES, etc. Paris, 1817, in-4°, 2 vol. et 1 vol. de planches), que M. du Mersan a eu l'obligeance de mettre à ma disposition et qui contient (t. II, p. 279 à 288, planche 36, fig. 1 à 4) deux cachets inédits qui devront prendre les numéros 46 et 47. J'y ai trouvé également le cachet déjà rapporté par Tôchon sous le n° 28. Grivaud persiste dans la leçon *anthemeron*, bien que ce cachet, ainsi que l'un des nouveaux qu'il publie, portent très manifestement *avthemeron*. Il s'obstine à regarder *avthemeron* comme une erreur pour *anthemeron*, et voici la singulière explication qu'il en donne : « *Avthemeron* pour *Anthemeron* se trouve ici aussi pour la première fois. On verra dans la tablette inédite n° IV, que l'v y remplace dans le même mot l'N comme dans la nôtre. L'*anthemerum*, composé d'Ἀνθέω fleurir, et Ἡμέρος (sic !) doux, étoit un baume de fleurs (de camomille) qui calmoit l'inflammation des yeux. » (P. 281.)

La troisième inscription de la tablette n° IV porte :

L. CAEMI PATERNI AVTHE
MER. LEN. EX O. ACREXAQ

Elle doit être lue : L. CAEMI PATERNI AVTHEMER*um* LENE EX O*VO* ACRE EX AQ*ua*. Ce qui signifie : « Collyre du même jour de L. Caemius Paternus ; comme topique doux, on lui donne pour véhicule le blanc d'œuf ; si l'on veut le faire agir comme collyre âcre ou mordant, on l'administre dans de l'eau. » Après les formules des collyres, on lit fréquemment dans Galien : ἠχρῶσις δι' ᾠοῦ. *On s'en sert dans du blanc d'œuf.* Les mots *ex ovo* (délayé dans du blanc d'œuf) sont l'équivalent latin. *Ex aquâ* (μεθ' ὕδατος, ὑδατι, Aëtius II, 3, c. 113 et 59) indique qu'on se servait simplement d'eau pour liquéfier les collyres qui, tels qu'ils se préparaient, étaient d'une consistance plus ou moins grande (ὑγροκολλύρια, ξηροκολλύρια) et se conservaient dans des boîtes cachetées. Celse (l. VI, c. 6, s. 8) dit : *Quo gravior quæque inflammatio est, eo magis leniri*

medicamentum debet, adjecto vel albo ovi, vel muliebri lacte. Dans l'un des passages cités (c. 113) Aëtius dit d'un collyre « qu'on l'emploie avec de l'œuf au début et avec de l'eau vers le déclin de l'ophthalmie. »

Grivaud lit ainsi l'inscription qui nous occupe : « *L. Caemi Paterni Anthemerum lene ex ovo acritudines exaq*uescens, » ce qui est tout à fait arbitraire. Voici comment il l'explique (p. 286) : « On a ajouté ici à l'anthemerum, baume adoucissant dont nous avons fait aussi mention, de l'œuf pour le tempérer encore et le rendre propre à résoudre les engorgemens acrimonieux des yeux. »

On voit que, pour l'interprétation des monumens appartenant à un ordre spécial de faits scientifiques, il ne suffit point d'être antiquaire consommé ; il faut encore connaître à fond la branche de la science à laquelle ces monumens se rattachent ou au moins s'être familiarisé avec elle par les ouvrages de l'antiquité qui en traitent.

M. de Longpérier m'a dit que M. Buchère, à Saint-Chéron (Seine-et-Oise), possède un autre cachet d'oculiste inédit ; il a même été assez bon pour m'offrir d'essayer d'en obtenir une empreinte. Il n'y a aucun doute que d'autres pierres gravées semblables, ignorées jusqu'à présent, ne soient enfouies dans les collections publiques et particulières. Elles ne sortiront de leur obscurité que si l'attention des antiquaires et des amateurs y est dirigée par l'appel de ceux qui en ont fait une étude particulière.

FIN.

YALE MEDICAL LIBRARY
HISTORICAL LIBRARY

165

S
4C.

Collect: A. C. KLEBS
from: Bligh
date: Aug. 1913 15.0

Accession no. 4 bound w/ ACK books

Author
Rayer, P.F.O.
Sommaire ... de
l'anatomie pathol.
Call no. 1818.

Hist.
RB24
1818R